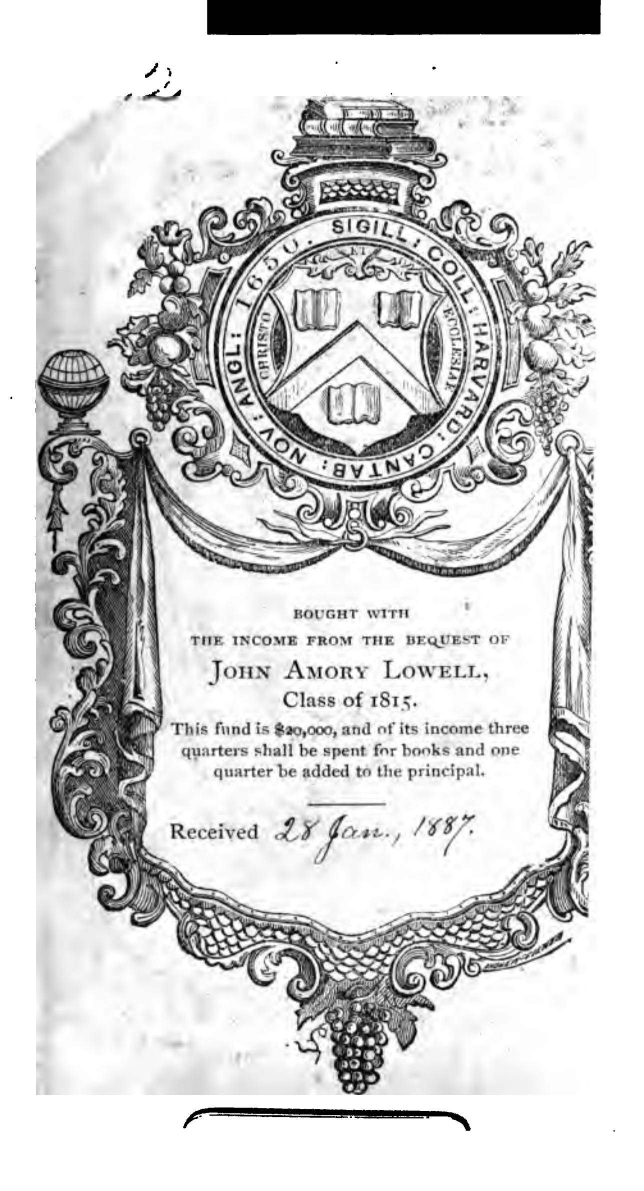
[redacted]


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM THE BEQUEST OF
JOHN AMORY LOWELL,
Class of 1815.
This fund is $20,000, and of its income three
quarters shall be spent for books and one
quarter be added to the principal.
Received 28 Jan., 1887.

ŒUVRES

DE VOITURE

— Paris. Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30

ŒUVRES
DE VOITURE

LETTRES ET POÉSIES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE EN PARTIE SUR LE MANUSCRIT DE CONRART

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE LETTRES ET PIÈCES INÉDITES

Avec le Commentaire de Tallemant des Réaux

DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES

PAR M. A. UBICINI

TOME SECOND

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ

1855

LETTRES

DE VOITURE

---

172. — A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE GRAMONT

(Sur la mort de M. son père[1]).

[Août 1644.]

Monseigneur, il est arrivé une chose étrange en votre affliction, qu'étant l'homme du monde qui avez d'aussi véritables amis, je n'en ai vu pas un qui vous ait plaint, et que tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'acquérir, il n'y ait personne qui en ait pris dans votre mauvaise fortune. Je ne sais pas quelle raison ils donneront pour cela, ni quelle excuse ils pourront alléguer. Pour moi, monseigneur, qui vous connois jusque dans l'âme, et qui sais combien exactement vous vous acquittez de tous les devoirs de toute sorte d'amitiés, je suis assuré que vous avez reçu un extrême déplaisir : et, sachant combien vous êtes bon frère, bon parent et bon ami, je ne doute point que vous ne soyez aussi bon fils, et qu'ayant perdu un père qui a été regretté, même de tous ceux qui ne le connoissent pas, vous n'ayez été touché d'une très-sensible affliction. Cela est d'autant plus à louer en vous, que les hommes d'aujourd'hui sont très-éloignés d'avoir de

[1] *Mss. de Conrart*, p. 787. — Antoine, deuxième du nom, duc de Gramont, mourut au mois d'août 1644, suivant le père Anselme.

pareils ressentiments. Cette tendresse d'âme n'est pas moins estimable que la fermeté que vous venez de montrer dans les plus extrêmes périls; et qu'en un siècle, où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France, cela, sans mentir, est admirable et au-dessus de tous vos exploits. Mais comme il peut y avoir de l'excès dans les meilleures choses, votre douleur, qui a été juste jusqu'à cette heure, ne le seroit plus si elle duroit davantage. Il y auroit de la messéance, qu'un homme que la France tient pour un de ses héros, s'affligeât comme les autres hommes; et vous témoigneriez de ne pas faire assez de cas de la vertu et de la gloire, si vous pouviez avoir une longue tristesse en un temps où vous faites de si glorieuses actions, et où vous recevez des applaudissements de tout le monde. Je vous ai ouï louer tout haut, et avec beaucoup d'affection, par la reine; j'ai vu faire la même chose à un homme qui a quelque crédit auprès d'elle [1]; votre réputation augmente tous les jours, et votre bien ne diminue pas : car on dit qu'*en argent et poulaille* [2] vous aurez dorénavant quelque chose d'assez considérable. Si parmi tout cela vous ne pouvez vous consoler, je connois un de mes amis qui auroit plus de raison que jamais de s'écrier : Quelle

[1] Le cardinal Mazarin.

[2] Un de ses receveurs lui écrivoit, et entre autres bonnes choses, il y avoit que, faisant ce qu'il demandoit, il pourroit se vanter d'être le plus riche seigneur de France en argent et en poulaille (T.) — Voltaire blâme avec raison le ton de plaisanterie répandu dans cette lettre. Voyez t. XLIII, p. 89, éd. Renouard.

[bonté! quelle bonté! et puis, dix ou douze tons plus bas: O trop de bonté! trop de bonté! trop de bonté!] A dire le vrai, monseigneur, il y auroit du trop, et j'y trouverois quelque chose à redire, moi qui d'ailleurs ne saurois rien désapprouver de ce que vous faites, et qui suis passionnément et aveuglément, votre, etc.

173. — A MONSIEUR DE CHANTELOU [1].

[1644.]

Monsieur, je ne me puis résoudre d'envoyer ce laquais à Paris, sans vous remercier très-humblement de l'honneur qu'il vous a plu de me faire. Quoique je n'aie ni assez de temps, ni assez d'esprit pour répondre à une si agréable lettre que la vôtre, elle est si belle qu'elle m'auroit donné beaucoup de jalousie si elle été avoit écrite par un autre; mais vous aimant autant que moi-même, ou, pour dire quelque chose de plus, autant que j'aime Mlle ***, et autant que Mlle *** vous aime, je suis bien aise de voir que vous écriviez comme vous parlez, comme vous voltigez, et comme vous faites toutes choses. Je trouve seulement à redire que vous ne m'ayez rien mandé de Mlle de Chan-

[1] Manque dans la première édition. — Paul Fréart, sieur de Chantelou, d'abord secrétaire de M. de Noyers, puis conseiller et maître d'hôtel du roi. Il fit deux fois le voyage de Rome : la première, en 1640, avec son frère de Chambroi, d'où il ramena en France Nicolas Poussin ; la deuxième en 1643, à la même époque que Voiture et dans la même circonstance. Ils étaient trois frères, qui avaient le même goût pour les beaux-arts. Celui-ci possédait un cabinet fort précieux par le grand nombre d'objets d'art et d'antiquités qui s'y trouvaient, et par une superbe collection de tableaux, composée en grande partie d'originaux du Poussin.

telou, ni de Mlle de Mommor. Pour un homme aussi judicieux que vous, c'est, sans mentir, une faute assez grossière. Trouvez bon, monsieur, que je vous parle ainsi franchement, et souffrez, s'il vous plaît, cette liberté d'une personne qui vous admire en tout le reste de ce que vous faites, et qui est passionnément votre, etc.

174. — A MONSEIGNEUR LE COMTE D'AVAUX, à Munster[1].

[A Paris, ... 1644.]

Monseigneur, vous ne sauriez croire combien c'est une chose embarrassante que d'avoir à écrire de temps en temps à une personne qui ne vous fait point de réponse. J'aimerois autant parler à un sourd ou à une muraille. Encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles; et quand on ne me répond rien, il me semble qu'on ne m'a point entendu. Il y a plus de six semaines que je tâche à vous faire une lettre, sans en pouvoir venir à bout, et que je songe à vous écrire.

Mais je ne sais bonnement que vous dire,
Qui est assez, pour se taire tout coi.

On me pourroit bien dire, peut-être, ce que Vibius Crispus, *vir ingenii jucundi et elegantis*, dit à un

[1] Nous avons vu (p. 406) que d'Avaux avait été nommé conjointement avec Abel Servien plénipotentiaire pour la paix à Munster. Il y était arrivé vers le milieu de juin. On trouve dans la collection in-4 de Conrart (t. VI, p. 1151) une relation manuscrite de son entrée dans cette ville et de la réception qui lui fut faite, du 17 au 24 mars.

jeune homme qui se plaignoit à lui de ne pouvoir trouver d'exorde à une harangue qu'il avoit faite: *Numquid, inquit, adolescens, melius dicere vis, quam potes?* Certes, pour vous avouer le vrai, je voudrois bien ne vous rien écrire, *nisi perfectum ingenio, elaboratum industria, nihil nisi ex intimo artificio depromptum.* Cicéron pourtant, qui étoit un grand artisan de paroles, et de qui j'ai pris ces dernières, se trouvoit empêché, aussi bien que moi, dans de pareilles occasions. *Et me scripto aliquo lacesses,* dit-il à quelqu'un de ses amis; *ego enim melius respondere scio, quam provocare.* Toutefois, monseigneur, comme on dit que, qui répond paye, je crois aussi que qui paye répond, et que c'est à moi, de quelque façon que ce soit, à trouver moyen de vous entretenir, puisque je suis payé pour cela. Vous feriez pourtant une grande libéralité, vous qui aimez à en faire, si, au bien que vous m'avez déjà fait, vous vouliez ajouter celui de m'écrire quelquefois : car je vous avoue qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner de l'esprit, et il me semble que j'en manque plus que jamais, depuis que je n'ai plus l'honneur de vous voir et de vous entendre. Que si vous prétendez que la dignité de plénipotentiaire vous dispense de répondre, Papinian avoit à sa charge toutes les affaires de l'empire romain, et je vous montrerai en cent lieux, dans de gros livres, *Papinianus respondit* et *respondit Papinianus.* Les plus sages et les plus prudents étoient ceux qui avoient accoutumé de répondre, et de là *responsa sapientum,* et *prudentum responsa.* Les oracles mêmes, quand vous en seriez un, répondoient, et il n'est pas

jusqu'aux choses inanimées qui ne se mettent quelquefois en devoir de répondre :

Les eaux et les rochers, et les bois, lui répondent.

Trois paroles que vous me direz me donneront matière de vous écrire plusieurs pages :

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Il ne vous faut point de temps pour cela, ou, s'il en faut quelqu'un, il ne faut que ce temps et cet esprit que vous employez les soirs à vous jouer avec vos gens. Pardonnez, monseigneur, à mon importunité : car, pour vous dire le vrai, j'ai un désir incroyable de savoir de vos nouvelles; et si vos lettres se pouvoient acheter à prix d'argent, il y auroit longtemps qu'il ne me resteroit plus rien de vos quatre mille francs, et que je vous aurois rendu tout ce que vous m'avez donné. Nous avons eu cette année une grande difficulté à être payés; néanmoins, je l'ai été. Selon que M. de Bailleul[1] me parle de temps en temps, il me semble qu'il attend quelque remerciement de vous. Je vous supplie très-humblement, quand vous lui écrirez (aussi bien, peut-être, vous ne savez quelquefois que lui dire), de lui en toucher quelque chose et de lui témoigner qu'il vous a fait plaisir. M. de *** sera bientôt auprès de vous. Sa femme, qui est fort jolie et fort aimable, est extraordinairement aimée de la reine. Faites, je vous supplie, qu'il die du bien de vous à son retour. Je suis en quartier de maître d'hôtel chez le roi, et pas trop mal chez la reine. Mais je vous en-

[1] Le président Le Bailleul. Il fut fait surintendant des finances en 1643, et mourut en 1652.

tretiens trop longtemps, et c'est un hasard si vous avez le loisir d'en tant écouter. Je vous baise très-humblement les mains, et suis, monseigneur, votre, etc.

175. — AU MÊME.

[1644.]

Monseigneur, y a-t-il rien de plus beau ni de plus grand que le commencement de votre lettre? En vérité, il n'y a pas tant d'honneur à ne point faillir qu'il y en a à s'accuser de la sorte; et cette franchise d'avouer en vous des défauts que vous pourriez excuser ne peut partir que d'un admirablement bon fonds, et d'une âme riche, libérale et justement confiante. Je ne sais si c'est qu'un si honnête exorde m'ait entièrement gagné; mais je suis demeuré persuadé de tout ce que vous dites ensuite, et j'ai relu votre lettre trois fois avec grand plaisir. J'ai remarqué une beauté, une netteté et un agrément qui m'a fait ressouvenir de ce que dit Quintilien : *Messala, nitidus et candidus, et quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.* Mais, avec votre permission, vous ne vous êtes pas servi du même esprit pour m'accuser. La dernière partie de votre lettre est bien plus foible que l'autre, et, au contraire de ce que dit Cicéron *de Cœlio melius objiciente crimina, quam defendente, bonam sinistram habes, malam dexteram.* Premièrement, si c'est sans cause et sans mécontentement que vous avez été tant de mois sans me rien répondre et que vous m'avez refusé un billet de trois lignes, sans mentir, monseigneur, vous n'avez pas usé en cela de votre bonté ordinaire, principalement en un temps où les choses

que vous aviez faites pour moi vous obligeoient, ce me semble, à me traiter plus civilement, de peur qu'il ne semblât que vous vous reposassiez trop sur le bien que vous m'aviez fait : car enfin, quoique j'estime vos bienfaits, j'aime encore mieux vos caresses, et si l'on ne pouvoit être de vos commis et de vos amis en même temps, je pense que vous me faites bien l'honneur de croire que je ne délibérerois guère sur le choix. Que si c'est à cause de quelque mauvaise satisfaction que vous aviez de moi que vous êtes demeuré dans un si long silence, j'ai encore plus sujet de m'étonner que vous ayez gardé cela si longtemps sur votre cœur contre moi, qui depuis mon enfance vous ai toujours aimé, honoré, estimé si constamment, si parfaitement, si hautement que, nonobstant beaucoup de grandes et importantes amitiés que j'ai faites depuis, il n'y a eu pas un de mes amis qui n'ait jugé et qui n'ait vu, que de tous les hommes du monde vous étiez celui pour qui j'avois le plus d'inclination, et auprès duquel j'aimerois mieux passer le reste de ma vie. Cependant, après tout cela, et après une amitié de vingt-cinq ans, s'il court un bruit qui vous déplaise, vous jugez que c'est moi qui en suis l'auteur, parce qu'il s'est trouvé conforme à l'interprétation que j'avois faite de votre énigme ; et cela vous paroît plus vraisemblable que non pas que tant des gens qui sont de delà, ou qui sont ici, et qui inventent tous les jours tant d'autres contes, aient donné crédit à celui-là. Votre lettre me sembloit extrêmement jolie ; ce zèle que j'ai en toutes choses pour vous fit que je la lus à deux de mes amis, et que je leur dis le sens que je donnois à la ligne que vous

avez laissée en blanc. Ni eux ni moi ne crûmes pas que cette explication vous fût désavantageuse, et ne le croyons pas encore; mais il ne faut point vous le disputer davantage. Vous avez votre honneur à garder, et je loue cette modestie, pourvu que vous ne me teniez pas capable d'une extravagance. Si vous ne faites cas de moi, monseigneur, qu'à cause que l'on dit que j'ai quelque sorte d'esprit et que je sais faire quelquefois une belle lettre, vous ne m'estimez que par la qualité que j'estime le moins. Ceux qui me connoissent ici me louent d'avoir beaucoup d'amitié, de foi, de discrétion et de probité. Toutes lesquelles choses, si vous n'avez connues en moi, vous y en devez au moins avoir vu les semences dès ma première jeunesse. Enfin, j'ai beaucoup de raisons de me plaindre de ce que vous m'avez cru assez inconsidéré pour avoir donné lieu à une médisance, puisque vous la nommez ainsi, et de ce qu'ayant cru que je l'avois faite, vous ne me l'avez pas plus tôt pardonnée: car, sans mentir, vous ne m'aimez pas la moitié de ce que vous devez, si vous n'êtes capable de m'en pardonner bien d'autres. Je vous supplie de me défendre mieux une autre fois devant vous-même, et de me regarder comme une personne qui a pour vous une passion sans exemple, et qui est parfaitement, monseigneur, votre, etc.

176. — AU MÊME.

[Novembre 1644[1].]

Monseigneur, quand j'aurois eu quelque colère con-

[1] En réponse à une lettre de d'Avaux, du 15 octobre de cette année. Voyez *Mss. de Conrart*, in-4, t. X, p. 651.

tre vous, les premières lignes de votre lettre m'auroient apaisé et m'auroient remis à la raison. Je suis si amoureux de tout ce que vous faites, et les choses que vous m'écrivez ont de si grands charmes pour moi, que quand je me plaindrois de votre humeur ou de votre amitié, dès que je verrois quelque chose de vous, votre esprit me regagneroit, et je serois contraint de revenir à vous, comme on l'est quelquefois d'aimer une maîtresse cruelle. Il est vrai, monseigneur, que lorsque je vous fis tous ces reproches et que j'écrivis *rabiosulas illas satis fatuas*, comme dit Cicéron en quelque lieu, j'étois extrêmement irrité contre vous, et, sans mentir, quelque obligation que je vous aie, j'avois quelque droit de le faire, au moins

Si quid longa fides, canaque jura valent;

et n'avois-je pas raison de trouver étrange que vous, le meilleur et le mieux faisant de tous les hommes,

Qui largiris opes veteri fidoque sodali,

me refusassiez cinq ou six lignes, et qu'étant libéral de toutes autres choses, vous fussiez seulement avare de vos paroles? Cependant, après y avoir bien pensé, j'avoue que vous êtes excusable d'en être bon ménager, si vous savez aussi bien que moi ce qu'elles valent: car, à qui s'y connoît bien, et qui sait le vrai prix des choses, y a-t-il rien de si beau, de si riche et de si précieux, et votre dernière lettre seule ne vaut-elle pas tout ce que votre surintendance me sauroit jamais donner? L'élégance attique dont vous me parlez fut-elle jamais plus pure à Athènes, ni l'urbanité plus

agréable et mieux entendue à Rome? Que vous m'avez fait le plaisir de m'alléguer cet endroit de l'Arioste, dont je ne m'étois pas souvenu, il y avoit plus de vingt ans! Et ce trait : *Si je tiens la plume avec M.* [Servien], *il me querelle ; si je la laisse à M. de Voiture, il se dépite,* ne vaut-il pas tout seul un livre de belles lettres? Avec quelle vigueur, au reste, quelle force et quel esprit soutenez-vous votre paradoxe ; et tous ceux de Cicéron ensemble valent-ils le vôtre! Je ne laisse pas de demeurer dans ma première opinion, et de croire qu'un homme qui sait écrire de si belles choses, a grand tort de ne point écrire à un autre qui les sait si bien connaître. Panurge dit en une pareille rencontre à Épistemon, qui, avec de belles raisons, lui vouloit prouver une chose peu croyable : *J'entends, et me semblez bon topiqueur et affecté à votre cause. Vous m'usez ici de belles grafides et diatiposes, et me plaisent très-bien ; mais prêchez et patrocinez d'ici à la Pentecôte : en fin, vous serez ébahi comment rien ne m'aurez persuadé.* J'avoue pourtant que vos raisons m'ont ébranlé en quelque sorte ; mais plus ce que vous écrivez est fort et persuadant, et ingénieux, plus je trouve que je suis excusable de vous avoir pressé de me faire l'honneur de m'écrire. Je sais, monseigneur, que ce désir-là, quoique accompagné peut-être de trop d'ardeur, ne vous sauroit déplaire, et il est difficile que vous ayez mauvaise opinion d'un homme que vous ne sauriez contenter en lui donnant quatre mille livres de rente, et qui est tout prêt de rompre avec vous, si vous ne lui envoyez de vos lettres. Il n'y a rien, pour vous dire le vrai, dont je me passasse plus

volontiers, rien que je n'aimasse mieux qui me fût retranché.

Quidvis facilius passus sim, quam in hac re me deludier.

J'en avois vu ces jours passés d'autres de vous, une à M. ***, une à Mme la Princesse, et une à M. *** : avec quelle force, quelle gentillesse et quelle beauté ! Je suis au désespoir de n'être point à la source de toutes ces belles choses, de ne pouvoir être auprès de vous et de ne pouvoir ramasser ce que vous dites tous les jours. Vous en croirez ce qu'il vous plaira ; mais, quelque bien qui me puisse arriver de votre bonne fortune, je vous jure que je vous aimerois mieux cent fois marguillier à Saint-Nicolas, que surintendant et plénipotentiaire. Combien de fois m'arrive-t-il, dans ces ruelles dont vous me parlez, de dire en moi-même :

O ubi campi
Westphaliæ !

Car enfin, quoi que vous disiez de la barbarie de ce pays-là, il n'y a point de pays barbare quand vous y êtes :

Omitte mirari beatæ
Fumum, et opes, strepitumque Romæ.

Les plus beaux, les plus agréables, les plus délicieux fruits de la Grèce et de l'Italie vous les faites naître

Vervecum in patria, crassoque sub aere.

Neque miror cœlum et terras vim suam, si ita tibi conveniat, dimittere. Mon Dieu ! que cet homme [1], *qui*

[1] Servien.

tecum decertare voluit contentione scribendi, a choisi des armes désavantageuses !

Verbosa et grandis epistola venit.

Mais pour parler de chose plus agréable, votre lettre a mis de la division entre deux dames sur l'explication de cet endroit où vous parlez des inspirations qui me viennent dans la ruelle de Mme la marquise[1] : Mme de Rambouillet prétend que c'est pour elle, et Mme de Sablé lui dispute. Que vous avez d'obligation à cette dernière de ce qu'elle vous aime, et de ce qu'elle vous hait! car l'un n'est pas moins obligeant que l'autre. C'est une chose merveilleuse, de l'impression que vous faites dans l'esprit de toutes les personnes à qui vous voulez plaire :

Adeone hominem tam venustum et felicem?

Celle-ci est entièrement irritée et révoltée contre vous du peu de soin que vous avez eu d'elle, et ne se peut empêcher de s'en plaindre en toute rencontre, ni de vous louer en même temps, mais de quelle sorte louer?

Mieux, sans mentir, que je ne saurois faire.

Je ne suis pas pourtant d'avis que vous lui écriviez pour vous raccommoder : car aussi bien vous retomberiez sans doute dans le silence qui vous est si cher ; mais mandez-moi, s'il vous plaît, quelque chose

[1] « Vraiment il vous sied bien d'exiger d'un homme confiné dans la Westphalie, qui est une vive image de la barbarie de l'ancienne Allemagne, de répondre aux inspirations qui vous viennent à la ruelle du lit de madame la marquise. » (*Lettre de d'Avaux à Voiture*).

pour elle. Je vous demande aussi un mot de compliment pour M. Tubeuf[1]. Si vous voulez vous passer de l'un et de l'autre, je le veux bien : je suis content de votre dernière lettre, et ne vous demanderai rien de six mois. Conservez-moi seulement l'honneur de votre souvenir, et me croyez toujours, monseigneur, votre, etc.

177. — A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG.

A Paris, le 7 avril 1645.

Monseigneur, est-ce que vous aviez peur que ce que vous m'écririez sentît l'huile, que vous m'avez envoyé la vôtre sans me faire l'honneur de m'écrire? Votre lettre pourtant, qui m'est venue depuis, a fait, je vous assure, la meilleure partie de votre présent : sans elle *operam et oleum perdideras ;* et vous m'eussiez pu envoyer tous les oliviers de Languedoc[2], que vous n'eussiez pas fait votre paix avec moi. S'il vous semble, monseigneur, que je sois trop intéressé, au moins vous ne trouverez pas que ce soit pour de petits intérêts, et si vous jugez bien de quel prix sont les choses que vous écrivez, il ne vous semblera pas étrange, que je désire passionnément vos lettres et que je ne m'en puisse passer. La dernière que j'ai reçue m'a donné du repos, de la joie et de la santé. Tout cela m'avoit manqué depuis que vous étiez parti d'ici; j'es-

[1] Le président Tubeuf. Tallemant le cite en plusieurs endroits, notamment t. V, p. 289.

[2] Le maréchal de Schomberg avait été nommé l'année précédente lieutenant-général du Languedoc pour le duc d'Orléans, gouverneur. Voyez la *Gazette de France* du 16 juillet 1644.

père que votre retour achèvera de me remettre et me rendra mon esprit et mes forces, qui ne sauroient revenir qu'avec vous. En attendant que ce bonheur m'arrive, je me désennuie en parlant en tous lieux, en tout temps et en toutes occasions de vous. En quels termes, monseigneur, je vous le laisse imaginer; mais c'est toujours devant des personnes qui sont ravies de m'entendre, et qui pourroient témoigner, si vous en doutiez, que, dans ce grand nombre de gens qui prennent plaisir à dire du bien de vous, il n'y en a point qui le fasse de meilleur cœur que moi, ni qui soit plus passionnément, monseigneur, votre, etc.

178. — AU MÊME.

A Paris le 27 (ou 17) avril 1645.

Monseigneur, si vous eussiez été ici, vous auriez retranché une partie de ces vers, et vous m'auriez fait corriger l'autre; aussi je ne vous les envoie que pour vous faire voir combien je suis destitué de tout bon conseil et même de tout bon esprit, quand je n'ai pas l'honneur d'être auprès de vous. Jugez sur cela, je vous supplie, monseigneur, combien je souhaite votre retour, moi qui ne prends pas trop de plaisir à être sot, ni à le paroître, et si je n'ai pas grand intérêt de désirer que vous ne demeuriez pas longtemps en Languedoc. Celles dont vous avez emporté le cœur ne perdent pas tant que moi à votre absence, et ne vous attendent pas avec plus d'impatience que je fais. Je connois pourtant une personne qui, en tous lieux et en toutes rencontres, me fait voir des preuves merveilleuses d'une extrême amour pour vous; mais, mon-

seigneur, vous m'avez si bien déniaisé et m'avez rendu si défiant, que nonobstant toutes ces belles apparences, je crois que je suis la personne du monde qui vous aime le mieux, et pour corriger cette liberté de parler, qui suis avec plus de respect et de zèle, monseigneur, votre, etc.

179. — A MONSIEUR D'ÉMERY, Contrôleur général des finances[1].

[1645.]

Monsieur, quand vous ne voudriez pas que je parlasse de vos autres lettres, vous me permettrez, au moins, de louer celle que vous avez écrite à M. d'Arles sur mon sujet, et de vous dire qu'il n'y a guère que vous en France qui en puissiez écrire une pareille. Particulièrement l'endroit où vous dites que, pour accourcir mon affaire, vous voulez avancer votre argent, me semble une des plus belles choses que j'aie jamais lues, et quelque modeste que vous soyez, vous m'avouerez que c'est une noble façon de parler, que d'offrir vingt-huit mille francs pour un de ses amis, et qu'il y a bien peu de gens qui sachent se servir de ce style-là, et qui se puissent exprimer de la sorte. Du moins, monsieur, je vous assure que, entre tant que nous sommes de beaux esprits dans l'Académie, nous ne nous serions jamais avisés d'écrire ainsi, et que parmi tant de belles pensées que nous trouvons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là. C'en est, à parler

[1] *Mss. de Conrart*, p. 905.

[2] Il s'agit vraisemblablement d'un brevet de charge ou de gratification accordé à Voiture.

sérieusement, une très-belle et très-haute, [et pourvu qu'elle eût été avec un peu plus de choix, et qu'elle fût employée en une personne qui valût mieux que moi, il n'y a point d'honnête homme qui ne se dût estimer davantage de l'avoir eue. Je vous assure, monsieur, qu'elle a fait naître en moi toutes celles qui y doivent être, c'est-à-dire que, comme vous avez tous les sentiments d'une âme très-libérale, j'ai tous ceux que doit avoir un cœur bien reconnoissant, et que je puis dire que je reçois ce bienfait aussi généreusement que vous le faites. Il m'a mis dans l'esprit tant de désirs et d'ardeur de me rendre digne de l'amitié que vous me témoignez, et y a imprimé tant de respects et d'amour pour votre générosité, qu'à en juger sainement, il n'y a point plus d'honneur à faire un plaisir comme vous l'avez fait, qu'à le reconnoître comme je le reconnois, et que, hors que vous exercez une vertu plus éclatante, vous n'avez en cela guère d'avantage sur moi. Cependant, ne pouvant pas m'acquitter autrement de l'obligation que je vous ai, je vous assure, au moins, que je la saurai bien raconter, et il vous doit revenir tant d'honneur d'une action comme celle-là, qu'il me semble que c'est vous la payer en quelque sorte, que de la dire. Vous croirez bien que je n'ai pas oublié d'en parler en un lieu que vous savez. Si on peut juger quelque chose des sentiments du cœur par les mouvements du visage, je vous assure qu'il y a une personne qui en a eu autant de joie que moi; au moins, elle rougit en m'en entendant parler, et il me sembla que je voyois en elle une secrète satisfaction d'être aimée d'un homme qui valût tant et qui étoit

si fort loué de tous ceux qui se trouvèrent là. Aussi, à dire le vrai, il n'y a point d'âme généreuse que ces sortes de choses ne doivent toucher; et quand vous auriez fait pour un autre ce que vous avez fait pour moi, j'en aurois le même ressentiment que j'en ai, et cela seul m'obligeroit à être toute ma vie, comme je le suis, votre, etc.]

180. — A MONSIEUR DE CHANTELOU[1].

Le 6 juillet 1645.

Monsieur, c'est en effet beaucoup d'affaires à la fois qu'une maîtresse et un procès. Mais s'il vous eût plu prendre le soin du procès, et me laisser la maîtresse à servir, quoique tous vos commandements me soient infiniment agréables, je vous avoue que j'eusse reçu celui-là plus volontiers. J'ai fait parler à votre rapporteur, et il a promis qu'il ne rapporteroit point votre affaire de ce parlement. Je prétends, monsieur, vous avoir donné en cela la plus grande marque que je vous saurois jamais rendre de mon obéissance : car, désirant passionnément d'avoir l'honneur de vous revoir et étant extrêmement jaloux de la dame qui vous retient, vous ne pouviez rien désirer de moi où j'eusse tant de répugnance, que d'ordonner que je vous procurasse moi-même les moyens d'être plus longtemps éloigné d'ici et de demeurer encore deux mois auprès d'elle. Vous ayant obéi en cela, vous ne sauriez jamais douter que je ne sois en toutes rencontres, monsieur, votre, etc.

[1] Ce billet et les deux autres, au même (p. 23 et 24), ne se trouvent pas dans la première édition.

181. — A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG.

A Paris, le 5 d'août 1645[1].

Monseigneur, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de si obligeantes et de si belles paroles, que je n'ai pu jusqu'à cette heure me résoudre à y répondre, de peur de me faire voir indigne de vos louanges, ou de vous en donner qui ne fussent pas dignes de vous. Tout ce que je vous puis dire de votre dernière lettre, c'est que, si j'avois tant soit peu moins de passion pour vous, vous seriez l'homme du monde qui me feriez le plus de dépit. Mais je prends tant de part à tout ce qui vous regarde, que la vanité que vous m'ôtez de mes lettres, je la reprends des vôtres, et je me glorifie des choses que vous écrivez, comme si c'étoit moi qui les eusse faites. Au reste, monseigneur, quand vous doutez si je me souviendrai de *cricore*, ou si j'approuverai vos *roues*, vous vous défiez trop de ma mémoire et de mon jugement. Sans mentir, le proverbe, que toutes comparaisons sont odieuses, est bien faux en vous. Il n'y a rien de si ingénieux ni de si agréable que toutes celles que vous imaginez, et vous qui en rencontrez sur toutes sortes de sujets, vous ne sauriez rien trouver que vous puissiez comparer aux vôtres. Mais, comme les belles choses vous coûtent peu, vous ne les sauriez estimer ce qu'elles valent. Nous qui les faisons venir de loin, et qui ne les trouvons qu'avec beaucoup de travail, nous les saurions priser bien davantage, et nous nous tiendrions riches des biens dont vous ne faites pas de compte, et que vous êtes prêt

[1] *Var.* 1646 (première édition).

de désavouer. En vérité, ç'a été une bonne fortune pour nous autres, qui faisons les beaux esprits, que le vôtre ait été employé jusqu'à cette heure à commander des armées et à conduire des provinces, et que votre naissance vous destine à une plus haute gloire qu'à celle de bien écrire. Vous nous auriez bien embarrassés, nous qui ne savons faire autre chose, et qui ne pouvons avoir de plus hautes visées. J'ai écouté avec étonnement, avec peur et avec joie ce que vous avez fait dans Montpellier[1]. Il me sembloit que je voyois Rodomont au milieu de Paris : car il vous souvient, monseigneur, qu'il résista seul à tant de peuple.

Non sasso, merlo, trave, arco, o balestra,
Nè ciò che sopra il Sarracin percote,
Puonno allentar la valorosa destra.

Pour vous dire la vérité, hors qu'il n'avoit pas les pieds si bien faits que vous, je vous trouve assez de son air, et quand vous avez l'épée à la main, je crois que vous lui ressemblez encore davantage. Mais, monseigneur, peut-être qu'à l'heure que vous lisez ceci, vous avez encore quelque autre chose aussi importante à faire et je vous arrête ici par une trop longue lettre. Je vous supplie très-humblement de me faire l'honneur de me mander, si enfin l'affaire du Pont-Saint-Esprit est achevée, ce qu'il faut que mon neveu fasse, quand il partira, où il ira, à qui il s'adressera. Doralice [2] me cherche partout et m'envoie quérir tous les jours pour me parler de vous. Je la nomme

[1] Il y avait eu une révolte dans le Languedoc.
[2] Amante de Rodomont, dans le *Roland furieux*.

Doralice sans mauvais augure, et sans imaginer aucun Mandricard[1]. Je suis, monseigneur, votre, etc.

182. — A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN[2].

[Août 1645.]

Monseigneur, si je n'ai pas été si prompt à me réjouir avec vous, d'un succès qui vous a coûté M. le marquis de Pisani[3], je pense que vous ne le trouverez pas étrange, et que Votre Altesse me pardonnera si, en cette occasion, j'ai été plutôt sensible au déplaisir qu'à la joie. Je ne crois pas, monseigneur, moi qui mettrois volontiers ma vie pour votre service, que ceux qui l'ont perdue en vous servant l'aient mal employée; mais je voudrois de bon cœur être en leur place pour ne me voir pas si malheureux, que d'être obligé de pleurer dans une de vos victoires. Cependant, monseigneur, ayant reçu une des plus rudes afflictions dont je pouvois être touché, ce ne m'est pas une petite consolation que vous soyez sorti si heureusement et si glorieusement de tant de périls, et que le ciel ait con-

[1] Rival de Rodomont.

[2] *Mss. de Conrart*, p. 774.

[3] Il fut tué à la bataille de Nordlingen, gagnée par le duc d'Enghien sur les Impériaux, le 3 août. Pélisson fit une ode sur sa mort (*Œuvres*, t. I, p. 179). Il y a une belle strophe :

D'une démarche guerrière,
On le voit partout aller
Où la flamme et la poussière
Semblent de loin l'appeler.
Ni le bruit ni le carnage
Ne changent point son visage ;
Et d'un cœur vraiment romain,
Pendant qu'il frappe et qu'il tue,
Son âme en soi retenue
Conduit les coups de sa main.

servé une personne en laquelle je puis mettre tout le respect et le zèle que je pourrois avoir voué à toutes celles que je saurois jamais perdre. Je prie Dieu, monseigneur, qu'il garde votre vie plus soigneusement que vous ne ferez, et qu'il me donne le moyen de témoigner à Votre Altesse combien et avec quelle passion je suis, votre, etc.

183. — A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE GRAMONT[1].

[Même date.]

Monseigneur, dans l'affliction de la mort de M. le marquis de Pisani, qui est la plus grande que j'aie eue de ma vie, je ne laissai pas de sentir celle de votre prison[2], et depuis, en un temps où je ne me croyois plus capable de joie, j'en ai reçu de la nouvelle de votre liberté. Encore, dans les déplaisirs où je suis, est-ce quelque consolation pour moi de voir que toutes mes passions ne sont pas infortunées, et que la fortune ne m'ôte pas généralement toutes les personnes qui me sont les plus chères. Je ne connoîtrois pas, monseigneur, une des meilleures qualités qui soient en vous, et combien, sur tous les hommes du monde, vous êtes capable de la vraie et parfaite amitié, si je croyois que ce malheur-là ne vous eût pas touché autant que moi. Et quoique vous deviez être endurci il y a longtemps à ces sortes d'accidents, et

[1] *Mss. de Conrart*, p. 789.

[2] Le maréchal de Gramont fut fait prisonnier à cette même affaire ; mais sa captivité ne dura guère; il fut échangé contre le comte de Gleen, et rejoignit l'armée du roi, comme le duc d'Enghien commençait le siége de Dunkerque.

accoutumé à perdre les amis que vous estimez le plus, je suis assuré que la perte de celui-ci vous a été extraordinairement sensible, et que vous jugez bien que vous n'en avez jamais fait que vous dussiez regretter davantage. Pour moi, qui connoissois les plus secrets sentiments de son cœur, et qui sais qu'il n'a jamais au monde rien tant aimé ni tant estimé que vous, je manquerois à ce que je dois à sa mémoire et à l'intention que j'ai de suivre toujours les inclinations et les volontés qu'il a eues, si, en sa considération, je ne m'efforçois de me donner à vous encore plus que jamais, et d'ajouter quelque chose à l'affection dont je vous ai honoré toute ma vie [1]. Je ne crois pas, monseigneur, que ce soit une chose possible; mais il est de mon devoir de faire tout ce que je pourrai pour cela, et de vous protester que si la passion que j'ai pour vous ne peut augmenter, au moins elle ne diminuera jamais, et que je serai toujours également, monseigneur, votre, etc.

184. — A MONSIEUR DE CHANTELOU.

A Paris, le 22 août [1645].

Monsieur, si j'ai tant différé à vous faire réponse, j'en ai une meilleure excuse que je ne voudrois. La fièvre et la goutte m'ont tenu longtemps, chacune à

[1] « Singulière expression qui ne se tolérerait plus. Elle est expliquée au reste dans la lettre 51 (67 de cette édition) au cardinal de la Valette. » (*Note manuscrite de M. de Monmerqué.*) Je ne partage pas l'avis du savant commentateur; le sens de Voiture doit être *avec laquelle* je vous ai honoré, *qua te colui* : ce qui n'offre rien de choquant.

leur tour, et je n'en suis pas encore tout à fait dehors. Par là, monsieur, vous pouvez juger que vous choisissez les emplois qu'il me faut, bien mieux que je ne ferois moi-même : car n'étant plus bon à rien, encore suis-je plus propre à solliciter un procès qu'à solliciter une maîtresse. Je souhaite que vous gagniez bientôt l'un et que vous ne perdiez jamais l'autre, et suis de tout mon cœur, monsieur, votre, etc.

135. — AU MÊME.

A Paris, ce 15 octobre 1645.

Monsieur, moi, qui vous donnerois ma vie, vous pouvez juger si je vous prêterois volontiers mon nom, et si je ne serois pas bien aise de faire croire à M. *** que j'ai une terre. Mais M. *** m'a dit que vous lui aviez mandé votre résolution trop tard, et que la maison que vous désiriez acheter, est vendue. Je suis bien fâché, monsieur, que vos affaires vous arrêtent là plus que vous ne pensiez : car, en vérité, nous ne saurions nous passer plus longtemps de vous. Une de nos plus belles voisines en est malade, et moi je ne m'en porte pas bien. Vous devez, ce me semble, pour l'amour d'elle hâter votre retour, et pour l'amour de moi aussi qui suis, monsieur, votre, etc.

186. — A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN [1].

[Septembre ou octobre 1645.]

Monseigneur, lorsque je croyois avoir la plus grande affliction du monde [2], et toute celle dont un esprit est

[1] *Mss. de Conrart*, p. 781.

[2] Par suite de la mort de M. de Pisani. Voyez p. 21.

capable, l'appréhension que j'ai eue pour votre Altesse[1], m'a fait voir que je pouvois être plus malheureux que je ne le suis, et que, quoique j'eusse extrêmement perdu, il me restoit encore infiniment à perdre. Je ne vous puis dire, monseigneur, quel trouble ce fut en mon âme de penser le hasard où vous étiez, ni quel désordre et quelles ténèbres je m'imaginois qui étoient prêtes d'arriver dans le monde. J'avois bien toujours quelque espérance que le ciel, qui donne beaucoup de signes de vouloir la prospérité de cet État, ne vous ôteroit pas sitôt à la France, et qu'il conserveroit une personne, par qui il semble avoir destiné de faire encore beaucoup de miracles. Mais, monseigneur, cette malignité du destin, qui en veut aux hommes qui s'élèvent au-dessus de leur nature, et la nécessité des choses humaines de tomber quand elles sont en leur plus haut point, me donnèrent beaucoup de sujet de crainte. Les courtes et précipitées prospérités de Gaston de Foix, la mort du duc de Weimar au milieu de ses triomphes, et celle du roi de Suède qui fut tué comme entre les bras de la gloire et de la fortune, me revenoient à toute heure dans l'esprit, et ne présentoient à mon imagination que de funestes présages. Enfin Dieu s'est contenté de menacer les hommes, et il ne semble leur avoir donné cette alarme que pour leur faire mieux considérer

[1] Le duc d'Enghien, quelques jours après la bataille de Nordlingen, tomba malade et fut emmené à Philisbourg, où son mal empira et fit craindre un moment pour sa vie. Il rentra en France au commencement de l'hiver, et Voiture lui adressa à cette occasion une épître célèbre. Voyez plus bas, aux *Poésies*.

quel présent il leur a fait en vous, et combien vous êtes important à la terre. La plus belle de vos victoires ne vous a pas donné tant de joie que vous en auriez, de savoir l'étonnement où ont été ici tous les esprits à la nouvelle du péril où vous étiez, et avec combien de larmes et de quels yeux vous avez été pleuré. Je serai bien aise, monseigneur, que vous le sachiez, afin que si vous ne pouvez rien appréhender pour vous, vous appreniez au moins à craindre pour la considération des personnes qui vous aiment, et que vous deveniez meilleur ménager d'une vie qui est la vie de tant d'autres. Parmi tant de vœux qui ont été faits pour elle, je vous supplie très-humblement de croire qu'il n'y en a point eu de plus ardents que les miens, et que de tant d'hommes qui révèrent Votre Altesse, il n'y en a point qui soit plus que moi, monseigneur, votre, etc.

187. — A MONSEIGNEUR LE DUC DE LA TRÉMOUILLE [1].

[1645.]

Monseigneur, vous ne vous contentez pas de me faire toujours de nouveaux bienfaits; c'est toujours avec de nouvelles grâces, et vous les accompagnez de circonstances si obligeantes, qu'il faut avouer qu'il n'y a que vous au monde qui le sache faire de la sorte. Je vous rends, monseigneur, mille très-humbles remerciements de toutes les bontés qu'il vous plaît avoir pour moi. Je voudrois bien, avec la démission de mon neveu que je vous envoie, vous pouvoir en-

[1] Henri de la Trémouille, prince de Tarente, né à Thouars en 1620, mort en 1672.

voyer un acte public de ma reconnoissance, par lequel je pusse témoigner à tout le monde, et la grâce que vous m'avez faite, et le ressentiment avec lequel je l'ai reçue. Mais cela ne se pouvant pas, je vous supplie très-humblement, monseigneur, de vous contenter de l'assurance que je vous donne ici, que je serai toute ma vie à vous avec toute la fidélité que je dois, et que rien ne sera jamais si avant dans mon cœur ni dans mon esprit, que la mémoire de vos bienfaits. Quoique je sache, au reste, que le jugement que vous faites des vers que je vous ai envoyés est trop favorable pour moi, je vous avoue que je ne me puis empêcher d'en avoir beaucoup de vanité. Ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, et ce qu'il vous a plu écrire de moi à Mme votre femme, me touche plus sensiblement que je ne le vous saurois expliquer. A dire la vérité, il n'y a rien de plus obligeant. Je suis si peu intéressé que je préfère l'honneur de votre approbation à tout le bien que vous m'avez fait, et à tout celui que vous me sauriez jamais faire. Cependant vous me permettrez de vous dire, monseigneur, que les louanges que vous me donnez sont telles, et écrites en tels termes, que j'aimerois mieux savoir louer ainsi, que d'être loué de la sorte, et que je serois plus glorieux de les avoir données, que de les avoir reçues. Je tâcherai à m'en rendre digne le plus qu'il me sera possible; et si je ne le puis d'autre sorte, je m'efforcerai au moins de mériter l'honneur de votre bienveillance, par la fidélité parfaite et le respect extrême, avec lequel je serai toute ma vie, monseigneur, votre, etc.

188. — A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN [1].

[1645.]

Monseigneur, Votre Altesse n'a rien fait en toute cette campagne de si hardi, que ce que je fais à cette heure: car sachant à quel point vous êtes délicat, et combien il y a peu de lettres qui vous plaisent, j'entreprends de vous en faire une, sans avoir rien de bon ni de plaisant à vous dire. [Voyez, monseigneur, si ce n'est pas bien m'exposer]? Que je meure, si je n'aimerois mieux être obligé à tuer six hommes de ma main, oui, à me tenir auprès de vous, quand vous repoussez une sortie des ennemis. J'avois résolu, plutôt que de vous écrire une lettre ordinaire, de ne vous écrire point du tout, qui eût été, sans doute, le plus court et le meilleur. Mais Mme de Montausier [2], que j'ai consultée là-dessus, m'a dit que je ne m'y jouasse point, que vous n'étiez pas un homme à qui il fallût manquer, et qu'assurément, vous m'en voudriez mal dans votre cœur. Or, monseigneur, d'être mal dans ce cœur, dont toute la terre parle, je vous avoue que je n'ai osé m'y hasarder. Cette crainte a surmonté l'autre qui me retenoit, et j'aime mieux vous laisser voir que j'ai moins d'esprit que vous n'avez pensé, que de vous donner lieu de douter que je manque de zèle et de respect pour vous. Et certes, il seroit bien étrange que moi, qui ai toujours aimé Achille et Alexandre, que je n'ai jamais vus ni connus, et pour les choses seulement

[1] *Mss. de Conrart*, p. 775.

[2] Mlle de Rambouillet : voyez p. 29, note 2.

que j'en ai lues, manquasse de passion pour Votre Altesse, de qui nous voyons tous les jours tant de merveilles, et dont j'ai reçu tant d'honneurs et tant de grâces. Je vous assure, monseigneur, que les sentiments que j'ai pour elle sont au point où ils doivent être, et que je ne puis exprimer ni le plaisir ni la peine [que j'ai des choses que j'en... [1]].

189. — A MONSEIGNEUR LE COMTE D'AVAUX.

[A Paris, le .... 1645[2].]

Monseigneur, si j'étois si honnête homme que l'on pût dire de vous et de moi, *et cantare pares*, au moins on ne dira pas, *et respondere parati*. Je reçus hier votre lettre, et j'y fais réponse aujourd'hui. Les vôtres ne vont pas si vite que cela, et comme si vous étiez au bout des Indes orientales, il se passe des années devant que j'en reçoive. Pour moi, je vous admire,

Ut unum
Scilicet egregii mortalem, altique silenti.

et je ne puis comprendre qu'une personne qui a tant d'avantage à parler ait tant de plaisir à se taire. Les trois premières lignes de votre lettre, et ce que vous dites de ce mois extrêmement passé, valent mieux que tout ce que notre Académie sauroit faire. Mais de quel sel avez-vous assaisonné votre fin du repas ! Que je

[1] A la suite de cette lettre se trouve sur la copie de Conrart le *post-data* imprimé après la lettre 82 des éditions ordinaires. Voyez plus haut, p. 263.

[2] Juillet ou août, vraisemblablement; le mariage de Mlle de Rambouillet, dont il est parlé plus bas, eut lieu le 13 juillet 1645.

meure si jamais rien m'a tant plu! Le pauvre M. le Lièvre, qui n'avoit été dans mon esprit, il y a plus de vingt ans, y a repassé, lui, tous ses convives et toute sa maison, avec une joie incroyable, et y a ramené toutes les espèces de ce temps-là. C'est, en vérité, un grand bonheur pour les beaux esprits, de ce que vous avez eu de meilleures affaires, que nous, et que *Claudium Memmium*[1] *ab institutis studiis deflexerit cura terrarum.* Quel regret j'ai, monseigneur, quand je lis les choses que vous écrivez, de n'être pas auprès de vous, et quel mauvais tour je connois que la fortune m'a fait de m'avoir destiné à passer ma vie loin d'une personne si précieuse, et qui a une sorte d'esprit si agréable! Nonobstant tout l'éclat, et la pompe et les espérances de deçà, celui-là seul me semble heureux:

Ille (si fas est superare Divos),
Qui, sedens adversus, identidem te
Spectat et audit.

Mme la marquise de Montausier m'a fait lui lire plus d'une fois ce que vous m'avez écrit pour elle, et de tant de lettres qui lui sont venues de tous côtés, elle a dit qu'on ne lui a rien écrit de si galant. Elle m'a commandé de vous dire qu'elle est extrêmement aise que vous approuviez son mariage, qu'elle ne l'eût pas tenu bien fait, si vous n'y eussiez ajouté votre consentement, et qu'elle vous l'eût demandé, si vous eussiez été ici; mais que, dans votre absence, elle avoit

[1] Claudius Memmius; c'est d'Avaux lui-même (Claude de Mesmes), dont la famille se faisait ou se laissait venir d'un consul Memmius.

jugé, sur beaucoup de témoignages d'affection qu'elle savoit que M. le marquis de Montausier avait reçus de vous, que vous ne seriez pas contraire à une chose qu'il désiroit. Elle et M. son mari m'ont chargé de vous faire mille remerciements de leur part, et de vous assurer de leur très-humble service. Au reste, monseigneur, je suis bien aise que vous ayez un commis qui fasse parler de lui dans le monde; et que l'on me connoisse un peu plus dans le pays étranger, que M. Filandre [1] et M. Coiffier [2]. Je vous aurois envoyé ces folies que l'on vous a lues :

Namque tu solebas
Nostras aliquid putare nugas ;

et quelle approbation aurois-je plus désirée que la vôtre? Mais *verebar ne te hæc deprehenderent in cura aliqua majuscula*, comme dit Cicéron. Et puis je considérois ce que dit cet autre :

Multa quidem vobis facimus mala sæpe poetæ,
. . . . ut cum tibi librum
Sollicito damus, aut fesso.

On n'aura guère plus de joie de la paix générale, que les honnêtes gens en ont eu de la paix de vous et de

[1] Ce Filandre, je crois, était le mari d'une demoiselle Bellier, qui avait succédé à sa mère en 1636 en qualité de première femme de chambre de la reine Marie de Médicis. On voit dans la *Gazette de France*, que plusieurs seigneurs assistèrent aux funérailles de la dame Bellier en considération de l'honneur qu'elle avait eu de servir au berceau le roi, Monsieur, et toutes les filles de France.

[2] Premier commis de M. Le Bailleul, surintendant des finances. Voyez *Historiettes*. t. V, p. 287.

M. Servien. Je crois que c'est tout de bon, comme vous me l'écriviez; *et si quis est, qui neminem bona fide in gratiam putet redire posse, non vestram hic perfidiam arguit, sed indicat suam.* Si vous pouvez faire que cela dure, il ne se peut rien de mieux.

Siquidem hercle possis, nihil prius, neque fortius.

Je vous rends mille grâces très-humbles du soin qu'il vous plaît avoir de mes affaires, et je suis comme je dois, monseigneur, votre, etc.

190. — A LA REINE DE POLOGNE [1].

[.... 1646]

Madame, ce que je considère le plus du présent que m'a envoyé Mme la marquise de Sablé [2], et de l'adresse avec laquelle Votre Majesté me l'a fait prendre, et m'a fait désobéir à la reine, sans me rendre coupable, c'est le prétexte qu'il me donne de prendre la hardiesse de vous écrire, et le moyen que j'ai par là de

[1] *Mss. de Conrart*, p. 857. — Louise-Marie de Gonzague, née en 1622, mariée en 1645 (le 5 novembre) à Uladislas IV, roi de Pologne; voyez plus haut, p. 332. Elle était nièce par sa mère du duc de Longueville.

[2] Elle envoya de Pologne à Mme de Montausier et à Mme de Choisy, sa bonne amie et sa correspondante, deux tapis de soie relevés d'or. Sans doute il y avait aussi quelque chose pour Mme de Sablé et le reste de la cabale de l'hôtel de Rambouillet. Elle n'eut garde d'oublier Voiture, qui, à son départ de France, avait été commandé pour la servir jusqu'à la frontière en qualité de maître d'hôtel du roi. Cependant elle ne passait pas pour libérale, et la maréchale de Guébriant et l'évêque d'Orange, qui l'avaient suivie en Pologne, n'en revinrent pas fort satisfaits.

vous faire souvenir de moi, sous ombre de rendre à Votre Majesté les très-humbles remerciements que je lui dois. Je vous dirai donc, madame, que le plus avare homme du monde ne fut jamais si aise que l'on lui fît du bien, que je l'ai été de celui que je viens de recevoir de Votre Majesté, et que je me suis trouvé en cette occasion beaucoup plus intéressé, que je n'eusse cru de le pouvoir être. A dire le vrai, l'honneur de recevoir des marqu es de la bienveillance d'une des plus grandes reines du monde, et, ce que j'estime davantage, de la plus accomplie personne que j'aie jamais vue, est un intérêt dont les âmes les mieux faites peuvent être gagnées; et tous les rois de la terre n'ont rien à donner qui soit de ce prix-là. Je souhaite, madame, que toutes les libéralités que vous ferez soient toujours aussi bien employées, je veux dire aussi bien reconnues, et qu'entre tant de millions d'hommes qui obéissent à Votre Majesté, il s'en trouve quelques-uns qui prennent autant de plaisir que moi à publier ses louanges et à la bien faire connoître à tous les autres. Cela étant, Votre Majesté aura bientôt sur tous ses sujets le même empire qu'elle a eu jusqu'à cette heure sur toutes les âmes raisonnables qui l'ont approchée : c'est cet empire, madame, qui est né avec vous; que vous aviez devant que vous eussiez de sceptre, ni de couronne, et qui, si vous me permettez de le dire, est beaucoup plus estimable et plus absolu, que celui que la fortune vous a donné. Je prie Dieu que Votre Majesté jouisse longtemps de l'un et de l'autre, avec toutes les prospérités qu'elle mérite, et que je sois assez heureux, une fois en ma vie, pour

vous voir dans votre gloire, et pour vous pouvoir dire moi-même avec combien de respect, de passion et de zèle je suis, madame, de Votre Majesté, le très-humble, etc.

191. — A MONSEIGNEUR LE DUC DE LA TRÉMOUILLE.

[.... 1646.]

Monseigneur, j'ai trouvé moyen de multiplier vos bienfaits, et de faire que vous me pourrez donner encore une chanoinie. Mme la duchesse d'Aiguillon, touchée peut-être par votre exemple, a voulu m'obliger comme vous, et mon neveu, que vous avez fait chanoine de Laval, a été fait par elle grand vicaire de Notre-Dame : moyennant quoi, il s'est résolu de résigner son bénéfice de Laval à un autre de mes neveux, s'il apprend que vous l'ayez agréable. J'espère, monseigneur, qu'avec la même bonté que vous m'avez fait la première grâce, vous m'accorderez cette seconde, et il vous a plu de m'obliger si généreusement, que j'espère que vous me témoignerez en ce rencontre la continuation de votre bonne volonté. Ce dernier neveu, en faveur duquel je vous fais cette supplication très-humble, est bachelier de Sorbonne, assez savant et fort studieux. De sorte que selon que je connois votre goût, et que je sais que vous faites cas des gens de lettres, je crois que dans la solitude de la campagne, celui-ci pourra servir quelquefois à votre entretien quand vous voudrez relâcher votre esprit. Pour moi, monseigneur, il n'y a rien que je désire tant que d'avoir de nouvelles obligations à une personne que j'honore et que je respecte autant que vous;

et je souhaiterois de bon cœur que tous les biens que la fortune me voudra faire, ne me vinssent jamais que par vos mains. Si je suis reconnoissant, ou non, de ceux que j'ai déjà reçus de vous, je ne le dirai pas. Toute la cour vous le pourra dire, n'y ayant plus personne qui ne sache la bonté et la libéralité avec laquelle il vous a plu de m'obliger, et la profession publique que je fais en toutes sortes d'occasions d'être, monseigneur, votre, etc.

192. — AU MÊME.

[Même date.]

Monseigneur, je n'ai pas peur que vous vous lassiez jamais de me bien faire; mais j'ai peur que vous vous lassiez de mes remerciements. J'en ai tant eu à vous faire depuis quelque temps, qu'à moins que d'user de redites, je ne vois pas qu'il me reste plus rien à dire sur un sujet où vos bontés m'ont déjà obligé de m'épuiser. Je me contenterai donc de vous supplier très-humblement de vous souvenir des grâces que vous m'avez faites, de la facilité avec laquelle je les ai obtenues, des lettres obligeantes dont il vous a plu de les accompagner, et de la civilité avec laquelle, en me faisant du bien, vous n'avez pas voulu perdre l'occasion de me faire encore tout l'honneur que je pouvois recevoir. Vous ressouvenant, monseigneur, de toutes ces choses, imaginez-vous, s'il vous plaît, ma reconnoissance là-dessus, et jugez si, joignant tant d'obligations à la passion extrême que j'ai toujours eue de vous honorer, je puis jamais manquer d'être

avec toute sorte de fidélité et de respect, monseigneur, votre, etc.

193. — A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN (sur la prise de Dunkerque [1]).

[Ce .... octobre 1646.]

Monseigneur, je crois que vous prendriez la lune avec les dents, si vous l'aviez entrepris. Je n'ai garde de m'étonner que vous ayez pris Dunkerque; je suis seulement en peine de ce que je dirai à Votre Altesse là-dessus, et par quels termes extraordinaires je lui pourrai faire entendre ce que je conçois d'elle. Sans doute, monseigneur, dans l'état glorieux où vous êtes, c'est une chose très-avantageuse que d'avoir l'honneur d'être aimé de vous. Mais à nous autres beaux esprits, qui sommes obligés de vous écrire sur les bons succès qui vous arrivent, c'en est une aussi bien embarrassante que d'avoir à trouver des paroles qui répondent à vos actions, et de temps en temps de nouvelles louanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois [2], ou lever seulement le siége de devant une place [3], nous nous pourrions sauver par la diversité [4], et nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur l'inconstance de la fortune, et sur l'honneur qu'il

[1] *Mss. de Conrart*, p. 779. — Dunkerque fut pris le 10 octobre 1646.

[2] *Var.* Perdre une bataille.

[3] *Var.* Quelque place.

[4] Mme de Sévigné fait allusion à ce passage de Voiture dans une de ses lettres (lettre 395, édition Sautelet).

y a à souffrir courageusement ses disgrâces. Mais dès vos premiers exploits, vous ayant mis avec raison de pair avec Alexandre, et voyant que de jour en jour vous vous élevez davantage, en vérité, monseigneur, nous ne saurions où vous mettre, ni nous aussi, et nous ne trouvons plus rien à dire qui ne soit au-dessous de vous. L'éloquence, qui des plus petites choses en sait faire de grandes, ne peut, avec tous ses enchantements, égaler la hauteur de celles que vous faites : et ce que dans les autres sujets elle appelle hyperboles, n'est qu'une façon de parler bien froide, pour exprimer ce que l'on pense de vous. Et certes, cela est incompréhensible, que Votre Altesse trouve moyen tous les étés d'accroître de quelque chose cette gloire à laquelle tous les hivers précédents il sembloit qu'il n'y eût rien à ajouter, et qu'ayant eu de si grands commencements, et ensuite de plus grands progrès, les dernières choses que vous faites se trouvent toujours les plus glorieuses. Pour moi, monseigneur, je me réjouis de vos prospérités, comme je dois. Mais je prévois que ce qui accroît votre réputation présente nuira à celle que vous devez attendre des autres siècles, et que, dans un si petit espace de temps, tant de grandes et importantes actions les unes sur les autres, rendront à l'avenir votre vie incroyable, et feront que votre histoire passera pour un roman à la postérité. Mettez donc, s'il vous plaît, monseigneur, quelques bornes à vos victoires, quand ce ne seroit que pour vous accommoder à la capacité de l'esprit des hommes, et pour ne passer pas plus avant que leur créance ne peut aller. Tenez-vous, au moins,

pour quelque temps en repos et en sûreté, et permettez que la France, qui dans ses triomphes est toujours en alarme pour votre vie, puisse jouir quelques mois tranquillement de la gloire que vous lui avez acquise. Cependant, je vous supplie très-humblement de croire que parmi tant de millions d'hommes qui vous admirent et qui vous bénissent, il n'y en a point qui le fasse avec tant de joie, de zèle et de vénération que moi, qui suis, de Votre Altesse, le, etc.

194. — A MONSEIGNEUR LE COMTE D'AVAUX.

[A Paris, le .... 1646.]

Monseigneur, si je voulois recevoir tous les ans vos quatre mille livres, sans faire jamais une panse d'*a*, ni œuvre quelconque de mes mains pour votre service, vous seriez l'homme du monde le plus propre à me laisser faire, et peut-être même que vous y prendriez plaisir, pour ce que cela vous dispenseroit de quelques billets, que votre bonté vous oblige de m'écrire de temps en temps. De mon côté, je le trouverois aussi fort commode, s'il étoit un peu moins déshonnête, et ce seroit pour moi un extrême soulagement. Vous ne sauriez croire, monseigneur, quelle fatigue c'est que d'écrire à une personne qui ne répond point. Il y a trois mois que je songe à vous faire une lettre, sans en pouvoir venir à bout; et quand, après beaucoup de peine, j'ai tant fait que de continuer deux périodes, tout à l'heure je me trouble, et je dis en moi-même : ah ! par la vertu-bleu, me voilà demeuré comme cet avocat dont vous m'avez autrefois fait le conte. Si faut-il pourtant, à quelque prix que ce soit,

que je vous écrive : car j'ai honte, sans mentir, de mériter si mal votre argent, et fais même quelque scrupule de m'enrichir d'un bien si mal acquis. Cependant, je vous supplie très-humblement de croire, qu'avec tout le silence que je garde si hardiment et si confidemment, je conserve toujours pour vous dans mon cœur toute sorte de respect, de passion et d'estime ; et que, de jour en jour, je me confirme dans le jugement que j'ai fait de vous dès ma première jeunesse, qu'il y a peu de personnes au monde qui vous vaillent, ni en qui la nature ait joint une si grande âme à un si grand esprit. Avec cette opinion-là, imaginez-vous, s'il vous plaît, avec quelle impatience je souhaite votre retour, et si je ne suis pas aussi intéressé que personne en cette paix que toute l'Europe désire. Dans les plus belles assemblées, les plus grands festins et les plus agréables promenades, il m'arrive tous les jours de désirer votre entretien, vos soupers sur la serviette, et ces tours d'allée que j'avois l'honneur de faire avec vous dans votre jardin. Mais à propos, par quel enchantement, monseigneur, ou par quelle machine avez-vous fait faire cette grande maison, qui a paru en un matin dans la rue Sainte-Avoye [1] ? car une chose si prompte semble plutôt avoir été faite *pegmate aliquo, quam ædificatione* :

Et crescunt media pegmata celsa via.

L'ouvrage des murailles de Thèbes n'alloit pas si vite,

[1] Cet hôtel, situé vis-à-vis l'hôtel Saint-Aignan, a été converti en passage. Il est encore indiqué dans le plan de Jaillot (*Note de M. de Monmerqué*).

et si j'ai ouï dire que les pierres du Cythéron alloient courant et sautant s'y rendre d'elles-mêmes, et se ranger chacune en sa place. C'étoit une grande commodité. En vérité, il en faut toujours revenir à ce que disoit votre postillon : vous êtes un homme étrange. En trois jours vous faites abattre une maison, *et triduo reœdificas illam* : mais, mon Dieu! avec quelle beauté et quelle magnificence! Tous les bâtisseurs (et il n'y a point au monde de nation plus jalouse, ni plus envieuse) avouent qu'il ne se peut rien voir de mieux. Mais ce qui m'en plaît, c'est que vous faites faire cela à deux cents lieues de vous, et par vos commis. Au lieu que tous les autres qui bâtissent voudroient asseoir eux-mêmes chaque pierre qui entre dans leur bâtiment, et l'on les voit à toute heure, pêle-mêle avec leurs maçons, arpentant, mesurant, criant, ordonnant, sales et malpropres,

Atque indecoro pulvere sordidos,

il n'appartient qu'à vous de faire ces choses-là par procureur; et vous faites bien paroître, sans mentir, que le dessein de pacifier la chrétienté est le seul aujourd'hui qui mérite toute votre attention, puisque la construction d'un palais ne peut pas seulement vous amuser, et que les choses qui remplissent toute l'âme des autres hommes ne trouvent pas de place dans la vôtre. Cependant je me réjouis avec vous, au nom des Pénates de Jean-Jacques de Mesmes, et de tant de grands hommes vos aïeuls, au nom de ces Pénates, qui ont été les dieux tutélaires de Passerat et de tous les savants de ce siècle-là et de celui-ci, de ce que vous

avez renouvelé et embelli leur ancienne demeure, et que

Non sinis ingentem consenuisse domum.

Je souhaite de tout mon cœur que vous ayez le plaisir d'en jouir bientôt, et de venir voir vous-même

Quam dispari domui dominaris.

Mais, monseigneur, voici la neuvième page que j'écris, et j'ai tant tiré le diable par la queue, qu'enfin j'ai fait une lettre d'une assez bonne longueur. Vous ne sauriez vous imaginer quel soulagement c'est pour moi. Mais si ferez, vous vous l'imaginerez bien. Me voilà au moins en repos pour trois ou quatre mois. Je vous baise très-humblement les mains. Je m'en vais à la foire, et suis, monseigneur, votre, etc.

195. — AU MÊME.

[A Paris, le .... 1646 [1].]

Monseigneur, vous avez beau vous plaindre de mes plaintes, et dire :

O tu insulse, male et moleste vivis,
Per quem non licet esse negligentem.

La beauté de vos lettres excuse assez l'importunité avec laquelle je les demande. Cette dernière, entre toutes les autres, est admirable [2]. J'avoue que je vous en dois de reste. C'est bien en vous que le proverbe est vrai, qui répond paye; et je m'étonne seulement

[1] En réponse à une lettre de d'Avaux, du 29 août 1646. Voyez *Mss. de Conrart*, in-4, t. X, p. 657.

[2] Cette fois ce n'est pas un vain compliment; la lettre de d'Avaux est fort remarquable, et bien supérieure à celle de Voiture.

qu'une personne en qui il paroît tant de richesses, et qui se peut acquitter si aisément, ait tant de peine à s'y résoudre. Nous autres favoris d'Apollon sommes étonnés qu'un homme, qui a passé sa vie à faire des traités, fasse de si belles lettres, et voudrions bien que vous autres gens d'affaires ne vous mêlassiez pas de notre métier. Et certes, vous devriez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de grandes négociations, et de celui qui vous va venir encore de désarmer tous les peuples de l'Europe, sans nous envier cette gloire, telle qu'elle vient de l'agencement des paroles et de l'invention de quelques pensées agréables. Il n'est pas honnête à un personnage aussi grave et aussi important que vous l'êtes, d'être plus éloquent que nous, ni que, tandis que l'on vous emploie à accorder les Suédois et les Impériaux, et à balancer les intérêts de toute la terre, vous songiez à accommoder des consonnes qui se choquent et à mesurer des périodes. Que ne vous contentez-vous, de par Dieu, de faire de belles et bonnes dépêches, comme celles du cardinal d'Ossat, ou si vous avez quelque ambition plus grande, comme celles du cardinal Duperron, sans vous aviser de ces autres-ci qui nous font enrager? Pardonnez-moi, si je dis ceci avec quelque dépit. Sans mentir, votre lettre m'en a fait, et il n'y a amitié qui tienne. Vous savez que

Qui volet ingenio cedere, nullus erit.
Nec jam prima peto Mnesteus, neque vincere certo.

Mais moi, qui me contentois d'aller de quelques pas après vous, il me fâche de voir que vous me laissiez si loin derrière. Je la montrai à un de mes amis, fort

entendu et fort savant, qui a connu très-familièrement M. [Servien] [1], et qui fait grande estime de son mérite : « Mon Dieu, ce dit-il, après l'avoir lue, que cet homme-là est de brasses au-dessus de [son adversaire] [2] ! Si j'avois vu cette lettre-là en d'autres mains que les vôtres, je jurerois que c'est vous qui l'avez écrite. » C'est pour vous mortifier, monseigneur, que je rapporte ces derniers mots :

Et sibi consul
Ne placeat, curru servus portatur eodem.

Pour vous dire sincèrement ce que j'en pense, vous n'en avez jamais écrit une si belle, ni qui fît mieux connoître votre force, et vous l'avez bien senti, quand sur la fin vous me pressez d'avouer que je vous en dois de reste. Que je meure, si je n'ai honte d'y faire réponse. Car pour tant de belles et agréables choses, que vous puis-je rendre?

Pro molli viola, pro purpureo hyacintho,
Carduus, et foliis surget paliurus acutis.

Au moins, monseigneur, ces témoignages que je vous donne de l'approbation d'autrui, et de la confusion où vous m'avez mis, vont à vous de plus droit fil que les autres du précédent voyage. Vous vous moquez très-agréablement des louanges que je vous ai données sur le bâtiment de M. Pepin [3]. Ce que vous me dites, que c'est dommage que je n'ai vu aussi les carrosses qu'il vous a envoyés, et que je vous trouverois bien honnête homme, est dit, ce me semble, aussi

[1] *Notes de Huet.*
[2] *Ibid.*
[3] Voyez plus haut, p. 332, note 4.

plaisamment qu'une chose se peut dire, et ce mot-là est tout à fait d'un galant homme

Cui bene si palpere, recalcitrat[1].

A ce que je vois, vous n'auriez pas volontiers souffert cet autre plus flatteur que moi, et plus hyperbolique :

Est major Cœlo, sed minor est domino.

Mais vous avez beau dire, ce n'est pas une chose si peu considérable que d'avoir une belle maison. *L. Opimi domus, cum vulgo inviseretur a populo, suffragata creditur domino ad consulatum obtinendum*, ce dit Cicéron ; et vous voyez comme il crie lui-même *pro domo sua*. J'avoue avec vous que cet édifice à quoi vous travaillez à cette heure, ce grand temple de la paix, dans lequel toutes les nations de la chrétienté doivent entrer, est bien plus digne de vos soins, et qu'un si grand dessein doit occuper tout votre esprit. Je me réjouis, monseigneur, des nouvelles qui en viennent, de ce qu'il ne sera pas de celui-là comme de cet autre : *magnificentiœ vera admiratio exstat in templum Ephesiœ Dianœ, ducentis et viginti annis a tota Asia factum*. Les ouvrages vont bien plus vite entre vos mains : aussi êtes-vous bien un autre ouvrier. J'ai une grande impatience de voir ici de retour Mme de Longueville, après la conclusion d'une bonne paix [2]. Ce

[1] Voiture qui cite, comme il le fait presque toujours, de mémoire, introduit une légère variante dans le vers d'Horace :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tuus. (HORAT.)

[2] La duchesse de Longueville était partie aussitôt après ses couches (juin 1646) pour rejoindre son mari, emmenant avec elle plusieurs hommes de lettres, qui faisaient comme partie de sa maison, entre autres l'académicien Jacques Esprit et Claude Joly,

que vous me dites de cette princesse, est, en son genre, aussi beau qu'elle, et je le garde pour lui montrer quelque jour. Sans mentir, je juge bien plus avantageusement de vous sur vos écrits, que sur ceux de Gronovius et de Jacobus Balde[1], que je trouve, au reste, fort beaux, et représentant bien le caractère de la meilleure antiquité. Mais je n'y aperçois pas la gentillesse ni l'esprit de notre ancien auteur[2], et si vous avez découvert quelque chose de plus, ce n'est qu'en vous que vous l'avez trouvé. Voyez, monseigneur, si je ne suis pas heureux d'avoir rencontré en vous les délices, que votre aïeul aimoit en Passerat, et la protection que Passerat trouvoit en votre aïeul. Mme de Sablé et Mme de Montausier sont ravies de quelques morceaux que je leur ai montrés de votre lettre, et vouloient que je leur donnasse copie de l'endroit où vous parlez de Mme de Longueville. Dites le vrai, monseigneur, croyez-vous que l'on puisse trouver, je ne dis pas dans une seule personne, mais dans tout ce qu'il y a de beau et d'aimable répandu par le monde, croyez-vous, dis-je, que l'on puisse trouver tant d'esprit, de grâces et de charmes, qu'il y en a en cette princesse?

Num tu, quæ tenuit dives Achemenes,
Pinguis aut Phrygia Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycimniæ?

chanoine de Notre-Dame, oncle de l'auteur des *Mémoires*. Elle fit son entrée triomphale à Munster le 22 juillet, et fut pendant toute cette année la reine du congrès.

[1] Balde, jésuite allemand et poëte latin, mort en 1668. On l'appela l'Horace de son pays.

[2] Passerat.

Cependant soyez sur vos gardes. Elle écrit ici des merveilles de vous, et de l'amitié qui est entre vous deux. Le commerce est dangereux avec elle :

Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Je vous assure, au reste, qu'elle est aussi bonne qu'elle est belle, et qu'il n'y a point d'âme au monde plus haute ni mieux faite que la sienne. J'avois résolu de vous faire une visite cet automne, et avois même demandé déjà un voyage à la cour. Car à moins que d'un pèlerinage comme celui-là, comment pourrois-je jamais vous témoigner ma reconnoissance? Mais j'ai été retenu par une fâcheuse affaire qui m'est survenue, et qui me tient en grand soin et en alarme : non pas proprement une affaire, mais

Una malarum quas amor curas habet.

Ne vous en moquez pas, monseigneur : autant vous en pend devant les yeux. Mais je crois que voici la dixième page que je vous écris :

Dii magni, horribilem et sacrum libellum !

Je n'y pensois pas. Je vous en demande pardon, et suis, monseigneur, votre, etc.

196. — AU MÊME.

A Paris, le 9 janvier 1647 [1].

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur ?

Je m'en garderai bien, monseigneur : la partie est

[1] En réponse à une lettre de d'Avaux, du 6 décembre 1646. Voyez *Mss. de Conrart*, in-4, t. X, p. 661.

trop mal faite, je n'y trouverois pas mon compte. Comme je voulois faire un effort pour cela,

Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

Je suivrai son avis et ne me ferai pas tirer l'oreille : c'est un Dieu de bon conseil. Et de fait, quand j'ai bien considéré les dernières choses que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vous ai vu plus grand et plus fort qu'à l'ordinaire, et je n'ai pas regret que vous m'ayez surmonté, puisque ç'a été en vous surmontant vous-même. Ma lettre, et les deux que j'ai reçues de vous, me font souvenir de ces trois lignes que Protogène et Apelles firent à l'envi l'un de l'autre. La première que vous m'avez envoyée étoit admirable et digne d'un grand ouvrier; celle que j'ai faite dessus n'étoit pas non plus de mauvaise main; mais cette dernière, que vous venez de tirer,

Ultima linea rerum est :

elle est au delà de toutes choses, et pour moi je n'oserois plus jamais faire un trait après cela. Que si je prends la plume à cette heure, ce n'est que pour vous donner par écrit la confession que je vous fais, que je ne suis que votre commis en matière d'éloquence, non plus qu'en matière de finances, et pour vous faire voir encore une fois l'avantage que vous avez sur moi. Je suis touché, je vous l'avoue, des louanges qu'il vous plaît de me donner :

Nec enim mihi cornea fibra est;

mais elles sont telles, et si belles et si ingénieuses que, sans mentir, je serois bien plus glorieux de les avoir

données que de les avoir reçues, et les mêmes paroles avec lesquelles vous me mettez au-dessus de tous les autres, me font voir que je suis infiniment au-dessous de vous. Je voudrois bien avoir ici un écriveur aussi confident et aussi judicieux que M. de Saint-Romain [1] : car chaque ligne de votre lettre mérite, *pulchre et belle*. Particulièrement, monseigneur, le tableau que vous faites de notre Princesse est si beau et si riche, qu'en vérité j'ai eu plus de plaisir à le voir, que je n'en aurois eu de la voir elle-même, et vous avez su ajouter des grâces aux grâces infinies qui sont en elle : *tali opere, dum laudatur, haud victo, sed illustrato*. C'est ce que dit Pline des vers grecs qui furent faits pour la Vénus d'Apelles, dont l'ouvrage sans doute étoit moins beau que votre peinture, comme sa déesse étoit moins belle que la vôtre. Vous l'avez représentée avec tous ses attraits et tous ses charmes : *finxisti et quæ pingi non possunt*, *tonitrua, fulgetra*, *fulguraque*. Mais pardonnez-moi, si je vous le dis, il est difficile que cette personne-là ne soit pas la maîtresse d'une âme où elle est si bien représentée, et si vous n'êtes point amoureux d'elle, au moins le devez-vous être du portrait que vous en avez fait.

Un imagier tira l'image d'un visage,
Et le tira si bien en sa perfection,
Que l'imagier devint amoureux de l'image.

Vous me montrez par les plus belles raisons du monde que cela n'est pas, et vous faites merveilles, qui vous voudroit croire. *Tant de beautés et tant de grâces remplissent et ne gâtent pas votre imagination, et il y a long-*

[1] Voyez la lettre précitée de d'Avaux.

temps que vous avez accoutumé vos yeux à ne faire passer dans votre esprit que l'agrément pour les beaux objets. Voilà qui est le plus beau du monde; mais voulez-vous que je vous parle franchement? J'ai peur que vous me trompiez, ou que vous vous trompiez vous-même :

> *Cæcum vulnus habes, sed lato baltheus auro*
> *Protegit.*

Ce soleil de Suède, à qui vous la comparez[1], ne laisse pas, à ce que je vous ai ouï dire, d'être bien chaud; *et qui in sole ambulant, etiamsi non in id venerint, colorantur.* Je crains qu'il ne vous en arrive autant,

> *Et figas in cute solem.*

Il seroit étrange, ce dites-vous, *que dans une assemblée de paix je n'eusse pas assez de la foi publique pour ma conservation, et qu'avec les passe-ports de l'empereur et du roi d'Espagne, Munster ne fût pas un lieu de sûreté pour moi.* Cela, monseigneur, est fort bien dit; et cette période est peut-être une des plus belles qui se puissent jamais faire, et bien digne que l'on s'y écrie. Munster est un lieu de sûreté; mais Mme de Longueville y est :

> *Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens*
> *Ipse, sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis.*

Les feux et les neiges que jette cette Princesse, si vous

[1] « Je considère Mme de Longueville, comme j'ai fait autrefois le soleil de Suède qui ne brille et n'éblouit pas moins que celui de la Guinée, mais qui ne brûle et ne noircit personne » (*Lettre de d'Avaux*).

y prenez garde, font l'application d'Etna à elle assez bonne. Vous avez donc beau faire l'assuré, et dire :

Cantabit vacuus coram latrone viator;

la plupart de ces chanteurs-là meurent de peur. Vous voulez passer pour un arbrisseau, vous qui êtes un cèdre du Liban ; mais fussiez-vous une plus petite plante, vous n'échapperiez pas pour cela : les yeux dont vous avez à vous garder brûlent tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.

Cependant, pour parler de chose plus sérieuse, je suis assuré que vous travaillez diligemment à la conduite de ce grand dessein que vous avez entre les mains, et qui regarde le repos de tant de millions d'hommes ; j'espère que vous mettrez la dernière pierre à cet édifice, comme vous y avez mis la première, vous, monseigneur,

Doctus
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo velis.

Au reste, je suis entièrement de votre avis touchant ce que vous dites de M. d'Ossat : il n'y a rien de si judicieux ni de si parfait que ses dépêches. Mais j'ai voulu dire que, si vous ne vous contentiez pas d'en faire comme les siennes, et que vous eussiez l'ambition d'en écrire de fleuries et d'éloquentes, vous vous contentassiez d'imiter le cardinal Duperron, qui en a fait de ce genre-là, et qui, à mon avis, n'y a pas extrêmement réussi. Je ne suis pas si bien d'accord avec vous du jugement que vous faites de nos deux poëtes [1]. Vous avez bien deviné que j'aurois peu lu le Jésuite : je n'en ai

[1] Balde et Passerat. Voyez plus haut, p. 45.

guère vu que les lieux où il parle de vous ; l'ode 26 du huitième livre m'a semblé fort belle ; la 3e et la 5e du neuvième m'ont plu aussi ; mais dans ce vers :

Me super ipsa nihil Niobe si docta moveris,

ce *Niobe*-là, et cette façon de parler ne vous semble-t-elle pas plus dure que la Niobé même pétrifiée ? approuvez-vous ce *pulvereum chaos ?* et ce *comatus olor* n'est-il pas trop hardi ? Je le trouve aussi un peu plus obscur qu'il ne faut pour nous autres gens de finances, qui ne savons guère de latin ; et je n'ai jamais pu entendre *manantia vita flumina præmoneo* : je crois que c'est en la 3e du neuvième. Je l'ai demandé à M. de Bailleul et à M. d'Emery ; par ma foi, ils ne l'entendent pas eux-mêmes. Après tout, monseigneur, de ce que je dois juger de cet auteur et de tous les autres, je m'en rapporte à vous qui ne pouvez errer, et au jugement de qui je règle toutes mes opinions. J'ai aussi la même soumission à vous croire touchant la faute que vous dites que je fais de n'écrire point à Mme de Longueville : le respect m'en a empêché jusqu'ici ; mais vous me faites bien plus de peur de cette princesse, en me la représentant si sérieuse et si politique. Nous avons ici du plaisir à nous l'imaginer entretenant M. Lampadius (on m'a dit que d'ordinaire il est vêtu de satin violet), M. Vulteius et M. Salvius, et surtout ce gros Hollandais,

Dulcia barbare
Lædentem oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit[1].

Je ne sais pas de quoi elle peut entretenir ces mes-

[1] D'Avaux dit de Mme de Longueville « qu'elle s'entretient pai-

sieurs-là, ni si elle leur parle à propos; mais je l'ai vue ici souvent en beaucoup de compagnies, qu'elle ne savoit pas dire trois mots et qu'elle ne desserroit pas les dents en une après-dînée. Celui qui lui conseille d'apprendre l'allemand, pour se divertir, a bien fait rire Mme de Sablé et Mme de Montausier. Si ce fut M. Vulteius qui lui fit cette proposition-là, ne vous semble-t-il pas que ce vers d'Horace venoit bien en cette occasion?

> *Durus enim, Vultei, nimis attentusque videris*
> *Esse mihi.*

Quant à ce que vous vous plaignez que vous n'avez que deux fois l'an de mes lettres, et que je n'ai pas la force de vous écrire deux fois de suite, je vous en remercie très-humblement; ces plaintes-là ne me semblent pas moins obligeantes que vos louanges; *nec tam molestum est accusari abs te officium meum, quam jucundum requiri.* Mais vous savez mon défaut et vous m'avez pris sur ce pied-là :

> *Dixi me pigrum proficiscenti tibi, dixi*
> *Talibus officiis propè mancum.*

Et puis, vous connoissez mieux que personne quel embarras c'est que ces lettres qui n'ont aucun sujet réel, et où il faut discourir sur la pointe d'une aiguille.

Il reste à répondre à la fin de votre lettre qui, étant

siblement avec M. Salvius, M. Vulteius, M. Lampadius, et ne s'effraye plus d'un gros Hollandais qui la baise réglement deux fois par heure, à toutes les visites qu'il lui fait. » — Jean Adler Salvius, un des plénipotentiaires suédois; Jean Vulteius, un des envoyés du landgrave de Hesse-Cassel; Jacques Lampadius, envoyé du duc de Lunébourg-Grübenhagen (*Note de M. Cousin*).

fort belle et même flatteuse au commencement et au milieu, a une fort vilaine queue[1],

Atrum
Desinit in piscem.

J'ai ri pourtant du rabaissement de Guillon, et il reste vrai que vous vous en êtes souvenu bien à propos. Sans mentir, monseigneur, vous êtes toujours admirable !

Seu tu querelas, sive geris jocos.

Il n'y a rien de plus sérieux ni de plus grave, ni de plus austère que les réprimandes que vous me faites :

Tertius è cœlo cecidit Cato.

Vous me représentez la messéance qu'il y a d'être vieux et amoureux ; vous me mettez dix lustres sur la tête, et par-dessus le marché une olympiade courante : car vous confondez les nombres latins et grecs pour faire paroître la somme plus grande, et vous ne faites pas même de conscience d'ajouter quelque chose à la rapidité du temps ; vous m'alléguez des lunettes, et il est vrai que je m'en sers depuis six mois, et que j'en ai en vous écrivant ceci ; vous me reprochez ma barbe et mes cheveux gris, et là-dessus :

(Tandem nequitiæ fige modum tuæ)

« Quand donc, me dites-vous, sera-t-il temps de faire retraite ?

Nonne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere ?

[1] D'Avaux adressait de justes remontrances à son ami au sujet de l'accident qui lui était survenu (voyez p. 46), et qui l'avait empêché de faire le voyage de Munster.

Voulez-vous loger l'amour avec les rhumes, la goutte et la gravelle, et mettre ensemble toutes les maladies de la vieillesse et de la jeunesse? quel désordre, quelle honte! »

Jamdudum ausculto, et cupiens tibi dicere servus
Pauca reformido.

Premièrement, monseigneur,

Ultra Sauromatas fugere hinc libet,

lorsque je vous entends faire des réprimandes si sévères. Quand vous auriez passé votre vie sur le haut d'une colonne, ou dans les déserts de la Thébaïde, renonçant au monde et à ses pompes, vous ne parleriez pas d'une autre sorte. Mais vous que j'ai vu si galant, comment, à moins que d'avoir fait devant des miracles, avez-vous le courage de déclamer si hautement et si sévèrement? J'avoue qu'une partie de ce que vous dites contre moi est véritable :

Parcius ista viris tamen objicienda memento.

Peu s'en est fallu que je n'aie ajouté :

Novimus et qui te...

Mais quand bien vous seriez aussi réformé que le Père de Gondi, que votre âme ne seroit plus capable d'aucune sorte de passion, et que l'effet de vos yeux s'arrêteroit comme vous dites à votre imagination, sans passer jusqu'à votre jugement, vous ne feriez que ce que vous êtes obligé de faire, et cela ne tireroit pas de conséquence pour moi. Vous autres grands hommes que la fortune a mis sur le théâtre, qui jouez un rôle exemplaire,

Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco.

vous particulièrement, monseigneur, que la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne regardent, il est juste que vous viviez ainsi.

Nos numerus sumus, et fruges consumere nati,
Sponsi Penelopes, nebulones.

Cependant, pour un mot qui m'est échappé de dire que j'avois ici quelque engagement, vous vous écriez :

O cœlum! o terras! o maria Neptuni!

Et on diroit, à vous entendre, que *minxi in patrios cineres.*

Patrue mi, patruissime, nihil feci quod succenseas;

et certes, si vous étiez en ma place, aussi peu en vue que je suis, et qu'il y eût auprès de vous une personne bien faite qui vous fît bonne chère, avec toute votre austérité, ma foi, monseigneur, vous ne la querelleriez point. Aussi ne m'effrayé-je pas de tout ce que vous sauriez dire :

Miserorum est, neque Amori dare ludum, aut ex-
Animari, metuentes patruæ verbera linguæ.

Et ce *nec turpem senectam degere, nec cythara carentem*, que vous m'avez appris, comment l'entendez-vous? Qu'il faut que je joue de la guitare à soixante ans? c'est bien à propos! Lambin l'explique, qu'il faut être amoureux aussi longtemps que l'on peut, et il est homme de bon sens. Mais voici une lettre bien longue :

Tibi ingentem epistolam impegi.

Il faut pourtant, devant que de la finir, que je vous fasse mille compliments de la part de Mme de Sablé et

de Mme de Montausier. Je ne leur ai fait voir que les endroits de votre lettre où vous parlez de Mme de Longueville; pour le reste, qui que ce soit ne le verra. Quand il n'y auroit que l'endroit des dix lustres, n'ayez peur que je la montre. Je n'ai ici que quarante-sept ans; je vous supplie que je n'en aie pas davantage à Munster; et même, si vous voulez, *deme unum, deme etiam duos.* J'oubliois à vous dire que ces dames m'ont commandé de vous mander, que si vous parlez comme vous écrivez, elles ne plaignent pas Mme de Longueville, et que l'on peut être en quelque lieu que ce soit agréablement avec vous. Je voudrois que vous entendissiez combien elles vous estiment; elles jurent qu'il n'y a que vous au monde qui ait assez d'esprit, et je leur dis qu'il y a vingt-cinq ans que je le crois. Mais c'est trop vous arrêter :

ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

197. — A MADAME LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE
(étant à Munster[1].)

[Ce 10 janvier 1647.]

Madame, n'ayant osé, par respect, écrire jusqu'ici à Votre Altesse, j'ai un extrême regret d'y être contraint par une si funeste occasion que celle qui m'y oblige à cette heure. Je ne doute pas, madame, qu'ayant perdu monseigneur votre père[2] dans le temps que vous receviez le plus de preuves de son

[1] *Mss. de Conrart*, p. 847.

[2] Henri de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé, mort le 26 décembre 1646.

affection, cette perte ne vous soit très-sensible[1], et que, n'étant pas accoutumée à de pareils coups de la fortune, celui-ci ne vous ait extrêmement touchée. Mais j'espère que cette justesse d'esprit, qui ne vous a jamais permis de rien faire, ni de rien dire que dans la vraie mesure qu'il le falloit, vous servira en ce rencontre[2], et que vous réglerez votre douleur et vos larmes comme vous avez su régler toutes les actions de votre vie. A dire le vrai, madame, il est bien juste qu'une personne aussi céleste que vous s'accommode aux volontés du ciel, et qu'ayant tant reçu de lui, vous souffriez qu'il vous ôte quelque chose. Encore semble-t-il qu'il ait voulu prendre le temps de votre absence pour cela, et qu'il ait permis que ce malheur soit arrivé pendant que vous étiez éloignée, pour ne faire pas voir à vos yeux le deuil qu'il vouloit mettre dans votre maison. Je prie Dieu qu'il y remette bientôt la joie par votre retour, et qu'il nous rende la paix et Votre Altesse, qui sont les deux choses du monde les plus désirées, particulièrement de moi, qui suis, madame, de Votre Altesse, le très-humble, etc.

198. — A MONSEIGNEUR LE PRINCE[3].

[Même date.]

Monseigneur, ce n'est que pour m'acquitter de mon

[1] *Var.* Je ne doute pas que la porte de Mgr..... ne vous soit.....

[2] Le mot était alors des deux genres ; cependant Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue françoise* (1646), conseille de le faire féminin.

[3] Le duc d'Enghien, devenu, par la mort de son père, prince de Condé et grand-maître de France.

devoir, et non pas pour vous consoler, que j'entreprends de vous écrire. Je connois trop bien l'étendue et les lumières de votre esprit, pour m'imaginer que l'on vous puisse dire aucune raison pour cela, que vous ne voyez pas mieux que tout autre. Et puis, monseigneur, je crois qu'un esprit qui est occupé à donner le repos à toute l'Europe ne se laissera pas mettre en désordre pour la mort d'une personne, quelque importante qu'elle puisse être, et que la fermeté de votre âme, éprouvée en toutes sortes d'occasions, ne vous manquera pas en celle-ci. Mais la bienveillance que vous m'avez toujours fait l'honneur d'avoir pour moi, m'obligeant de m'intéresser dans tout ce qui vous regarde, j'ai cru, monseigneur, qu'il étoit de mon devoir de vous témoigner la part que je prends dans votre déplaisir, et de vous renouveler la protestation, que je vous ai faite beaucoup de fois, d'être avec toute sorte de respect, monseigneur, votre, etc.

199. — A MONSEIGNEUR LE COMTE D'AVAUX.

De Paris, ce 16 mai 1647.

C'est un extrême plaisir à ceux qui vous aiment, d'avoir vu revenir la maison de Mme de Longueville si pleine et si chargée de vos louanges, qu'il semble qu'ils n'aient vu que vous en Allemagne, et qu'ils ne soient revenus à Paris que pour parler de vous. Je trouve à tous propos des gens que je ne connois pas, qui me viennent faire des compliments et des offres de service en votre considération, des femmes et des

filles qui me viennent sauter au cou pour l'amour de vous. Mais, sur toutes, leur maîtresse vous loue comme il vous faut louer, et d'une sorte qu'il n'y a, possible, qu'elle au monde qui le puisse faire. Il y a longtemps, monseigneur, que vous m'avez ouï dire que chacune a son goût ; mais il n'y en a point qui en ait un si exquis que celle-là, et je suis ravi qu'il soit entièrement conforme au mien en ce qui vous regarde. Tout le monde sait que vous êtes un grand ambassadeur, un grand ministre et un grand homme :

Et pueri dicunt.

Mais ce que l'on appelle un honnête homme et un galant homme, si je m'y connois un peu, personne ne le fut jamais à plus haut point que vous l'êtes : et cette vérité-là n'est si bien connue de personne, que de Mme de Longueville et de moi. Elle fait grande estime de votre probité, de votre prudence, de votre magnificence et magnanimité. Elle dit cette réputation admirable, et cette créance que vous avez dans toute l'Allemagne. Mais, sur toutes choses, elle parle avec plaisir de la délicatesse et de la beauté de votre esprit, du goût que vous avez à juger des belles choses, de la facilité à les produire, et de toutes les agréables qualités qui sont rares aux plénipotentiaires, et qu'elle dit n'avoir jamais vues en personne comme en vous. Enfin elle vous connoît comme si elle vous avoit vu jusque dans le cœur. Je ne sais si elle y a été. Elle ne m'a pas dit un mot des lettres que je vous ai écrites, quoiqu'elle me fasse l'honneur de me parler avec beaucoup de confiance, et que je l'aie mise souvent sur ce

sujet-là. Tout ce que vous lisez ici, monseigneur, est un peu trop doux et auroit besoin d'un correctif. Mais ces lustres, et ces olympiades que vous m'avez autrefois si bien mises sous les yeux, ne vous reviendront-elles pas dans l'esprit en cette occasion? Avouez qu'il y a des rencontres où les plus grandes âmes et les plus parfaites sagesses s'échappent.

200. — AU MÊME.

[A Paris, ... août 1647[1].

Dupliciter delectatus sum tuis litteris : et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi. A ce que je vois, *jucundissime Domine* (car pourquoi ne vous puis-je pas donner ce titre, que Pline dans sa préface donne à Trajan?), vous autres plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster. Il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le temps tandis que vous l'avez, et de jouir de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous êtes là comme rats en paille, dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant dix ou douze heures chaque jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à votre aise, pendant que nous autres pauvres diables sommes ici marchant, courant, tracassant, jouant, causant, veillant, et tourmentant notre misérable vie. Mais, avec tout votre bon temps, dites le vrai, monseigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster depuis que Mme de Longueville n'y est plus?

[1] En réponse à une lettre de d'Avaux, du 26 juillet de cette année. Voyez *Mss. de Conrart.* t. X, p. 671.

Au moins fait-il plus clair et plus beau à Paris depuis qu'elle y est :

Purior hic campos æther, et lumine vestit
Purpureo.

Le monde et la fortune vont ainsi :

Hic apicem rapax
Fortuna, cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

Vous nous l'avez renvoyée plus belle, plus aimable et plus habile que nous ne vous l'avions donnée, et, toute grosse qu'elle est, elle met ici en feu plus de la moitié du monde. *Arcanus hinc terror, sanctaque reverentia, quid sit illud, quod tantum perituri vident.* Je voudrois que vous pussiez ouïr tout ce qu'elle dit de vous, et avec quelle estime et quelle amitié elle en parle. Quoique vous ne soyez point sujet aux passions (n'est-ce pas M. Cornifice Ulfet[1] qui soutient cette opinion-là ?), en vérité, vous seriez en quelque hasard. Elle vous remercie de l'avis du mariage[2]. Elle n'en savoit encore rien d'assuré, et m'a commandé de vous faire de sa part mille compliments du meilleur cœur du monde. Votre italien, au reste, et son élégance m'ont surpris[3]. Tout de bon, monseigneur, vous m'effrayez :

Tot linguæ, totidem ora sonant!

Il y a quelque chose de monstrueux en cela. Cette bouche de douze fontaines, que l'on donnoit à Pindare, ne vous la peut-on pas donner à plus juste titre?

[1] Danois réfugié en Suède (*Note de Huet*).
[2] De la duchesse de Mantoue.
[3] La fin de la lettre de d'Avaux est en italien.

Mais dans quel abîme avez-vous été chercher, *se non vi piacerà prestarmi quella fede?* et par quel art, *ex rebus damnatis, et jam nullis*, savez-vous tirer des beautés et des grâces toutes fraîches et toutes nouvelles? Cela avec Julio Bartolini et Bartolomeo Dini étoient ensevelis dans ma mémoire sous le débris de mille autres choses que le temps y a démolies. Vous l'y avez fait revenir *quasi jure postliminii*, et je ne vous puis dire avec combien de plaisir. J'eus honte, en vérité, de ce que mon valet me vit éclater de rire en lisant une lettre qu'il avoit entendu que l'on me donnoit de la part de M. d'Avaux, ce M. d'Avaux si grave, si sérieux, si important dans l'esprit de tout le monde. *Res ardua vetustis novitatem dare, obsoletis nitorem, fastiditis gratiam*. Mais pour vous, cela vous est aisé, et vous en savez bien d'autres.

201 — AU MÊME.

[A Paris, le .... 1647.]

Il faut avouer, monseigneur, que vous avez en moi une étrange espèce de commis. Il n'entend pas un mot de finances, il ne va jamais à la Direction, et à peine même s'avise-t-il en six mois une fois d'écrire à son maître; mais en récompense il joue beau jeu, il fait des vers, il écrit de belles lettres, et fait quelquefois des combats aux flambeaux à minuit [1]. Je me

[1] Voiture se battit aux flambeaux à minuit dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet contre Chavaroche, intendant de la maison. Cette esclandre ridicule fit du bruit et mécontenta fort, à ce qu'il paraît, Mme de Rambouillet (voyez *Historiettes*, t. IV, p. 43). Godeau fit une méchante pièce de ce combat, où il faisoit battre un pour-

hâte de m'accuser moi-même pour arrêter vos réprimandes : car il me semble que je vous vois, avec votre visage de plénipotentiaire, me reprocher encore mes olympiades, et dire :

Sperabam jam defervisse adolescentiam ;
Gaudebam : ecce autem de integro.

Mais je crois qu'il n'y a pas de honte à moi de n'être pas plus sage dans mes vieux jours, que d'autres ne le sont dans leur jeunesse. *Saleii Bassi vehemens et poeticum ingenium fuit, nec adhuc senectute maturum.* Je vous avoue pourtant que je n'ai pas laissé d'en être un peu honteux, et cela m'a arrêté longtemps de vous écrire, outre que dans le chagrin où je m'imagine que vous êtes de voir que votre ouvrage ne s'avance point, j'ai cru que des lettres aussi peu sérieuses que les miennes ne seroient plus de saison. Moi qui connois, monseigneur, combien vous aimez votre pays, je ne doute pas que vous ne soyez affligé de voir les difficultés qui naissent de jour en jour et qui s'opposent au succès de la négociation qui est entre vos mains. Ce que je vous puis dire là-dessus, c'est que vous n'en devez être touché que pour l'intérêt public, et que le vôtre particulier est entièrement à couvert. On est si bien persuadé de vos bonnes intentions, que toutes les fois que l'on se plaint ici du retardement de la paix, et de ceux que l'on s'imagine (à tort peut-être) qui n'y font pas tout ce qu'ils pourroient, cela donne occasion de parler de vous, et en fait dire tout ce que vous seriez bien aise

ceau contre un brechet. Voyez également *Pompe funèbre de Voiture*, 1658, in-12, p. 268.

d'entendre. C'est une chose merveilleuse que cette étoile qui vous a donné de tout temps l'amour des peuples. Il n'y a ici pas un bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoisse, qui ne vous loue. La France a mis en vous seul ce peu d'espérance qui lui reste. Voyant bien que la paix ne se peut plus faire que par miracle, on croit que c'est vous qui fera ce miracle-là, et, dans la consternation publique, vous êtes le reconfort de tout le monde. Au reste, tout est ici tellement changé, les cœurs y sont si abattus, les plaisirs si resserrés, que je ne vois plus guère de choix entre le séjour de Munster et celui de Paris. On n'y voit plus que des gens qui se plaignent, les uns que l'on leur ôte leurs gages, les autres que l'on retranche leurs pensions, et il s'y trouve même des commis de surintendants qui disent qu'ils ne sont guère mieux traités que les autres.

On y voit aussi Saclé,
Ou bien que tout soit bâclé, etc.

C'est, ce me semble, un fragment d'une pièce de notre jeunesse. Afin que vous jugiez, monseigneur, si j'ai profité depuis ce temps-là, je vous envoie des vers que je fis, il y a trois ans, sur la maladie que monseigneur le Prince eut en Allemagne [1]. Quelques considérations m'empêchèrent alors de les montrer. Je ne les ai fait voir que depuis quelques jours. Ils ont été assez bien reçus ici; mais je ne croirai rien de ce que l'on m'en dit, jusqu'à ce que je sache le jugement que vous en ferez. Faites-moi l'honneur,

[1] Voyez plus bas (*Poésies*, n° LXXII) l'*Épître à M. le Prince, sur son retour d'Allemagne en* 1645, le chef-d'œuvre poétique de Voiture.

s'il vous plaît, de me mander si c'est rien qui vaille, afin que, si je n'y réussis pas, je cesse d'être poëte, et que je me mette tout à fait à être financier. Je ne puis finir cette lettre sans vous dire que M[me] de Longueville en reçut dernièrement une des vôtres, dont elle fit un cas merveilleux, et qui a été extrêmement louée de tous ceux qui l'ont vue. A dire le vrai, elle le méritoit, et il ne se peut rien voir de plus beau :

Nosti, Antipho, quam elegans spectator formarum siem.

Vous savez si je me connois en ces sortes de beautés. Il n'y a que vous en France qui puisse écrire de la sorte.

202 — AU MÊME.

[A Paris, le .... 1647.]

Vous ne me pouvez pas mieux témoigner la bonne assiette où est votre âme, qu'en m'écrivant une lettre comme celle que je viens de recevoir [1]. Elle semble puisée *medio de fonte leporum*, tant elle est agréable, et il est aisé de voir que cela part d'un esprit serein et d'une source tranquille. En vérité, monseigneur, rien ne vous pouvoit faire tant d'honneur dans mon esprit que de voir qu'en l'état où sont vos affaires, vous sachiez rire de la sorte. Cela s'appelle *frui Diis iratis, et fortunæ minaci mandare laqueum.* Vous souvient-il du temps que vous lui bâtissiez un temple en six beaux vers? Vous êtes bien revenu de cette idolâtrie, et vous vous savez bien moquer d'elle à cette heure. Je crois pourtant que pour ce coup elle

[1] Cette lettre ne se trouve pas sur la copie de Conrart.

ne vous fera que des menaces. Ceux qui connoissent la cour disent que l'on ne voudra pas s'exposer à l'envie que l'on encourroit en traitant mal un homme qui, au jugement de tout le monde, a bien mérité de la France. M[gr] de Longueville m'a fait l'honneur de me montrer la lettre que vous lui avez écrite. Je l'ai trouvée belle, belle parfaitement. Sans mentir, monseigneur, de tous les beaux esprits, de tous ceux *qui artem tractant musicam*, il n'y en a point qui l'entende si bien que vous. Je suis ravi que mes vers ne vous aient pas déplu[1].....

Je reçois, au reste, votre *deferbuisse*[2]. Mon Térence n'est pas si correct que le vôtre, ni moi si correct que vous. Mais pourquoi voulez-vous que je vous écrive désormais une fois le mois? Ne vous suffit-il pas d'être servi par quartier? Employez-moi donc à quelque chose pour vos affaires et me donnez matière de vous entretenir. Autrement, mes lettres n'auront que la peau et les os. Elles seront sèches et courtes. Je vous obéirai néanmoins, et quand je ne le ferois pas pour tant d'obligations que je vous ai, je le ferois pour votre parenthèse de M. Voiture d'Amiens. *Ego enim (existimes licet quod lubet) mirifice capior facetiis. Moriar, si præter te quemquam habeo, in quo*

[1] L'*Épître à M. le Prince* qu'il lui avait envoyée. Voyez la lettre précédente.

[2] Sans doute d'Avaux avait fait cette correction au passage de Térence, cité par Voiture, dans la lettre qui précède (voyez p. 63) :

Sperabam jam defervisse.....

En effet, les éditions de Térence portent également *defervisse* et et *deferbuisse*.

possim imaginem antiquæ festivitatis agnoscere. Si je m'y connois bien, vous êtes le meilleur et le plus sage homme du monde, et chacun en demeure d'accord. Mais vous êtes le plus plaisant homme du monde aussi, et l'on ne s'en douteroit pas.

203. — A MONSEIGNEUR ***[1].

Monseigneur, quand vous seriez sorti de Paris pour une occasion qui vous eût été agréable et qui eût importé à vos plaisirs ou à votre gloire, je crois que je n'eusse pas laissé d'en être marri, et de m'opposer en cela à vos intérêts. Mais votre éloignement ayant eu une cause si malheureuse et si étrange que celle qu'il a, je puis dire qu'il ne pouvoit rien arriver qui m'affligeât davantage, et que la fortune ne pouvoit rien faire qui me parût plus injuste ni plus difficile à souffrir. Puisque cela a ici troublé les plaisirs de tout le monde, et que ce désastre a été sensible à tant de gens qui vous sont moins obligés que moi, je pense, monseigneur, que vous me faites bien l'honneur de ne douter pas que je n'en aie tout le ressentiment que je dois, et qu'il n'est pas besoin que je vous l'écrivisse pour vous le faire croire. Néanmoins j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous en rendre ce témoignage, et il m'a semblé que je recevrois quelque soulagement, de vous assurer qu'il n'y a personne au

[1] J'ai rejeté exprès à la fin de la correspondance une couple de lettres, dont je n'ai pu découvrir ni la date, ni les destinataires ; néanmoins je croirais celle-ci adressée au cardinal de la Valette, à l'occasion de la disgrâce de son frère aîné, condamné à mort par contumace, en 1638. Elle est transcrite sur la copie de Conrart, p. 796.

monde qui prenne plus de part à vos plaisirs, ni qui soit plus véritablement que moi votre, etc.

204. — A MADAME ***.

[A Paris .... 1644.]

Madame, puisque le jour d'hier m'a plus duré que les trois derniers mois que j'ai été sans vous voir, et qu'il n'y a ici personne qui prenne mes lettres, trouvez bon que je vous écrive et que je vous dise que je ne fus jamais si amoureux. Trois ou quatre choses de celles que vous me dîtes l'autre jour me sont tellement demeurées dans l'esprit, que je n'ai pu depuis apprendre pas une de celles que l'on m'a dites. De plus, ce que vous m'accordâtes du bout des lèvres, et que vous fîtes pour m'obliger, est tout prêt de me perdre, et je trouve par expérience que vous m'empoisonnâtes, lorsque vous pensiez me secourir. Cela fait un bien plus beau feu que ces bois aromatiques que vous aviez préparés pour moi, et il faut croire que la flamme en est bien agréable, puisqu'elle me plaît, lors même qu'elle me dévore. Aussi je ne vous demande pas de secours en l'état où je suis : je ne voudrois pas de remèdes qui la pourroient éteindre, et je me passerai bien de ceux qui la pourroient soulager. Ce dont je vous supplie seulement, c'est que je brûle en votre présence; et puisque j'ai à être consumé, que cela m'arrive chez vous, afin qu'au moins les cendres vous en demeurent. Celles d'un amant si respectueux, si raisonnable et si peu intéressé, méritent bien d'être gardées; et vous ne devez

pas refuser cette faveur à un homme qui prend tant de plaisir à mourir pour vous.

Madame, quand j'ai pris la plume, je pensois vous demander seulement si vous iriez demain à la comédie des petites Saintot [1]; mais je n'ai pu m'empêcher de vous écrire ceci, qui ressemble, à mon avis, bien fort à un poulet, quoique vous n'ayez pas accoutumé d'en recevoir de pas un de vos quarante-trois amants. Je vous supplie de lire celui-ci de bon cœur. Si vous pouvez vous empêcher demain de sortir, vous m'obligerez infiniment. Mais au cas que vous ne vous puissiez défendre d'aller à la comédie, au moins plaignez-moi, et, en voyant toutes les morts qui y seront, souvenez-vous de celles que je souffrirai au même temps pour vous.

205. — A MADAME *** [2].

Madame, la lettre que vous désirez de voir ne vaut pas une ligne de celle avec laquelle vous l'avez demandée. Mais vous qui fîtes tant hier de la dévote, ne faites-vous point de scrupule d'écrire de ces choses-là la Semaine-Sainte, et n'en voyez-vous pas la conséquence, et l'effet qu'elles peuvent faire? J'avois mis ma conscience en repos; et pour cela, j'avois résolu

[1] Il est fait mention dans Tallemant (*Historiettes*, t. V, p. 135) d'une comédie qui fut jouée par les petites Saintot et une sœur de Pascal, et dont celle-ci, qui n'avait que douze ans, avait fait presque tous les vers. C'est la même qui, depuis, après la mort de son père (1652), fit profession à Port-Royal sous le nom de sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. Elle avait alors vingt ans; ce qui fixe la date de cette lettre vers 1644.

[2] *Belles-Lettres françaises* (à la bibliothèque de l'Arsenal), Mss. 151, t. II, p. 39.

de ne vous revoir jamais. Mais votre lettre ma remis en désordre; et avec vos perles et vos quatre mille francs, je me suis laissé regagner aussi bien que l'autre. Je ne croyois pas que vous dussiez jamais vous servir de ces moyens-là pour regagner un amant, ni que cette sorte de chose pût avoir du pouvoir sur moi; et, sans mentir, c'est la première fois que je me suis laissé éblouir aux richesses, et que l'argent m'a tenté. Aussi, à dire le vrai, les perles ne furent jamais si bien mises en œuvre qu'elles le sont dans votre lettre; et vos quatre mille francs, de la sorte que vous les employez, en valent plus de trois cent mille. Vous êtes une personne incompréhensible, et je ne puis m'étonner assez que, sans avoir lu Hérodote et sans vous servir des *Saturnales*, vous puissiez écrire de si jolies lettres. Pour moi, madame, je commence à m'imaginer que vous nous avez trompés. Je crois que vous savez la source du Nil, et celle d'où vous tirez toutes les choses que vous dites est beaucoup plus cachée et plus inconnue. Enfin, quoi que dise votre portier, ce n'est pas Mme la marquise de Sablé qui est la plus charmante personne du monde. Il y a plus de charmes dans un coin de vos yeux qu'il n'y en a en tout le reste de la terre, et toutes les paroles de la magie ne font pas tant d'effet que celles que vous écrivez.

206. — A MADAME ***.

Madame, quelqu'une des fées, à qui vous dites que vous abandonnez vos lettres après les avoir écrites, a touché à celle que vous m'avez envoyée. Encore faut-

il que ce soit une des plus savantes de leur troupe, et qui ait autant demeuré à la cour que dans le bois. Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup entre elles qui en sussent faire autant, et je pense que la même qui vous inspire quand vous parlez, vous a cette fois aidée à écrire. Outre les gentillesses que j'y ai remarquées et les beautés visibles qui y sont, il y a encore quelque chose qui fait que le cœur est touché autant que l'esprit, et une vertu secrète qui produit des effets extraordinaires. Aussitôt que j'ai eu achevé de la lire, je me suis trouvé guéri de tous mes maux : et comme s'il n'y eût plus eu d'absence au monde, point de désirs, ni de craintes, mon âme a été dans une parfaite tranquillité. Cela, madame, me semble n'avoir pu se faire que par féerie ; et vous aimer comme je fais et être content sans vous voir n'est pas une chose qui puisse arriver naturellement. Quoi qu'il en soit, je vous suis obligé de m'avoir mis en l'état où je me trouve ; et puisque la raison ne me pouvoit consoler, vous avez bien fait d'y employer les charmes. Je crains seulement qu'ils ne durent pas assez. Je me défie d'une joie que je sens et dont je ne vois pas la cause ; et j'ai peur qu'il n'arrive de moi, comme de ces corps que l'on évoque du tombeau, et qui, n'étant animés que par magie, n'agissent que pour peu de temps et tombent tout à coup dès que l'enchantement est fini. Ne souffrez pas que cela soit de la sorte ; et puisque vos paroles me raniment, et que vos lettres sont des caractères avec lesquels je ne saurois mourir, ayez soin de les renouveler toujours, et faites-moi au moins subsister par artifice, jusqu'à ce que je vous

retrouve, et que votre présence me redonne une véritable vie. Il faut croire que la description que vous me faites de vos aventures est bien agréable, puisqu'elle m'a fait prendre plaisir à tant d'incommodités que vous avez eues. Je vous supplie, continuez à me rendre compte de toutes vos fortunes; et comme vous me dites celles que vous avez eues dans le bois, mandez-moi celles que vous aurez lorsque vous coucherez à la ville. Au reste, vous avez bien pris l'occasion de faire paroître que vous savez la ***

207. — A MONSIEUR *** [1].

Est-il permis de passer ainsi légèrement par-dessus les accidents les plus remarquables de votre vie, et ne leur donner pas plus de place en votre histoire que celle d'une ligne? Ceux-là sont pardonnables qui, voulant décrire en un petit espace toute la rondeur de la terre, nous désignent une grande et grosse ville par un point, et une large et longue rivière par un simple trait de plume. Mais vous, à qui la fortune, outre le loisir de faire les actions que vous faites, laisse encore celui de nous les conter, vous n'en devez pas user ainsi. Vous nous devez faire voir les choses en leur juste étendue, ou plutôt, comme vous nous les montrez de loin, les grossir et amplifier, ainsi qu'aux pièces que l'on veut placer bien au-dessus de notre vue les statuaires ajoutent toujours quelque chose, au delà de leur naturelle grandeur. Je sais bien que vous n'êtes pas grand enlumineur de vos actions, que dif-

[1] Cette lettre n'est pas entière, y ayant quelque chose qui manque au commencement et à la fin (*Note de Pinchêne*).

ficilement pourriez-vous rien nous déguiser à votre avantage, et que vous auriez de la peine à les relever au delà de leur vrai prix. Mais au moins ne les diminuez pas, si vous n'y voulez rien ajouter. La vérité, qui veut être entière, et qui ne se peut peindre à demi, s'offense également des deux extrémités. Toutefois, comme ceux qui lui prêtent quelque chose semblent la mieux aimer que ceux qui lui ôtent, pour nous la représenter telle qu'elle doit être, parez-la un peu davantage. Vous faites honte à une si chaste et si sévère déesse, de nous la montrer toute nue. Il n'y a que Vénus dans le ciel qui ose paroître ainsi. Vous devez sans doute estimer et dorer davantage le plus bel accident de votre vie. César, en treize ou quatorze ans qu'il surmonta le monde, ou, pour le dire plus glorieusement, qu'il assujettit Rome à ses lois, ne se vit pas en un hasard pareil, et nous ne voyons point que le péril l'ait jamais abordé de si près. Toute la terre saigna pour sa querelle. L'Europe, l'Asie et l'Afrique en rougirent à diverses fois, et comme si trois gouttes de son sang eussent été encore un trop riche prix pour l'empire de l'univers, lui seul, entre tous les siens, n'en répandit point du tout. Mais voyez en ceci la trahison de la fortune. Elle le garda entier et le sauva de la moindre égratignure, au milieu de tant de batailles et tant de millions d'ennemis armés à sa ruine, pour après, étant empereur du monde, parmi ses amis désarmés, et au sénat, le faire percer de trente-deux coups. Cette dernière action me fait croire, quelque bon visage qu'elle lui fit, qu'elle ne lui voulut jamais de bien, et que forcée elle fit alliance

avec sa vertu, pour sembler y avoir contribué quelque chose, et prendre part avec elle à la gloire de tant d'illustres actions ***.

208. — A MONSIEUR ***[1].

Monsieur, j'aime mieux vous écrire plus souvent et vous payer à plusieurs fois. Cela sera plus commode pour vous et pour moi, que si à un coup je vous baillois une grande somme, qui seroit ennuyeuse à compter et où il pourroit passer beaucoup de fausses pièces. Fausses pièces sont celles où il y entre du suif. C'est une question célèbre en droit, *utrum creditor cogi possit accipere debiti partem*; et les clercs tiennent que non : *quia*, ce disent-ils, *particuliaris solutio multa habet incommoda*. Mais vous ne me traiterez pas tant à la rigueur. Aussi seriez-vous au hasard de perdre la dette entière, si vous ne vouliez rien recevoir de moi que quand je me pourrai acquitter en un coup de tout ce que je vous dois : car je ne suis pas solvable pour cela, et quoi que je fasse, je vous devrai toujours de reste. Mais tout ce que je vous conte ici n'est pas de l'argent comptant. Vous voulez que je vous dise de mes nouvelles. Eh bien ! je perdis à trois dés, il y a trois mois, quinze cents écus, je dis bien payés. Voilà une dangereuse mousquetade! Elle m'emporta une partie de mes chausses, et il n'en faudroit guère de semblables pour m'emporter ma chemise. Cela va mal. Vous en serez fâché. Mais il y a trois mois que

[1] Je crois cette lettre adressée au cardinal de la Valette, pendant la campagne de 1635 dans les Pays-Bas. Le *monsieur* aura été substitué au *monseigneur*, afin de mieux dérouter.

je ne joue plus, et j'ai fait grande, mais je dis célèbre résolution de ne plus jouer. Si je la garde, n'ai-je pas beaucoup gagné ? Je n'oserois pas trop m'en assurer : car je serois devenu bien peu philosophe, si je m'osois répondre assurément de moi-même. Tant y a que si j'en doute, c'est de la même sorte que je pourrois douter, si je ne m'irai pas jeter à ce nouveau dans Bréda. Il n'y a pas grande apparence. Mais si vous voulez que j'en sois encore plus assuré, faites que je vous le promette, et demandez-le-moi par l'amitié que je vous dois. Je me réservai deux cents écus, comme une table de naufrage sur laquelle j'ai vogué assez plaisamment d'un côté et d'autre, toujours rifflant comme vous savez. Enfin je pris terre à Orléans, où je me suis rafraîchi deux mois durant. Je vous dirois ce qui m'y a tenu si longtemps ; mais il faudroit que nous eussions un chiffre entre nous deux. Cela seroit plaisant qu'un paquet de la sorte tombât entre les mains des ennemis, et qu'après avoir bien exercé tous les déchiffreurs de l'armée, au lieu d'y trouver quelque entreprise sur Anvers [1], ou quelque grand dessein sur l'armée du marquis [2], on n'y trouvât que des... de celle-ci ou de celle-là. Mais vous, mandez-moi si vous vous en passez, et si votre première résolution dure encore. Selon que l'on m'a parlé en ce pays-là, je voudrois que vous.... Mais je m'imagine qu'il est bien difficile de... sous des huttes, et principalement quand on les a faites. C'est une étrange vie

[1] En 1635. Voyez les *Mémoires de Fontenay-Mareuil*, t. II, p. 222.

[2] Le marquis de Leganez, gouverneur de Milan.

que celle de delà. M. de Jonquières [1] m'en a fort dégoûté. Mais mandez-moi plus particulièrement tout ce que vous faites. Vous ne nous écrivez que des menaces, et si vous ne me faites réponse, ce dites-vous, celle-ci sera la dernière que je vous écrirai. *Buena es la flema por dios.* On voit bien que vous parlez en homme qui a vingt-cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Mais défenses à vous pourtant de ne plus user de tels termes. On vous a ôté votre muselière en ce pays-là; mais nous irons vous la remettre. Vous ne voyez pas que la plupart du temps nous n'avons rien à vous conter; et vous avez tort de me dire que j'ai plus de choses à écrire que vous, étant en lieu où il y a plus de nouvelles : car les farces de la cour et les gazettes....

209. — A MONSIEUR ***.

Monsieur, le soin que vous avez eu de l'affaire dont je vous avois parlé n'a pas été employé si peu utilement que vous dites : car cela m'a été un témoignage que vous me faisiez l'honneur de m'aimer, et je tiens cette fortune-là beaucoup au-dessus de l'autre que je prétendois. Je vous le dis sans mentir : je me laisse bien plus toucher à la gloire qu'à l'ambition, et ainsi il n'y a point de place au monde, tant proche fût-elle des rois [2], que je ne prisasse moins que celle que vous me donnez en vos bonnes grâces. Il me déplaît seule-

[1] Voyez t. I, p. 299.

[2] Voiture fait vraisemblablement allusion à la charge de maître d'hôtel du roi, qui venait de lui être conférée.

ment que tant de faveur que vous me faites demeure sans reconnoissance, et qu'il ne me reste plus rien que vous puissiez de nouveau acquérir en moi. Mais souffrez, s'il vous plaît, que je ne donne aucune part de mon affection à l'obligation que je vous ai, puisque je l'ai déjà donnée tout entière à votre mérite, et que, dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous bien connoître, sans savoir si vous m'aimeriez ou non, je fus parfaitement, votre, etc.

210. — A MONSIEUR ***.

Monsieur, je craignois que mes lettres, si elles venoient seules, ne fussent pas trop bien reçues de vous, et sans cela je vous aurois remercié, il y a longtemps, de la faveur qu'il vous a plu me faire ; mais j'ai pensé qu'elles n'arriveroient pas trop tard, pourvu qu'elles vinssent avec celles de Mlle du Plessis, et que vous leur feriez toujours fort bon accueil, les trouvant en si bonne compagnie. Je portai à cette belle dame la lettre que vous lui écriviez, aussitôt que je l'eus reçue, et je vous puis dire, sans vous flatter, qu'elle fut lue d'elle en ma présence plus d'une fois, et qu'elle en demeura parfaitement contente et satisfaite. Ne croyez pas néanmoins, pour ce que je vous en dis, être mieux dans ses bonnes grâces, et ne prenez pas cela pour un témoignage de beaucoup d'affection : car ce que vous lui avez écrit étoit de sorte qu'il eût causé le même effet en une personne indifférente, et je ne crois pas qu'il y ait femme au monde qui ne l'eût reçu avec beaucoup de contentement, si ce n'est peut-être qu'il y en

ait quelqu'une qui n'ait point de vanité. Aussi, si vous estimez à quelque fortune la grâce que l'on vous fait de vous en remercier, je ne prétends pas que vous m'en sachiez aucun gré, ni que vous croyiez que mes prières et mes sollicitations y aient contribué quelque chose : car je ne crois pas qu'il se pût faire qu'une si bonne lettre demeurât sans réponse, ni que celle qui l'a reçue pût rien oublier de tout ce qui vous peut obliger à lui en faire voir une seconde. Dans celle qu'elle vous envoie, vous verrez des preuves de ce que je vous dis (mais vous les aurez déjà vues en lisant ceci, car sans doute elle aura été ouverte la première), et c'est là que vous jugerez si je suis menteur, et si vous ne l'êtes pas lorsque vous vous dites malheureux. Au moins, ayant des assurances du contraire de si bonne main, vous ne devez plus, ce me semble, vous appeler ainsi, ni vous plaindre davantage d'une absence sans laquelle vous ne pouviez pas recevoir cette faveur. Pour moi, quand toutes ces considérations-là n'y seroient point, je ne pourrois pas être triste de votre mal, tant que je vous entendrois plaindre de si bonne grâce, ni être touché de pitié, pour vous voir en une condition que j'estimerois plutôt digne d'envie : car, sans mentir, je ne puis pas comprendre que l'on puisse se plaindre de la solitude étant auprès de Mme la comtesse de Moret, ni croire qu'un honnête homme puisse être malheureux avec elle. Et en vérité, depuis qu'elle est partie d'ici, et qu'elle vous a emmené, je trouve dans Paris ce désert que vous trouvez dans vos forêts, et je ne pourrois pas voir le cloître sans tristesse, quand même la plus belle dame qui y seroit se disposeroit à m'y donner tout

contentement. Mais pourtant, parmi cet ennui, je ne m'estime pas encore tout à fait malheureux, puisque vous me faites l'honneur de vous souvenir quelquefois de moi, et de croire que je suis de tout mon cœur et plus que personne du monde, monsieur, votre, etc.

211. — A MONSIEUR ***[1].

(Inédite.)

[C'est une grande satisfaction pour moi, de ce que, dès les premiers jours que je vous ai vu, je vous ai voué tous mes services très-humbles, et que vous m'avez fait l'honneur de le croire : car, après les choses que vous faites pour moi, vous ne me pourriez plus jamais savoir gré de la passion que j'aurois de vous servir, ni de tout ce que je pourrois faire pour le témoigner. Vous m'avez obligé avec tant de bonté et d'affection, que si je ne connoissois le cœur avec lequel vous le faites, et qu'une âme aussi noble que la vôtre se paye de la volonté, je serois en peine de tant d'obligations que je vous ai. Je vous supplie très-humblement de croire que je les reçois avec tout le ressentiment que je dois, et que de toutes les bonnes fortunes qui me sont jamais arrivées, l'honneur de votre amitié est celle que j'estime le plus et qui m'a donné le plus de joie. Je tâcherai par toutes sortes de moyens à faire que vous ne la jugiez pas mal employée en moi ; et de tant de personnes que vous vous êtes acquises par vos bienfaits, il n'y en a point qui soit avec plus de sincérité, ni avec une plus véritable affection que moi, votre, etc.]

[1] *Mss. de Conrart*, t. XIV, p. 836.

212. — BUTILLERIO CHAVIENIO V. VICTURUS S. P. D.

[1639.]

Dupliciter delectatus sum tuis litteris, et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi : (*ceci est de Cicéron; vous vous apercevrez bien que le reste n'en est pas.*) Verebar enim, ne te hominem urbanissimum tam longa extra urbem commoratio tædio et languore afficeret. Verum illæ tuæ jucundæ, suaves, salibus undique aspersæ, satis ostendunt solitum in te vigere genium, illamque ingenii tui aciem nulla ratione retundi posse. Nec miror sane, quod rure nihil ruris contraxeris, et te ubique tam elegantem præstes, quippe qui omnium elegantiarum fontem tam prope habeas, et a latere viri supra omnes eloquentissimi non discedas :

Et te hæc
Scire, Deos quoniam propius contingis, oportet.

Ut enim videbantur Athenæ migrare quocunque se Alcibiades contulisset, sic quicquid in urbe est urbanitatis politiorisque doctrinæ, lepores, venustates, Veneres ipsæ, Richelium, quoquo se vertat, comitantur. Quam lubenti animo epistolam tuam legerim, quamque capiar illis ingenii tui deliciis, illoque tibi peculiari genere scribendi, peream, si satis dicere possum. Tu reputa, quæ in ignotissimo diligerem, quam mihi cara esse debeant in te homine amicissimo, omniumque mearum fortunarum ac rationum patrono. Quod mihi succenses, et subirasci videris, quod me parum diligentem præbeam in rebus

domesticis curandis, inque illo negotio conficiendo quod me hic detinet, jure quidem, sed et perhumane facis, qui tantis implicitus negotiis, mea cures. Cæterum, tibi persuadeas quæso, me omni observantia, fide, amore erga te, omni denique studio omnibusque officiis præstiturum, ut me hac tua humanitate ac benevolentia dignum aliquando judices. Enim tuus, imo noster, quam me devinctum habeat, et in posterum sit habiturus, ipse judicare potes, qui et beneficium ab illo in me collatum, et me quam gratus sim nosti. Certe vir alioquin summo ingenio, acerrimo judicio præditus, liberalissimus, et ut omnia dicam, amicitia tua dignus, vel ob id unum facinus, ab omnibus laudari, a te amari, a me coli semper debet.

Roxanam[1] his diebus diligentissime legi. Quid de ea sentiam quæris? Nihil, mehercule, usquam elegantius, nihil ornatius, nihil sublimius, dignum denique Alexandro et Armando. Quo propius inspexi, eo mihi pulchrior visa est, tamque absoluta, ut nihil in ea, præter aliquem nævum desideres. Sed quid ejus tibi nunc venustatem

Prædicem, aut laudem, Antipho,
Cum ipsum me noris, quam elegans formarum spectator siem?
In hac commotus sum.

Mihi pergratum feceris, si tuum de illa judicium ad

[1] *Roxane*, roman de Desmarets, parut en 1639, ce qui sert à fixer la date de cette lettre. Il n'y a eu que la première partie d'imprimée. Voyez plus bas, la chanson commençant par ce vers :

Quand Iris aux beaux yeux, etc.

me perscribas. Percupio enim scire, an tibi tam lecta, quam audita placuerit. Si, quid in hac urbis solitudine ſaciam, quæris, deambulo, lego, scribo : satis jucunde hæc omnia, nisi anxius essem de publicis rebus, deque tua salute. Vive et vale.

CORRESPONDANCE

DE

VOITURE AVEC COSTAR[1]

LETTRES

LETTRE I[2].

[1638.]

Male est, Cornifici, tuo Catullo,
Male est, mehercule, et laboriose.

Tout de bon, monsieur, je n'ai eu de ma vie l'esprit si agité qu'à cette heure. Cependant vous m'écrivez des folies, et vous êtes aussi gai et aussi enjoué que si nous étions encore tous deux dans le Cours, et que nous n'eussions ni l'un ni l'autre aucune cause d'ennui. Au lieu de me parler du sujet de mon déplaisir, et de me dire ce que vous en jugez (car il y a lieu d'exercer ses conjectures là-dessus, aussi bien que sur le plus obscur passage de Tacite), vous m'alléguez Lampridius et Athénée, *quam inepte!* et en un temps où je dispute de moi-même savoir si Mme de*** m'aime,

[1] Pierre Costar, né à Paris en 1603, mort en 1660 : voyez sa *Vie* à la suite de la première édition des *Historiettes* de Tallemant, in-8°, t. VI. Il s'attacha à l'abbé de Lavardin, depuis évêque du Mans, qui l'emmena avec lui à son prieuré de Saint-Liguières, près de Niort, où ils passèrent ensemble les années 1638 à 1644. Les seize lettres de Voiture furent écrites durant cet espace de temps, de 1638 à 1642 (voyez plus bas, p. 144, note 2).

[2] *Entretiens de Voiture et de Costar*, 1654, in-4, p. 35.

ou si elle ne m'aime pas, et que cela est devenu une chose problématique, vous me venez entretenir de Pharaon. Lorsque nous revenions ensemble d'Arcueil, si je vous eusse été discourir des rois d'Égypte, songez le grand plaisir que je vous eusse fait, et la belle attention que vous m'eussiez donnée. Néanmoins, je vous avoue que je n'ai point été fâché de lire tout ce que vous m'écrivez. Ce que vous m'avez mandé [de votre savante province, de votre page et de votre sommelier[1]], m'a fait rire [malgré moi],

Tityusque vultu
Risit invito.

Votre *patruissime*[2] m'a semblé fort plaisant aussi. Plaute a souvent de méchantes bouffonneries; mais, sans mentir, il dit aussi quelquefois de bons mots, et voilà comme j'accorde Horace et Cicéron, dont l'un dit qu'il est méchant bouffon, et l'autre qu'il est *passim refertus urbanis dictis*. L'autre jour j'y lisois d'un vieillard qui, ayant surpris quelqu'un auprès du lieu où il avoit caché son trésor, le fouilla, lui fit montrer la main droite, et puis la main gauche, et, n'y trouvant rien, dit : *cedo*, *tertiam* [çà, la troisième]. Cela représente plaisamment un viellard soupçonneux, qui s'imagine qu'un homme a une troisième main pour le voler. Je ne vous puis dire l'extrême plaisir que vous me faites, de m'écrire de la sorte que vous m'écrivez. J'étudie mieux dans vos lettres que dans tous les livres du monde, et j'y trouve de plus belles choses.

[1] *Entretiens*, p. 21.
[2] *Ibid.*

Pour ces messieurs de Quintus Metellus Celer[1], je ne les connois point. Vous me mandez qu'ils furent pris pour Indiens; pour moi, je crois qu'ils furent pris pour dupes. Au reste, vous parlez des vents, comme feroit Christophe Colomb. Vous avez bien la mine d'avoir pris tout cela mot à mot dans un livre : car je jurerois que vous n'avez jamais su qu'à cette heure ce que c'est qu'un rhombe de vent; et, pour ce qui est du détroit de Végas, je ne voudrois pas assurer que vous le connussiez fort.

A ce que je vois, φιλεῖν signifie *basiare* et *amare*; c'est que baiser et aimer, *convertuntur*[2]. Mais je m'assure que [Mme de...] démentoit ce passage d'Aristénète.

Votre pasteur, ses moutons, et Hercule, m'ont bien plu; et l'âne même est joli[3], comme vous le faites parler. Dites-moi, si c'est dans les Fables d'Ésope que vous l'avez trouvé. L'application de l'apologue me semble dangereuse : et allez-vous-en un peu prêcher cela à Ruel[4]! Mais revenons à nos moutons. Il est vrai qu'Hercule en mangeoit volontiers, et grande quantité. Les Argonautes, en allant à Colchos, le laissèrent dans une île. On en rend plusieurs raisons, toutes assez belles : les uns disent, que c'est qu'il rompoit toutes les rames en ramant; les autres, qu'il pesoit trop; quelques-uns, que les Argonautes eurent peur qu'il remportât seul toute la gloire; et d'autres, que ce fut

[1] *Entretiens*, p. 31.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 33.
[4] Il avait prêché à Ruel en présence du cardinal en 1633.

pour ce qu'il mangeoit trop. Il me souvient d'avoir lu dans un poëte grec (c'est-à-dire grec et latin) qu'il remuoit les oreilles en mangeant, et pour ce que cela m'a semblé plaisant, j'en ai retenu les vers que voici :

Illum si edentem videris, strepunt genæ,
Intus sonat guttur, sonat maxilla, dens
Stridet caninus, sibilant nares, movet
Aures, solent armenta sicut haud minus.

Je suis fâché que je ne pris garde à vous, quand vous mangiez ce biscuit de canelle à Gentilly : car sans doute, les oreilles vous alloient.

Je trouve, au reste, votre version du grec en vers françois fort heureuse ; mais, dites le vrai, combien de fois avez-vous invoqué Apollon pour cela ?

Le mot d'Achilles Tatius, que « la queue de paon est une prairie de plumes, » est joli, mais peut-être un peu trop hardi ; et il me semble que Tertullien a mieux rencontré, qui dit, après avoir dit beaucoup de choses de la robe du paon : *Numquam ipsa, semper alia, etsi semper ipsa, quando alia ; toties denique mutanda, quoties movenda.*

Que voulez-vous que je fasse à Ulpian, qui appelle les chrétiens imposteurs ? *Idem Trebatio et Papiniano videbatur.* Nous perdrions notre cause dans le Digeste ; mais le Code nous est plus favorable.

Adieu, monsieur ; je suis, en vérité, votre, etc.

LETTRE II[1].

A Paris, ce 25 d'août 1638.

Monsieur, j'aurai pour ce coup cette *imperatoriam*

[1] *Entretiens*, p. 67.

brevitatem dont vous me parlez[1] : car il faut que je parte présentement pour aller à Saint-Germain, et cela sera cause que je ne vous dirai qu'un mot. Je ne serai pas pour cela ἄφρονος, selon votre Théophraste. Dans les festins que nous faisons ensemble, ou plutôt que vous me faites, je ne dois parler que pour dire grâces :

Tantum laudare paratus.

De vous dire au vrai quels peuples ont introduit la polygamie, je vous jure, ma foi, que je n'en sais rien, et je ne m'en mets pas en peine :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

En tout cas, je vous croirai bien plutôt qu'Hérodote, qui dit qu' « aux Indes il y a des fourmis moindres certes que des chiens, mais plus grandes que des renards : » car voilà le texte, au moins du mien. Mais je ne sais si l'Hérodote que j'ai est semblable au vôtre.

A propos, vous m'avez été mettre en scrupule de Théocrite, et j'en étois si en repos que rien plus. Mais pour revenir à l'autre dont nous parlions, dites-moi ce qu'il veut dire, quand il dit que « Vénus envoya la maladie des femmes aux Scythes, qui avoient violé son temple d'Ascalon. »

Votre vers d'Athénée, que « le vin est le grand cheval des poëtes, » est fort plaisant[2]. Mais, dites la vérité, n'avez-vous pas tâché d'en faire un vers alexandrin? Ce μέλας avec ἵππος me plaît, et revient heureusement à cette phrase françoise, « monter sur ses

[1] *Entretiens*, p. 59.
[2] *Ibid.*, p. 64.

grands chevaux », comme vous l'avez ingénieusement remarqué. Mais ce *grand cheval* jette souvent son homme par terre, et on peut dire de lui qu'il mord et qu'il rue.

Pour l'*edentulum* de Plaute, je ne crois pas, non plus que vous, qu'il veuille dire qu'il ne mordît point[1], car ce seroit un défaut; mais que c'est une façon de parler bouffonne, pour dire qu'il étoit vieux, ce qui étoit une perfection.

Je consens que l'on châtre Ulpian, puisque vous le voulez, et même Papinian. Aussi bien n'engendrent-ils que des procès. Mais, si vous m'en croyez, on pardonnera à Trébatius, à cause du mot que vous m'avez appris de lui : *Consultus a quodam, an nux pinea pomum esset, respondit* : « *Si in Vatinium missurus es, pomum erit.* »

Celui de Pline me semble beau : *Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota est.* Quand je vis l'éléphant, je dis qu'il sembloit que ce fût une figure qui n'étoit qu'ébauchée par la nature, et qu'il y avoit plus de façon en une mouche.

Au reste, ôtez, je vous supplie, ces *monsieur*, que vous semez çà et là dans vos lettres, *ad populum phaleras*; ou bien, je vous en mettrai à chaque ligne, et vous dirai :

Vis te, Sexte, coli; volebam amare;
Sed si te colo, Sexte, non amabo,

c'est-à-dire, j'en serai moins, votre, etc.

[1] Cela étant, monsieur, que veut dire Plaute quand il appelle du vin vieux « du vin édenté, *vinum edentulum?* » (*Lettre de Costar à Voiture*).

LETTRE III[1].

[Septembre 1638.]

Monsieur [ce qu'a produit mon voyage de Saint-Germain, c'est que], le Roi m'a donné celui de Florence, pour aller porter la nouvelle au grand-duc de l'accouchement de la Reine[2]. Cet emploi me doit être en quelque sorte avantageux, et même agréable. Mais je suis fâché que cela m'ôtera quelque temps le moyen de voir de vos lettres, et de vous voir vous-même : car crois que vous serez à Paris devant que je sois de retour. Je ne sais si je serai encore ici quand vous me ferez réponse à cette lettre ; mais ne laissez pas pourtant de m'écrire, car il peut arriver mille choses qui retarderont ou qui empêcheront mon partement. En tout cas, je vous dis adieu, et vous prie de croire que je vous aime de tout mon cœur, et que je n'ai jamais eu de bonheur au monde que j'estime tant, ni qui me donne tant de joie, que votre amitié.

Je suis, monsieur, votre, etc.

LETTRE IV[3].

[A Paris, même date.]

Lorsque j'avois des moutons à acheter et à écrire des poulets en castillan et en portugais[4], je n'avois guère plus d'affaires que j'en ai à cette heure. Il faut que je prenne congé du Roi et de Monsieur ; que je

[1] *Entretiens*, p. 82.
[2] Louis XIV naquit le 16 septembre 1638.
[3] *Entretiens*, p. 85.
[4] Voyez t. I, p. 180.

sollicite M. de Bullion pour une ordonnance, et que je me fasse payer à l'épargne; que je dise adieu à tous mes amis, et que tout cela soit fait dans trois jours. Cependant je laisse tout cela pour prendre le loisir de vous écrire : car il me semble que je n'ai point d'affaire plus importante, et que ce voyage ne me pourroit être heureux, si je le commençois si mal, que de partir sans vous dire adieu. Je ne sais pas si cette *embarcacion* me sera heureuse. Mais jamais je ne sortis de France si volontiers, et je prends plaisir à aller défier sur la mer Méditerranée ces trente-deux vents que vous savez que je défiai autrefois sur l'Océan. A propos, vous en mettez trente-cinq, vous qui faites tant le grand marinier avec votre rhombe et votre détroit de Végas[1] :

Heu ! quidnam tanti turbarunt æthera venti !

Ceux qui ont fait le tour du monde n'en connoissent que trente-deux; les trois de superflu sont de votre tête. Je ne croyois pas qu'il y en eût tant; mais celui qui me semble le plus insupportable en vous est le vent grec, et la suffisance que vous prenez pour savoir mieux que moi où il faut mettre un grave ou un circonflexe. Il a bien été dit : « Tu n'ajouteras, ni n'ôteras un iota. » Mais il n'est pas parlé des accents, et cependant, pour ce que j'en ai oublié un, vous soufflez, comme si vous aviez gagné une grande victoire : *Ô ventum horribilem !* Lorsque vous accommodâtes si mal la pauvre Philomèle, qu'après Térée, personne ne l'a jamais traitée si mal que vous, je n'en fis pas

[1] Voyez plus haut, p. 85.

tant de bruit, et cela vous étoit moins pardonnable qu'à moi.

Mais, mon Dieu, que vous m'avez dit à propos votre *duriter*.... et tout le reste de ce passage! Sans mentir, il faut que je vous aime bien, pour lire sans envie tout ce que vous m'écrivez, et pour prendre tant de plaisir à connoître que vous avez plus d'esprit que moi. Pour vous dire le vrai, ce que je regrette le plus en partant d'ici, c'est que je n'aurai plus de vos nouvelles. Il me semble que les figues, les raisins et les melons d'Italie, et le présent que me fera le grand-duc, ne me pourroient dédommager de la perte que je fais de vos lettres. Mais je crois que vous aimez mieux que je vous loue de votre poésie que de votre prose : car Aristote dit que, « sur tous les ouvriers, le poëte est amoureux de son ouvrage. » En vérité, vos œuvres poétiques sont admirables, et je veux mourir si vous ne faites des vers comme Cicéron[1]. Je suis, votre, etc.

LETTRE V.

De Rome, le 15 novembre 1638.

Monsieur, j'étois hier logé, etc.[2]....

[1] Ceci est dit par raillerie, comme dans la lettre où il lui demande combien de fois il a invoqué Apollon. Costar convenait lui-même qu'il n'avait point de génie pour les vers, quoiqu'il fît profession de les aimer passionnément. On ne connaît de lui qu'un épithalame qu'il mettait sur le compte du petit Nau, son laquais :

Dieu veuille que le blond hymen,
Vous soit bien favorable ! *Amen.*

Voyez la *Vie de Costar* dans la première édition des *Historiettes* de Tallemant, t. VI, p. 330.

[2] Voyez t. I, p. 318.

LETTRE VI[1].

A Paris, le 3 avril [1639].

Quid igitur faciam? eamne, infecta pace, ultro ad eam veniens? Me conseillerez-vous cela? *an potius ita me comparem*[2]*?* Je ne veux pas dire le reste pour l'amour de vous. Sans mentir, monsieur, j'aurois bien besoin de votre secours à cette heure, et que vous fussiez ici pour me dire de temps en temps, *hei noster!* Mais vous n'êtes pas assez courageux pour me donner un conseil hardi, et il faut que je le prenne de moi-même. Pour vous en parler franchement, cette dame est trop colère :

Non est sana puella, nec ro
Qualis sit solet hæc imago nasum.

Peut-être ne sera-t-elle pas si cruelle à Paris qu'à *** Elle est là plus considérable qu'ici, selon que je vous ai ouï dire :

Hanc provincia narrat esse bellam.

Au reste, jamais vous ne fîtes mieux que de m'écrire au temps que vous l'avez fait : car si vous eussiez tardé seulement encore deux jours, j'allois être aussi en colère contre vous que j'ai été contre elle, et je me préparois à vous écrire des lettres de ce style que vous savez. Encore, pour vous dire le vrai, ne suis-je pas trop satisfait de celles que vous m'avez écrites ce

[1] *Entretiens*, p. 99.
[2] Costar, dans sa lettre à Voiture, lui parlait d'une dame qui était fort irritée contre lui.

voyage-ci ; il ne s'en peut pas voir de plus courtes ni de plus froides. Hors que vous m'avez assuré que vous vous portiez bien, qu'y avez-vous mis qui me pût être agréable ?

Qua solatus es allocutione?

Ce qui me plaît, c'est que je juge que vous passez fort bien votre temps, puisqu'il vous en reste si peu pour moi. Mais n'êtes-vous pas le plus heureux homme du monde, que, lorsque vous l'espériez le moins, la fortune vous ait été donner trois semaines ou un mois....

Adeone hominem venustum esse, aut felicem,
Quam te ut sies?

Que vous semble de ce *venustum?* Je crois qu'il veut dire par là, *qui habet Venerem propitiam*, car l'autre explication n'y vient pas. Adieu, monsieur; je vous assure que je suis de tout mon cœur, et autant que vous le sauriez désirer, votre, etc.

LETTRE VII[1].

[De Grenoble, juin ou juillet 1639.]

Monsieur, voyez si je ne procède pas de bonne foi avec vous, puisqu'un si beau prétexte que celui d'un si grand voyage[2], qui se fait avec tant de diligence (car en six jours nous avons été de Paris à Grenoble en carrosse), ne m'empêche pas de vous faire réponse. Je reçus votre dernière lettre un quart d'heure devant

[1] *Entretiens*, p. 111.
[2] Il allait en Piémont voir le cardinal de la Valette.

que de partir. Je prends part à vos prospérités comme si c'étoient les miennes, et tandis que je suis malheureux dans toutes les choses que je désire, je me tiens heureux de votre bonheur. En effet, je ne puis pas dire que la fortune me soit tout à fait ennemie, puisqu'elle vous est favorable, et je lui pardonne tout le mal qu'elle me fait en reconnoissance du bien que vous en recevez. Vous serez étonné de ce que vous allez entendre, et, sans mentir, j'ai honte de vous le dire. Mme de...[1] m'est plus cruelle que jamais, plus fière qu'elle ne l'étoit dans ses lettres, et ce qui est pitoyable et honteux tout ensemble, cette résistance me pique, et je suis plus amoureux d'elle que vous ne me l'avez jamais vu.

O indignum facinus! nunc ego et
Illam scelestam esse, et me miserum sentio:
Et tædet, et amore ardeo, et prudens, sciens,
Vivus vidensque pereo, nec quid agam, scio.

C'est une des raisons qui m'a fait entreprendre ce voyage, *ut defatiger*; mais j'ai peur qu'il m'arrivera comme à celui-là. Vous qui êtes plus sage, et qui la connoissez mieux, donnez-moi quelque conseil là-dessus, et dites-moi si vous jugez qu'elle demeurera opiniâtre dans la résolution qu'elle semble avoir prise. Mais parlez-m'en franchement, et, en une rencontre comme celle-là, ne vous servez point de votre complaisance ordinaire; ce me sera peut-être un remède de croire qu'il n'y en a point. Vous êtes plus obligé que personne de me tirer de ce mal : car, outre que vous me devez plus aimer que personne ne m'aime, c'est vous qui, en quelque sorte, m'avez causé tous

[1] Voyez la lettre précédente.

les déplaisirs que j'ai à cette heure, et qui me la fîtes voir la première fois :

Te cum tua
Monstratione magnus perdat Jupiter!

Ce n'est pas tout de bon que je le dis; mais c'est qu'il m'a semblé qu'il étoit assez à propos. Je ne vois pas plus clair que vous dans le mot sur lequel vous me consultez [1], quoique j'y aie songé en chemin. A la vérité, ce n'a pas été beaucoup, car je ne saurois penser bien fort qu'en elle. Adieu. Otez-lui vitement mon cœur, afin que vous l'ayez tout entier, ou faites au moins qu'elle le possède avec justice. Je suis, etc.

LETTRE VIII [2].

A Paris, le 4 d'août [1640?]

Domine, sans mentir, avec tout votre latin, vous êtes un grand niais [3], et vous faites bien voir que les plus grands clercs ne sont pas les plus fins. Je fus admirablement bien avec Mme de... dès le premier demi-quart d'heure que je la vis. A peine nous eûmes-nous fait chacun deux ou trois reproches, que nous nous embrassâmes de meilleur cœur que jamais. L'amour éternua plus de deux cents fois ce jour-là, tantôt à droite et tantôt à gauche, et en a été enrhumé plus de trois semaines. Elle m'en donna *mille*, *deinde centum*, *deinde mille altera*, *deinde altera centum*. Voyez

[1] *Entretiens*, p. 110.
[2] *Ibid.*, p. 118.
[3] Costar avait écrit à Voiture une lettre dont la plus grande partie était en latin.

donc où vous en êtes, d'avoir allégué si mal à propos l'épigramme de Catulle : car, pour vous dire le vrai, je trouve qu'elle a le nez fort bien fait, et je suis de l'avis de sa province. *Sic meos amores?* Il ne se faut pas laisser attraper comme cela, à ce que les amants disent dans leur colère ; et quoique Phédria dise en entrant sur le théâtre *meretricum contumelias*, à une scène de là, il donneroit sur les oreilles à quiconque lui diroit que Thaïs ne fût pas une fort honnête femme. Ne vous souvient-il plus de notre Térence : *amantium iræ, etc.*; et ailleurs, en mettant les choses en leur ordre : *injuriæ*, *suspectiones*, *inimicitiæ*, *induciæ*, *bellum*, et puis à la fin, *pax rursum?* Selon que nous vous connaissons niais, à la croyance que je sais que vous avez de cet esprit fier et résolu, nous jugeâmes que vous y seriez attrapé, et que vous écririez une lettre qui nous donneroit du plaisir. Mais afin que vous lui en sachiez gré, et que vous ayez regret de lui avoir voulu arracher le cœur[1], je vous assure que j'eus de la peine à la faire résoudre à vous faire cette trahison. C'est cela qui a été cause que vous n'avez pas eu plus souvent de ses lettres, et elle s'en est empêchée, pour ne vous pas mentir, plus d'une fois. Mais il faut avouer que si vous manquez de jugement, en récompense vous avez bien de l'esprit. Votre lettre m'a plu admirablement; il y a des applications les plus heureuses du monde, et pour mieux dire, les plus ingénieuses : particulièrement ce *Di boni* et ce *fundi calamitas*. Mais *quod me capere oportuerat*, *hæc inter-*

[1] Voyez *Entretiens*, p. 115.

cipit, de quel endroit l'entendez-vous? Pour votre explication de *hem alterum*, je ne l'approuve pas : car Gnaton étant vraisemblablement plus vieux que Thrason, ou du moins du même âge, quelle apparence qu'il voulût dire, qu'il semblât que Thrason eût fait l'autre? *Haud ita jussi*, c'est un équivoque sur *recte*. *Jocularium in malum, visu dignum.*

Je verrai M. de Lingendes, puisque vous me le commandez[1]; car cela me le rend bien plus considérable que d'être évêque. Le mot de M. Pauquet[2] me semble admirable; je vous ai toujours bien dit qu'il avoit plus d'esprit que vous. Sans mentir, je crois que c'est lui qui vous fait vos lettres; je voudrois bien qu'il voulût faire mes réponses. Mais, dites-moi, d'où est cet hémistiche? Je ne l'ai jamais lu, et il ne me semble pas qu'il puisse jamais avoir été dit que pour le blé des bastions de La Rochelle[3]. Je suis, etc.

[1] Costar recommandait à Voiture qu'il allât voir M. de Lingendes, qui venait d'être nommé évêque de Sarlat. — C'était le frère du négociateur, l'ancien collègue de Voiture à Madrid.

[2] L'abbé Pauquet, chanoine et archidiacre du Mans, secrétaire, créature et *factotum* de Costar. Il mourut en 1673. Voyez sa *Vie* à la suite de celle de Costar, t. VI, p. 339 de la première édition des *Historiettes* de Tallemant.

[3] L'abbé de Lavardin et Costar avaient fait une excursion à La Rochelle; comme ils s'extasiaient à la vue des blés magnifiques qui avaient poussé sur l'emplacement des bastions de la ville, l'abbé Pauquet s'écria d'un air d'enthousiasme :

Hanc dedit ultio messem!

C'était une allusion à une médaille qui avait été frappée par ordre du duc de Lorraine, et où était gravée une épée coupant trois fleurs de lis, avec ces mots : *Hanc dabit ultio messem.*

LETTRE IX[1].

A Paris, le 14 août [1640?]

Monsieur, vous serez bien étonné que je vous sollicite de m'aider dans une affaire que j'ai delà les monts, et que j'implore votre secours contre les Romains. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien; mais il me semble qu'ils n'ont jamais été si injustes avec personne qu'ils le sont avec moi, et ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal qu'ils m'en vont donner, si vous ne me secourez. *Quorsum hæc?* Je m'en vais vous le dire. Il y a parmi eux une académie de certaines gens qui s'appellent *les Humoristes*[2], qui est à peu près comme qui diroit Bizarres; et, en effet, ils le sont tant, qu'il leur a pris fantaisie de me recevoir dans leur corps, et de m'en faire donner avis par une lettre que m'a écrite un de leur compagnie. Il faut que je leur en fasse une autre en latin pour les remercier, et voilà ce qui me met tant en peine. J'en suis sorti pourtant dès le moment que vous m'êtes venu dans l'esprit : car il me semble que voilà votre vrai fait, et un homme qui est en Poitou, et qui écrit des lettres latines de gaieté de cœur, ne me sauroit pas refuser cela. Ils ont pour devise un Soleil qui tire des vapeurs de la mer qui retombent en pluie, avec ce mot de Lucrèce : *Fluit agmine dulci*. Voyez, je vous supplie, si vous trouverez quelque chose à leur dire sur cela et sur

[1] *Entretiens*, p. 125.

[2] Voyez, sur l'origine de cette société célèbre, Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, p. 4.

l'honneur qu'ils m'ont fait, et sur le peu que je vaux. Enfin, faites du mieux que vous pourrez ; en tout cas M. Pauquet ne vous sauroit manquer, qui en sait plus que vous et que moi. Je m'en remets entièrement à vous deux, car je ne suis point du tout capable de cela, et vous le ferez, s'il vous plait[1].

Me dulces dominæ Musa Licimniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus.

Elle s'en est allée depuis huit jours, la pauvre Licimnia. Je l'aime, sans mentir, plus que moi-même, et je ne l'aime pas plus que vous. Je suis, etc.

LETTRE X[2].

A Paris, le 10 septembre [1640 ?]

Monsieur, j'ai envie d'aller demeurer avec vous en Poitou : car je trouve que vous et M. Pauquet avez beaucoup plus d'esprit depuis que vous y êtes. Pour moi, je viens au contraire d'un pays où le mien s'est enrouillé pour avoir été quinze jours sans voir de bons livres ni de vos lettres, et n'avoir vu que des dames qui ne savent pas un mot de Cicéron, de Virgile, ni de Térence. Sans mentir, tout ce que vous m'écrivez me ravit, et, hors votre absence, il n'y a point de prix auquel je ne voulusse acheter vos lettres. Toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer par hasard quelque

[1] Costar fit droit à la requête de son ami et lui envoya un fort beau compliment en latin, qui se trouve inséré à la page 130 des *Entretiens*.

[2] *Entretiens*, p. 132.

chose à vous mander, qui ne me déplaît pas, je ne me réjouis pas tant de ce que je vous écris que de ce que je sais que vous m'y répondrez, et je dis en moi-même :

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Tout de bon, si je ne prenois autant de part à votre gloire qu'à la mienne, je serois extrêmement jaloux de vous; mais je ne vois pas qu'il m'importe : que ce soit vous ou moi qui soyez savant et qui ayez de l'esprit, j'en serai tout autant estimé à Rome, et je mets si peu de différence entre ce qui est à vous et ce qui est à moi, que je me suis réjoui de votre latin, comme si je l'avois fait. Il me semble que par là je suis digne de l'académie des Humoristes, et qu'un homme qui a un ami comme vous mérite d'être reçu partout. Quoique Quintilien dise : *nemo speret ut alieno labore sit disertus*, j'ai cette espérance en vous; je crois que par votre moyen je serai plus éloquent toutes les fois que j'en aurai besoin, et si je mets peine à ne pas oublier le latin, ce n'est plus pour m'en servir, mais seulement pour entendre ce que vous m'écrivez et ce que vous faites. J'attends avec impatience la dépouille de la récolte que vous avez faite en Poitou, et que vous m'envoyiez le plus beau et le meilleur de ce que vous avez appris. La société que nous avons ensemble est extraordinaire : *confers enim rem et industriam*, et moi, sans rien contribuer de mon côté, j'ai part au profit. Les jurisconsultes appellent cela *societatem leoninam*, et elle ne pourroit pas subsister par les lois.

Je ne sais quel passage vous voulez dire, sur lequel je n'ai rien répondu; mandez-le moi, s'il vous plaît :

je pensois avoir répondu à tout. Je demeure en quelque façon d'accord de votre explication de, *hem alterum;* mais ce sens-là ne me semble guère digne de Térence. J'eusse bien voulu pour l'amour de lui y en trouver un autre. Mais à propos de ces dames que je vous disois qui ne savent pas un mot de Cicéron, que vous semble de ce que dit Salluste de Sempronia, qu'elle étoit *litteris græcis ac latinis docta?* En un autre endroit, il dit de Sylla : *litteris græcis atque latinis juxta, atque doctissime eruditus.* Encore d'une femme qui peut faire des fautes en sa langue, si elle n'y a été enseignée, je ne m'en étonne pas tant. Mais qu'il remarque cela en un grand homme, je le trouve assez étrange, et imaginez-vous, je vous supplie, quelle louange ce seroit au duc de Weymar, qui diroit dans son éloge qu'il étoit fort savant dans l'allemand. Adieu, monsieur, je suis, votre, etc.

Post-scriptum. — En relisant ma lettre, je viens de m'apercevoir d'un équivoque, qui est au commencement : *Je viens d'un pays où le mien...* Ce *mien*-là se pourroit rapporter à *pays*, et je veux dire *mon esprit.* Quoique je sache que vous ne prendrez pas l'un pour l'autre, néanmoins ce ne laisse pas d'être une faute.

Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum quæ incertum intellectum facit, ut, Chrementem audivi percussisse Demeam; *sed illa quoque, quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, ut, si quis dicat* visum a se hominem librum scribentem. *Nam, etiamsi librum ab homine scribi pateat, male tamen composuerat, feceratque*

ambiguum, quantum in ipso fuit. J'ai mieux aimé vous écrire ceci, que de corriger ce que j'avois écrit.

LETTRE XI[1].

[1640 ?]

Bene exsolvisti, mi Costarde, quod mihi de te promiseram, te, pro onyce, cadum redditurum, et cadum quidem similem illi Sulpitiano, spes donare novas largum, amaraque curarum eluere efficacem. Illa enim tua epistola, quam tu ponderosam, ego magni ponderis nomino, nescio quomodo me invitum et renitentem, in tanta dolendi causa, gaudere compulit, et quod non tempus, non litteræ, non ipsa quæ poterat esse luctus satietas, fecerant, tua lepida, faceta, lepidissima, facetissima, omnibus Atticis, Romanis, nostris salibus condita, fecit allocutio.

Me voilà déjà au bout de mon latin. Aussi, monsieur, à dire le vrai, je ne sais pas même assez de françois pour vous bien expliquer et vous faire entendre comme je voudrois, les véritables ressentiments que j'ai du soin que vous prenez de moi, et de l'affection que vous me témoignez. Je n'ai rien vu dans votre lettre qui ne m'ait touché le cœur, et tout m'y plaît extrêmement, hors les louanges que vous m'y donnez : car pour en parler franchement, vous faites un peu trop valoir

Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver.

Quand même mon *nardus* vous auroit plu (c'est une belle question, s'il faut dire mon *nardus* ou ma *nar-*

[1] *Entretiens*, p. 161.

dus?) quand, dis-je, il vous auroit plu, le reste de la lettre, s'il m'en souvient bien, ne valoit guère, et elle avoit été écrite à la hâte :

Quidquod olet gravius mixtum diapasmate virus?

Pour le passage de Térence, que vous me reprochez d'avoir passé sans en rien dire, je pense que je l'ai fait, parce que je n'y voyois point de difficulté. Gnaton veut faire entendre à Thrason, qu'ayant ouï dire plusieurs fois cette bonne repartie sans que l'on en dît l'auteur, il avait cru alors que c'étoit un de ces bons mots, qu'on choisit sur plusieurs qui se sont dits dans la suite des temps et dont on se souvient pour être excellents; et ne veut pas dire que, lui entendant raconter que c'étoit lui qui l'avoit dit, il ne le crût pas, mais qu'auparavant cela, il l'avoit cru un dit ancien. *Audieras?* Gn. *Sæpe, et fertur in primis.* Je ne vois pas ce qui vous a là embarrassé. Pour moi, j'ai peur que vous ne l'entendiez pas, puisque vous y faites tant de finesses, et que vous ne soyez de ceux

Qui faciunt næ intelligendo, ut nihil intelligant.

Mais, sans mentir, c'est une grande hardiesse, et même une ingratitude, de parler ainsi à un homme qui m'écrit tant de belles choses. En vérité, j'apprends plus dans vos lettres que je n'ai appris dans tous les livres que j'ai jamais lus; et si je suis *magister cœnæ,* vous êtes *magister scholæ,* et pour le dire en meilleur latin, *ludi magister :* et c'est comme ce que disoit Cicéron d'Hirtius et de Pansa : *Hirtium et Pansam habeo dicendi discipulos, cœnandi magistros.* Mais je vous

prie, continuez à me donner de grandes leçons, c'est-à-dire, faites toujours de grandes lettres :

Parcentes ego dexteras
Odi.

Mais il n'en faut pas demeurer-là : car *sparge rosas* vient encore bien, et ne pensez pas vous en excuser sur la poussière et la stérilité de la philosophie et de la théologie. Ces sciences-là deviendront fleuries entre vos mains : *pro carduo et pro paliuro foliis acutis*, *surget mollis viola et purpureus hyacinthus* ;

Quidquid calcaveris, hic rosa fiet.

Vous faites *flores* partout. Mais ne croyez pas me contenter en m'envoyant de celles de Sénèque. Il me semble que c'est comme si on m'en envoyoit des halles. Je les veux cueillies plus à l'écart, *per devia rura*, et un peu plus naturelles,

Et flores terræ quos ferunt solutæ.

Pour vous dire le vrai, je n'ai pas grand goût pour cet auteur-là. Votre latin m'a plu davantage que le sien, et j'ai pris plus de plaisir aux choses que vous m'avez dites de vous-même, qu'à celles que vous m'avez alléguées de lui. Mais dans le contentement d'avoir de vos lettres, il arrive bien souvent que le plaisir que j'ai à les lire augmente le regret que j'ai de ne vous point voir, et me fait mieux sentir quelle perte c'est pour moi, que d'être loin d'un homme qui écrit de ces choses-là, et qui m'en diroit de pareilles tous les matins, s'il étoit ici :

Medio de fonte leproum,
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Pour ce qui est de Pline, je m'étonne de ce qu'il fait tant de cas du bon mot de son sénateur, et m'étonne aussi de ce que vous louez tant celui de Montaigne :

Nimium patienter utrumque.

Pour l'amour de vous, je ne veux pas dire le reste. M. Pauquet dit de meilleurs mots que ces messieurs-là. Celui que vous m'avez mandé de lui m'a fait rire de bon cœur. J'ai vu toutes les lettres que vous avez écrites ici et à Angoulême ; elles m'ont semblé admirables. Je ne puis m'empêcher de vous dire que la demi-page où vous me parlez de M. de P...[1] m'a semblé toute comme si Pétrone l'avoit écrite. Adieu, monsieur.

Post-scriptum. — Je vous avois déjà écrit cette lettre, mais ayant vu par celle que vous avez écrite à Mme la marquise de Sablé, que vous ne l'aviez pas reçue, je m'en suis ressouvenu du mieux qu'il m'a été possible. Si vous la recevez deux fois, au moins je suis assuré que vous ne la lirez qu'une. Je suis, votre, etc.

LETTRE XII[2].

[1640].

Monsieur,

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum? quæ in nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente nova?

Que vous me faites voir de pays et que vous me mon-

[1] *Var.* M. G. G. (*Entretiens*, p. 160). Voir le passage auquel il est fait allusion, et qui contient une anecdote peu connue sur Voiture.

[2] *Entretiens*, p. 202.

trez de terres qui m'étoient inconnues, et lesquelles je n'eusse jamais découvertes!

Ut mihi devio
Ripas et vacuum nemus
Mirari libet!

Votre grand facteur m'éveilla pour me donner votre lettre, et je ne vous puis dire l'étonnement que j'eus de trouver tant de trésors à mon réveil, et de voir tant de choses qui m'étoient nouvelles.

Non secus in jugis
Exsomnis stupet Evias,
Hebrum prospiciens, et nive candidam
Thracen.

A dire le vrai, cela est beau, après avoir joué une partie de la nuit et dormi l'autre, de se réveiller savant.

Me fabulosæ Vulture in Appulo,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum palumbes
Texere.

Vous remarquerez s'il vous plait, en passant, ce *fatigatum somno*, et vous m'en direz votre avis.

Continuez donc, s'il vous plaît, à avoir soin de moi, et ne soyez pas plus ménager que la dernière fois :

Nec parce cadis mihi destinatis.

Traitez-moi toujours aussi bien :

Et Chia vina, aut Lesbia,
Vel, quod fluentem nauseam coerceat,
Metire nobis Cæcubum.

Mais parmi ces vins grecs, mêlez-y aussi quelque chose du vôtre. J'aimerai bien autant vos pensées que celles d'Eschyle et de Sophocle; et ne croyez pas

en être quitte pour me faire transcrire par M. Pauquet trois ou quatre feuillets de vos recueils. Il me semble que vous avez fait comme ce *caupo* de Ravenne : vous me l'avez envoyé *merum* et je le demandois *mixtum*. Au reste, vous avez admirablement bien trouvé ces *devia rura* que je demandois, et vous m'avez servi à mon goût. Le vin d'Espagne est trop fort pour moi.

Generosum et lene requiro,
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum, quod verba ministret,
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.

J'ai honte après cela de vous rendre *villum pro vino*. Mais que voulez-vous ?

Nos alicam, mulsum poterit tibi mittere dives.

Mais parmi la bonne chère que vous me faites, les difficultés que vous me proposez me surprennent, et il me semble que c'est,

Inter pateras et lævia pocula serpens.

Après m'avoir bien traité, vous me donnez la question :

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro.

Ne savez-vous pas bien que c'est à vous à m'instruire et à m'éclaircir de mes doutes, au lieu de m'en proposer ? que vous êtes le maître, et que *Davus sum, non OEdipus ?* Mais je m'en tirerai fort bien en n'y répondant rien, et je vous montrerai que je suis de ceux de qui on disoit : *In conviviis loquebantur, in tormentis tacebant*. Je vous dirai seulement que dans

mon Térence, pour *rem si videas, censeas*, j'ai trouvé *rerum*.

Au lieu donc de satisfaire à vos questions, je vous en ferai d'autres, et vous demande comment vous entendez ce mot de Quinte-Curce, qui dit qu'Alexandre, en la seconde bataille, comme je crois, qu'il donna contre Darius, attaqua le frère de Darius dans la mêlée, lequel, ce dit-il, *armis et robore corporis multum supra cœteros eminebat*. Les uns disent qu'*armis* veut là dire *humeris*; les autres, qu'il signifie armes, et qu'il veut dire que, «par la richesse de ses armes, et la taille et la force de son corps, il se faisoit remarquer sur tous les autres.» Ceux qui soutiennent la première opinion disent que l'auteur a eu visée à cet hémistiche de Virgile, *quam forti pectore et armis*; que *eminere* ne revient pas à l'autre sens; que s'il eût voulu dire «qu'il étoit remarquable par ses armes,» il n'eût pas mis simplement *armis*, mais *fulgore armorum*. Les autres répondent que, quoique *eminere* veuille dire proprement surpasser de hauteur, il signifie aussi fort souvent être remarquable; que si *armis* signifioit les épaules, il faudroit que ce mot *eminebat* se prît là en deux différentes significations, car en la première, il ne revient pas bien à *robore corporis*, et on ne peut pas dire «qu'il étoit par-dessus les autres de toutes les épaules et de la force de son corps;» mais qu'au reste *armis* est un mot qui ne se dit proprement que *de brutis*, et ne se donne aux hommes que par les poëtes, et qu'il n'est pas raisonnable que Quinte-Curce, pouvant mettre *humeris*, eût été faire une équivoque si fâcheuse que

celle-là, en mettant *armis*. Songez-y, s'il vous plaît, et en dites votre opinion, car cela a été fort contesté ici, et on attend votre avis.

J'ai trouvé parfaitement beau tout ce que vous me mandez de Bacon ; mais ne vous semble-t-il pas qu'Horace, qui disoit

Visam Britannos hospitibus feros,

seroit bien étonné d'entendre un Barbare discourir comme cela?

Votre *aureæ diei palpebræ* m'a extrêmement plu, et il me semble qu'entre un grand nombre de parrains qu'a eus l'Aurore, il n'y en a point qui l'ait nommée si agréablement qu'Euripide. Au reste la loi du borgne Locrien, à mon avis, étoit extrêmement juste, et il avoit grand intérêt de la proposer ; et pour moi, quand je n'eusse été que bigle, je m'y fusse hasardé. Ne croyez-vous pas que bigle vient de *binus oculus*, comme un œil double qui regarde en deux endroits?

Pour Lucius Neratius, s'il eût donné ses soufflets avec un peu plus de choix, il me semble que son argent n'eût pas été mal employé, et que ce seroit une des plus agréables dépenses que l'on pourroit faire.

Ce fut, sans doute, une grande et remarquable saignée que celle qui guérit de la fièvre Fabius Maximus. Croyez-vous qu'après cela les Allobroges lui souhaitassent encore une fois ses fièvres quartaines? Je vous veux envoyer pour la fièvre qu'ils appellent *semitertiana*, ou, si j'ose parler grec devant vous, *emitritæus* (M. Pauquet, je vous prie, ne dites pas à votre maître que j'ai écrit *emitritæus* sans *h*), je

vous veux, dis-je, apprendre pour cette fièvre-là une recette cent fois plus aisée :

Inscribas chartæ quod dicitur Abracadabra,
Sæpius et subter repetas (mirabile dictu!),
Donec in angustum redigatur littera conum;

c'est-à-dire, Abracadabra et dessous Abracadabr, et à la troisième ligne Abracadab, etc.

Abracadabra
Abracadabr
Abracadab

Vous fussiez-vous jamais avisé de cela? et ne faut-il pas bien savoir la médecine, la vertu des choses, pour avoir découvert la propriété de ce mot-là?

Sans mentir, les vers d'Alexandre Sévère [1] m'ont fait rire extrêmement de bon cœur. Vous qui savez le grec, n'avez-vous pas bien du regret que l'original en soit perdu? Peut-être que l'*Iter* de Jules-César, et la *Sicile* d'Auguste, étoient de cette sorte-là. La fortune n'est-elle pas bizarre d'avoir fait périr les œuvres de Cinna et de Varius, et d'avoir conservé jusqu'à nous cette épigramme, dont son auteur, après l'avoir faite, pouvoit dire aussi bien qu'Horace :

Exegi monumentum ære perennius,
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens, etc.

L'équivoque d'Aurélian [2] me plaît, mais encore ne laissé-je pas d'avoir pitié des pauvres chiens. J'eusse mieux aimé qu'il eût juré de n'y laisser pas un chat.

Pour ce qui est de vos étoiles de la terre, vous n'êtes pas le premier qui avez traduit cela en fran-

[1] *Entretiens*, p. 189.
[2] *Ibid.*, p. 170.

çois, et qui vous êtes avisé, que l'on pouvoit nommer les étoiles, « les fleurs du ciel [1] : » car le roman de la Rose dit,

Qu'il vous fut avis que la terre,
Voulsist empreudre estrif et guerre
Au ciel, estre mieux estellée,
Tant est par ses fleurs rebellée.

Et le Marin :

Il ciel fiorito, e'l terren stellato.

C'est peut-être là du grec pour vous, le petit ignorant ! A propos de cela, M. Licimnius est ici. Mais il n'y a pas amené sa femme. Elle me mande qu'elle en est bien fâchée, qu'il est en très-mauvaise humeur et qu'il ne l'a pas voulu. Je ne sais qu'en croire, car, afin que vous le sachiez, Mlle Licimnia est plus coquette et plus trompeuse que nous. Si vous avez trouvé en Poitou quelque belle et fidèle maîtresse,

Gaude sorte tua : me libertina, neque uno
Contenta, Phryne macerat.

Sachez, s'il vous plaît, que *libertina* veut là dire, ce que nous disons en françois *libertine*, et ne vous y trompez pas.....

Que le petit conte latin du bas de votre lettre m'a plu et m'a semblé admirablement écrit [2] ! Si votre histoire ou la mienne étoient écrites comme cela, on ne liroit plus Pétrone. Adieu, monsieur ; je vous jure ma foi que je meurs d'envie de vous revoir et que nous nous promenions au Cours ensemble. Je suis de tout mon cœur, votre, et

[1] *Entretiens*, p. 193.
[2] *Ibid.*, p. 200.

LETTRE XIII[1].

[1640.]

Monsieur, vous eussiez mieux fait de laisser passer Hebrus [2], et vous verrez ce que c'est que d'arrêter les rivières, et de s'opposer à leur cours. Celle-ci est douce et tranquille, et coule paisiblement, sans faire tort à personne. Cependant, vous déclamez contre elle, comme si elle avoit emporté *sata læta, boumque labores*; vous dites mille choses contre son honheur,

> *et fera diluvie quietum*
> *Irritas amnem*[3].

Mais vous qui ne l'avez pu souffrir *cum pace labantem*, vous l'allez voir,

> *Nunc lapides adesos,*
> *Stirpesque raptas, et pecus, et domos*
> *Volventem una, non sine montium*
> *Clamore vicinæque sylvæ.*

Vous jugez bien à peu près, monsieur, si dans mon allégorie vous êtes désigné par le bestial[4], ou par les montagnes. Mais pour revenir à ce que nous disions, Hebrus est un fleuve délicieux, mais peu hanté et peu connu du vulgaire, *ignotus pecori* et aux habitants de Poitou ; vous ne saviez pas sans doute,

> *Atque auro turbidus Hebrus ;*

ni ce que Pline dit, que l'on trouve de l'or dans son

[1] *Entretiens*, p. 237.

[2] *Ibid.*, p. 210.

[3] *Quum fera diluvies quietos*
Irritat amnes. (Hor. Od., III, 29.)

[3] *Bestial* pour *bétail;* l'un et l'autre se disaient, de l'aveu de Vaugelas, qui néanmoins préfère le dernier, l'autre étant plus dans l'usage de la campagne.

gravier. Mais dites le vrai, vous n'aviez pas ouï dire non plus que la tête et la lyre d'Orphée furent jetées dedans cette rivière :

Caput, Hebre, lyramque
Excipis.

A votre avis, vous deviez-vous plaindre que je vous misse sur son rivage, vu principalement ce que l'on en dit ?

Flebile nescio quid queritur lyra ;

et puis,

Respondent flebile ripæ.

Regardez le grand tort que je vous faisois. Vous eussiez peut-être ouï tout cela, et s'il est vrai ce que dit Pausanias, que les rossignols qui étoient vers le tombeau d'Orphée chantoient plus mélodieusement que les autres, imaginez-vous s'il fait bon où je vous avois placé, et quelle musique il doit y avoir.

La plainte que vous faites de mes neiges ne me semble guère plus raisonnable, et vous n'êtes pas, à ce que je vois, de ces délicieux dont Pline dit, j'entends le Vieux (car pour l'autre je ne le daignerois alléguer) : *nives petunt, pœnasque montium in voluptatem vertunt* : et vous ne les appelleriez pas vos maîtresses comme cet autre,

Setinum, dominæque nives, densique trientes, etc.

Mais quand vous ne seriez pas de ce goût-là, au moins ne vous en deviez-vous pas tant fâcher :

Aspice quam densum tacitarum vellus aquarum
Defluat in vultus Cæsaris, inque sinus :
Indulget tamen ille Jovi.

Vous ne devriez pas être, ce me semble, de plus mauvaise humeur que Domitien; et votre Catulle vous devroit apprendre que je ne vous avois pas si mal logé, quand il dit :

> *Ego viridis algida Idæ*
> *Nive amicta loca colam.*

Ne savez-vous pas, *dedit nivem sicut lanam*, et que c'est elle qui conserve les plus tendres fleurs contre la rigueur de l'hiver? Sans mentir (car il ne vous faut pas trop effaroucher, ni vous faire toujours la guerre), vous m'en avez envoyé les plus belles du monde et de toutes les sortes,

> *Et quas Ossa tulit, quasque altus Pelion herbas,*
> *Othrysque et Pindus, vel Pindo major Olympus.*

Je n'ai pas assez de nez pour tout cela. Un nez de rhinocéros, celui de Papilus et celui de M. B.....,

> *Et omnis copia narium*

n'y suffiroient pas. Un homme qui envoie tout cela ne devroit pas soupçonner que l'on pût mettre *pede barbaro* pour lui, ni que cela vînt bien à son pied. Un barbare auroit-il toute la dépouille de la Grèce et de l'Italie?

> *Barbarus has segetes?*

Mais quand je vous aurois appelé ainsi, je veux bien que vous sachiez (car je ne me saurois tenir de vous apprendre toujours quelque chose), que cela n'est pas si offensant que vous croiriez bien. Et sans vous alléguer que *barbarico postes auro* est interprété par Servius pour *multo auro*, je vous dirai que *barbarica lege*

jus meum persequar, dans Plaute, est expliqué par les interprètes *romana lege*, et dans le même auteur, *quid urbes barbaras juras*, c'est-à-dire *Italas*.

Selon que vous alléguez le Furius d'Horace, entre ces discours de neige dont vous parlez, je crois que vous ne l'entendez pas : car Horace ne veut pas dire par là qu'il dit des choses froides, mais il se veut moquer de ce vers qu'il avoit fait,

Jupiter hibernas cana nive conspuit Alpes.

Je suis trompé, si Quintilien n'allègue aussi ce même vers en un endroit où il blâme les mauvaises métaphores ; et Horace, pour dire « quand il fait froid », dit ingénieusement et satiriquement :

Et quum
Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.

Je ne suis pas de votre avis sur l'explication que vous donnez à *ludo fatigatumque somno*, en expliquant *fatigatus*, *lassatus* pour *ludo*, et *oppressus* pour *somno* : car je crois qu'un mot qui se rapporte à deux autres doit avoir une même signification pour tous les deux ; et pour moi je prendrois là *fatigatum somno* pour *fatigatum somni inopia*, comme sommeil se prend en françois pour le somme en effet et pour l'envie de dormir : « je n'en puis plus de lassitude et de sommeil ». Prenez garde, au reste, que tous les passages que vous alléguez de *fatigatus*, où vous lui donnez une autre signification que son ordinaire, ont un plus beau sens en le laissant en sa signification propre, et j'aime mieux « fatiguoit les dieux d'un autre empire » que « importunoit », et ainsi des autres.

J'ai trouvé aussi bien qu'Aristote que la béatitude n'étoit pas dans le jeu, et de fait, je ne joue plus. Il y a sept mois que je n'ai joué, qui étoit une nouvelle assez importante que j'avois oublié à vous dire :

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

Je suis de votre avis, en ce que vous reprenez de Quintilien. Sa raison est bonne pour les chutes des enfants, mais non pas pour leurs jeux et les courses.

La rigueur dont les Thessaliens punissoient les Cigonicides[1] me semble assez raisonnable. Mais je ne sais si c'étoit à cause que les cigognes mangent les serpents, ou pour ce qu'elles nourrissent leur père en vieillesse, ou pour avoir été les inventrices des clystères, qui est une louable et utile invention. Véritablement, hors qu'elles sont moqueuses, comme vous savez,

O Jane, a tergo, etc.

ce sont des oiseaux de fort bonnes mœurs et qui ont d'excellentes qualités.

Je ne m'étonne pas non plus de ce que dit Pline de l'estime en laquelle les Romains avoient le bœuf, et encore aujourd'hui, parmi beaucoup de peuples, le bœuf salé est en vénération. Mais savez-vous ce que dit Suétone de cet honnête homme de Domitien? *Inter initia usque adeo ab omni cæde abhorrebat, ut absente adhuc patre, recordatus Virgilii versum,*

Impia quæ cæsis gens est epulata juvencis,

[1] *Entretiens*, p. 220.

edicere destinaverit, ne boves immolarentur. Voyez le bon prince, qu'il avoit l'âme douce, et vous y fiez !

Je crois que vous ne connoissez pas trop bien Sylla, de dire qu'il n'étoit pas coquet, et je gagerois que vous ne l'avez jamais vu, *animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse : tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata.* Regardez si là-dessus on peut juger qu'il n'étoit ni coquet, ni galant.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de Lavardin[1] que je le remercie très-humblement du jugement qu'il a donné en ma faveur sur le passage de Quinte-Curce, et que je ne me réjouis pas plus de ce qu'il a jugé pour moi que de ce qu'il a bien jugé : car je prends désormais assez d'intérêt en lui pour être fort aise de ce qu'il est bon juge de ces choses-là.

Je me réjouis de ce que vous tâchez à rencontrer aux étymologies. Vous avez quasi trouvé celle de besicles, et cela n'est pas mal pour un commencement; mais il vient de *bini circuli* ou *bis circuli*. Celle de M. Crassot, dont vous vous moquez, ne me déplaît pas[2], et je ne recule pas trop non plus de celle de Vigenère[3]. Mais je vous rendrai des mules pour ses pantoufles, et vous demeurerez bien d'accord que ce mot-là vient de

[1] Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, abbé de Lavardin et de Malicorne, nommé évêque du Mans en 1648, mort en 1671.

[2] Le docteur Crassot, qui rapportait l'étymologie de *pyle* et *pilote* au navire gravé sur les anciennes pièces de monnaie au temps de Saturne. Ce Crassot est mentionné dans le *Naudæana*, p. 113.

[3] Vigenère faisait venir *pantouffle* de πᾶν et de φελλός, comme qui dirait « tout liége ».

mullei, qui étoient *calcei regum Albanorum, rubri coloris.*

Voilà, monsieur, ce que je devrois vous avoir écrit il y a longtemps ; mais j'ai eu tant d'affaires, et telles que je sais bien que vous me pardonnerez quand je vous les dirai :

> *Res misera est pulchrum esse hominem nimis.*

Au reste, soyez un peu plus hasardeux, et que Pégase et Bellérophon ne vous fassent point de peur ; je vous assure que ce ne sont que des fables que tout cela :

> *Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum*
> *Finge Deo.*

Au premier voyage, je vous enverrai la décision sur les mots de votre noblesse[1]. Je n'ai pas le temps à cette heure. Je suis, monsieur, votre, etc.

Post-scriptum. — J'oubliois à vous expliquer le passage de Quinte-Curce, au moins comme je l'entends, et véritablement il est très-difficile. « Il n'y avoit pas, ce dit-il, de terre sous la muraille pour appliquer des échelles, et Alexandre n'avoit pas de vaisseaux. Et puis, quand il en eût eu, lorsque l'on eût voulu planter des échelles dessus, les vaisseaux étant branlants et flottants, cela n'eût pas pu se faire assez diligemment, et ceux de la muraille eussent eu le temps de repousser

[1] La noblesse du Poitou se piquait de beau langage, et volontiers prenait Costar pour arbitre ; celui-ci en référait souvent à Voiture, et il lui avait soumis une demi-douzaine d'expressions contestées sur lesquelles il lui demandait son avis (*Entretiens*, p. 235). Voyez plus bas, p. 127, la décision de Voiture.

à coups de traits ceux qui eussent voulu monter, et ceux qui étoient dedans les navires ».

LETTRE XIV[1].

[Août 1641[2]].

Toute votre lettre m'a extrêmement plu; mais je n'ai pu lire sans jalousie les contentements que vous avez eus sur les bords de la rivière de Charente[3]; et moi qui, en toute autre occasion, me réjouis de vos avantages plus que des miens propres, et qui ne vous envie pas votre esprit, votre science et votre réputation, je vous porte envie d'avoir été huit jours avec M. de Balzac. Je sais que vous aurez bien su profiter de ce bonheur-là : car sur tous les hommes que je connois, vous êtes celui qui savez le mieux jouir d'une bonne fortune,

Et Deorum
Muneribus sapienter uti.

Vous prendrez ce *sapienter* comme il vous plaira, en sa propre signification, ou en la métaphorique : car si on fait de beaux discours à Balzac, on fait aussi de bons dîners, et je ne doute pas que vous n'ayez su goûter admirablement l'un et l'autre. M. de Balzac n'est pas moins élégant dans ses festins que dans ses

[1] *Entretiens*, p. 285.

[2] La date de cette lettre est fixée par une lettre de Balzac à Chapelain, du 12 août 1638 (erreur, pour 1641), et par un passage d'une lettre de Costar, citée dans la préface des *Entretiens de Balzac*, sous la date du 10 septembre de cette année 1641.

[3] Costar avait passé quinze jours à Balzac, près d'Angoulême, dans le courant de juillet.

livres. Il est *magister dicendi et cœnandi*; il a un certain art de faire bonne chère, qui n'est guère moins à estimer que sa rhétorique; et entre autres choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le Panégyrique de Pline, et que la plus longue harangue d'Isocrate[1]. Tout cela a été merveilleusement bien employé en vous; car, de ce côté-là, ce n'est pas assez de dire que vous êtes *sapiens*, vous êtes *sapientipotens*, comme dit Ennius. Je ne dis pas que vous ne le soyez aussi de l'autre: *nec enim sequitur, ut cui cor sapiat, ei non sapiat palatus*. C'est Cicéron au moins qui dit cela, afin que vous ne croyiez pas que ce *palatus* soit de moi. Sans mentir, votre goutte vous est venue là comme à souhait[2], et je ne sais si votre santé vous rendra jamais un si grand service. Ce tour-là tout seul mérite que vous vous réconciliiez avec elle, ou qu'au moins vous ne l'appeliez plus une fluxion, et que vous ne feigniez pas de la nommer par son nom. Mais, avouez-le, n'avez-vous pas fait comme ce Cœlius?

Sanas liniendo obligandoque plantas,
Incedensque gradu laborioso.

Car, pour vous dire le vrai, une goutte qui vous prend si à propos, et qui vous arrête huit jours à manger des figues et des melons, m'est un peu suspecte. Au reste, je ne trouve nullement bon que vous ayez fait une si grande amitié avec le maître du logis, et qu'il vous aime tant qu'il le témoigne par toutes les lettres

[1] Voyez *les Entretiens de feu M. de Balzac*, 1657, p. 350.

[2] Costar ne devait demeurer que huit jours à Balzac, mais la goutte le prit et l'y retint huit autres jours.

qu'il écrit ici. C'est tout ce que j'ai pu faire que de céder à M. Chapelain, et de souffrir d'être nommé le second :

Non jam prima peto, Mnesteus, neque vincere certo :
Quanquam, ô !

mais je ne souffrirai jamais d'être le troisième. Voyez-vous, monsieur, ce *quanquam, ô !* est dit dans mon esprit avec plus d'indignation et d'amertume qu'il n'est dans Virgile. Prenez-y donc garde, et vous, et lui, et l'autre, et vous conduisez bien délicatement : car enfin, je ne sais si je pourrai souffrir tout cela, et si je ne perdrai pas patience. Tout de bon, il n'y a rien dont je fusse si jaloux que de l'amitié de M. de Balzac, et sans mentir, il est un des deux hommes du monde avec qui j'aimerois le mieux passer le reste de ma vie. Vous jugez bien qui est l'autre. Sans parler de son esprit, qui est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire, il n'y a pas sous le ciel un meilleur ami, un meilleur homme, plus sociable, plus agréable, ni plus généreux : *vir* (car je le dirai mieux, ce me semble, en latin) *facillimis, jucundissimis, suavissimis moribus, summæ integritatis, humanitatis, fidei, liberalissimus, eruditissimus, urbanissimus, in omni genere officii ornatissimus.* L'amitié que nous conservons ensemble, sans nous en rien écrire, et l'assurance que nous avons l'un de l'autre, est une chose rare et singulière ; mais surtout, d'un très-bon exemple dans le monde, et sur laquelle beaucoup d'honnêtes gens, qui se tuent d'écrire de mauvaises lettres, devroient apprendre à se tenir en repos et à y laisser les autres.

Ce que vous dites, de bâtir autour de Balzac, comme autour de Chilly[1], m'a semblé fort bon, et seroit, en vérité, bien à propos. Mais nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas grands édificateurs, et nous nous fondons sur ces vers d'Horace :

Ædificare casas, plostello adjungere mures,
Si quem delectet barbatum, amentia verset.

au moins, M. de Gombauld, M. de l'Étoile, et moi, avons résolu de ne point bâtir, que quand le temps reviendra que les pierres se mettent d'elles-mêmes les unes sur les autres, au son de la lyre. Je ne sais si c'est qu'Apollon se soit dégoûté de ce métier-là, depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troie; mais il me semble que ses favoris ne s'y adonnent point, et que leur génie les porte à d'autres choses qu'à faire de grands bâtiments. Je vous remercie donc de votre côteau, et je serois bien fou de faire bâtir en un lieu où j'ai déjà une si belle maison toute faite.

Je me suis imaginé que ce passage : *Nulli potest*

[1] Costar avait dit que « comme les financiers avoient bâti tout alentour de Chilly du temps du maréchal d'Effiat, il falloit que tous les beaux esprits bâtissent autour de Balzac » (*Entretiens*, p. 247). Voyez aussi l'épître de Girard en tête des *Entretiens de Balzac*. — Le château de Chilly était au maréchal d'Effiat, qui fut surintendant des finances en 1626 ; il l'avait hérité, ainsi que la seigneurie de Longjumeau, de son grand-oncle Martin Ruzé, intendant général des finances en Touraine. Les financiers ne furent pas les seuls qui bâtirent autour de Chilly, Chapelle y fit construire une maison où il passa les dernières années de sa vie. Voyez les *Mémoires pour la vie de Chapelle* placés en tête du *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*. Paris, 1826.

facilius esse loqui, quam rerum naturæ pingere, etc., étoit du jeune Pline; et j'ai trouvé plaisant que vous ne me l'osiez plus nommer. Mais, à votre avis, n'eût-il pas mieux dit: *Nulli potest facilius esse loqui, quam rerum naturæ facere.* Car, premièrement, il y a plus d'opposition entre *loqui* et *facere,* qu'entre *loqui* et *pingere :* ce qui donne quelque grâce; et puis, c'est quelque chose de plus grand, de dire : *Nulli facilius est loqui, quam rerum naturæ facere :* « Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de faire; » que si l'on disoit : « Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de peindre. » Ne m'avouerez-vous pas que cela est d'un petit esprit, de refuser un mot qui se présente et qui est le meilleur, pour en aller chercher avec soin un moins bon et plus éloigné? Il est de ces éloquents dont Quintilien dit : *Illis sordent omnia quæ natura dictavit*; et en un autre endroit : *Quidquod nihil jam proprium placet, dum parum creditur disertum, quod et alius dixisset?* Il a pensé bien raffiner avec son *pingere,* et n'a rien fait qui vaille. En vous écrivant ceci, je me suis avisé que je serois bien attrapé, si ce passage étoit du vieux Pline. Mais si cela est, à son dam, je ne m'en dédirai point. Pourquoi parle-t-il comme son neveu? *Non sapit patruum* en cet endroit-là, lui qui à l'égard de l'autre a accoutumé d'être *patruus patruissimus,* comme dit Plaute ou Térence : lequel est-ce des deux? Je crois que c'est le premier.

Dites-moi, je vous supplie, qui est le rosier qui a porté les roses que vous m'avez envoyées[1]? Sans men-

[1] *Entretiens*, p. 260.

tir, ni Pœstum, ni l'Égypte, ni la Grèce, ni l'Italie n'en ont jamais produit de si belles. Ce pourroit bien être vous : *tu cinnamomum, tu rosa.* (Vous avez la mine de croire que cela est du *Cantique des cantiques*, et c'est de Plaute). J'ai de la peine à m'imaginer que ces vers soient d'un moderne; mais s'ils en sont, je serois bien fâché que ce fût un autre que vous ou M. de Balzac, qui les eût faits. Qui que ce soit, il en doit bien être glorieux, et ces roses, en vérité, valent beaucoup de lauriers. Mais dites-moi, je vous prie, de qui elles sont? *Dic, mi anime, mea rosa, mea voluptas.*

Avec vos roses vous m'avez envoyé des épines, en me proposant les deux passages que vous me donnez à expliquer. Premièrement, pour celui de Salluste, il faut considérer que la chasse étoit un exercice louable parmi les Scythes, les Numides, les Grecs mêmes, et particulièrement les Lacédémoniens; mais je ne me souviens pas d'avoir guère vu de marques, que parmi les Romains ce fût l'exercice des honnêtes gens. Pour l'agriculture, il faut distinguer les temps. Dans la vieille Rome, les hommes consulaires et ceux qui avoient été dictateurs, du maniement de la république retournoient à la charrue, et c'étoit le métier des Papiriens, des Manliens, et des Déciens. Mais ils le quittèrent lorsqu'ils eurent goûté les délices de l'Asie et de la Grèce, et vous pouvez bien juger que des gens qui se faisoient pincer le poil des bras et des cuisses, qui se frisoient et qui se parfumoient, étoient bien éloignés de piquer des bœufs. Il me semble que c'est dans la vie des Gracques que j'ai lu, qu'une des causes qui poussa l'un d'eux à mettre en avant la loi Agraria fut

qu'ayant voyagé par l'Italie, il n'avoit trouvé par les champs que des esclaves qui labouroient les terres, au lieu qu'autrefois c'étoient des citoyens romains. Or, puisque cela étoit ainsi dès ce temps-là, nous pouvons juger que du temps de Salluste, il étoit encore plus ordinaire que les serfs fussent employés au labourage; de sorte que la chasse et l'agriculture qui sont *quæstuosæ artes,* il les appelle *servilia officia, quia aut a servis exercebantur, aut exerceri poterant.*

Pour l'autre, je pense que, quand Ausone dit : *arguetur rectius Seneca, quam prædicabitur, non erudisse indolem Neronis, sed armasse sævitiam,* il ne veut pas dire, que Sénèque ait jamais incité Néron à être cruel; mais, qu'au lieu de le louer d'avoir appris à son disciple assez de philosophie pour le rendre clément, on le reprendra de lui avoir appris assez de subtilité et de rhétorique pour défendre sa cruauté[1]. De sorte qu'*armare*, en cet endroit, ne s'entend pas des armes offensives, mais défensives. Et de fait, je pense que Tacite dit, que quand cet honnête homme-là eut tué sa mère (c'étoit une terrible cigogne!), Sénèque l'aida à écrire au Sénat sur ce sujet, et à trouver des prétextes pour pallier l'horrible action qu'il avoit faite. Ce passage m'a fait lire la harangue d'Ausone tout entière : sans cela, je ne me fusse jamais avisé d'y mettre le nez, et tant que je sache tous les bons auteurs par cœur, je ne lirois pas une ligne de ces autres-là. Mon Dieu! quel jargon ils ont! de quelle sorte ils écrivent! et qu'un homme qui est accoutumé à Ci-

[1] Voyez *Entretiens de Balzac,* p. 95.

céron est étonné quand il se trouve parmi ces gens-là!

De toutes les lettres que j'ai reçues de vous, il n'y en a point qui m'ait semblé si belle ni si agréable que la dernière. Mais l'endroit qui m'y a plu davantage, c'est celui où vous me parlez de M. l'abbé de Lavardin. Les honnêtetés qu'il veut bien que vous me disiez de sa part, me font croire, ou qu'il est extrêmement civil, ou qu'il a assez bonne opinion de moi; et lequel que ce soit des deux, je m'en réjouis extrêmement, ou pour son intérêt, ou pour le mien. Je vous supplie, monsieur, de me faire la grâce de lui dire de ma part que je reçois l'honneur qu'il me fait avec tout le respect et toute la reconnoissance qui est due à une personne de sa condition et de son mérite; mais que je prétends à bien davantage, et que j'ai fait un grand dessein de gagner quelque jour l'honneur de son amitié.

Je ne fus pas plus étonné quand j'entendis les religieuses de Loudun parler latin, que je l'ai été de vous voir dire tant d'italien. En vérité, vous l'alléguez comme si vous l'entendiez? Mais j'espère que je serai vengé à vous l'entendre prononcer. Car, pour l'ordinaire, l'italien appris en Poitou, n'a pas l'accent extrêmement romain, et quelque chose que vous puissiez faire, *sapies poitavinitatem*.

Votre *quod mirere*, dans le passage de Tacite parlant du jeu des Allemands, est bien remarqué et bien entendu. Mais il faut savoir ce que saint Ambroise dit là-dessus (je ne sais par quel hasard je sais ce que dit saint Ambroise): *Ferunt Hunnos*, ce dit-il, *quum sine*

legibus vivunt, aleæ solius legibus obedire, in procinctu ludere, tesseras simul et arma portare, in victoria sua captivos fieri.

Dites-moi ce que veut dire ταβλιώτη [1] : autrefois, on appeloit un *trictrac*, un *tablier*.

Au reste, j'approuve votre βαλλισμὸς [2], et même la *médaille* de Vigenère[3]. Mais croiriez-vous que *cordonniers* vienne de ce qu'ils *donnent des cors*? Je le fis, l'autre jour, croire à un bien honnête homme.

Pour ce qui est des mots sur lesquels vous me consultez, je vous dirai ce que j'en ai appris, après m'en être informé. On dit : *c'est un cordon bleu; il y avoit plusieurs cordons bleus*. Mais non pas, *il est cordon bleu*.

C'est mal parler que de dire : *Il mange mal*, en la signification que vous dites.

Procuré et *donaison* ne valent rien.

Recouvert et *recouvré* se disent.

Il a des finesses les nonpareilles, ne se dit point.

Vous me demandez lequel est mieux dit : *un sauls*, ou *une saule;* ni l'un ni l'autre ne vaut rien. Il faut dire, *un saule*. On dit pourtant quelquefois, au pluriel, *des saux*, en poésie.

Courre, est plus en usage que *courir*, et plus de la cour; mais *courir* n'est pas mauvais, et la rime de *mourir* et de *secourir* fera que les poëtes le maintiendront le plus qu'ils pourront. On en peut user deux ou trois fois la semaine.

[1] *Entretiens, etc.*, p. 270.

[2] Βαλλισμος, danse; d'où, selon le docteur Crassot, *baller* et *bal*.

[3] Médaille, de *metallum*, suivant Vigenère.

Bienfaiteur n'est pas bon ; *bienfacteur* ne se dit guère : dites, s'il vous plaît, *bienfaicteur*[1].

J'ai quelquefois ouï dire, *netir,* en des lieux où l'on parle mal ; mais *rôler* et *regeste,* de ma vie je ne les ai ouï dire.

Il faut dire, *Pentecôte* et *couvent* ; des *câpres*, des *moules*, des *noisettes*, une *linotte* (ne croyez-vous pas que ce mot-là peut venir de λινη? Je n'en sais pas l'accent, mais je sais bien que c'est à dire une chanson).

Le point du jour, et *la pointe du jour*[2], mâle ou femelle : vous en userez, comme il vous plaira, et selon l'humeur où vous serez[3].

Quelques-uns disent encore, *chaire,* sans que l'on se moque d'eux ; mais il vaut mieux dire, *chaise.*

Jésuiste et *jésuite* : *jésuite,* plus communément.

Depuis un an ou deux, on commence à prononcer *arbre* et *marbre, Chypre* et *chyle.*

Fourbe et *fourberie* se disent, mais avec quelque diversité de signification ; *simplesse,* se dit encore quelquefois.

Votre *présidial* de charpente m'a fait rire, et tous ceux à qui je l'ai dit : *le gros porte* a fait le même effet.

[1] Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est de 1646, se prononce pour *bienfaiteur*, p. 237 ; le P. Bouhours (*Remarques nouvelles*, p. 506) pour *bienfacteur*. L'usage a donné raison à Vaugelas.

[2] Voyez *Lettres familières de M. de Balzac à M. Chapelain*, 1656, Elzévir, p. 211.

[3] Est-ce une allusion à l'*humeur italienne* dont Tallemant accuse Costar (*Historiettes*, t. VII, p. 8)? — Le trait serait sanglant.

Rélation, comme *réparation*; *difformité* : *deformité*, est mort depuis dix ou douze ans.

Deux cents hommes, sans vous arrêter à l'exemple *de deux mille hommes. Il buvoit, il falloit*[1].

Après tout, je ne prétends pas rien apprendre aux gentilshommes de Poitou[2]. Je connois ici de si honnêtes gens de ce pays-là, que cela me donne bonne opinion de tous les autres, et je ne crois pas que ce soit mal parler que de parler comme eux.

J'oublierois bien plutôt mille maîtresses que je n'oublierois M. de Chives, et M. Girard[3], *par nobile fratrum*, et je vous oublierois quasi aussitôt vous-même. Si vous avez quelque commerce avec eux, je vous supplie de me faire la faveur de les assurer que je suis toujours leur très-humble serviteur avec autant de passion que jamais, et que je les supplie de ne vous pas aimer mieux que moi, et de ne me pas faire l'infidélité que m'a faite M. de Balzac, en me quittant pour de nouveaux venus. [M. Chapelain a été touché comme il le devoit de tout ce que vous me mandez de lui. Je lui ai fait voir votre lettre, qu'il a toute admirée avec moi]. Adieu, monsieur, et soyez toujours assuré, s'il vous plaît, que je n'aimerai et n'estimerai jamais rien plus que vous. Je suis de tout mon cœur, votre, etc.

[1] Ces détails sont curieux comme indice des préoccupations littéraires de l'époque; ils montrent que tout ne fut pas aussi stérile qu'on est porté à le croire, parmi les travaux de cette génération qui précéda immédiatement le grand siècle.

[2] Voyez plus haut, p. 118.

[3] Girard, official et archidiacre d'Angoulême, ami et commensal de Balzac, pour qui il fit la préface placée en tête des *Entretiens*. Voyez plus haut, p. 119, note 3.

LETTRE XV [1].

A Paris, ce 12 novembre 1641.

Monsieur, ce n'est pas que je trouve mauvais que vous soyez aussi paresseux que moi ; mais, pour ce que vous ne l'avez pas accoutumé, et qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos lettres, j'ai peur que vous n'ayez pas eu la dernière que je vous ai écrite, dans laquelle je vous répondois à tous vos mots de Poitou, et vous disois mon avis sur les passages de Salluste et d'Ausone. Si vous voulez dorénavant autant de temps pour faire vos réponses, que j'ai accoutumé d'en prendre, je n'ai rien à dire contre cela. Néanmoins, il me semble qu'il n'est pas juste qu'il y ait une même règle pour vous et pour moi, et nous ne sommes :

Nec cantare pares, nec respondere parati.

L'autre jour, je dis à M. de Chavigny le passage de Térence : *Hem alterum,* et que vous me l'aviez proposé, et l'explication que vous y donniez, et que pour moi je n'y en trouvois pas. Le lendemain, il me dit qu'il croyoit qu'il y falloit mettre un interrogant : *Ex homine hunc natum dicas?* « Croiriez-vous que celui-là soit né d'un homme? Ne prendriez-vous pas ce brutal-là pour une bête? »

Pour moi, cela ne me déplaît pas, et je doute seulement si un homme qui parle tout seul peut user d'interrogant, comme s'il parloit à une troisième personne. Mandez-moi, s'il vous plaît, votre avis là-dessus : car je lui ai dit que je vous écrivois le sien, et nous

[1] *Entretiens*, p. 310.

attendons votre réponse [Faites-la sincère, mais toujours en louant l'invention, si vous n'approuvez pas l'explication]. Consultez aussi M. de Balzac sur cela. Je montrerai à M. de Chavigny votre réponse et la sienne, si vous me l'envoyez. [Mais écrivez sans affectation, comme s'il ne la devoit point voir]. Je lui dis, l'autre jour, les vers que M. de Balzac a faits pour M. Guyet. Il les trouva admirablement beaux, et me parla de lui avec une estime très-haute et une affection extrême, me louant son esprit, son humeur, ses ouvrages, ses potages (car il dit aussi qu'il en a mangé), comme j'ai accoutumé de les louer moi-même et d'aussi bon cœur. C'est, en vérité, un homme de très-rare esprit et qui aime passionnément tous ceux qui en ont; et peut-être qu'il témoignera à notre ami qu'il se souvient de lui, lorsqu'il s'y attendra le moins. Adieu, monsieur, je suis, votre, etc.

LETTRE XVI[1].

A Paris, ce 24 janvier 1642.

Monsieur, je voulois rompre pour quelque temps le commerce que j'ai avec vous, et en une saison où l'on doit faire pénitence, je faisois scrupule de me trouver à ces grands festins que vous me faites. Mais après avoir beaucoup souffert, j'ai connu que je ne m'en pouvois passer. J'ai demandé dispense de recevoir de vos lettres, et l'on me l'a donnée. Pour vous, vous pouvez sans scrupule recevoir ce que je vous envoie : à peine ai-je de quoi vous faire une légère collation. Au lieu de ces *mullos trilibres*, que vous me pré-

[1] *Entretiens, etc.*, p. 431 ; et *Mss. de Conrart*, p. 652.

sentez, je n'ai que des *Tiberinos catillones*, qui ne font que lécher les bords du Tibre et se nourrissent du limon du pays Latin,

Postquam exhaustum est nostrum mare.

Encore n'en aurai-je pas pour ce coup pour faire un plat, et je ne vous servirai que de légumes :

Impune te pascent olivæ,
Te cichoræa, levesque malvæ

Il faut que vous vous accommodiez à ma disette. Je ne puis pas faire davantage. Je n'ai pas ces grands parcs, ni ces pays que vous avez à chasser [ni ces vastes mers où vous pêchez tout ce que vous dites] :

Hortulus hic.....
Unde epulum possis solis dare Pythagoreis.

Il vous souvient bien de ce *Cœcilius*, *Atreus cucurbitarum* : je serai contraint de faire ainsi, car, pour vous dire le vrai, mon fonds est épuisé :

Mihi omne penu ex fundis amicorum hic affertur.

Vous autres piscinaires (Cicéron appelle ainsi je ne sais quels riches de son temps, écrivant à Atticus : *quantum piscinarii mihi invideant, alias ad te scribam*), à vous autres, dis-je, il vous est bien aisé de traiter vos amis. Vous n'avez pas besoin pour cela de faire les efforts que nous faisons,

Nec seta longe quærit in mari prædam.

Vous avez toujours des réservoirs tout pleins :

Piscina rhombum pascit, et lupos vernas ;

vous n'avez qu'à siffler :

Natat ad magistrum delicata muræna.

On ne vous sauroit jamais surprendre, vous, *cui est varius penus*, ou *varia*, si vous voulez, ou *varium*, ou *penum* ou *penu* : (ce drôle-là est plaisant, il est de tous les genres, il se fourre presque dans toutes les déclinaisons, et il est indéclinable quand il lui plaît). Moi qui suis de ceux, *quibus sunt verba sine penu et pecunia*, ne trouvez pas étrange que je me trouve étonné[1].

Voilà ce que c'est de faire de si grands festins à vos amis : cela est cause que l'on ne vous les peut rendre. Encore pour me mettre plus en peine, vous m'amenez M. de Balzac, le plus friand et le plus délicat homme du monde, *qua munditia, qua elegantia hominem !* Je m'étois accoutumé à vous, et peut-être aussi l'étiez-vous à ma table; mais elle ne peut pas recevoir un survenant comme cela,

Ingentem non sustinet umbram.

Sans mentir, en vous voyant tous deux, vous m'avez fait souvenir de Jupiter et de Mercure, quand ils furent embarrasser le pauvre Philémon (et cela soit dit pourtant sans vous offenser ni l'un ni l'autre, car toutes comparaisons sont odieuses). En effet, ce bonhomme n'avoit pas plus de raison d'être empêché que moi. C'est, en vérité, une cruauté de Néron : *Indicebat familiaribus cœnas, quorum uni mellita quadragies H. S. constiterunt; alteri pluris aliquanto rosaria.* Pour vous dire le vrai, c'est ce qui m'a retenu si longtemps. J'ai dit beaucoup de fois à moi-même :

Nunquamne reponam ?

[1] Cette lettre se termine ici dans les éditions in-4 ; la fin forme une nouvelle lettre sans indication de date.

mais votre considération et la sienne me retenoient :

Cupio enim magnifice accipere summos viros,
Ut mihi rem esse reantur.

Enfin, après avoir bien cherché sans rien trouver, il m'a semblé que l'on me pouvoit dire comme à cet autre : *Numquid, adolescens, melius dicere vis, quam potes?* Et encore :

Quid multum cupias, quum sit tibi gobio tantum
In loculis ?

Je me suis donc résolu à faire ce que je pourrai, et contentez-vous-en, s'il vous plaît,

Rebusque veni non asper egenis.

Il faut que vous vous accommodiez à ma disette : je ne puis pas davantage. J'ai honte, je vous l'avoue, de vous découvrir ma pauvreté, et pour être pauvre, je ne laisse pas d'être ambitieux :

Hic vivimus ambitiosa
Paupertate.

Je voudrois de bon cœur,

Ad Palatinas acipensera mittere mensas,

ou vous faire un souper comme celui, auquel *duo millia lectissimorum piscium, septem avium apposita traduntur*. Mais dites-moi, je vous supplie, mangez-vous force acipensers, vous autres en Poitou? J'en ai envoyé demander ici. Mais on ne les connoît point aux halles. Il étoit pourtant autrefois fort estimé à Rome : *huic tantus olim habebatur honos*, ce dit Macrobe

(pensiez-vous que j'eusse lu Macrobe?), *ut a coronatis ministris, et cum tibiis in convivium soleret ferri.* C'étoit-là un beau privilége pour un poisson. C. Duilius en avoit à peu près un pareil : *C. Duilium, qui primus Pœnos classe devicerat, redeuntem a cœna senem sæpè videbam puer. Delectabatur cereo funali et tibicine, quæ sibi nullo exemplo privatus sumpserat; tantum licentiæ dabat gloria.* Ce n'est pas moi, non, qui le voyois comme cela, c'est Caton le Censeur. Et Cicéron, qui nous fait ce conte-là, rendoit aussi, comme je crois, grand honneur à ce poisson, et en mangeoit volontiers : car il se souvient de lui en ses Tusculanes, et le nomme sur tous les autres, comme un bon morceau. *Si quem igitur tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenserem potius, quam aliquem Socraticum libellum dabis.* Cependant on n'en dit plus pas un mot. Jugez par-là ce que c'est que de la gloire des choses humaines, et quel cas on en doit faire après cela !

I, demens! et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas, et declamatio fias!

Quoi qu'il en soit (ce *quoi qu'il en soit* vient un peu de loin : car il se rapporte à ce que je disois, que je n'avois rien à vous donner), je vous traiterai de ce que j'ai, et je dirai comme cet autre : *Vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi sine pavone.* Il dit en un autre endroit à quelqu'un, qui se vantoit qu'il lui feroit aussi mauvaise chère que je vous la ferai : *Si perseveras me ad matris tuæ cœnam vocare, feram id quoque. Volo enim videre animum, qui mihi audeat*

ista quæ scribis apponere, aut etiam polypum, Miniani Jovis similem. Crede mihi, non audebis : ante meum adventum, fama ad te de mea lautitia veniet : eam extimesces. Mandez-moi, je vous supplie, au vrai, quelle bête c'est que ce *polypus Miniani Jovis.* Sans mentir, je ne sais plus rien depuis que je ne reçois plus rien de vos lettres. Pour la promulside, cela n'est pas trop mal jusqu'ici ; mais vous ne vous en contenterez pas : *non enim vir es, qui soleas promulside confici : integram famem ad ovum affers.* Venons donc au reste.

Pour ce qui est de ce que vous vous plaignez de ceux qui ne font pas les Grâces assez grandes, je pense qu'ils n'ont pas tant de tort ; et la raison est, que les véritables grâces, et qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses, en certaines actions, certains mouvements du corps et du visage, dans lesquels, sans être quasi aperçues, elles font leur effet :

Componit furtim, subsequiturque decor.

Ce *furtim* veut dire, ce me semble, cela, et ce que les Espagnols appellent *el no se que.* Elles sont si petites que même on ne sait ce que c'est. Et ne vous mettez pas non plus en peine de leurs maris [2] : de quoi vous avisez-vous de vouloir rompre des mariages, qu'il y a si longtemps qui sont faits? Les dieux, comme vous disiez sur un autre sujet, en font bien d'autres : le monde est plein de ces mariages-là. N'ont-ils pas ma-

[1] Voyez *Entretiens*, p. 313.

[2] Voiture répond à un passage de la lettre de Costar, où celui-ci se plaint de l'injure qu'Homère fait aux Grâces de marier l'une d'elles à Vulcain et l'autre au Sommeil.

rié la Peine au Plaisir, le Travail à la Gloire, le Ciel à la Terre et Mlle *** [1] à monsieur son mari?

> *Sic visum Veneri, cui placet impares*
> *Formas atque animos sub juga ahenea,*
> *Sævo mittere cum joco.*

Je ne sais si je vous avois dit qu'il y a longtemps que nous ne nous écrivions plus, et que l'on m'avoit dit qu'elle se plaignoit fort de moi. Elle est en cette ville, et je l'ai été voir. Notre entrevue a été à peu près comme celle de Didon et d'Énée, quand ils se rencontrent aux Enfers. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'apaiser. Je lui ait dit, *vérus mihi nuntius ergo :* et *per sidera juro*, et *nec credere quivi* :

> *Illa solo fixos oculos aversa tenere,*
> *Nec magis incepto vultum sermone moveri,*
> *Quam si dura silex, aut stet Marpesia cautes.*

Le Sommeil, au reste, n'est pas un si mauvais mari que vous dites, et cette Grâce, je ne sais comme elle s'appelle, ne pouvoit pas être mieux, pour être en repos et à son aise. Il est doux comme un mouton : c'est le plus paisible de tous les dieux :

> *Placidissime, Somne, Deorum,*
> *Pax animi, quem cura fugit.*

et hors qu'il n'y avoit point de portes à son logis, c'étoit un fort bon parti. Voyez un peu dans Lucien la description de sa ville, et comme il étoit accommodé. Quand il ne sauroit autre chose que de raccommoder le teint, remettre les yeux battus et embellir les dames, pensez-vous que ce ne soit pas assez pour être bien avec elles? C'est un grand distillateur de pavots et de

[1] C'est sans doute la même dont il est question précédemment, p. 92 et suiv.

mandragore : et il sait faire des fards qui valent mieux, sans comparaison, que tout le blanc et tout le rouge d'Espagne : *no usava afeytes Dorinda, y asi desperto con los, que el sueño le avia dado* : (apprenez un peu l'espagnol ; quand ce ne seroit que pour ne pas nous rompre tant la tête avec votre italien.) Il n'est pas non plus si pesant que vous pensez :

Tum levis æthereis delapsus Somnus ab astris,

et n'eût pas fait tant d'enfants, s'il eût été si foible :

Tum pater a populo natorum mille suorum.

Et quand même il seroit aussi froid que vous le croyez ; pensez-vous que ce soit un petit secours, que tous ces songes qu'il manie à baguette, et dont il dispose comme il lui plaît ? Ne vous souvient-il plus de celui de Fleur-d'Épine ?

Se son sogni questi,
Ch' io dorma sempre, e mai non mi desti.

Et cet autre :

Proh Venus ! et tenera volucer cum matre Cupido !
Gaudia quanta tuli, quum me manifesta libido
Contigit !

Comptez-vous cela pour rien ; et ne croyez-vous pas qu'une honnête femme s'en pourroit contenter ? Quant à ce que vous dites, que les Grâces ne doivent jamais dormir, allez un peu voir nos dames le lendemain d'un bal, quand elles ont veillé, et dites-moi après votre avis là-dessus.

Pour votre *somno mollior herba*[1] et votre *morbida*,

[1] «Virgile a dit *et somno mollior herba* : voyez l'excellente qualité

domine, *magister noster*, je crois que vous n'avez entendu ni le latin, ni l'italien : car l'un veut dire « propre pour dormir dessus », et *morbido* ne signifie autre chose que « poli, doux, *lene*, douillet », proprement.

Votre empereur de Lampridius[1] me semble homme de fort bon goût; et si Héliogabale avoit fait une vingtaine d'ordonnances comme cela, je le mettrois à côté de Tite et de Trajan. Je m'étonne que vous ayez oublié cette autre de Tibère : *Asellio Sabino H. S. ducenta donavit pro dialogo, in quo boleti, et ficedulæ, et ostreæ, et turdi certamen induxerat*. C'étoient des empereurs cela! J'ai regret, sans mentir, que ce dialogue se soit perdu; et n'eussiez-vous pas été bien aise aussi de voir discourir une huître avec un champignon? Cet Asellius devoit être un galant homme, et je lui eusse donné de bon cœur un chapeau de castor.

Vous avez merveilleusement bien taillé et admirablement mis en œuvre ces pierres que je vous avois envoyées toutes brutes; elles sont devenues des pierres précieuses entre vos mains, et vous en avez fait un des meilleurs plats de votre festin : *fecisti ut lapides illi panes fierent*. Sans avoir l'estomac de Saturne, ni les dents de la Lune, j'en ai très-bien mangé, et avec grand plaisir. C'est cette viande-là, *quam nemo coquus hactenus in jus vocaverat*. Mais vous faites des sauces avec lesquelles on mangeroit des cailloux. Je ne croyois pas que de si graves auteurs eussent rapporté cette

pour le mari d'une déesse toujours jeune ! » (*Lettre de Costar à Voiture*.)

[1] *Entretiens*, p. 322.

histoire. Je ne fais pas de doute après cela que les pierres n'aient ouï autrefois le son de la lyre : et de fait encore aujourd'hui nous croyons que les murailles ont des oreilles.

Je vous avoue que je fais plus de cas d'Ausone que je n'en faisois; vous me l'avez fait voir en son lustre, en me le montrant dans la poésie. C'étoit, sans mentir, un fort honnête homme; et je crois que sa harangue eût été fort bonne, s'il l'eût traduite en vers. Ceux que vous m'avez fait voir de lui me semblent merveilleusement beaux. Je connois des hommes comme cela qui vont fort mal à pied, et qui font des merveilles à cheval. Mais je voudrois bien que ces gens-là ne fissent que ce qu'ils savent faire, et que Cicéron n'eût jamais écrit de vers, ni Ausone de prose.

Si vous me demandez, pour parler à cette heure de cet autre festin dont vous m'avez fait part,

> *Ut Nasidieni juvit me cœna beati?*

c'est-à-dire, comme je me trouve de la bonne chère de M. de Balzac, je vous répondrai, *ut nunquam in vita fuerit melius*. L'Apollon de Luculle, ni l'Apollon même de Delphes ne pourroient rien faire de si magnifique. Il n'y a point de si petits mets qui ne vaillent mieux que le dodécathée d'Auguste (vous savez bien

> *Quum primum istorum conduxit mensa choragrum,*
> *Sexque Deos vidit Mallia, sexque Deas*),

et qui ne mérite des louanges admirables. C'est d'un festin comme cela que l'on peut dire :

> *I lauri di Permesso e di Parnaso*
> *Andorno a coronar la gelatina.*

Cet homme, sans mentir, est incomparable en tout ce qu'il fait. Je vois de temps en temps des vers de lui, qui sont sans doute beaucoup au-dessus de ce que je croyois que notre siècle pût produire, et qui donneroient de la jalousie, je ne dis pas à Lucain ni à Claudien, mais à Lucrèce et à Virgile. Mais demandez-lui, je vous prie, sur quoi il se fonde de croire que j'aie tiré de ses entrailles l'explication du passage d'Ausone [1], et pourquoi il me tient de ceux,

Qui plus ex jecore alieno sapiunt, quam ex suo.

Il pense donc, que je ne sais rien que par réminiscence des choses que mon âme a apprises autrefois dans sa conversation. Son plat de vent, aussi bien que votre plat de pierres, m'a plu extrêmement, et ç'auroit été une excellente viande en l'île de Ruac. Je ne sais, monsieur, si vous le savez : c'étoit une île où les habitants ne vivoient que de vent, et on n'y donnoit aux malades que des vents coulis.

Sans mentir, vous êtes de merveilleux ouvriers; vous assaisonnez les choses de sorte, qu'il n'y a rien que l'on ne mangeât quand vous l'avez apprêté, et que vous ne fissiez avaler avec plaisir. Vous savez donner

Cuerpo a los vientos, y a las piedras alma.

C'est un vers de Louis de Gongora, que vous ne connoissez pas. J'ai été bien aise d'apprendre l'alliance que les Athéniens avoient avec Borée, et de savoir qu'il y ait eu un Norvégien qui ait été citoyen d'Athènes [2].

[1] Voyez plus haut, p. 125.

[2] *Entretiens*, p. 367. — Allusion à un passage d'Hérodote rap-

Celui-là, ce me semble, se pouvoit dire citoyen du monde avec autant de droit que cet autre des leurs qui s'en vantoit. Les Athéniens, au reste, avoient là pris un bourgeois bien turbulent.

Je ne croyois pas, je vous l'avoue, que la mer fût une larme semblable à celle de cet autre qui mangeoit des pierres encore mieux que moi. Il la jeta, sans doute, lorsqu'il fut chassé et garrotté par son fils. Ne vous semble-t-il pas (au moins si cela est vrai) que l'on peut dire de Saturne, aussi-bien que du cheval du pauvre Pallas,

Guttis humectat grandibus ora.

A la vérité, on lui fit de mauvais tours; mais bien a pris pour le genre humain, que comme il étoit fort mélancolique, il n'étoit pas grand pleureur : car s'il eût jeté seulement deux larmes, où en serions-nous? *omnia pontus erant*. On peut dire en cette occasion qu'il pleura amèrement. Mais dites-moi, je vous prie, si vous le savez, pleura-t-il la mer et les poissons?

Immania Cete,
Tritonesque citos, Phorcique exercitus omnes?

J'avois oublié à vous parler de votre passage de Sénèque : *Valde me torsit illa podagra, adeoque implicitii mihi videntur hi pedes, ut ad illos utrosque dextros explicandos, nullum dextrum pedem habeam*; si ce n'est qu'il voulût dire, que la goutte tourne quelquefois en dedans le pied gauche qui doit être en dehors, et qu'ainsi étant tourné du même côté que le

porté par Costar, où il est dit que « Borée fut appelé solennellement le gendre des Athéniens, à cause d'Orythie sa femme, qui étoit Athénienne. »

pied droit, il dit *utrosque dextros*. Mais aussi ne pourroit-elle pas tourner le droit du côté gauche? et ce seroit *utrosque sinistros*. Sans mentir, cela est bien difficile : si vous y voyez quelque chose de mieux,

Si quid dextro pede concipis,

dites-le moi.

J'ai appris votre maladie [1] avec beaucoup d'alarmes, quoique je ne l'aie sue qu'après qu'elle étoit passée; et j'ai été étonné d'apprendre le péril où j'ai été sans en rien savoir. Je vous prie, mon cher monsieur, de croire qu'il n'y a rien au monde qui me soit plus cher que vous, ni que j'aime et que j'estime davantage. Je n'ai, que je meure, point de joie sensible, que lorsque je pense (et je le pense souvent) que la fortune nous donnera moyen quelque jour de passer le reste de notre vie l'un avec l'autre, et de vous avoir *in seriis jocisque amicum omnium horarum*. Je vous jure qu'il n'y a rien que je souhaite tant, et que je suis et serai toujours à vous avec autant de passion que lorsque je vous voyois tous les matins. Je vous fais cette protestation à la veille d'un voyage de six mois où je m'en vais, car je pars avec le Roi pour aller en Catalogne [2]. Ne m'écrivez donc pas, s'il vous plaît, que lorsque vous saurez que Sa Majesté sera de retour. J'aurois plus d'impatience de revenir, si je

[1] Cette maladie de Costar est sans doute la même à propos de laquelle Balzac écrit le billet à l'abbé Pauquet, cité par M. de Monmerqué (t. VI, p. 227 de l'édition in-8 de Tallemant), et daté du 1er février 1642.

[2] Le roi partit de Saint-Germain le 27 janvier, et arriva à Lyon le 17 février.

croyois vous retrouver ici cet été ; je vous exhorte à faire tout ce que vous pourrez pour cela. *Qui bene latuit, bene vixit*, n'est pas un précepte qui vous regarde. Laissez-là

Panaque Sylvanum que senem, Nymphasque sorores.

Vous vous devez au public, et il faut que les hommes comme vous soient connus de tout le monde. *Omnis autem peregrinatio*, comme vous savez, *est obscura.* Hâtez donc votre retour, je vous en conjure encore une fois, et dès que votre terme sera expiré, revenez ici me revoir, ou M.... ou quelque..., et prenez garde, *ne quid temporis addatur ad hanc provincialem molestiam.* Je vous envoie un livre de Mlle de Gournay [1], qu'elle m'a donné pour vous le faire tenir. Adieu, monsieur ; aimez-moi toujours, je vous supplie, souvenez-vous souvent de moi, et soyez assuré que je serai toute ma vie de tout mon cœur, votre, etc.

Post-scriptum, — Votre *infelix Theseus,* m'a semblé merveilleusement heureux, et Hercule, sans mentir, ne le tira pas des Enfers plus heureusement, ni plus glorieusement que vous [2].

[1] Marie le Jars, demoiselle de Gournay, fille d'alliance de Montaigne, morte à Paris, en 1645. Voyez plus bas, p. 158.

[2] Ici s'arrête la correspondance régulière de Costar et de Voiture. Ce dernier revint de son voyage de Roussillon à la fin de 1642 ; Costar était encore en Poitou. Au commencement de la régence (1644), il vint à Paris avec son patron qui sollicitait un évêché, et y demeura jusqu'après la mort de Voiture (juillet 1648). C'est dans cet intervalle qu'il convient de placer la série de billets qui, dans les *Entretiens*, font suite aux lettres, et qui nous montrent notre auteur dans le cercle de la vie bourgeoise et familière.

BILLETS.

BILLET I.

Je perdis hier tout mon argent, et deux cents pistoles au delà, que j'ai promis de rendre aujourd'hui. Si vous les avez, ne manquez pas de me les envoyer. Si vous ne les avez point, empruntez-les. De quelque façon que ce soit, il faut que vous me les prêtiez, et gardez-vous bien de souffrir que quelque autre vous enlève sur la moustache cette belle occasion de me faire plaisir. J'en serois fâché pour l'amour de vous. Comme je vous connois, vous auriez de la peine à vous en consoler bientôt; afin d'éviter ce malheur, vendez plutôt tout ce que vous avez, jusqu'à M. Pauquet et même jusqu'au petit Nau. Vous voyez comme l'amour est impérieux. Je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, et je sens bien que j'en aurois encore un plus grand, si vous en usiez ainsi avec moi. Mais vous êtes trop poltron. Jugez s'il ne faut pas que je m'assure bien de vous : dans le temps que j'en ai affaire, j'ose vous dire des vérités désobligeantes. J'en ajouterai une, qui vous sera plus agréable et qui réparera cette injure : c'est que je vous aime plus que tous les hommes du monde, et autant que toutes les femmes, sans en excepter ma nouvelle inclination. Je donnerai ma promesse à celui qui m'apportera votre argent. Bonjour, mon très-cher monsieur.

BILLET II.

(Réponse[1].)

Je ferai ce que vous m'ordonnez, fidèlement, soigneusement et promptement; mais je vous prie de croire que j'y aurai bien plus de peine que vous ne pensez. M. le commandeur de Souvré est le seul de toute la cour, au moins de ceux de qui j'ai l'honneur d'être connu, qui ne m'a donné aucune marque d'affection dans mon déplaisir. Et cependant je suis persuadé qu'il a le cœur bien fait, qu'il sait que je suis à lui, et que son souvenir et ses soins se sont quelquefois abaissés jusqu'à des personnes qui n'avoient rien au-dessus de moi. Ces raisons m'avoient fait résoudre de vivre un peu plus réservé avec lui, et de ne m'en rapprocher pas qu'il ne lui plût de me rappeler, et de me rendre la familiarité que son procédé m'avoit ôtée. Mais de bon cœur je change de résolution, puisqu'il y va de votre service, et je suis bien aise que vous me commandiez une chose où vous pouvez juger que je dois avoir de la répugnance : car cela vous fera connoître que je suis capable de tout faire et de tout souffrir pour votre contentement, puisque je sacrifie à vos intérêts des ressentiments si justes.

[1] Costar avait écrit à Voiture pour le prier d'employer son crédit auprès du commandeur de Souvré, afin de faire payer à Mme de ... les arrérages de sa pension. Cette dame, qu'il ne nomme pas, paraît être des amies ou des protégées de Mme de Sablé. Voyez *Entretiens*, p. 453

BILLET III[1].

Je vous envoie un billet de Mme de *** où vous verrez qu'elle veut absolument rompre avec moi, si je ne fais rompre bras et jambes à cet homme qui l'a fâchée. Il y a trois jours entiers que je la combats là-dessus de toute ma force : mais plus je veux l'emporter sur elle, et plus elle s'emporte contre moi. Tout ce que je fais pour l'adoucir, c'est comme si je jetois de l'huile dans le feu : cela ne sert qu'à l'enflammer davantage. Elle se plaint que je n'entre point dans ses intérêts et que je manque d'affection ; et moi, qui ai bien pu lui persuader de m'aimer, je ne saurois à cette heure lui persuader que je l'aime, parce que je ne veux pas faire une lâcheté qui me rendroit indigne de son amitié. J'ai beau lui représenter que des coups de bâton feroient bien du bruit, que l'éclat en seroit grand ; que cette violence étant sue lui feroit plus de tort et plus de honte qu'à celui qui l'auroit soufferte ; que ce seroit l'offenser, à le bien prendre, que de la venger comme elle veut, et que c'est la servir que de la conseiller comme je fais ; je lui traduis le plus intelligiblement qu'il m'est possible ces belles paroles : *Rogantibus pestifera largiri, blandum et affabile odium est* ; et ces autres : *Exorari in perniciem rogantium, sæva bonitas est* ; mais elle n'écoute point ce que dit Sénèque, elle n'écoute que ce que lui dit sa passion et sa colère. En vérité, j'en suis en toutes les peines du monde, car je l'aime chèrement ; et,

[1] *Entretiens*, p. 156.

quoique je la trouve fort déraisonnable, je ne laisse pas de la trouver encore fort belle. Cependant, si elle s'opiniâtroit dans cette cruelle fantaisie, j'aimerois mieux arracher de mon cœur cette affection, et arracher mon cœur même, que de consentir à une brutalité comme celle-là. Assistez-moi, mon cher monsieur, je vous en conjure. Voyez-la le plus tôt que vous pourrez, et tâchez de guérir cet esprit malade : c'est une opération digne de vous; vous lui sauverez l'honneur et vous me sauverez la vie.

BILLET IV[1].

Je vous envoie des vers qui ont été faits contre moi, où l'on fait rimer *Voiture* avec *roture*[2]. Cette rime ne vous semble-t-elle pas bien riche, et ne vaut-elle pas bien celle d'*Étampe* et de *goutte-crampe,* qui est dans la chanson :

Quand nous fûmes dans *Étampe*,
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la *goutte-crampe*, etc.[3]

Il me prend envie de montrer à M. Chapelain cette belle poésie qu'on a composée à ma louange, afin qu'il se sache meilleur gré de m'avoir comparé à Horace. En effet, nous nous ressemblons en roture, si nous ne nous ressemblons en autre chose; et si notre génie

[1] *Entretiens*, p. 460.

[2] C'était une addition à une série de rimes en *ture*, qui avaient été commencées, à ce qu'il paraît, par Mme Desloges, et qu'on appela depuis le *Portrait du pitoyable Voiture*. Tallemant place cette pièce à l'année 1633 ou 1634. Voyez *Historiettes*, t. IV, p. 32.

[3] Voyez plus bas, aux *Poésies*.

est différent, notre naissance est assez pareille : et il me semble que lorsque j'aurai fait un livre, je pourrai bien lui dire ce qu'il dit au sien : *Si tes lecteurs s'informent de ma condition, tu leur répondras : qu'étant né d'un père qui étoit homme de peu et qui n'avoit guère de bien, j'ai pris et soutenu un vol plus haut que ne portoit la petitesse de mon nid :*

Me libertino natum patre et in tenui re
Majores pennas nido extendisse loqueris.

Je n'oserois ajouter ce qui suit :

Ut quantum generi demas, virtutibus addas.

Dites-le pour moi, si vous jugez que je le mérite. En vérité, monsieur, ceux qui me font de semblables reproches me connoissent bien mal, s'ils pensent me faire dépit. Je vous proteste que je voudrois que tout le monde sût qui je suis. On me blâmeroit moins, si je valois peu, et si j'avois du mérite, il en seroit plus estimé. A la vérité, la noblesse tient un grand rang dans l'ordre des biens de la fortune, et c'est un avantage qui sert à en acquérir beaucoup d'autres. Mais il y a bien des choses plus désirables en la vie, et ce seroit une des dernières que je m'aviserois de souhaiter. Si on ne pouvoit être généreux sans être ce que les Latins appellent *generosus*; si on ne pouvoit avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée; si la santé, la réputation et les richesses dépendoient de là nécessairement, alors il n'y auroit point de consolation pour Horace ni pour moi. Mais il n'en va pas ainsi, grâces à Dieu, et je sais sur ce sujet toute une satire de Juvénal, et une harangue entière de Marius

dans Salluste. Vous, monsieur, qui vous plaisez tant à faire des paraphrases, et qui en faites aussi qui plaisent tant, je ne fais point de doute que vous n'ayez traduit tous ces beaux endroits, et que vous ne les sachiez par cœur. Mais vous ne savez peut-être pas ce proverbe castillan : *Chacun est fils de ses œuvres*; ni le mot d'un brave de ce pays-là, parlant à un seigneur italien : *Moi et mon bras droit, que je reconnois à cette heure pour mon père, valons mieux que vous.* Je pense que vous trouverez bien que j'ajoute, qu'en espagnol *hidalgo*, qui signifie « gentilhomme », vient de *hijo d'algo,* comme qui diroit fils de « quelque chose », pour marquer que la véritable noblesse vient des actions de vertu, qui nous donnent une seconde naissance, meilleure et plus glorieuse que la première. Cela étant, monsieur, celui qui est né roturier peut renaître gentilhomme, et remplir sa vie de lumière, malgré l'obscurité de son origine. Mais, pour cela, il faut posséder les qualités éclatantes qui me manquent et qui me manqueront toujours. Je suis bienheureux qu'elles ne soient pas absolument nécessaires pour avoir vos bonnes grâces : je perdrois l'espérance que j'ai de les pouvoir conserver, et c'est une des plus agréables pensées dont je m'entretienne.

BILLET V.

(Réponse[1].)

[1645.]

Dans l'affliction horrible où je suis, je ne me croyois

[1] Costar avait écrit à Voiture une lettre de consolation sur l

capable d'aucun plaisir ; et cependant j'en ai reçu de votre lettre. J'en aurois quelque honte, s'il venoit d'ailleurs ; mais il me semble que je ne dois rien refuser de si bonne part, et qu'en quelque temps que ce soit, il est honnête de se réjouir d'une affection comme la vôtre. Ce que vous désirez de moi est fort juste, et plût à Dieu qu'il me fût possible ! Mais j'éprouve bien la vérité d'un mot que vous m'avez appris de Sidonius Apollinaris : « Que l'esprit des poëtes dans les déplaisirs étoit aussi empêtré que les poissons dans les filets : *ingenia poetarum mœroribus, ut pisciculi retibus amiciuntur.* »

Si je puis jamais me développer et me débarrasser de là, je ferai ce que vous me conseillez, et ce que mon devoir m'ordonne. A cette heure, vous me pardonnerez bien, si je dis :

> *Nil nisi flere libet, etc.*
> *Fine carent lacrymæ, nisi cum stupor obstitit illis.*

Si cette source, qui couloit autrefois avec une facilité que vous estimiez, étoit aussi vive que celle de mes larmes l'est maintenant, vous auriez bientôt le contentement que vous souhaitez. Mais, monsieur, la tristesse et la douleur sont bien pires que cette bourbe et ce limon qui bouchent quelquefois le conduit de nos fontaines et qui empêchent leur cours :

> *Scilicet ut limus venas excæcat in undis,*
> *Læsaque suppresso fonte resistit aqua :*
> *Pectora sic mea sunt, limo vitiata malorum,*
> *Et carmen vena pauperiore fluit.*

mort du marquis de Pisani, tué à la bataille de Nordlingen, le 3 août 1645. Voyez *Entretiens*, p. 466.

Je ferai pourtant tous mes efforts pour satisfaire Mme de Rambouillet, à qui je dois plus qu'à tout le reste du monde ensemble : et si je puis rien tirer de mon malheureux esprit, c'est alors que j'aurai besoin de tout le vôtre pour me consoler, et ce me sera une seconde affliction plus grande encore que la première.

BILLET VI.

(Réponse[1].)

Je n'aurai jamais de secret pour vous, où il ira de votre service et de votre contentement. Je ne vous ai rien dit de l'affaire dont vous me parlez, parce que je ne voulois pas vous donner de la peine sans nécessité, et je savois que ce vous en seroit une, de céler une chose qui me pourroit être avantageuse, si elle étoit sue, vous qui avez tant de passion de m'acquérir et de me faire des amis. Je n'ai garde d'appréhender vos louanges, *neque enim mihi cornea fibra est*. Pour mes bons exemples, ils ne vous sont point nécessaires pour vous confirmer dans la vertu : c'est assez de vos bonnes inclinations. Je ne sais si celle que vous avez pour moi se peut nommer bonne ; mais telle qu'elle est, je vous prie de me la conserver toujours.

[1] Voiture apprenant qu'un M. de la ... était en un besoin d'argent, lui fit porter dans sa chambre mille pistoles qu'il le pria de garder jusqu'à l'entier rétablissement de ses affaires. Le bienfaiteur ne souffla mot de cette action ; mais l'obligé la divulgua, et elle vint aux oreilles de Costar, qui écrivit à Voiture pour le complimenter. Voyez *Entretiens*, p. 471.

BILLET VII[1].

Vous serez bien aise d'apprendre que Mlle de [Saintot?] a gagné son procès, avec dépens et restitution de fruits depuis vingt-cinq ans. J'en suis ravi, comme vous pouvez penser, moi qui regarde ses intérêts comme les miens propres et qui n'y fais point de distinction. Cependant, monsieur, ma joie n'est pas toute pure, parce que j'ai su des gens du métier que notre rapporteur a fait une très-haute injustice en ma considération, et qu'il nous a donné beaucoup plus que nous ne pouvions prétendre légitimement. Pour moi, puisque je suis cause en quelque sorte de la perte que souffriront nos parties, je suis résolu de les dédommager par quelque voie indirecte, et j'en ai trouvé des moyens que je veux vous communiquer à notre première entrevue. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que M. de ***, qui m'a fait ce qui s'appelle un tour d'ami, me croit sans doute obligé d'être le sien tant que je vivrai, et je vous avoue que je ne le puis, et que même il m'est impossible de n'avoir pas pour lui du mépris et de la haine. A la vérité, j'approuve ce que disoit un ancien, *qu'il ne voudroit pas être assis sur un tribunal où ses amis ne trouvassent pas plus d'accès et plus de faveurs que les étrangers;* et je condamne fort cet impertinent Athénien, qui, étant prêt d'entrer en charge, fit assembler tous ses amis et renonça publiquement à leur amitié : il eût bien mieux fait de renoncer à l'avarice, à l'or-

[1] *Entretiens*, p. 473.

gueil, à l'opiniâtreté et à plusieurs autres vices qu'il fit paroître pendant son gouvernement : et il est certain qu'il y a des grâces que les magistrats peuvent faire sans blesser leur honneur et leur conscience. Mais quand ils vendent nos fortunes et nos vies, ou qu'ils les sacrifient à la passion et aux intérêts des autres, alors j'en ai autant d'aversion et d'horreur que ce bon empereur qui disoit souvent : *Qu'il avoit toujours un doigt tout prêt pour crever un œil à un mauvais juge*. Et sans mentir, je suis au désespoir que le nôtre ait acquis sur moi une sorte d'obligation que je ne saurois payer sans crime, et que je ne saurois manquer de reconnoître sans ingratitude. Vous connoissez, monsieur, ce seigneur romain que Caligula fit mourir, *parce qu'il avoit plus de vertu qu'un tyran n'en peut souffrir en un sujet avec sûreté*. Quoiqu'il fût dans un besoin fort pressant, il ne voulut point d'une somme notable que lui offrit un mauvais riche de ce temps-là, et répondit à ceux qui s'étonnoient de ce refus : *Je ne veux rien devoir à un homme avec qui j'aurois honte qu'on me vît boire*. J'en dirois bien autant de M. de ***, si les choses étoient à recommencer. Conseillez-moi, monsieur; j'ai grande envie de vous entendre là-dessus.

BILLET VIII.

(Réponse[1].)

Jamais M. de *** ne me voudra tant de mal que je m'en veux à moi-même de l'avoir fâché. Je ne res-

[1] Voiture, en discutant sur un point de littérature ou d'histoire

semble pas à ce Mævius d'Horace, qui se pardonnoit avec tant d'indulgence les mêmes fautes qu'il reprenoit si aigrement dans ses amis :

Egomet mi ignosco, Mœvius inquit.

Au contraire, il s'en faut bien que les vices des autres me choquent et me déplaisent comme les miens propres; et quelque honte qu'on me fasse de mes sottises, elle n'égale point les reproches que j'en reçois de ma conscience. Je ne saurois vous dire, monsieur, comment je m'échauffai si fort hier au soir. Ordinairement mon pouls est aussi réglé à la fin de la dispute qu'au commencement; je n'en change ni de voix ni de couleur, et les contradictions éveillent mon esprit sans exciter ma colère. A n'en point mentir, j'aime un peu plus la vérité quand c'est moi qui la trouve que quand c'est un autre qui me la montre; mais, quoi qu'il en soit, je cède et me rends tout aussitôt que je l'aperçois, et souvent, dans la chaleur de la contestation, je me suis arrêté tout court, me contentant de remporter sur moi la victoire que je n'avois pu gagner sur l'opiniâtreté de mon adversaire. Depuis vingt ans que je me mêle de ce métier-là, je ne me souviens pas d'avoir hasardé une seule fois les bonnes grâces des personnes avec qui j'ai eu ces sortes de conférences. Pour ce coup, monsieur, j'ai

avec M. de ...., s'était fort échauffé, et avait usé peu modérément, à ce qu'il paraît, de ses avantages. Costar lui adressa à cet égard quelques remontrances fort justes et assez spirituellement exprimées. Voiture répond, et le regret qu'il témoigne est une nouvelle preuve de la droiture et de la bonté de son caractère. Voyez *Entretiens*, p. 479.

péché contre mes maximes, et j'en suis assez puni par le regret et la confusion qui m'en demeurent.

Je ne réponds pas aux railleries que vous faites de moi : elles seront une partie de ma pénitence, et je les souffrirai patiemment pour la réparation de ma faute. Si vous voyez M. de ***, je vous prie de le préparer à recevoir bien mes excuses et mes satisfactions. J'attends ce bon office de vous, de qui j'en reçois une infinité à toutes les heures.

BILLET IX [1].

Vous connoissez bien ce malheureux homme, qui vous dit une fois qu'il étoit Grec, et à qui vous répondites si plaisamment qu'il avoit l'œil rond, à la vérité, mais que sa bouche ne l'étoit pas comme celles des Grecs :

Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Il s'est avisé de me faire auteur d'une épître burlesque qui court depuis quelque temps, où il est parlé de *grègues chabotines* et de *nourrisson de Hollande.* En vérité, je voudrois qu'il m'eût dérobé la moitié de mes vers, et qu'il ne m'eût point donné ceux-là. J'ai toujours appréhendé cet impertinent Grec; mais je l'appréhende encore plus que jamais, puisqu'il fait de ces sortes de présents :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Mais, monsieur, croyez-vous qu'on se puisse ima-

[1] *Entretiens*, p. 183.

giner jamais que j'aie été capable d'une si haute extravagance! Cette pièce est extrêmement injurieuse et offense des personnes qui me sont sacrées et inviolables, et pour qui l'on sait que j'ai toujours eu une particulière vénération. Il ne m'est jamais arrivé de faire le moindre mot de satire ou d'épigramme contre la réputation de qui ce soit. Quelle apparence que j'eusse voulu commencer par là : *Nemo repente fuit turpissimus* : « On n'arrive pas d'abord au sommet de l'infamie, on y monte par degrés. » Néanmoins la plupart n'examinent point les choses ; et, devant eux, c'est assez d'être accusé pour être coupable. Rassurez-moi, monsieur, de la frayeur où je suis, et publiez partout où vous irez l'insolence de cette nouvelle calomnie. Vous y avez intérêt, afin que vous le sachiez : si on dit aujourd'hui que j'ai fait des vers médisants, on dira demain que vous avez fait des libelles diffamatoires, et vous aurez beau crier :

Procul a libellis nigra sit meis fama,
Quos rumor alba gemmeus vehit penna ;

il n'en sera autre chose : vous demeurerez *inchiostré* ; toute l'eau de la mer ne suffira pas pour vous laver, et il seroit plus aisé de blanchir un More. Travaillez donc, s'il vous plaît, à la justification de mon innocence, afin d'assurer la vôtre. Vous ne sauriez me faire plus de plaisir, vous de qui j'attends les plus grands et les plus solides contentements de ma vie.

BILLET X.

(Réponse[1].)

[1645.]

J'ai fait l'affaire de Mlle de Gournay; et même j'ai reçu son argent, dont j'ai donné quittance en mon nom. Je vous l'envoie, monsieur, afin qu'elle ait le plaisir de le recevoir de vos mains. Je voudrois bien que ce ne fût pas le dernier qu'elle eût en sa vie; mais je n'ose en prier Dieu, de peur qu'elle ne m'aille désavouer, et qu'elle ne juge comme moi, que les douceurs dont elle est capable en son âge ne valent pas le de-

[1] Costar étant allé voir Mlle de Gournay (voyez plus haut, p. 144), l'avait trouvée au lit, atteinte d'une fièvre qui menaçait de l'emporter en peu de jours (elle mourut en effet le 13 juillet de cette même année); cependant elle n'avait point été payée de sa pension, et M. Bartillac, sollicité par Costar, avait refusé de donner de l'argent que sur le commandement exprès de la Reine. Costar pria Voiture de s'entremettre dans l'affaire, ce qu'il fit avec son obligeance accoutumée. Voyez *Entretiens*, p. 487.

Le billet, ou plutôt la lettre de Costar, témoigne de la haute estime où la fille adoptive de Montaigne était tenue par ses contemporains : « Sans mentir, j'aurai regret à cette pauvre demoiselle, si nous la perdons. C'est une personne d'un rare mérite, et elle tient une place en France qui apparemment sera longtemps sans être remplie. Je n'entreprendrai pas de défendre ici ses patins, ni le ton de sa voix, ni quelques autres irrégularités de sa personne et de ses habits. Mais je puis dire, qu'outre la grandeur et la beauté de son esprit, elle a plus de probité, de foi, d'humanité, de justice et de véritable générosité, que n'en eurent peut-être jamais ni la Sapho des Grecs, ni la Sulpice et la Théophile des Romains. Je sais des actions d'elle que j'estime presque autant que tous ses ouvrages, et qui auroient eu plus d'admirateurs, si elle avoit eu plus de fortune et plus de rang dans le monde. »

mander. Néanmoins, peut-être que j'imagine mal les choses, et que je n'estime pas assez la satisfaction d'une bonne conscience, et les contentements de l'esprit, qui quelquefois n'est pas encore tout usé ni entièrement au bas à quatre-vingt-dix ou douze ans. . . . . . .
. . . .

Quoi qu'il en soit, monsieur, la longue vie est le supplice des femmes qui ont mis tout leur bonheur à traîner après elles une foule de captifs et d'adorateurs; mais M[lle] de Gournay n'est pas de ce nombre, elle a des avantages plus durables et plus solides, et une sorte de beauté qui se défend bien mieux des années. Vous n'avez rien dit d'elle dont je ne sois fort persuadé; et si vous entreprenez quelque jour de faire son oraison funèbre, je m'offre à vous fournir des mémoires. Pour le doute que vous me proposez, il ne reçoit point de doute, à mon avis; vous et Montaigne avez raison: Martial a imité ceux que les Romains appeloient *mangones*, qui, pour rendre plus beaux les jeunes enfants qu'ils vendoient, les faisoient eunuques : *formæ puerorum, virilitate excisa, lenocinabantur*. Je perdrois beaucoup, si vous ne vouliez plus disputer avec moi, et je vous dirois comme cet orateur chagrin de Sénèque : *Dites quelquefois non, afin qu'il paroisse que nous soyons deux*. Il ne pensoit pas être en compagnie, si on ne le contredisoit. Quoique je ne sois pas tout à fait de même, quand je suis avec vous, il est certain que vos contradictions me plaisent davantage que vos complaisances. L'exemple de Troïlus et des autres ne doit point vous faire peur : aussi ne vous en servez-vous, que pour me faire la guerre. Cela n'est pas

beau pourtant de vous divertir à mes dépens, et de vous réjouir de mes fautes. Pour vous en punir, je tâcherai de vous ôter ces sortes de joie, encore que vous soyez la personne du monde à qui j'en désire le plus et de meilleur cœur.

BILLET XI[1].

Je viens d'apprendre que vous aviez été volé cette nuit dans le Cours, en revenant de Saint-Cloud. Je m'imagine que vous vous êtes laissé fouiller doucement et paisiblement, comme un petit mouton qui se laisse tondre. C'est avoir bien du pouvoir sur soi, et je ne saurois assez louer une semblable modération. Un autre, pour défendre sa bourse, auroit hasardé sa personne; vous en avez usé avec bien plus de sagesse, et il paroît que vous vous possédez admirablement. Vous avez voulu réserver votre valeur en une occasion plus importante, et n'avez pas eu l'imprudence, pour faire paroître une de vos vertus, de mettre en danger toutes les autres. Aussi bien votre courage n'eût point paru dans les ténèbres; et quel dommage que de si belles actions se fussent passées sans témoin !

Degne d'un chiaro sol, degne d'un pieno
Teatro opre sarian si memorande.

Au point qu'on vous fit cet outrage,
Le dieu de Seine étoit dehors
A regarder sur le rivage
La lune qui luisoit alors :
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure.

[1] *Entretiens*, p, 495.

En conscience, monsieur, n'en fîtes-vous pas à peu près autant que le dieu du fleuve? Ne vous cachâtes-vous point dans une des portières du carrosse? ou du moins n'est-il pas vrai que vous vous enveloppâtes la tête de votre manteau, comme fit Jules César pendant qu'on l'assassinoit? Vous aimez tant ce héros, que je ne doute point que vous n'ayez voulu l'imiter. Mais enfin, monsieur, combien vous en coûte-t-il? Vous êtes sujet à porter sur vous une partie de votre argent. Ces honnêtes gens ont-ils eu la courtoisie de vous en laisser un peu? Dans l'appréhension que j'ai qu'ils aient manqué à cette civilité, je vous envoie cent pistoles, et vous en garde encore deux fois autant, en cas de besoin. Au reste, ne trouvez pas étrange que je rie avec vous de cet accident; ceux qui me l'ont conté ce matin, m'ont assuré que vous vous en portiez fort bien, et même que, dans un péril si évident, vous n'aviez pas eu la moindre émotion de crainte. Je l'avois toujours bien jugé que vous étiez un vrai Tancrède :

Se non teme Tancredi, il petto audace,
Non fe natura di timor capace.

En passant, ou plutôt pour passer à un autre discours, et vous laisser en paix, comme vous y avez laissé les filous, trouvez-vous que le Tasse ait gardé la mesure qu'il falloit, de faire Tancrède incapable de toutes sortes de peur, à la vue même de tout ce que l'Enfer a de plus horrible? Et, au contraire, que dites-vous de Virgile, chez qui Énée est saisi d'une telle frayeur dans une tempête, que le frisson lui en prend, et qu'un glaçon lui court par tout le corps?

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.

J'ai bien de plus grandes difficultés à vous proposer; mais c'est assez vous tourmenter pour aujourd'hui.

BILLET XII [1].

Premièrement et devant toutes choses, mandez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de votre santé; si vous pourrez ce soir vous tenir assez bien en carrosse pour venir au Cours.

Secondement, prenez la peine de me faire chercher une lettre que vous écrivîtes autrefois en un âge où vous pouviez dire : *Excusez mon duvet*, avec autant de raison que M. *** le disoit en chaire. Il est parlé là dedans de l'amour d'un grand ministre, et vous lui appliquez ces vers d'Ovide :

Quique omnia amare debet
Leucothoen spectat, etc.

Tiercement, je voudrois bien aussi voir une autre lettre, où vous traitez, qui est le plus misérable de l'avare ou du prodigue, et plaidez la cause de l'un et de l'autre en avocat général.

Quartement (pour parler comme le cardinal Duperron et pour l'imiter de la sorte que je le puis), je voudrois bien que nous dînassions demain ensemble dans ma chambre ou dans la vôtre : je vous en laisse le choix. Néanmoins j'aimerois mieux que ce fût chez moi, parce que j'ai besoin de faire un peu de diète. J'aurois été ce matin vous dire toutes ces choses de conséquence, si notre malheureuse horloge ne m'eût

[1] *Entretiens*, p. 503.

trompé et n'eût donné dix heures, qu'il en étoit onze et demie. Il est vrai que c'est moi qui suis le malheureux, et non pas elle, puisque j'ai fait en cela une perte dont il n'y a que vous seul qui me puisse racquitter.

BILLET XIII[1].

Étant obligé de vous quitter pour un peu de temps, je vous laisse en ma place cette harangue de M. le maréchal de Schomberg que vous m'aviez demandée, et qui vous dira de plus belles choses en un quart d'heure que je ne vous en dirois en un an. Pour continuer à faire plus que vous ne désirez et à passer vos espérances, j'ai mis dans un autre paquet deux discours de M. de ***, à la charge que vous m'écrirez votre sentiment de tout cela par un laquais que je vous dépêcherai exprès dans deux ou trois jours. Mon petit voyage n'en durera que huit justement; je serai à vous, ou, pour parler plus proprement, auprès de vous, le neuvième au soir. J'ai tant d'intérêt à vous tenir de semblables paroles, que je n'ai garde d'y manquer. Pour empêcher mon retour à jour nommé, il faudroit au moins que je fusse bien malade.

BILLET XIV[2].

Enfin l'aposthume a crevé. Mlle de *** n'a pu retenir davantage son ressentiment; elle a écrit à son déloyal *tout ce que fait dire la rage,* etc. Mais je ne

[1] *Entretiens*, p. 532.
[2] *Ibid.*, p. 537.

pense pas que jamais enragé ni enragée ait dit de plus belles choses. Il faut nécessairement que la meilleure partie de son esprit soit dans sa bile, puisqu'en émouvant cette humeur on éveille sa vivacité. N'est-ce point comme cet orateur romain (comment est-ce qu'il s'appelle, vous qui savez tout par nom et par surnom?) que ses adversaires n'osoient fâcher, parce qu'il disoit le diable quand il étoit en colère, comme si cette colère eût été une possession ou une de ces fureurs que les dieux inspiroient aux poëtes et aux devins? Vous jugerez, monsieur, de celle de notre demoiselle : car elle a voulu que je visse sa lettre et que je vous en fisse part. M. *** veut aussi que je vous envoie ses vers latins, et que je vous die qu'il n'estime pas tant que nous faisons, vous et moi, ceux de M. Faramus. Que je serois trompé, si son autorité vous faisoit rien rabattre du prix où vous les avez mis! Je ne suis guère satisfait de cet homme. Il m'est arrivé de lui faire voir deux ou trois choses qui ne me plaisoient pas dans son élégie; et au lieu de se servir de son esprit pour les corriger, il s'en est servi pour les défendre avec tant d'opiniâtreté et tant d'aigreur que j'en ai eu quelque honte. J'ai mieux aimé lui céder et me montrer le plus sage, à l'exemple de Quintilius d'Horace :

Quintilio si quid recitares, etc.
Si defendere delictum quam vertere malles,
Nullum ultra verbum aut operam insumebat inanem,
Quin sine rivali, teque et tua solus amares.

Pour moi, je serois bien marri qu'on me pût reprocher ce renversement de cervelle, d'aimer mes fautes, et

d'aimer moins en même temps celui qui me les auroit découvertes. Vous êtes l'homme du monde le moins sujet à ce défaut; et la déférence que vous rendez en cela au jugement de vos amis est une des qualités que j'estime autant en vous, et qui m'oblige le plus d'être, comme je suis, votre très-passionné et très-fidèle serviteur.

BILLET XV.

(Réponse[1].)

Je vous demande pardon du mal que je vous ai fait, quoiqu'à bon dessein et à bonne intention. Je vous avois proposé une chose dont j'espérois que vous recevriez du divertissement et du profit en même temps. A l'avenir, je ne vous convierai plus de rien ouïr ni de rien lire que je ne vous en aie fait l'essai, de peur que vous n'en soyez empoisonné. Ce n'est pas parler improprement, car vous savez le mot de Catulle : *suffenum omnia colligam venena*. Or, il y a des *suffènes* de toutes sortes, des poëtes et des orateurs, et des orateurs sacrés aussi bien que des profanes, qui adorent les ouvrages de leurs mains, qui sont des estimateurs injustes et des amoureux aveugles de tout ce qu'ils font. Il faut que cet homme dont vous me parlez soit étrangement insupportable, puisque vous ne l'avez pu souffrir, et puisqu'il a mis à bout une patience infinie et épuisé une complaisance que je ne croyois pas moins inépuisable que la

[1] *Entretiens*, p. 542. — Costar, à la recommandation de Voiture, était allé entendre un sermon qui lui avait fort déplu.

science de ce jurisconsulte, qui est appelé « un puits qui n'a point de fond, *puteus sine fundo.* » L'importance est que la vérité n'est pas à toute heure dans ce puits-là, comme dans celui de Démocrite, au lieu que je suis obligé de rendre ce témoignage de vous, que vous voulez toujours plaire et ne voulez jamais mentir. Vous voyez, monsieur, que je tâche par mes douceurs à vous faire passer l'amertume que vous a laissée ce méchant sermon, que vous comparez si plaisamment aux *histoires amères* d'un récitateur cruel, s'il en fut jamais en Libye. Pour vous ôter tout à fait ce mauvais goût, si vous voulez, nous irons cet après-dîner entendre M. de Lingendes. S'il ne vous remet en appétit, je ne sais point de meilleure invention de vous guérir; au moins en faudroit-il chercher hors du royaume.

BILLET XVI.

(Réponse[1].)

Vous m'écrivez de très-belles choses, et m'en apprenez de très-curieuses; mais quand vous m'exhortez, par l'exemple de mes confrères les beaux esprits, à travailler aux autels qui sont dus à la gloire de Son Éminence, il me semble que je vois Trébanius qui dit à Horace :

Aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus;

[1] Costar avait écrit à Voiture pour l'engager à composer des vers en l'honneur de Richelieu. Celui-ci s'en excuse fort adroitement, comme on voit.

à quoi vous trouverez bon que je réponde ce qui est ensuite :

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt, neque enim quivis, etc.

Pour vous dire la vérité, M. le cardinal, après s'être mis au-dessus de l'envie, s'est mis au-dessus des louanges. Dans la doctrine d'Aristote, il est ridicule de louer les dieux, et ils demandent de nous quelque chose de meilleur et de plus grand. Il en est de même des hommes divins : ils sont dignes de notre admiration, et nos louanges sont indignes d'eux. J'approuve fort ce que dit le jeune Pline à son empereur : « Ce seront les annales qui rendront des honneurs immortels à votre nom : *Te æternus honor annalium colet.* » Et ailleurs : « Il n'est point de meilleur panégyrique de votre prince qu'une fidèle histoire de ses actions : *Optime illum laudaveris, si narraveris fidelissime.* » Les derniers efforts de la poésie, toutes nos stances et nos odes, serviront davantage à faire paraître l'esprit des poëtes que la vertu de leur héros. Et puis, monsieur, le nôtre n'est pas de l'humeur d'Alexandre, qui récompensa avec tant de magnificence, et si peu de jugement, des vers « mal faits et mal nés, *incultos et male natos*, » que Cherilus avoit composés pour lui.

Il ne ressemble pas non plus au Jupiter des païens, qui laisse louer sa divinité à qui le veut entendre, et qui souffre que toutes les bouches indifféremment lui chantent des hymnes :

Juppiter ingeniis præbet sua numina vatum,
Seque celebrari quolibet ore sinit.

Au contraire, on peut dire à M. le Cardinal ce que

disoit à Auguste un homme qui savoit aussi bien faire la cour que faire des vers :

Sed neque parvum
Carmen, majestas recipit tua.

Cela étant, monsieur, souffrez, s'il vous plaît, que je demeure dans un silence religieux, et ne soyez pas si injuste que de m'en aimer moins.

BILLET XVII

Si vales bene est. Ego autem vereor ut valeas : heri enim si non ægro, at certe anxio animo domum te recepisti. Neque ego mehercule sine molestia eram, quando te felicitatis meæ et conscium et autorem, in his ærumnis videbam versari. Scio quam morosi sint qui amant, et quam omnibus vel minimis offensis obnoxii. Sed si te novi, is es, qui citissime sanari potes. Fortassis quidem jam hæc nox, et Catullus tuus tibi dedit consilium, et, ut destinatus obdures, suasit. Quomodo igitur te habeas, qua mente sis, tranquilla aut sollicita, vigilarisne lassus, an naso tantum vigilaris, fac me certiorem. Ego, mi Costarde, tibi persuadeas velim, me a nullo plus velle amari, quam a te, et, si ita placet, mandaturum huic inimicæ nostræ (quidni enim mea est, si tua?), ut res suas sibi habeat. Tu quid velis vide, et me ama.

Je vous supplie de corriger ce thème, et de me dire franchement si, de la sixième où vous m'avez vu ces jours passés, je puis monter à une plus haute classe. Je suis, votre, etc.

[1] Ecrit trois jours après que M. Costar se fut moqué de quelques fautes que l'auteur avait faites en parlant latin à un ambassadeur. (*Note de Pinchêne.*)

LETTRES AMOUREUSES

---

1. — A MADAME ***.

Il faut croire que les procès vous plaisent bien fort, puisque vous ne sauriez vous empêcher d'en faire sans cesse à la personne que vous aimez le mieux, et à un misérable qui fait aujourd'hui pitié à tout le monde, si ce n'est à vous. J'attendois de la consolation de vos lettres; je n'en ai ouvert pas une qu'avec une espérance certaine de trouver ma guérison dedans. Cependant il s'est trouvé qu'elles m'ont toujours laissé plus triste que je ne l'étois avant que de les avoir reçues, et que, depuis tant de jours que je ne vous vois point, ma fièvre ni les douleurs qui m'ont ôté le sommeil ne m'ont pas fait tant de mal que vous. Si j'étois de votre humeur, j'aurois de quoi entretenir longtemps ce commerce de plaintes perpétuelles, et nous nous écririons tous les jours un poulet pour nous quereller. Mais j'avoue que c'est un style auquel je ne me plais pas tant que vous, et puisque vous ne me donnez pas sujet de vous rien mander de plus agréable, je ne vous puis rien dire à cette heure, si ce n'est adieu.

2. — A LA MÊME.

C'est chez vous qu'il faut que je cherche tout ce que

vous prie de m'excuser si je refuse quelque chose de vous : car je crois que vous serez bien aise que je n'en aie que faire. C'est peu que je vous aime, et que je vous aime plus que moi-même : car vous le méritez trop, et le plus ingrat homme du monde en feroit autant que moi. Mais si pour quelque chose vous me devez savoir gré, c'est de ce que je n'aimai et n'aimerai rien jamais que vous, et que je vous réponds du passé et de l'avenir avec autant d'assurance que du présent; et que vous jugeant seule au monde digne d'amour, je vous ai remis entre les mains un esprit libre et généreux, qui n'a jamais daigné servir que vous et qui ne reconnoîtra jamais d'autre maîtresse. Eh! pourquoi ne vous en puis-je envoyer le portrait, aussi bien que de mon visage? Il vous sembleroit bien plus beau que l'autre. Sans doute, vous le regarderiez plus volontiers. Je sais bien que vous y verriez beaucoup de traits qui vous plairoient, et que vous y remarqueriez des beautés que je ne vous puis dire : car quand il n'y en auroit point d'autres, au moins vous y verriez les vôtres, mieux peintes que nulle part ailleurs, et tout auprès vous y apercevriez la vérité de ce que je vous dis, si entière et si naïve, que cette vue ne vous seroit guère moins agréable. Mais puisque cela ne se peut, et qu'il n'y a point de peintre pour cela, je vous enverrai celui que vous me demandez. Je faisois difficulté d'y faire commencer sitôt : car cette absence m'a tellement changé, que si l'on me tire bien, je ne serai pas reconnoissable. Il est vrai que c'est peut-être de la sorte que vous m'aimerez le mieux, et que, pour vous sembler moins beau,

vous ne m'en trouverez pas moins agréable. Ne grondez donc plus, je vous le donnerai. Mais encore une fois, ne grondez donc plus, et que vos lettres soient toutes bonnes, comme elles sont toutes belles. Ce n'est pas assez que j'aie écrit à Mme ***, et elle mérite bien quelque chose de meilleur que cela. Mandez-moi quoi, je vous en prie : car autrement j'y serois empêché, et possible je choisirois mal. Mais que je suis content du poulet que je lui ai donné, puisque cela vous a fait dire : J'y ai bonne part à mon...! Aussi vous en remercié-je pour... Hélas! que vous êtes aimable, et que vous avez tort, après cela, de douter qu'un homme dont vous avez bonne opinion puisse jamais rien aimer que vous! Allez, vous êtes une méchante! et je vous ferois encore bien des reproches là-dessus. Mais la nuit est plus qu'à demi passée, et je ne vous puis dire adieu. Je m'en vais l'achever, sans doute avec moins de repos que je ne l'ai commencée, si ce n'est que cet entretien du soir me donne quelque bon songe. Hélas! il y a déjà plus d'un mois.....

4. — A MADAME ***.

[162...]

Vous savez vous défendre de si bonne grâce que je ne feindrai plus de vous accuser, et si d'aventure jusques ici je l'ai fait injustement, vous ne devez pas vous en plaindre, ni moi m'en repentir, puisque cela a fait naître un si bel effet, et qu'il vous en est revenu tant de gloire et à moi tant de contentement. Je fus ravi hier quand je vis une page et demie écrite de votre main. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été

si content, ni d'avoir vu tant de belles choses ensemble; et, pour vous dire le vrai, la plus grande marque que je voie en vous de n'être pas coupable, c'est de ce que vous traitez si doucement vos accusateurs, et que vous faites tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié de ce que vous m'avez écrit pourroit justifier la plus criminelle personne du monde, et l'innocence même ne me sembleroit pas si belle ni si aimable que la défense que vous donnez à vos fautes. Après cela, vous pourrez faire prendre à ma créance tel parti qu'il vous plaira : car tant que vous parlerez ainsi, ce ne sera plus la vérité qui sera la plus forte chose du monde, et votre éloquence lui ôtera cette qualité. Je remets donc toutes mes opinions entre vos mains. Celles que je tenois les plus vraies me sembleront les plus injustes, si vous ne les approuvez pas. Je croirai, si vous voulez, que votre religion est meilleure que la mienne; que le roi n'a point de plus fidèles sujets que ceux de La Rochelle; qu'il seroit plus expédient pour le bien de l'État d'abattre la citadelle de Metz que le bastion de l'Évangile, et que mon affection n'est guère plus grande que la vôtre; mais je croirai toujours, et cela quand vous ne le voudriez pas, que vous n'avez pas au monde votre pareille, et qu'on ne vous sauroit assez aimer. Adieu.

5. — A MADAME ***.

Vous ne fîtes jamais une si bonne lettre que la dernière que j'ai reçue de vous, et ce qui m'a empêché

d'y répondre plus tôt, c'est que j'ai employé à la lire tout le loisir que j'ai eu depuis : encore ne m'en puis-je lasser, tant j'y trouve de gentillesses de tous côtés. Sans mentir, je ne voudrois pas n'avoir point été absent de vous à l'heure que vous l'avez écrite : car cela m'eût empêché de recevoir ce contentement, et je doute si votre présence m'en eût pu donner un plus grand. Ce carême-prenant, que vous dites que vous espérez après Pâques, m'a beaucoup plus réjoui que celui qui est passé ; et sur la fin, vous me reprochez si doucement ma négligence et vous ajoutez si à propos : *J'aime mieux dire comme vous* ; *mandez-moi ce qu'il coûtera,* que je ne crois pas que vous ayez jamais rien dit de si bonne grâce. M. *** (pardonnez-moi si je vous le dis), mais il falloit que vous fussiez en bonne humeur, et, en vérité, vous me faites bien glorieux de me dire que nous nous rencontrons en nos pensées, puisque vous rencontrez si bien aux vôtres. Mais puisque cela est, vous n'en eûtes que de bien gaies ces jours passés, et vous ne vous êtes entretenue que de belles imaginations : car, pour moi, il y a longtemps que je n'ai vu les miennes en un état si plein de repos et de tranquillité, et j'ose encore dire, de contentement. Peut-être qu'en la fortune où je suis, il me sied mal de parler ainsi, et que je ne devrois être capable de rien de tout cela, puisque je ne vous vois point. Mais excusez-moi, s'il vous plaît, je n'ai pu m'empêcher d'être content, après avoir reçu votre dernière lettre ; et de plus, j'ai vu depuis quatre jours un homme qui m'a dit tant de bien de vous, que de longtemps je ne saurois être triste. Ce fut M. ***, afin

si content, ni d'avoir vu tant de belles choses ensemble; et, pour vous dire le vrai, la plus grande marque que je voie en vous de n'être pas coupable, c'est de ce que vous traitez si doucement vos accusateurs, et que vous faites tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié de ce que vous m'avez écrit pourroit justifier la plus criminelle personne du monde, et l'innocence même ne me sembleroit pas si belle ni si aimable que la défense que vous donnez à vos fautes. Après cela, vous pourrez faire prendre à ma créance tel parti qu'il vous plaira : car tant que vous parlerez ainsi, ce ne sera plus la vérité qui sera la plus forte chose du monde, et votre éloquence lui ôtera cette qualité. Je remets donc toutes mes opinions entre vos mains. Celles que je tenois les plus vraies me sembleront les plus injustes, si vous ne les approuvez pas. Je croirai, si vous voulez, que votre religion est meilleure que la mienne; que le roi n'a point de plus fidèles sujets que ceux de La Rochelle; qu'il seroit plus expédient pour le bien de l'État d'abattre la citadelle de Metz que le bastion de l'Évangile, et que mon affection n'est guère plus grande que la vôtre; mais je croirai toujours, et cela quand vous ne le voudriez pas, que vous n'avez pas au monde votre pareille, et qu'on ne vous sauroit assez aimer. Adieu.

5. — A MADAME ***.

Vous ne fîtes jamais une si bonne lettre que la dernière que j'ai reçue de vous, et ce qui m'a empêché

d'y répondre plus tôt, c'est que j'ai employé à la lire tout le loisir que j'ai eu depuis : encore ne m'en puis-je lasser, tant j'y trouve de gentillesses de tous côtés. Sans mentir, je ne voudrois pas n'avoir point été absent de vous à l'heure que vous l'avez écrite : car cela m'eût empêché de recevoir ce contentement, et je doute si votre présence m'en eût pu donner un plus grand. Ce carême-prenant, que vous dites que vous espérez après Pâques, m'a beaucoup plus réjoui que celui qui est passé ; et sur la fin, vous me reprochez si doucement ma négligence et vous ajoutez si à propos : *J'aime mieux dire comme vous* ; *mandez-moi ce qu'il coûtera,* que je ne crois pas que vous ayez jamais rien dit de si bonne grâce. M. *** (pardonnez-moi si je vous le dis), mais il falloit que vous fussiez en bonne humeur, et, en vérité, vous me faites bien glorieux de me dire que nous nous rencontrons en nos pensées, puisque vous rencontrez si bien aux vôtres. Mais puisque cela est, vous n'en eûtes que de bien gaies ces jours passés, et vous ne vous êtes entretenue que de belles imaginations : car, pour moi, il y a longtemps que je n'ai vu les miennes en un état si plein de repos et de tranquillité, et j'ose encore dire, de contentement. Peut-être qu'en la fortune où je suis, il me sied mal de parler ainsi, et que je ne devrois être capable de rien de tout cela, puisque je ne vous vois point. Mais excusez-moi, s'il vous plaît, je n'ai pu m'empêcher d'être content, après avoir reçu votre dernière lettre ; et de plus, j'ai vu depuis quatre jours un homme qui m'a dit tant de bien de vous, que de longtemps je ne saurois être triste. Ce fut M. ***, afin

Nous verrons reverdir ensemble les palissades de la Tuilerie, où nous nous sommes promenés six mois auparavant, et le premier rossignol que vous entendrez chanter vous avertira de ma venue. Que cette pensée m'en donne de belles, et que j'ai de regret de vous quitter sitôt là-dessus! Mais il faut que je ferme ce discours et ma lettre, et que je réserve quelque chose à vous conter en ce temps-là. Et pourtant, quand je n'aurois rien à vous dire, je ne laisserois pas d'avoir de quoi vous entretenir longtemps. Songez, M. ***, comment cela se peut entendre, et recevez quand et quand mille baisers que je vous donne en vous disant adieu.

6. — A MADAME ***[1].

Madame, quittons le noir, je vous en prie, ou, s'il faut que nous soyons en deuil, que ce ne soit que pour notre absence. J'ai reçu vos excuses avant que vous les eussiez faites, et vous devez penser que je ne croyois pas que vous eussiez failli, puisque j'avois eu le courage de vous accuser. J'ai cherché mieux que vous tout ce qui faisoit à votre décharge, et, pour dire le vrai, ma cause étoit trop mêlée avec la vôtre, et j'avois trop d'intérêt en votre innocence, pour ne la pas bien défendre : car si vous eussiez été trouvée coupable, j'en eusse eu la peine le premier, et personne n'en eût été puni si cruellement que moi. Mais

[1] *Mss. de Conrart*, t. XIV, in-4, p. 685. — J'ai suivi pour cet en-tête la leçon du manuscrit : les éditions portent *à Florice*, qui est évidemment un nom de guerre.

de plus, j'ai une trop haute opinion de ma fortune et de votre courage, pour douter que l'un ou l'autre puisse tomber si bas. Il est indigne de vous et de moi de craindre qu'une affection si bien jointe se démente en quelque sorte, et c'est un crime entre nous deux d'imaginer seulement qu'il soit possible. Si l'un de ces deux, dont je vous ai fait des reproches, avoit attendu le jour en votre chambre, je croirois que vous eussiez voulu prendre une nuit tout entière pour le quereller; et quand je l'aurois vu entre vos bras, je penserois que je vous aurois prise pour une autre, ou que vous l'auriez pris pour moi. Enfin, je me défierois plutôt de la fidélité de mes yeux que de la vôtre, et je me persuaderois plus aisément d'avoir été trompé d'eux que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera jamais rêver, et quand ils auroient été un siècle entier avec vous; je ne croirois pas que vous eussiez été un quart d'heure avec eux. Mais encore, dites-moi, après que le premier s'en fut allé, demeurâtes-vous seule avec l'autre, et votre femme de chambre ne monta-t-elle pas aussitôt? Sont-ils sortis à ce voyage d'auprès de vous aussi satisfaits que les autres fois? Et leur avez-vous encore laissé toutes ces belles espérances, avec lesquelles seules je les tiens plus riches que s'ils possédoient tous les autres biens du monde? Je m'informe curieusement de toutes ces particularités : car je sais bien qu'elles ne me peuvent être que bien agréables, et sans doute cette entrevue me donneroit plus de sujet de contentement que de plainte, si j'en avois une parfaite connoissance. Mais cependant ils

vous virent, tandis que j'étois à trente lieues de vous, et au même temps que je me trouvois seul en ma chambre à plaindre cette absence, ils étoient dans la vôtre et vous entendoient parler; peut-être même qu'ils vous ont vue rire, et que vous donnâtes sujet à l'un d'eux d'avoir cette nuit-là quelque agréable songe. Ah! Florice, que c'est une traîtresse passion que la jalousie, et qu'elle se glisse aisément en nous au-dessus de notre raison! Je sais bien que vos erreurs passées vous obligent à de fâcheuses conséquences, et que vous êtes contrainte de faire beaucoup d'actions contre votre cœur et le mien, si vous ne voulez faire courre fortune à une chose que vous tenez bien chère. Mais si vous saviez quel coup cela me donne, et combien ces pensées me touchent, peut-être qu'une autre fois vous mettriez toute autre chose au hasard plutôt que ma vie. Et après cela, vous me reprochez que je n'ai pas été assez diligent à vous envoyer mon portrait! En vérité, voudriez-vous que je fusse arrivé pour faire un tiers avec ces deux, et que j'eusse été présent pour être témoin des contentements qu'ils recevoient auprès de vous? Sans mentir, je ne crois pas même que ma peinture l'eût pu souffrir, et c'eût été me faire mourir en effigie. Encore je pense que j'en eusse senti quelque chose d'ici, et sans doute j'en fusse tombé en langueur, comme ceux que l'on tue de cent lieues loin en ne piquant que leur image. Mais quand cette considération-là n'y seroit point, vous ne devriez pas souhaiter de voir mon portrait en l'état où les premiers jours de cette absence m'avoient mis. Il n'y a pas d'assez mauvaises

couleurs dans toutes les peintures pour représenter celle que la tristesse m'avoit donnée, et je ne vois pas qu'il y eût apparence de peindre au vif un homme qui étoit plus que demi mort. Vous en eussiez trouvé un autre que celui que vous aviez vu si content auprès de vous; et si l'on m'eût bien peint, vous ne m'eussiez pas reconnu; car à moi-même je n'étois pas reconnoissable, et à peine pouvois-je passer pour une mauvaise copie de celui que j'étois il y a quelque temps. Mais j'espère que bientôt vous me verrez plus riant et plus gai : car je commence à me rasseréner le visage, et si le peintre n'y oublie rien, vous y verrez une espérance de vous aller trouver bientôt après mon portrait. Disposez-vous aussi de me recevoir plus gaiement, et que les recommandations de la demoiselle au bon esprit ne vous en empêchent pas, si vous jouissez encore du vôtre. Je ne lui envoyai pas mes baise-mains, mais je vous renvoyai ceux qu'elle m'avoit faits par trois différentes personnes; et je ne l'eusse pas entrepris, si je n'eusse craint de vous offenser, en retenant quelque chose d'elle. Encore en eussiez-vous été avertie, si je n'eusse eu peur de vous ennuyer un quart d'heure par un fâcheux ressouvenir comme celui-là; et la même considération qui vous a empêchée de me dire cette autre nouvelle, que j'ai sue d'ailleurs, m'a fait taire de celle-ci. Mais puisque nous savons tout l'un de l'autre, et que le mauvais démon qui nous sépare veut encore nous rendre présentes toutes celles de nos actions qui nous peuvent offenser, je vous prie, trompons sa malice, et le prévenons en cela. Les choses auront un tout autre visage, quand

nous les saurons par nous-mêmes, et pour moi je vous jure qu'il ne m'échappera jamais rien qui en apparence vous puisse fâcher, dont aussitôt je ne me confesse à vous. Promettez-moi le même, je vous prie, et me dites comment vous avez pu savoir que j'eusse fait des recommandations à personne, et par quel chemin vous avez trouvé celui qui m'avoit appris les nouvelles dont je me suis plaint à vous: car, sans mentir, j'en suis en peine. Pour moi, je crois que vous avez quelque génie auprès de moi, qui vous donne avis de ce qui s'y passe; mais puisqu'il vous dit tout, demandez-lui si je vous aime, et qu'il vous dise combien de fois je soupire tous les jours pour vous.

7. — A MADAME ***[1].

C'est sans doute une menace, et qui étonneroit un plus résolu que moi; mais tant que vous me menacerez de la sorte, j'avoue que je ne saurois vous craindre, et je serai assez hardi pour me trouver après dîner où vous commandez, quelque malheur qui m'en puisse arriver. Je sais bien que votre logis n'est pas un lieu de sûreté pour moi, et que sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'hui de qui je doive craindre tant de mal que de vous; mais au moins souvenez-vous, s'il vous plaît, de ne me laisser pas souffrir trop longtemps. Si vous voulez devenir bonne, comme vous dites, commencez à l'être en cette occasion. Et sans mentir, l'obéissance aveugle que je vous rends vous y

[1] *Mss. de Conrart*, p. 485.

oblige en quelque sorte, et la franchise avec laquelle vous voyez que je me remets entre vos mains. Quoique je connoisse bien à quoi vous me destinez, je veux néanmoins rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous désirez qui le soit à mes dépens, et je vous promets que je tiendrai son affection secrète, et sans en tirer aucune vanité; mais je ne sais si je me pourrai taire de votre confidence.

8. — A LA MÊME [1].

C'est le vrai moyen de redoubler mes peines que de me faire entendre que vous en avez; et moi qui jusqu'ici ai supporté les miennes avec tant de patience, je doute si je pourrai souffrir les vôtres. Mais de quelque sorte que ce soit, je ne puis trop endurer, puisque c'est pour l'amour de vous; et les deux mots, que dans votre billet vous avez ajoutés hors du rang des autres, me doivent tout rendre supportable et me feroient courir gaiement au martyre. Je crois que vous-même n'en doutez pas, et que vous êtes assez assurée de ma résolution, puisque, après m'avoir averti du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moi-même j'aille le recevoir, et qu'après dîner je me rende volontairement en un lieu où mes peines doivent être redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à un autre, et feroit songer un plus sage que moi à se mettre en sauveté; mais quelque péril que j'y voie, il n'y a pas de moyen de ne vous pas obéir, ni qu'ayant l'honneur

[1] *Mss. de Conrart*, p. 486. — Cette lettre est jointe à la précédente sur la copie de Conrart.

de vous connoître si bien que je fais, je me puisse empêcher d'être, votre, etc.

9. — A LA MÊME [1].

J'ai oublié tout ce que je devois dire à la [dame] avec qui vous me vouliez accorder, et si je vous assure que ce n'est pas pour avoir dormi depuis. Je suis fâché de n'avoir pas eu plus de soin d'une personne qui m'avoit été recommandée de si bonne part, et que, ne lui pouvant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu davantage en ma mémoire : c'est la partie de mon âme dont je lui pouvois le plus justement faire part : car c'est celle qui est la plus contraire au jugement, et qui a le soin des choses passées. Mais si je lui dis quelque chose d'obligeant après dîner, elle ne se pourra pas plaindre que je ne lui parle que par cœur ; et je sens le mien si éloigné de tout ce que j'ai à lui dire, que, si vous ne me secourez tantôt, vous verrez que je ne saurai pas, non plus que vous, ni les mots ni les temps. Mais plût à Dieu que vous ne sussiez pas celui de votre partement, et que vous ne m'en puissiez encore aujourd'hui rien apprendre : car, sans mentir, je n'ai pas l'esprit assez fort pour en souffrir seulement l'imagination, et cette pensée étouffe en moi toutes les autres. Quand je songe que demain vous ne serez plus ici, je trouve étrange qu'aujourd'hui je sois en vie, et je suis prêt d'avouer avec vous qu'il y a de l'affectation [2] en cet amour que je fais paroître, quand je pense que je respire encore, et que ce dé-

[1] *Mss. de Conrart*, p. 187.

[2] *Var.* De la fiction.

plaisir n'achève pas de me tuer. D'autres ont perdu la parole, et se sont confinés aux solitudes de la Thébaïde pour de moindres malheurs que le mien ; mais si j'avoue que je ne pourrois m'aller plaindre de mon mal si loin de vous, je suis, ce me semble, excusable de n'aller pas chercher un ermitage aux déserts d'Égypte, puisque j'espère trouver place en celui que vous allez bâtir. Il n'y a que cette espérance qui me puisse arrêter au monde, et ma vie ne tient plus qu'à cette pensée. Je ne sais pas si tout ce que je dis ici est dans les bornes de l'amitié passionnée ; mais vous ne pouvez dire que je parle à vous trop clairement, vu que vous pouvez toujours donner deux sens à toutes mes paroles, ni vous plaindre si je ne vous écris pas dans les termes que vous désirez, puisque je n'ai pas vu encore celui qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'est permis de faillir, et que je puis dire quelque chose de mes sentiments, je vous jure, avec la même affection que je fis hier, que la seule folie que je ferai au monde, ce sera d'aimer toujours la plus aimable qui fut jamais, et que je veux bien avoir votre haine dès le jour que vous aurez mon amitié.

10. — A LA MÊME[1].

Je sens bien que la fin de mes jours approche, et que je suis à la veille du plus grand malheur qui m'arrivera jamais : cependant je trouve mon esprit en un état plus tranquille que je n'eusse osé l'espérer, et au milieu de mille pensées qui m'affligent, j'en trouve en-

[1] *Mss. de Conrart*, p. 489.

core quelqu'une qui me console. Dans l'étonnement où je suis, je ne puis voir la cause d'un événement aussi extraordinaire; mais je connois bien que vous produisez en mon âme, je ne sais par quels moyens[1], des effets dont je ne vois pas la cause, et que vous faites que mon cœur se réjouisse, sans que mon esprit sache pourquoi. Tant y a que je suis aussi résolu de mourir, que s'il me restoit quelque chose à espérer après cela; et quelque cruelle que soit la mort que va me donner votre absence, je suis préparé à la souffrir, comme si c'étoit un passage à une meilleure vie. Il me déplaît seulement que cette personne à qui vous me prêtez quelquefois ne me permette pas d'achever mes jours en repos, et que je sois contraint de partager entre vous et elle les dernières heures qui me restent. Cela me persuade ce que je n'avois pu encore bien croire: que nous voyons tous à l'heure de la mort notre bon et mauvais ange, et que nous avons en ce moment de bonnes et de fâcheuses visions. Mais je vous supplie très-humblement, si vous ne me haïssez pas encore, de ne me pas délaisser en cette extrémité, et de prendre soin d'une âme qui ne peut être sauvée que par vous, et qui seroit tourmentée à jamais, si vous l'aviez abandonnée.

11. — A LA MÊME[2].

Il étoit temps que je songeasse à ma conscience, et ce fut heureusement pour moi que je fis hier une par-

[1] *Var.* Par quels chemins.

[2] *Mss. de Conrart*, p. 490.

tie de ma confession; car je n'avois point encore été si malade qu'aujourd'hui, et mon mal augmente de sorte, que si j'eusse différé davantage, je crois que je fusse mort en mauvais état. Au moins, dans l'accès où se trouve mon esprit, et dans les inquiétudes qui l'affligent, je vois bien que les rêveries le vont prendre, et je n'espère pas que je puisse jouir encore une heure de mon bon sens. Ce qui me le persuade le plus, c'est que, parmi les déplaisirs et les ennuis qui me devroient accabler, je ne puis être extrêmement triste, et que je me trouve moins affligé que de coutume, quoique je sois au pire état où je me vis jamais. Je perdis l'autre jour ainsi un de mes amis, à qui l'excès de son mal en ôta le sentiment : les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, et ses imaginations lui donnoient du repos pendant que la fièvre le tuoit. Je vous supplie de ne me point envier une fin pareille à celle-là, et puisqu'il ne me reste pas encore huit jours à vivre, souffrez que je les achève en cette sorte. Cela étant, j'avoue que vous êtes plus pitoyable que je ne croyois, et moi plus heureux que je n'avois espéré: car une si folle entreprise que la mienne ne devoit pas avoir un succès si bon, et, après avoir fait une si grande faute, je n'espérois pas d'en mourir si tôt ni si doucement. Je vous demande pardon. Je pensois ne vous écrire que ce qui touche votre amie, et je viens de m'apercevoir que je ne vous en ai pas dit un mot. Je vous supplie très-humblement d'ordonner d'elle et de moi ce qu'il vous plaît, et que je sache quand vous voulez que j'en aille ouïr l'arrêt. Je vous supplierois que ce fût dès ce soir, mais j'ai crainte de vous être

importun, et je ne sais pas où je vous trouverois après dîner.

12. — A LA MÊME[1].

Si c'est aujourd'hui que je dois donner du contentement à la personne que vous me recommandâtes hier, je vous supplie de m'envoyer ce que vous voulez que je lui donne, ou de ne trouver pas mauvais que je ne fasse point de largesse aux autres d'un bien dont les plus pauvres sont plus riches que moi. Je n'avois pas eu encore de si mauvaises heures que les douze dernières que j'ai passées, et depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai eu si peu de repos que je vous assure qu'il y a eu des Feuillants qui ont été mieux couchés que moi. Cet homme, à qui vous laissâtes hier le poignard dans le cœur, a eu une meilleure nuit. La crainte, le regret, le déplaisir et tout ce qu'il y a de poisons froids dans l'amour, n'ont cessé de me déchirer l'esprit; et le sommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu divertir, a été proprement pour moi l'image de la mort, puisqu'il m'a toujours fait voir celle de votre absence. En cet état où je suis, je ne crois pas que votre amie puisse être fort contente de mon entretien, si ce n'est que son amour se soit tourné en haine, et qu'il ne lui reste plus de passion que celle de la vengeance. Si cela est, elle trouvera en moi une satisfaction tout entière, et sera bien aise de voir qu'elle n'est pas encore la plus misérable du monde. Je vous prie pourtant, en quelque humeur que vous la voyiez,

[1] *Mss. de Conrart*, p. 492.

de ne me laisser pas si seul avec elle que quelqu'un ne nous puisse séparer, et de considérer qu'il n'y a point de sûreté pour moi, soit qu'elle m'aime ou qu'elle me haïsse. Je vous supplie très-humblement de ne me point refuser cette faveur, afin qu'au moins, si je l'ai [portée à être étouffé], ce ne soit pas une autre que vous qui me donne la mort, et qu'il n'y ait que mes soupirs et l'ennui de votre absence qui m'étouffent. Je ne sais pas si vous commencerez par celle-ci à lui montrer les lettres que je vous écris; mais je ne m'en plaindrai pas, pourvu que vous me permettiez, après cela, de partir à l'heure même, et de me sauver en Espagne: car c'est un remède que je pense qui est propre à toutes sortes de maux, et si vous avez permis à quelqu'un de s'y retirer pour fuir la fièvre, vous me devriez excuser si j'y allois pour éviter la mort. Mais dans la misère où je suis, je m'étonne que je puisse avoir cette pensée; et cette imagination, ce me semble, est trop gaie pour tomber dans un esprit si affligé que le mien. Toutefois, puisque vous sauvez tous les ans la vie à un homme, et que vous m'assuriez hier que vous faisiez toutes les bontés qui ne vous coûtent rien, pourquoi ne puis-je pas espérer que je serai peut-être celui à qui vous ferez cette grâce, et que vous ne me laisserez pas mourir, puisque vous le pouvez empêcher si aisément?

13. — A LA MÊME[1].

Je croyois qu'il n'y eût que vous qui me pussiez

[1] *Mss. de Conrart*, p. 494.

donner de mauvaises nuits; mais je trouvai hier une dame qui m'a fait passer celle-ci sans dormir, et qui me perça le cœur si sensiblement que je n'ai point eu de repos depuis que je l'ai vue. Sans dessein, comme je crois, de m'assassiner, elle me dit que vous deviez partir demain et qu'elle avoit appris cette nouvelle de votre bouche. S'il en est ainsi, j'ai, ce me semble, quelque raison de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie) que, sans l'avoir mérité, vous abrégiez mes jours devant le temps. Vous trouverez peut-être étrange qu'un homme si malheureux que moi se plaigne qu'on ne le laisse pas assez vivre, et que je me tourmente de ce que l'on veut me délivrer trop tôt de tous mes maux; mais je vois bien qu'encore les plus misérables aiment la vie, et puisque je ne dois perdre la mienne qu'en me séparant de vous, je crois que ce n'est que la sorte de mourir qui m'étonne, et que je suis excusable d'avoir peur d'une si cruelle mort. Cette pensée ne m'a pas laissé fermer l'œil depuis hier, et si ce jour me dure autant que la nuit que je viens de passer, je ne devrois appréhender votre absence que comme un malheur qui ne me peut venir que d'ici à cent ans. Mais un si fâcheux accident se doit prévoir d'aussi loin que cela, et s'il n'avoit à m'arriver qu'à la fin du monde, je commencerois dès cette heure à le craindre. Néanmoins, je vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est, et puisque c'est toute la grâce que vous me pouvez faire, avertissez-moi de l'heure et du jour de ma mort, afin qu'au moins je me puisse reconnoître auparavant, et que j'aie le loisir de m'y préparer.

14. — A LA MÊME[1].

Je pensois que la lettre que je vous envoie avec celle-ci arriveroit aussitôt que vous, et qu'elle attendroit longtemps chez M. *** devant qu'il vous souvînt d'elle; mais j'ai été contraint de la garder jusqu'à cette heure, et je n'ai pu trouver le logis de celui à qui je la devois donner, que deux heures après qu'il fut parti. Je crois que vous avez su les nouveaux sujets d'affliction qui me sont arrivés depuis, et qu'il n'est pas besoin que ce soit moi qui vous donne toutes les mauvaises nouvelles. Je vous dirai seulement que je ne suis guère plus heureux en mes amitiés qu'en mes passions, et que la fortune me frappe par tous les endroits où elle me peut blesser. Néanmoins, pour me toucher vivement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'envoyât après votre partement, et si elle vouloit que ce dernier coup me fût sensible, elle me le devoit donner devant que de m'avoir assommé. Et en cela vous pouvez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée: car cet accident, qui en un autre temps m'auroit percé le cœur, et que je voudrois encore avoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde, n'a pu me rendre plus triste que je l'étois, et de tant de larmes que j'ai répandues depuis, je ne sais si mon ami en a eu pour lui une tout entière. Aussi, à dire le vrai, puisqu'il devoit demeurer ici, et qu'il n'avoit pas d'espérance d'aller où vous êtes, je ne puis m'imaginer que l'on lui ait fait grand tort

[1] *Mss. de Conrart*, p. 497.

de lui avoir ôté la liberté, et de lui défendre la conversation du reste du monde, quand il ne pouvoit plus avoir la vôtre. Il me semble bien plus injuste que l'on me retienne ici prisonnier comme les autres, et que je sois arrêté sans que personne m'accuse. Toutefois j'avoue que les plus criminels ne le sont pas tant que moi; et quand ceux-ci auroient conspiré contre l'État et l'autorité du roi, j'ai fait encore une entreprise plus hardie que celle-là, pour laquelle je vois bien qu'il faut que je meure.

15. — A LA MÊME[1].

Vous pouvez être assurée que la tristesse ni l'amour ne feront jamais mourir personne, puisque l'un ou l'autre ne m'ont pas encore tué, et qu'ayant été deux jours sans l'honneur de vous voir, il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'avoit fait résoudre à votre éloignement, c'étoit la créance que j'avois que j'en serois quitte pour en mourir, et qu'une si forte douleur que celle-là ne me laisseroit pas languir longtemps. Cependant je trouve, contre mon espérance, que je dure beaucoup plus que je ne l'avois imaginé, et, quelques coups mortels que j'aie, je crois que mon âme ne se peut détacher de mon cœur, pour ce qu'elle y voit votre image. C'est le seul prétexte que je trouve pour la garantir de lâcheté, et je ne vois que cette raison qui la doive retenir si longtemps en un lieu où elle souffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vîtes tirer à quatre chevaux et déchirer en

[1] *Mss. de Conrart*, p. 495.

pièces en me séparant de vous, je vous jure que je n'ai pas eu encore le moyen d'essuyer mes yeux, et, bien qu'ils ne connoissent plus ni les couleurs ni la lumière, ils ne me serviront pourtant jamais si fidèlement qu'ils font, puisqu'ils m'aident à pleurer votre absence. Dans les tourments et la langueur où je suis, il me semble que je sois resté tout seul sur la terre, ou que l'on m'ait transporté en ce coin du monde, où l'on ne voit guère plus souvent le soleil que nous voyons ici les comètes, et où la plus courte nuit dure trois mois. Encore le malheur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moi, si celle où je suis maintenant ne duroit pas davantage ; et je doute si après ce temps je pourrois espérer de revoir le jour. Mais jugez, je vous supplie, à quel point je suis réduit, que n'étant encore qu'à l'entrée d'une si longue et si fâcheuse nuit, je commence déjà à compter les heures, et je sens passer chaque moment avec impatience. Que si, dans les ténèbres qui me couvrent, il y avoit au moins quelques intervalles de repos, et que je pusse quelquefois faire de beaux songes ! Mais tant extravagantes que soient mes rêveries, elles ne le sont jamais assez pour me rien proposer d'agréable, et mes pensées ne sont raisonnables qu'en cela qu'elles ne me promettent jamais de bien. En cet état, je pense que je vous puis jurer que le plus malheureux homme du monde est aujourd'hui celui qui vous honore le plus ; et, sans mentir, il seroit impossible que je pusse tant vivre, si je n'espérois bientôt d'en mourir. Mais je vois bien qu'il ne me reste pas encore quinze jours à plaindre votre absence, et que ma vie et mes maux ne peuvent

durer que jusque-là. Cette espérance me fait souffrir plus patiemment l'un et l'autre, et je crois que vous n'êtes pas fâchée que je l'aie, puisque vous voulez bien que j'espère tout ce que je dois espérer. Au moins, je ne puis expliquer plus avantageusement pour moi les dernières paroles que vous m'avez dites, et de quelque côté que je tourne la vue, je ne vois pas que je puisse jamais attendre mieux. Néanmoins, vous qui voyez bien plus clair, et beaucoup plus loin que je ne fais, je vous supplie, dites-moi si ma folie pouvoit avoir une fin plus heureuse que celle-là, et ce qu'il fût arrivé de moi, si j'eusse vécu davantage.

16. — A LA MÊME[1].

J'ai bien de la honte à vous le dire, mais ce malheureux qui devroit être mort il y a si longtemps est encore au monde; et après avoir été quinze jours sans ouïr de vos nouvelles, je suis en état de vous mander des miennes. Il est vrai qu'elles sont si mauvaises, et les déplaisirs qui me pressent si insupportables, que si je ne m'en tire de quelque sorte que ce soit, vous jugerez bien que ce n'est pas manque de sentiment ni de résolution, et que dans les tourments où je suis il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour souffrir la vie. Et certes, celle que je mène est si malheureuse, que déjà mille fois je me serois résolu de la perdre si j'osois me donner quelque contentement lorsque je ne vous vois pas, et si vous ne m'aviez appris, que ce n'est pas être tout à fait mal-

[1] *Mss. de Conrart*, p. 498.

heureux que d'avoir le plaisir d'une mort volontaire. Il faut donc que ce soient mes douleurs toutes seules qui achèvent de me la donner, et je veux aller à ma fin pas à pas, sans la hâter d'un demi-jour. Aussi bien, quoique le regret de ne vous plus voir me coûte déjà plus de cent mille larmes, je n'ai pas encore assez pleuré votre absence, et ayant tant de malheurs à plaindre, je ne dois pas être sitôt prêt de jeter le dernier soupir.

17. — A LA MÊME[1].

Depuis que vous nous avez laissés, il n'a point coulé de moment qui n'ait ajouté quelques nouveaux déplaisirs aux miens, et je n'ai point passé d'heure que je n'estimasse être celle de ma mort. Mais je vois bien que mon âme, sous la tristesse qui l'accable, n'a pas seulement la force de sortir, et que, si elle se tient encore dans mon corps, c'est comme ces Paresses des Indes dont l'on vous parloit, il y a, ce me semble, plus de cent ans, qui ne se peuvent résoudre de quitter l'arbre où il n'y a plus de quoi les nourrir, et qui aiment mieux mourir en langueur que d'avoir la peine de changer de demeure. Je vous assure que je n'enchéris rien dessus la vérité, et ce grand esprit, qui vous fait imaginer si facilement toutes choses, ne vous sauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Je passe les jours entiers sans ouvrir les yeux, et la plus grande partie de la nuit sans les fermer : et ce qui

[1] *Mss. de Conrart*; p. 498. — Jointe à la précédente dans la copie.

doit vous étonner davantage, ces mauvaises heures d'impatience et de désespoir, et ces nuits que la crainte de vous avoir déplu me faisoient veiller avec tant de mortelles inquiétudes, je les regrette à cette heure comme des joies perdues et des douceurs de ma vie passée. Voilà le châtiment que méritoit la plus grande folie qui fût jamais, et les peines qu'il faut que je souffre pour vous avoir su trop bien connoître. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoique je voie bien qu'il n'y a autre issue que celle de ma vie, et que toutes les faveurs du ciel et de la fortune sont trop foibles pour m'en tirer, je crois encore, sans que je me puisse imaginer comment, qu'il ne vous seroit pas impossible de me faire mourir bienheureux, et que tout ce que le reste du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute seule.

18. — A LA MÊME[1].

J'espérois tirer cet avantage de la solitude où vous m'aviez laissé, que je n'y serois diverti de personne, et qu'étant en un lieu où je n'ai point du tout de connoissance, j'aurois loisir de vous mander quelqu'une de mes pensées. Mais voilà qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire pour m'emmener à Fontainebleau, et la fortune me présente une occasion importante d'y aller exprès, comme je crois, pour m'ôter le contentement de vous écrire. Au moins quelque beau semblant qu'elle me puisse faire, j'ai trop de sujet de me défier d'elle, après en avoir reçu

[1] *Mss. de Conrart*, p. 500.

de si mauvais offices, et je ne pense pas qu'elle voulût plus se remettre bien avec un homme à qui elle a fait tant de mal. Toutefois, m'ayant conservé jusqu'ici au milieu de tant de maux, je pourrois espérer, si je n'avois perdu tout courage, qu'elle me réserve à quelque chose de grand, et que peut-être elle veut faire voir en moi quelques-uns de ses miracles, puisque déjà elle y en a fait un si étrange en me sauvant la vie. Mais la dernière faveur qu'elle m'a faite est beaucoup plus grande que celle-là, et je lui suis plus redevable de m'avoir fait retrouver, par le plus grand bonheur du monde, la première lettre qu'il vous a plu m'écrire, après avoir été deux jours égarée. Je ne sais si je vous le devois avoir mandé : mais dès l'heure qu'elle fut entre mes mains, je reconnus que je puis encore recevoir quelque joie, lorsque je ne vous vois point ; et tant que j'ai été à la lire, je doute si j'ai été affligé de votre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps : car c'est presque tout celui qui a passé depuis que je l'ai reçue, et c'est la seule occasion où mes yeux m'aient servi avec plaisir depuis que je ne vous vois plus. Je vous jure que je vous dis ceci avec vérité, quoique j'aie vu plus d'une fois vos deux bonnes amies, et que je n'aie rien trouvé d'agréable dans le ton de la voix de l'une, ni dans l'action de l'autre. Toutes les fois que j'ai été chez celle avec qui je vous laissai, les vers du Tasse que je la priai de lire, ont fait la moitié de son discours, et ses gestes l'autre : et quoique ce soit deux choses excellentes en leurs espèces, cela pourtant n'a pu empêcher que je n'aie été aussi triste que la première fois que vous

m'y avez vu; et je n'ai rien trouvé en elle qui ne me doive consoler de l'avis que vous me donnez, que je n'en saurois jamais être aimé. Toutefois, son amitié me pourroit être plus utile que vous ne pensez, et je la devrois rechercher avec plus de peine que je ne fais pas, puisqu'elle est assez résolue pour tuer ceux qu'elle aime, quand ils sont si malheureux que moi. Mais je vois bien qu'elle ne m'accorderoit pas cette faveur, sans connoissance de cause, et que devant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la question. Au moins, elle commença à me la donner le dernier jour que je l'ai vue, et me fit beaucoup de demandes touchant la cause de mon transissement qui dure encore. Mais un homme qui sait supporter votre absence, saura bien endurer la gêne; et il n'est pas à croire que les tourments me fassent rien dire, puisque je suis tant accoutumé à souffrir, et qu'ayant déjà confessé une fois, je n'ai pas vu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'est à vous à qui je fais ce reproche, et de qui, ce me semble, je me dois plaindre: que vous ayant avoué mon crime, vous ne soyez pas assez juste pour me faire mourir, ni assez bonne pour me laisser vivre. Je vous demande l'un ou l'autre de toute mon affection, et si je ne puis espérer de vos faveurs, au moins faites-moi justice. Mais quoi que vous ordonniez, je vous supplie que je l'entende de votre bouche, et il m'importe peu que ce soit la vie ou la mort, pourvu que j'aie l'une des deux en votre présence. Il n'y a point d'entreprise hasardeuse dont je ne vienne à bout, ni de châteaux enchantés où je n'entre sous votre conduite. Que si les

enchantements qui empêchent qu'on ne nous voie doivent être achevés par le plus fidèle ou le plus amoureux homme du monde, je vous assure que je les dois mettre à fin et que cette aventure ne peut être due à un autre qu'à moi. Mais voilà que M. de B..., avec qui je m'en vais, m'envoie dire qu'il est prêt de partir, et je n'oserois le faire attendre, car je l'honore beaucoup. Il a une maison au M..., où il doit aller dans quinze jours. Il me faut plus de loisir que je n'en ai pour répondre à des lettres qui ont besoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaît, du temps pour cela : car jusqu'ici, à peine en ai-je eu assez pour les bien entendre.

19. — A DIANE.

Si le déplaisir de ne point voir ce que vous aimez vous est aussi sensible qu'à moi, et si vous souffrez durant cette absence quelque chose approchant de ce que j'endure, quelles considérations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'être deux jours sans me voir, et pourquoi ne nous jetons-nous pas plutôt à toute extrémité, qu'à celle où ce malheur nous réduit? Pour empêcher que quatre ou cinq personnes ne parlent, et qu'elles ne remarquent nos contentements, est-il raisonnable que nous n'en ayons plus? et pour éviter un peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chère Diane: le plus grand mal qui nous puisse arriver, c'est d'être séparés l'un de l'autre, et je n'en sache point que nous devions tant craindre que celui-là. Aussi bien, pour

tant de peine que nous nous donnons, ne croyez pas que notre affection en soit plus secrète. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que je ne vous vois point la découvre à tout le monde, et parle plus haut que personne ne sauroit faire. Quittons donc désormais une discrétion qui nous coûte si cher, et donnez-moi dès après dîner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que je vive.

20. — A LA MÊME.

Après vous avoir laissé passer le temps hier jusqu'à minuit, il n'y a pas de danger, ce me semble, belle Diane, que je vous fasse souvenir aujourd'huï, que vous avez un serviteur qui ne vous a point vue il y a presque deux jours, et à qui on ne cessa hier de reprocher ses rêveries. Cependant, peut-être que l'on vous louoit où vous étiez de votre belle humeur. J'ai cru qu'il étoit à propos de vous faire songer à lui ce matin : car possible vous n'y pensâtes point hier ; et je n'espère pas qu'en si bonne compagnie quelqu'une de vos pensées vous eût osé parler de moi. Au moins j'en eus tant hier de toutes les sortes, que j'ai raison de croire qu'il ne vous en pouvoit rester, et je m'imagine, que vous trouvant assez bien accompagnée, et jugeant que je serois trop seul, vous m'envoyâtes toutes les vôtres pour m'entretenir. Aussi elles vinrent en foule partout où je fus, et furent même si hardies qu'elles entrèrent avec moi en une maison, où elles ne doivent pas trop bien être reçues. C'est chez une dame, pour qui vous m'avez reproché quelquefois que

je n'avois point de pitié, avec laquelle trouvant un de vos cousins, qui ne vous en fait point non plus, je ne pus m'empêcher que je ne trouvasse occasion de parler de vous. Cela fut cause que j'y demeurai deux heures plus que d'ordinaire, durant lesquelles votre nom fut répété plus de vingt fois. Je vis le feu et la jalousie en l'esprit de l'un et de l'autre, et nous fûmes vengés tous deux, moi de celui qui avoit été si hardi que d'aimer Diane, et vous de celle qui avoit osé entreprendre d'aimer ce qui lui appartient. Je ne sais si en cela j'ai été trop peu discret, ou trop malicieux; mais je vous assure que c'est le seul plaisir que j'eus hier, et le premier que je reçus jamais en ce lieu-là. Je vous prie de me le pardonner, à la charge que je vous pardonnerai aussi, si d'aventure vous reçûtes hier quelque contentement sans moi.

21. — A CLIMÈNE [1].

Puisque je ne vous puis parler, non plus que si j'étois absent, permettez-moi de vous écrire et de me servir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Je croyois, belle Climène, que le plus grand mal que j'avois à craindre étoit celui d'être séparé de vous. Mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus insupportable, que celle de me trouver auprès de vous, comme j'y suis à cette heure? Être près de toutes les grâces, de toutes les joies et de toutes les beautés du monde, sans oser y tourner la vue; avoir son cœur d'un côté et regarder toujours de l'autre; parler de toute autre

[1] *Mss. de Conrart*, p. 533.

chose que de ce que l'on pense; et tandis que l'on est dans les feux et dans les géhennes, être obligé de conter des histoires et des fables : ce sont des tourments qui passent toute imagination, et que nul homme ne pourroit souffrir, s'il ne les souffroit pour l'amour de vous. Je suis bien vengé maintenant des maux que je disois que mes yeux m'avoient faits. Ils ne sont pas plus libres que moi. Ils souffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées, et sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous, et qu'ils ont perdu cette joie pour laquelle ils vous ont vendu ma liberté. Voilà, Climène, l'état où je suis pour vous, et les déplaisirs que je souffre, pour avoir connu mieux que personne combien vous êtes aimable. Je ne vois pas qu'ils puissent diminuer. J'en prévois d'autres qui me menacent, et je sais que je serai plus malheureux dans trois jours, lorsque je ne pourrai ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire. Cependant, au milieu de ces maux, je bénis à tous moments le jour que je vous rencontrai la première fois, et j'aime mieux toutes ces peines que la tranquillité où j'étois devant que de vous avoir vue. Je vous demande seulement que vous me plaigniez un peu, et que vous me souhaitiez quelquefois en vous-même une meilleure fortune, puisque, pour l'amour de vous, j'en sais si bien supporter une mauvaise.

22. — A MADEMOISELLE DE M***[1].

Mademoiselle, je ne dors qu'avec beaucoup de peine. —

[1] *Mss. de Conrart*, p. 442.

J'ai perdu le goût de toutes choses. L'usage même de l'air ne m'est pas libre, et je ne respire pas tant que je soupire. Voilà l'état où je suis depuis que je ne vous ai vue. Il est vrai que je ne suis pas assuré d'où cela me vient, et que je ne sais si c'est un effet de mon rhume, ou de mon amour. Toutefois, il y a apparence que c'est vous qui faites mon plus grand mal, puisque le plus grand soulagement que j'y trouve est de vous écrire. Sans mentir, je ne vous vis jamais si aimable que vous l'étiez l'autre jour. Nonobstant ce que vous savez, qui eût pu faire peur à un autre, je vous trouvai la plus jolie chose du monde; et quoique vous me chassassiez de temps en temps, et que vous eussiez changé votre humeur en celle de Mlle de Saint-Martin [1], votre entretien me sembla très-agréable. Cela me fait voir que, outre les choses qui paroissent en vous, il y a encore quelque enchantement secret, qui fait que l'on vous aime, et que vous ne sauriez jamais, quoi qu'il vous arrive, n'être pas belle et n'être pas douce. Au milieu de tous vos mépris, je ne vous saurois trouver cruelle. Lorsque vous me déchirez le cœur et que vous le mettez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, et un de vos souris confit toutes les plus amères douleurs que vous me faites souffrir. Aimant toutes les choses douces, je ne puis trouver mauvaises celles que vous faites, et la mort même me semblera bonne de la façon que vous l'apprêtez. Puisque je trouve tant de goût en vos défaveurs, jugez combien vos faveurs me

[1] Ne l'appelait-on pas *la Grondeuse?* Voir les chansons du temps. (*Note de M. de Monmerqué*).

toucheroient; et ayez le plaisir, au moins une fois, de voir l'effet qu'elles feroient en moi. Vous savez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter, et que sans qu'il vous en coûte beaucoup, vous me pouvez accorder tout ce que je désire.

23. — A. Mlle DE..... [1].

Voici la quatrième lettre que je vous écris, sans avoir de vos nouvelles. Si c'est la faute de la fortune, c'est le plus grand malheur du monde; si c'est votre faute, c'est la plus grande cruauté que vous fîtes jamais. Cependant, je ne me puis empêcher de vous faire souvenir de moi, et sans voir que cela puisse être bon à rien, je vous écris des lettres sans y attendre de réponse, et des plaintes auxquelles je n'espère pas de satisfaction. La dernière fois que je vous écrivis, je croyois m'être mis en repos; mais, à ce que je vois, il n'en faut plus attendre, depuis qu'une fois en sa vie on vous a vue. Cette image, que je croyois à demi effacée dans mon esprit, y est revenue avec toutes ses couleurs et avec plus de lumière que jamais. Elle remplit tellement mon âme, qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choses, et celles qui sont ici sont plus loin de moi que vous, qui en êtes à plus de cent lieues. C'est dommage, sans mentir, que la plus belle personne du monde soit aussi la plus ingrate et la plus cruelle, et qu'avec tant de raisons de ne vous aimer pas, il se trouve tant de sujets et même tant de nécessité de vous aimer. Voyant que vous ne me teniez

[1] *Mss. de Conrart*, p. 541.

pas ce que vous m'aviez promis, j'avois fait tout ce j'avois pu pour me remettre en liberté et pour me tirer de vos mains. Après tout, m'y voilà retombé mieux que jamais, et tous mes efforts ne m'ont de rien servi, qu'à m'apprendre de ne plus tenter une autre fois une chose impossible, et de ne pas ajouter à tant d'autres peines celle de chercher des remèdes où il n'y en a point. Vous pouvez donc me faire tel traitement qu'il vous plaira, sans que je m'en puisse ressentir. Je n'ai plus de cœur, ni de force, ni de résolution contre vous. Mais il est, ce me semble, de votre générosité, de ne pas faire de mal à un homme qui s'abandonne entièrement à votre merci, et de ne pas rendre malheureuse la plus soumise, la plus désintéressée et la plus parfaite passion qui fût jamais.

24. — BILLET A MADAME DE S.... [1].

(Inédit.)

[Je vous remercie de vos injures et de vos reproches; je les mérite bien, et je ne les mériterois guère s'ils n'étoient injustes].

25. — A MADAME...

[A Liancourt, le 2 juillet.]

Il fait un des plus beaux jours que l'on ait vus de l'été. Je suis à Liancourt, qui est un des plus agréables lieux du monde. Je suis avec trois des plus aimables personnes de France, et je m'enferme tout seul pour vous écrire. Par là, vous jugerez bien que je ne suis pas en si mauvaise humeur que la dernière fois, et que

[1] Transcrit sur la copie de Conrart à la suite de la lettre précédente. C'est vraisemblablement Mme de Saintot.

cette lettre sera plus douce que l'autre. Une heure après vous l'avoir envoyée, je m'en repentis, et le même soir, je reçus la vôtre, qui acheva entièrement de m'apaiser : non pas que je changeasse d'opinion et que je ne jugeasse que mon ressentiment étoit juste, mais je ne saurois plus avoir contre vous de colère qui dure, et je vois bien que vous ne me sauriez faire de si grand déplaisir, que vous ne me le fassiez oublier avec trois paroles. Car enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez une fois, à Saint-Cloud, qu'elle devoit être, et quand je vous aurois convaincue d'une infidélité, non pas d'une négligence, je ne pourrois pas m'empêcher de vous aimer. Puisque j'avois à être si absolument sous le pouvoir de quelqu'un, au moins c'est un grand bonheur pour moi de ce que je suis tombé entre les mains d'une personne si bonne, si juste et si raisonnable, et qui dispose de moi avec plus de soin, de bonté et de raison que je n'eusse pu faire moi-même. Je pourrois pourtant vous reprocher à cette heure que vous n'avez pas été assez soigneuse de mon repos : car, dites le vrai, à quoi avez-vous songé de me mander que la fortune vous a fait d'étranges tours, sans me dire ce que c'est, et me laisser le reste à deviner? C'est la plus belle invention du monde pour me faire imaginer et ressentir tous les malheurs qui peuvent vous être arrivés; au lieu que j'en serois quitte pour quelques-uns, si vous m'aviez mandé ce qui en est. Otez-moi vitement de cette peine, qui est, je vous jure, une des plus grandes que j'aie eues de ma vie. Je vous écris avec beaucoup de hâte et d'interruption : car voilà que l'on m'appelle et que l'on heurte à la porte

de ma chambre. Mais je ne me puis pas résoudre à vous écrire une courte lettre, et vous la trouveriez peut-être plus méchante que l'autre, si elle n'étoit pas assez longue. J'ai baisé la vôtre mille fois, et je ne l'ai guère moins lue. Elle est la plus jolie et la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi sans soin, afin que vous m'écriviez avez plaisir, et parlez-moi dans vos lettres, avec la même naïveté que vous me parliez dans votre chambre. Je ne connois que trop votre esprit. Ne vous en mettez pas en peine, et faites-moi connoître votre affection comme je souhaite. J'ai une extrême joie de ce que vous êtes avec la personne que vous me mandez : car, sachant combien vous l'aimez et combien elle est aimable, je sais que ce vous est un extrême soulagement que de l'avoir. Vous me mandez qu'elle me connoît, à cette heure, aussi bien que vous. Quoi ! lui avez-vous dit toutes mes mauvaises humeurs? Lui avez-vous conté combien je suis méchant et quelles peines je vous ai données? Sans mentir, vous êtes une méchante femme, si cela est, et je sais bien ce que je lui dirai de vous, pour me venger, quand je la verrai. Il n'étoit pas nécessaire de me dépeindre si bien, et il valoit mieux me faire un peu moins ressemblant, et me faire plus aimable : car elle qui aime tant votre repos, qui n'a point de jalousie pour vous, et qui aime tant ce que vous aimez, j'ai peur qu'elle me veuille mal de ce que je vous ai tant tourmentée, et qu'elle croie que je ne suis guère honnête homme, quand elle saura que j'ai été si jaloux. Mais, je vous prie, de quelque sorte que ce soit, donnez-lui bonne opinion de moi : car sur toutes choses, je désire être

cette lettre sera plus douce que l'autre. Une heure après vous l'avoir envoyée, je m'en repentis, et le même soir, je reçus la vôtre, qui acheva entièrement de m'apaiser : non pas que je changeasse d'opinion et que je ne jugeasse que mon ressentiment étoit juste, mais je ne saurois plus avoir contre vous de colère qui dure, et je vois bien que vous ne me sauriez faire de si grand déplaisir, que vous ne me le fassiez oublier avec trois paroles. Car enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez une fois, à Saint-Cloud, qu'elle devoit être, et quand je vous aurois convaincue d'une infidélité, non pas d'une négligence, je ne pourrois pas m'empêcher de vous aimer. Puisque j'avois à être si absolument sous le pouvoir de quelqu'un, au moins c'est un grand bonheur pour moi de ce que je suis tombé entre les mains d'une personne si bonne, si juste et si raisonnable, et qui dispose de moi avec plus de soin, de bonté et de raison que je n'eusse pu faire moi-même. Je pourrois pourtant vous reprocher à cette heure que vous n'avez pas été assez soigneuse de mon repos : car, dites le vrai, à quoi avez-vous songé de me mander que la fortune vous a fait d'étranges tours, sans me dire ce que c'est, et me laisser le reste à deviner? C'est la plus belle invention du monde pour me faire imaginer et ressentir tous les malheurs qui peuvent vous être arrivés; au lieu que j'en serois quitte pour quelques-uns, si vous m'aviez mandé ce qui en est. Otez-moi vitement de cette peine, qui est, je vous jure, une des plus grandes que j'aie eues de ma vie. Je vous écris avec beaucoup de hâte et d'interruption : car voilà que l'on m'appelle et que l'on heurte à la porte

il ne se fait plus rien en moi que par miracle. En vérité, c'en est un effet étrange que j'aie pu résister jusqu'ici à tant de déplaisirs, et qu'un homme, percé de tant de coups, puisse durer si longtemps. Il n'y a point d'accablement, de tristesse, ni de langueur pareille à celle où je me trouve : l'amour et la crainte, le regret et l'impatience m'agitent diversement à toutes heures, et ce cœur que je vous avois donné entier est maintenant déchiré en mille pièces. Mais vous êtes dans chacune d'elles, et je ne voudrois pas avoir donné la plus petite à tout ce que je vois ici. Cependant, au milieu de tant et de si mortels ennuis, je vous assure que je ne suis pas à plaindre : car ce n'est que dans la basse région de mon esprit que les orages se forment. Et tandis que les nuages vont et viennent, la plus haute partie de mon âme demeure claire et sereine, et vous y êtes toujours belle, gaie et éclatante, telle que vous y étiez dans les plus beaux jours où je vous ai vue, et avec ces rayons de lumière et de beauté que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Je vous avoue qu'à toutes les fois que mon imagination se tourne de ce côté-là, je perds le sentiment de toutes mes peines ; de sorte qu'il arrive souvent, que, lorsque mon cœur souffre des tourments extrêmes, mon âme goûte des félicités infinies ; et au même temps que je pleure et que je m'afflige, que je me considère éloigné de votre présence, et peut-être de votre pensée, je ne voudrois pas changer ma fortune avec ceux qui voient, qui sont aimés et qui jouissent. Je ne sais si vous pouvez concevoir ces contrariétés, vous, madame, qui avez l'âme si tranquille ; c'est tout ce que je puis faire que de les com-

prendre, moi qui les ressens, et je m'étonne souvent de me trouver si heureux et si malheureux tout ensemble. Mais je vous supplie, que ce que je vous conte de mon bonheur ne vous empêche pas d'avoir soin de soulager mes maux : car ils sont tels qu'ils ne laissent pas de me miner, lors même que je ne les sens pas, et la seule agitation de deux sentiments si différents est capable de m'abattre. Si donc vous avez quelques raisons pour me consoler, qui ne soient point tirées de Sénèque, je vous conjure de me les écrire, et de m'envoyer en cette occasion quelques-unes de ces paroles miraculeuses que vous savez dire, qui rendent en un instant la force et la gaieté aux esprits les plus malades, et qui m'ont déjà deux autres fois sauvé la vie. Sans mentir, vous êtes obligée de conserver la mienne, puisqu'elle est à vous et que je vous l'ai donnée de si bon cœur. Pour moi, je confesse qu'elle m'est plus chère depuis qu'elle vous appartient, et que je serois fâché de sortir du monde sitôt, après y avoir connu ce qui y étoit de plus parfait et de plus beau.

27. — A MADAME ***.

Je vous demande pardon et vous confesse qu'il me semble que je ne vous ai pas aimée ces jours passés, et que ce n'est que d'avant-hier que je vous aime. Au moins mon affection s'est tellement accrue depuis ce jour-là, et s'est élevée et a monté si haut, que quand je regarde de là celle que j'avois auparavant, je la vois si basse, qu'elle ne paroît presque point ; et cette amour, que je croyois, il y a huit jours,

la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme je suis bien aise de me voir en cet état, il me déplaît qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, et je veux mal à mon cœur de vous avoir caché si longtemps une si grande place. Étant aussi aimable que vous êtes, il me semble que je vous ai fait tort de ne vous avoir pas aimée autant que je fais, dès le premier moment que je vous ai vue, et je ne devrois pas permettre aux obligations que je vous ai de contribuer quelque chose à cela. Mais, sans doute, c'est que je ne vous ai pu connoître du premier coup, et, à dire le vrai, tant de différentes beautés que vous avez, tant de grâces et de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force et de générosité ne se peuvent pas voir d'une vue. Il faut du temps pour cela, et il y a tant de choses en vous qu'il est besoin de plusieurs jours seulement pour vous bien voir. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'à cette heure, j'en suis venu à bout, et mon esprit en est si rempli qu'il n'y a plus de place pour aucune autre chose. Mon âme est toute employée à vous considérer et à vous comprendre, et cela je le fais avec tant de plaisir et tant d'attention, qu'étant sur le bord du plus affreux précipice du monde, je ne m'en aperçois quasi pas ; et me voyant à la veille de vous perdre, je ne fais que me réjouir de vous avoir trouvée. Je vous jure, ma chère M ***, que je ne vous écris que ce que je pense, et que la moindre partie de ce que je pense est ce que je vous écris. Il ne se trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ai pour vous ; elle est au delà de ce qui se peut dire et de ce qui se peut penser. Il n'y

a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, et votre, etc.

28. — A LA MÊME.

A Soissons, le 19 juin.

Je ne sais pas bien, ce voyage, comment je vous dois écrire : car je suis extrêmement mal satisfait de vous, et de ce que vous ne m'avez pas encore fait savoir de vos nouvelles, en ayant eu tous les jours occasion. Ce qui m'empêche, c'est que je ne vous veux rien dire qui vous pût affliger ou qui pût troubler votre repos : car, sans mentir, il m'est plus cher que le mien propre; mais aussi je ne veux pas vous déguiser mon ressentiment, et il n'est pas en ma puissance d'user d'artifice avec vous, ni de vous écrire comme je ferois si j'étois content. Pour vous dire le vrai, je ne puis comprendre comment une personne qui a tant fait de choses pour conserver mon repos, n'a pu faire en six semaines une lettre pour m'obliger; et que vous, qui trouvez l'absence une chose si dangereuse, et qui témoignez de craindre si fort qu'elle fît quelques mauvais effet en moi, vous vous y soyez tellement abandonnée, et que vous ayez négligé durant un si long temps de vous servir du seul remède qu'il y a contre elle. Il y a tantôt deux mois que vous êtes partie; vous aviez une adresse sûre pour m'écrire; il y avoit des messagers par tous les lieux où vous avez passé, et je n'ai pas eu encore une lettre de vous. A votre avis, que puis-je penser de cela? Voulez-vous que je croie qu'à Orléans, à Blois, à Tours, à Angers,

la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme je suis bien aise de me voir en cet état, il me déplaît qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, et je veux mal à mon cœur de vous avoir caché si longtemps une si grande place. Étant aussi aimable que vous êtes, il me semble que je vous ai fait tort de ne vous avoir pas aimée autant que je fais, dès le premier moment que je vous ai vue, et je ne devrois pas permettre aux obligations que je vous ai de contribuer quelque chose à cela. Mais, sans doute, c'est que je ne vous ai pu connoître du premier coup, et, à dire le vrai, tant de différentes beautés que vous avez, tant de grâces et de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force et de générosité ne se peuvent pas voir d'une vue. Il faut du temps pour cela, et il y a tant de choses en vous qu'il est besoin de plusieurs jours seulement pour vous bien voir. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'à cette heure, j'en suis venu à bout, et mon esprit en est si rempli qu'il n'y a plus de place pour aucune autre chose. Mon âme est toute employée à vous considérer et à vous comprendre, et cela je le fais avec tant de plaisir et tant d'attention, qu'étant sur le bord du plus affreux précipice du monde, je ne m'en aperçois quasi pas; et me voyant à la veille de vous perdre, je ne fais que me réjouir de vous avoir trouvée. Je vous jure, ma chère M***, que je ne vous écris que ce que je pense, et que la moindre partie de ce que je pense est ce que je vous écris. Il ne se trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ai pour vous; elle est au delà de ce qui se peut dire et de ce qui se peut penser. Il n'y

n'aviez jamais laissé passer une occasion de me donner tous les témoignages que l'on doit attendre d'une vraie et parfaite amitié. Quoiqu'il ne soit pas ainsi à cette heure, je ne vous en aime pas moins, et vous m'êtes aussi chère que vous l'étiez, lorsque vous vous faisiez saigner tous les jours pour l'amour de moi, et que vous ne craigniez pas de diminuer votre vie pour prolonger le temps que vous aviez à me voir. Je souffre tous mes ennuis constamment, et ce qui me fâche le plus, c'est que vous m'avez donné sujet d'imaginer une fois en ma vie, que je ne serois pas le plus ingrat homme du monde, quand je ne vous aimerois que médiocrement.

29. — A MADAME ***.

(Inédite [1]).

J'étois allé passer ces fêtes aux champs, car rien ne me pouvoit arrêter à la ville, puisque je n'y attendois pas de vos lettres; c'est la seule chose que j'y voie volontiers, et je n'ai pas trouvé à la campagne, où j'ai été quinze jours, plus de solitude qu'à Paris : encore le séjour m'en a été plus agréable, de ce qu'avec plus de repos je pouvois songer à vous. Là, tandis que que l'on croyoit qu'avec les autres je suivisse un lièvre, je suivois souvent un de mes pensers: car, de quelque part que j'aille, j'en fais toujours lever quelqu'un, et, dès l'heure même, en quelque lieu que je sois et quelque besoin que j'en aie, je ne suis plus maître de

[1] *Mss. de Conrart*, p. 537. — Classée par M. de Monmerqué à la suite de la lettre 22 des éditions (28[e] de celle-ci).

mon esprit. Je ne puis empêcher qu'il n'aille après; il n'y a point de lesse qu'il ne rompe, il m'échappe; et ils partent l'un et l'autre d'une telle vitesse, qu'en moins de rien je les perds tous deux de vue, et qu'ils me laissent derrière: et aussitôt je pars après si légèrement, qu'il est impossible que rien ne me retienne. Quelque loin qu'ils me mènent, je les suis à la piste, et d'ordinaire je m'égare; de sorte avec eux que j'ai peine à trouver le retour. C'est une merveille du chemin qu'ils font en peu de temps: les rivières ne les arrêtent pas, et en clin d'œil ils passent la campagne de Beauce; mais enfin, après mille tours, ils viennent rendre les abois à vos pieds, et vont mourir à trente lieues de leur gîte.

Voilà, mon cœur, la chose qui m'a le mieux entretenu; mais vous ne sauriez croire avec quel travail j'en achète le plaisir: car, hélas! par quelles lieux me faut-il quelquefois brosser[1], et combien de mauvais pas me faut-il franchir! Souvent je cours à toute bride entre deux précipices; je tombe parfois en des lieux d'où je m'étonne que je me puisse relever; et lorsque ma chasse a été la plus heureuse, le premier vent m'emporte ma prise, et je ne tiens que des imaginations. Cependant cette passion me réveille avant le jour, et de tous les plaisirs du monde, dont je jouissois si pleinement il y a deux mois, il n'y a que celui-là tout seul qui me reste.

Ne vous étonnez pas, mes amours, si je ne vous entretiens que de toutes ces fantaisies, puisque tous

[1] *Brosser*, courir à travers les broussailles, les bois (*Dictionnaire de Trévoux*).

mes pensers (car je m'en entretiens moi-même) et tous mes biens sont, à cette heure, de cette sorte. Je vous entretiendrois encore des maux que cela me fait, si je vous rendois compte de mes actions, de ce que je vois et de ce que je dis ici : car tout cela n'a pas encore tant de solidité que mes rêveries ; et lorsque je ne vous vois point, ce que je fais approche moins d'être quelque chose et a moins de corps que ce que je pense. Que si, loin de vous je pouvois recevoir quelque joie solide et entière, vos lettres, qu'à mon retour je trouvai ici, contre mon espérance, me l'auroient donnée. L'accueil que je leur fis, et l'extrême contentement avec lequel je les reçus, témoigna bien que je fusse plus tôt venu trouver mon bonheur, si je l'eusse plus tôt attendu. Le désastre de votre beau-frère me touche : car vraiment cette mort est étrange, et a beaucoup de circonstances qui me la font regretter, mais seulement pour l'amour de lui et de moi : car, puisque cet accident lui a coûté la vie, et à moi le retardement de vos lettres, je ne vois pas que personne y ait autant perdu que nous deux. Les autres ne me semblent pas beaucoup à plaindre, et je crois que s'ils veulent, ils trouveront beaucoup de raison de se consoler. Il est vrai qu'il y a des humeurs qui s'affligent volontiers et qui prennent plaisir à tourmenter eux et les autres. Il me fâche que vous soyez de celles-là : car quel sujet d'ombrage pour avoir trouvé une femme dans la boutique d'un mercier? Girard ne vend-il plus de passements et de rubans, et n'a-t-il plus d'autre métier que de faire tenir des lettres ? Mais vous-même, sans mentir, que pûtes-vous dire en-

semble jusqu'à minuit? et, par votre foi, l
deux vous a le plus réjoui de son arrivée? La
de vous voir le soir, que celui-ci a eue de vous
seul jour, je n'osai vous la demander qu'après
mois, et jamais je n'ai entendu sonner que deux fo
onze heures en votre chambre. D'où vient que tout à coup votre oncle est devenu de meilleure humeur, et vous moins soigneuse de ce qu'on dit par la ville? Ah! mon cœur, il vous importe, aussi bien qu'à moi, de ne point donner de sujets de soupçons. Je ne veux point vous en dire davantage, car je vous aime trop. C'est vous faire assez de mal que vous avertir que je le suis, et contre mon dessein je m'y laisse emporter. J'en ai regret à cette heure, et bien que pour l'amour de vous, je sois éloigné de toute sorte de contentement, encore je crains de troubler le vôtre, et je n'oserois me plaindre, de peur de vous donner une demi-heure de déplaisir. Il est vrai que j'appréhende que cela ne trouble votre repos: hélas! si vous aimiez autant le mien! Mais je ne veux plus parler, et j'étouffe le reste des plaintes que j'avais à faire là-dessus. Pardonnez-moi si je ne vous dis rien autre chose, et si je ne finis par un meilleur discours. Puisque je suis tombé sur celui-ci, mes rêveries noires vont me reprendre pour longtemps, et ce que je puis faire de mieux, c'est de vous dire adieu. Adieu, mon cœur, et m'aimez, et ne me donnez plus sujet de vous faire cette prière.

30. — A MADAME ***[1].

Ma chère M..., dans quelles ténèbres m'avez-vous

[1] Voyez lettres 27 et 28.

laissé, et dans quel abîme suis-je tombé depuis que je ne vous vois plus? J'aime trop votre repos pour oser vous dire toute la peine que vous me causez, et mes ennuis sont en un point, que je souhaite quelquefois que vous ne m'aimiez pas comme je vous aime, de peur que vous souffriez comme je souffre. Vous ne trouverez pas étrange que mon esprit soit dans un si grand désordre, si vous considérez le sujet que j'en ai, et vous ne vous étonnerez pas que j'aie de la peine à me relever, après être tombé de si haut. Mais je vous prie, ma M., représentez-vous tout ce qui m'est arrivé en fort peu de jours. La fortune m'a fait trouver la plus aimable personne du monde; je l'ai vue, je l'ai aimée; elle m'a témoigné beaucoup de bonne volonté; je l'ai perdue. Et tout cela a passé si vite et s'est fait avec tant de précipitation, que je doute souvent si j'ai été aussi heureux que je me l'imagine, et si je n'ai pas songé tout ce que je crois qui m'est arrivé. Aussi, à en parler sainement, tant d'amitié en une personne dont je n'étais pas presque connu, tant de force et de résolution en une femme, tant d'aimables qualités en un sujet et tant de trésors découverts à la fois, et d'ailleurs un si grand nombre d'accidents les uns sur les autres, une telle foule d'aventures bonnes et mauvaises, sont des choses qui paroissent plutôt avoir été songées qu'avoir été véritablement, et il n'y a point de fable bien faite qui n'ait un peu plus de vraisemblance. Enfin, ma M., un si beau songe a fini: je ne sais ce que sont devenus tant de biens. Mon repos a été troublé, et je me trouve à mon réveil dans la plus noire et la plus effroyable nuit qui fût jamais. Cepen-

dant je tâche à la passer le plus patiemm m'est possible, et en attendant que le jour vi m'entretiens des plus agréables imaginations q puis. Je considère que ce m'est assez de joie pour to le reste de ma vie que d'avoir seulement été un moment aimé de vous, et que le souvenir de ce bonheur me doit faire souffrir gaiement toutes sortes de tourments. Il n'étoit pas raisonnable que la plus précieuse chose du monde ne me coûtât rien. La fortune a été juste de me faire acheter le cœur que vous m'avez donné, et je lui sais bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer votre affection, qu'après que vous me l'aviez gratuitement accordée en un temps où vous ne me deviez rien, et que je ne la pouvois tenir que de votre pure inclination. Je serois bien ingrat si je plaignois à cette heure quelques larmes à une personne qui a tant versé de sang pour moi[1]. Il est temps que je souffre à mon tour, et que je vous donne des preuves de mon affection, après en avoir tant reçues de la vôtre. Mais vous m'êtes si bonne, qu'il étoit impossible que j'endurasse jamais aucun mal en votre présence, et il a été nécessaire que vous fussiez éloignée, afin que j'eusse lieu de mériter et de souffrir. Enfin voilà, ma M., les pensées avec lesquelles je tâche d'adoucir les plus amers ennuis du monde, et de supporter l'absence de la plus accomplie et de la plus charmante personne qui ait jamais été. Mais quoi que je puisse faire, je vous avoue que souvent mon courage et ma raison m'abandonnent, et je vois bien que si vous ne me secourez, je ne pourrai pas résister

[1] Voyez plus haut, p. 214.

longtemps. Hâtez-vous donc de me faire savoir de vos nouvelles, assurez-moi que vous vous portez bien, et commandez-moi de m'affliger moins.

31. — A MADAME DE B...[1].

Madame, la nuit est passée pour tous les autres hommes, mais elle ne l'est pas encore pour moi, puisque je ne vois goutte dans la chose du monde que je désire le plus de connoître. Il y a longtemps que mon esprit est couvert de nuages si épais que le jour n'y sauroit entrer, et dans l'obscurité qui y est, je n'y saurois rien voir que des images confuses et mal formées, qui me plaisent quelquefois et qui le plus souvent m'épouvantent. Dissipez ces ténèbres, vous en qui toutes les clartés du ciel semblent être renfermées, et ne souffrez pas plus longtemps que je sois en doute si je suis le plus heureux, ou le plus malheureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs et de plus parfaites joies sont tellement mêlés ensemble, que l'un n'y va jamais sans l'autre, et il arrive souvent, qu'en un même moment, je sens des peines incroyables et des gloires infinies. Séparez cela, je vous en conjure; ne permettez pas qu'il y ait tant de désordre en un lieu où vous commandez; après tant d'énigmes, dites-moi une parole intelligible, et apprenez-moi mon bon ou mon mauvais sort. Pour toute mon âme que je vous ai donnée, je vous demande seulement que vous laissiez voir dans la vôtre et que le plus clair esprit du monde ne soit pas toujours le plus obscur pour moi. Pensez quelle pein

[1] *Mss. de Conrart*, p. 525.

ce m'est de ne vous parler que devant une personne qui seroit ennemie mortelle de mon affection, si elle venoit à la connoître, et quel tourment de mettre toujours en comédie une chose si sérieuse, et de se servir perpétuellement de mensonges pour dire de si pures vérités. Donnez-moi de la force pour tout cela. Ayez la bonté de me rendre toujours heureux en disant un mot seulement. Ne permettez pas que la plus juste passion du monde soit la plus malheureuse, ni que je meure d'ennui pour aimer parfaitement la plus aimable personne qui fut jamais.

32. — A LA MÊME [1].

Il faut bien croire que vous m'enchantâtes hier, quand vous me fîtes dire que j'étois content de vous : car à moins que d'un effet de magie, il seroit impossible que trois paroles qui signifioient si peu m'eussent fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouviez faire. Cependant, il est vrai que vous trompâtes ma douleur, et vous me renversâtes si bien le jugement, que, dans le plus sensible déplaisir que j'aie jamais reçu, je sentis la plus grande joie que j'aie jamaie eue. Mais le charme finit bientôt. Pour mon malheur, la connoissance me revint aussitôt que je vous eus laissée, et après avoir eu de la peine à retenir devant vous des larmes de joie, j'en ai répandu toute cette nuit les plus amères du monde. Quoi que je fasse pour me tromper, je connois que vous m'avez fait une trahison qui ne peut être oubliée; qu'il ne peut plus

[1] *Mss. de Conrart*, p 526.

y avoir de commerce entre vous et moi ; que la confiance ne peut jamais revenir, et ce qui est de plus cruel, voyant par toutes sortes de raisons que je ne vous dois point aimer, je ne vois aucune apparence de le pouvoir faire. Tous les déplaisirs que vous arrêtâtes hier sont revenus en foule dans mon esprit, et y ont mis tellement toutes choses en désordre, que, hors que je connois mon mal et qu'il me souvient encore que vous êtes la plus aimable chose du monde, il n'y a plus de raison, ni de connoissance, ni aucun rayon de bonne lumière. Voilà l'état où je suis, et en vérité il ne semble pas qu'il puisse y avoir du remède. Mais voyez quelle foi j'ai en vous ! Si je puis aujourd'hui ouïr de votre bouche une parole obligeante, si vous me faites voir une action ou un regard favorable, ou si vous dites seulement en vous-même que vous voulez que je sois guéri, je suis assuré que tous mes maux cesseront et que j'oublierai tous les déplaisirs que vous m'avez faits.

33. — A LA MÊME[1].

Je vous en demande très-humblement pardon, mais je vous avoue qu'il y a douze heures que je suis content de vous. Je sais bien qu'à votre égard c'est le plus grand crime que je pouvois commettre, et qu'il n'y a rien qui vous offense tant de moi, que lorsque vous croyez que j'ai quelque joie secrète. Jugez par là de ma reconnoissance. Sachant que vous m'en ferez repentir, je ne puis m'empêcher de vous en rendre

[1] *Mss. de Conrart*, p. 527.

grâce, et de vous dire qu'après cela il n'y a point d'ennuis que je ne souffre volontiers pour vous. Détruisez donc tantôt, si vous voulez, toutes mes imaginations et mes confiances; apprenez-moi que j'ai mal entendu tout ce que j'ai expliqué en ma faveur; faites-moi voir que mon affection vous est indifférente, ou même ennuyeuse. Ce m'est assez de bonheur pour toute ma vie, que d'avoir pu croire un demi jour que vous ne me haïssez pas, et ce contentement m'a donné de la force pour souffrir toutes sortes de déplaisirs.

34. — A LA MÊME[1].

N'êtes-vous pas la plus fière personne qui naquit jamais! Vous ne vous contentez pas de ne me point faire de bien, vous ne voulez pas même que j'en imagine : et comme s'il y alloit de votre honneur que je fusse toujours triste, vous vous offensez dès que vous trouvez un peu de joie dans quelque coin de mon esprit. Que vous coûte-t-il, je vous supplie, que je me persuade en moi-même d'être heureux, et que je me forge des contentements auxquels vous ne contribuez rien, puisque j'ai eu tant d'aveuglement que de mettre mon affection en la plus ingrate personne du monde? N'êtes-vous pas bien injuste, après cela, de trouver mauvais que je manque de jugement en quelque autre chose, et qu'un homme, qui a su si mal se conduire, ne sache pas fort bien juger? Trouvez bon qu'au moins en cela je jouisse du déréglement de ma raison, et que je profite en quelque sorte du désordre que vous avez

[1] *Mss. de Conrart*, p. 528.

mis en mon esprit. Si j'étois en mon bon sens, je ne jugerois pas que vous m'aimez; mais aussi si j'y étois, je ne vous aimerois pas : et en l'état où je suis, je ne puis plus rien penser qui vous offense.

35. — A LA MÊME[1].

Puisque vous avez tant de peur que je sois trop heureux, et que vous vous mettez en peine de tout ce que j'imagine, comme si vous étiez responsable de mes pensées, encore faut-il que je vous les ouvre et que je vous explique une fois ce que c'est que ces confiances, dont vous me faites tant la guerre. Que je meure, je vous en dirai la vérité, et sachant combien votre esprit est pénétrant et comme vous êtes toute dans mon âme, je n'oserois prétendre de vous y cacher quelque chose. Je vous jure que je n'ai jamais espéré, ni désiré, ni imaginé même par souhait, d'être aimé de vous comme je vous aime. Vous trouvant si fort au-dessus de tout ce qui est ici-bas, je n'ai point cru que vous fussiez capable de cette sorte de passion, qui lie deux âmes de même nature. Mais de la sorte que les esprits de là-haut s'affectionnent quelquefois aux hommes et prennent soin de leur conduite, j'ai cru que vous me pouviez vouloir du bien, et qu'il étoit impossible que l'âme la plus généreuse du monde ne fût pas touchée de la plus pure affection qui fut jamais. Cela étant ainsi, je vous avoue qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre, m'ont fait imaginer que vous

[1] *Mss. de Conrart*, p 529.

ne me haïssiez pas, mais imaginer si foiblement que cela ne se peut pas appeler croyance, mais quelque chose moindre que l'opinion, un soupçon, un doute, qui nageant légèrement dessus mon esprit, y laissoit une trace de lumière et remplissoit le reste de mon âme de contentement et de joie. Voilà d'où viennent ces gaietés et ces satisfactions qui vous offensent si fort. Si, après vous les avoir expliquées, vous les trouvez encore injustes, je suis prêt de les laisser : car, quand je le pourrois, je ferois, sans mentir, scrupule d'être heureux si vous ne le vouliez pas, et vous ayant donné mon âme tout entière, je vous en laisse la conduite. C'est à vous à en disposer et à voir ce que vous aimez mieux qu'elle, soit heureuse ou malheureuse [1].

36. — A LA MÊME [2].

Si tout ce qu'il y a de beau, de charmant et d'agréable dans le monde étoit mis ensemble, seroit-il rien de si aimable que vous l'étiez hier au soir? et tout ce que les poëtes disent des Ris, des Grâces, des Amours, ne se voyoit-il pas visiblement à l'entour de votre personne? Après avoir eu tant de bonheur que d'avoir vu tout cela sous mes yeux, je fais résolution de ne plus me plaindre jamais de rien. Je sais bien qu'il m'en coûtera le reste de mon âme; mais que je meure, si j'y ai regret! Et si j'avois toutes celles du monde, je les

[1] Quelle délicatesse et quel talent de style! (*Note manuscrite de M. de Monmerqué*).

[2] *Mss. de Conrart*, p. 531.

donnerois de bon cœur pour un plaisir comme celui que j'eus de vous voir.

37. — A LA MÊME.

(Inédite[1].)

[A Amiens?]

Parmi tant de paroles vous en pouviez bien mettre quelques-unes de celles que je vous avois écrites avant-hier; mais je vois bien que l'on ne vous peut rien apprendre et que vous n'êtes pas corrigible. Quelque assurance que j'en aie, je ne laisserai pas de vous aller trouver ce soir : par là, vous pouvez voir que je ne le suis pas plus que vous, puisque tout le mal que vous m'avez fait ne m'a encore pu faire résoudre à vous fuir. Mais je ne puis guère être pis, et en l'état où je suis je ne dois guère craindre de me hasarder. Il me coûta l'autre jour bien cher de vous avoir vue. Le retour de votre santé a troublé extrêmement l'état de la mienne, et Mlle d'Attichy est revenue elle-même pour se venger de ceux qui s'étoient moqués de son ombre. Mais ne soyez pas trop cruelle, vous qui avez dit de si belles choses contre ceux qui se vengent; et ayez pitié à ce soir d'une personne abattue et que vous pouvez perdre, si vous voulez.

Je ne sais si c'est ce soir, ou demain au soir, que vous voulez que je vous voie; mandez-le-moi, s'il vous plaît, tout à cette heure, ou à midi, par un mot que l'on donnera à mon père (mais il est plus sûr à cette heure),

[1] *Mss. de Conrart*, p. 521. — Classée par M. de Monmerqué à la suite de la lettre 29 des éditions (36e de celle-ci).

et faites-moi savoir, s'il vous plaît, lequel sera le mieux, à sept heures ou à dix. Il me seroit plus commode à dix.

38. — A CLIMÈNE [1].

Je vois bien que je ne sortirai jamais de vos mains, et que tous les desseins que je fais de m'en tirer sont inutiles. Comme vous me faites tous les jours quelque nouveau dépit qui me donne envie de me révolter, je découvre en vous de jour en jour quelque nouvelle grâce qui me retient, et à mesure que mes déplaisirs s'accroissent, vos charmes s'augmentent et mes chaînes se redoublent. Après avoir fait d'extrêmes efforts pour résister à tout ce que je connois de beau dans votre personne et dans votre esprit, il arrive que, quand je vous vois, j'y trouve quelque beauté que je n'y avois point connue et contre laquelle je ne m'étois pas préparé; et il y a en vous une si grande diversité de choses aimables qu'il s'en rencontre toujours quelqu'une contre laquelle je ne me puis défendre.

39. — A MADAME (OU MADEMOISELLE) DE V... [2].

Après quatorze vers [3] vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose, et de vous dire en un langage qui a accoutumé d'être plus véritable que celui-là, que je meurs pour vous. Cette beauté dont je

[1] *Mss. de Conrart*, p. 532.
[2] *Ibid.*, p. 543.
[3] Il lui envoyait vraisemblablement le sonnet de la *Belle Matineuse*. Voyez plus bas, p. 312.

viens de parler est beaucoup mieux écrite dans mon âme qu'elle n'est ici; et l'image que j'en ai conçue est telle, qu'en vous mettant au-dessus de l'Aurore et du Soleil, je ne dis rien qui ne me semble trop bas et que je ne croie au-dessous de vous. Jugez, je vous supplie, en quel repos doit être un esprit où vous êtes si bien représentée, qui, considérant à toute heure la plus belle chose du monde, parmi tant de raisons de désirer n'en voit aucune d'espérer, de quelque côté qu'il regarde. En cet état, néanmoins, le mien ne laisse pas d'être content. Il est tellement occupé à voir tant de merveilleuses qualités qui sont en vous, et à penser combien vous êtes aimable, qu'il ne me reste pas de temps pour songer que je ne suis pas aimé, ni pour sentir que je meurs. L'idée que je me suis formée de vous, et que je contemple sans cesse, m'attache de sorte que je ne m'aperçois pas de ce qui me manque, ni de ce que je souffre; et tandis que mon cœur brûle et qu'il se consume, qu'il craint, qu'il désire et qu'il s'agite, mes pensées sont tranquilles et me donnent des joies qui passent celles des hommes. Cependant je juge par raison que ma vie ne peut longtemps durer ainsi, et puisqu'elle vous appartient et que vous en êtes la maîtresse, je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir du péril où elle est. C'est à vous à en ordonner, comme il vous plaira : car pour ce qui est de moi, je n'ai rien à vous demander là-dessus, et ma volonté est tellement soumise à la vôtre, que je ne lui permets pas de souhaiter le bien que vous ne voulez pas que j'aie, ni de fuir le mal à quoi vous me destinerez. Ce que je vous puis dire seulement, c'est que toute mon âme

étant également à vous, il n'est pas raisonnable que tous mes biens ne soient que dans mon imagination, et qu'il est juste peut-être qne vous donniez des contentements plus véritables et plus solides à la plus solide et la plus véritable passion qui fût jamais.

40. — A MADEMOISELLE [DE V... A BLOIS[1]].

Mademoiselle, la plus grande joie que j'aie eue de ma vie est celle de vous avoir vue, et le plus grand déplaisir celui de ne vous voir plus. Que je meure, si mes yeux ont pu rien trouver d'agréable depuis que je vous ai quittée! J'ai laissé à Blois tous les plaisirs que j'avois accoutumé de trouver ici, et j'ai à Paris plus d'ennui que je n'en ai jamais eu en lieu du monde. Je serois pourtant bien marri d'être moins affligé, et j'aime ma tristesse quand je songe qu'elle vous plairoit, si vous la voyiez. Il est juste, sans mentir, qu'une si bonne fortune que celle de vous avoir trouvée me coûte quelque chose, et quand j'en devrois perdre le repos de toute ma vie, je ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre souvenir, ou le souvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de satisfaction que toutes les sortes de malheurs du monde ne me peuvent donner de peine, et au même temps que je souffre, que je ne vous vois point, et que je suis en doute si vous m'aimez, je ne voudrois pas avoir changé de place avec ceux qui sont les plus heureux, et qui voient et qui jouissent. Une si

[1] *Mss. de Conrart*, p. 517.

grande résolution dans un si grand sujet de m'affliger fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas, lorsque vous me disiez que vous m'aviez donné votre cœur : car si je n'avois que le mien, je ne pourrois résister à tant de déplaisirs, et je sens bien qu'une force si extraordinaire ne vient pas de moi, et qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vrai, c'est une étrange aventure que celle qui m'est arrivée, d'avoir trouvé en une seule personne tout ce qu'il y a d'aimable au monde, l'avoir aimée aussitôt que je l'ai vue, et l'avoir perdue aussitôt que je l'ai aimée ; que mon bonheur se soit fait et se soit évanoui en un instant ; et qu'en si peu de temps j'aie eu autant de sujet de me réjouir et de me plaindre. Quoi qu'il en soit, je ne puis que tenir bienheureuse l'heure en laquelle je vous ai vue, et je ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Je me confirmerai davantage dans cette opinion par la réponse que vous me ferez ; et si elle m'est aussi favorable que les paroles que vous m'avez dites, je tiendrai pour bien employées toutes les peines que je souffrirai pour vous. Ne craignez donc point, je vous supplie, le péril que vous me disiez qu'il y avoit à écrire, et mettez-vous en quelque hasard pour me tirer de celui où je serai, si vous n'avez pas soin de moi. Considérez donc, je vous supplie, en m'écrivant, qu'il n'y a rien qui oblige tant une âme bien faite qu'une confiance entière, et qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à un homme qui n'en veut plus et qui n'en peut plus avoir que de vous.

41. — A MADAME ***[1].

Après avoir eu une des plus fâcheuses nuits du monde, je ne me puis résoudre à passer une journée de même, et je vois que celle-ci ne me sera pas meilleure, si vous, qui faites mes bons et mauvais jours, n'en ordonnez autrement. Je crus hier, en vous disant adieu, que j'étois content, et il me sembla que trois ou quatre paroles que je vous avois arrachées m'avoient entièrement apaisé. Mais je ne fus pas à dix pas de chez vous que tous mes maux recommencèrent. Ce dépit, ces craintes, ces soupçons et ces défiances qui me venoient de quitter, m'assaillirent à la fois, rentrèrent dans mon esprit et n'en sont point sortis depuis : soit que j'aie veillé ou j'aie dormi, ils ont fait toutes mes pensées et tous mes songes. Ils m'ont représenté tout ce qui me peut le plus fâcher, et que je dois le plus craindre, et ont rempli mon imagination de chimères et de visions étranges. J'espérois que le jour feroit disparoître tout cela, mais il est déjà bien avancé, et je vois toujours les mêmes choses. Vous qui êtes maîtresse absolue de mon âme, ne souffrez pas qu'il y ait tant de désordre en un lieu où vous commandez. Chassez ces funestes images d'un esprit où il ne doit y avoir que la vôtre, et ne permettez pas qu'auprès de la plus belle chose du monde il y en ait de si effroyables. J'ai tant de foi en vous, que si vous dites seulement trois paroles après avoir lu cette lettre, je crois que j'en recevrai du soulagement tout à l'heure ;

[1] *Mss. de Conrart*, p. 509.

grande résolution dans un si grand sujet de m'affliger fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas, lorsque vous me disiez que vous m'aviez donné votre cœur : car si je n'avois que le mien, je ne pourrois résister à tant de déplaisirs, et je sens bien qu'une force si extraordinaire ne vient pas de moi, et qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vrai, c'est une étrange aventure que celle qui m'est arrivée, d'avoir trouvé en une seule personne tout ce qu'il y a d'aimable au monde, l'avoir aimée aussitôt que je l'ai vue, et l'avoir perdue aussitôt que je l'ai aimée ; que mon bonheur se soit fait et se soit évanoui en un instant ; et qu'en si peu de temps j'aie eu autant de sujet de me réjouir et de me plaindre. Quoi qu'il en soit, je ne puis que tenir bienheureuse l'heure en laquelle je vous ai vue, et je ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Je me confirmerai davantage dans cette opinion par la réponse que vous me ferez ; et si elle m'est aussi favorable que les paroles que vous m'avez dites, je tiendrai pour bien employées toutes les peines que je souffrirai pour vous. Ne craignez donc point, je vous supplie, le péril que vous me disiez qu'il y avoit à écrire, et mettez-vous en quelque hasard pour me tirer de celui où je serai, si vous n'avez pas soin de moi. Considérez donc, je vous supplie, en m'écrivant, qu'il n'y a rien qui oblige tant une âme bien faite qu'une confiance entière, et qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à un homme qui n'en veut plus et qui n'en peut plus avoir que de vous.

41. — A MADAME ***[1].

Après avoir eu une des plus fâcheuses nuits du monde, je ne me puis résoudre à passer une journée de même, et je vois que celle-ci ne me sera pas meilleure, si vous, qui faites mes bons et mauvais jours, n'en ordonnez autrement. Je crus hier, en vous disant adieu, que j'étois content, et il me sembla que trois ou quatre paroles que je vous avois arrachées m'avoient entièrement apaisé. Mais je ne fus pas à dix pas de chez vous que tous mes maux recommencèrent. Ce dépit, ces craintes, ces soupçons et ces défiances qui me venoient de quitter, m'assaillirent à la fois, rentrèrent dans mon esprit et n'en sont point sortis depuis : soit que j'aie veillé ou j'aie dormi, ils ont fait toutes mes pensées et tous mes songes. Ils m'ont représenté tout ce qui me peut le plus fâcher, et que je dois le plus craindre, et ont rempli mon imagination de chimères et de visions étranges. J'espérois que le jour feroit disparoître tout cela, mais il est déjà bien avancé, et je vois toujours les mêmes choses. Vous qui êtes maîtresse absolue de mon âme, ne souffrez pas qu'il y ait tant de désordre en un lieu où vous commandez. Chassez ces funestes images d'un esprit où il ne doit y avoir que la vôtre, et ne permettez pas qu'auprès de la plus belle chose du monde il y en ait de si effroyables. J'ai tant de foi en vous, que si vous dites seulement trois paroles après avoir lu cette lettre, je crois que j'en recevrai du soulagement tout à l'heure;

[1] *Mss. de Conrart*, p. 509.

ment, c'est une horrible méchanceté à vous, d'avoir réveillé en moi tous les sentiments que j'avois endormis avec tant de peine, et je m'en plaindrai aux Carmes déchaussés, si ce n'est que vous me traitiez si bien que je n'aie pas sujet de m'en plaindre.

44. — A MADAME ***[1].

Madame, je n'espérois pas qu'il me resteroit encore un bon jour en toute ma vie, et peut-être en fût-il ainsi arrivé, si l'on ne me l'eût donné ce matin de votre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquérir sur moi, vous avez achevé de tout gagner par cette dernière faveur, et je vous avertis que si désormais vous m'en faites quelques autres, je n'aurai plus rien de quoi les reconnoître. Je vous le dis de tout mon cœur, et s'il n'y a pas ici de danger de parler haut, puisque je ne suis écouté de personne, jamais rien ne me toucha si sensiblement, et je ne saurois vous rendre assez de grâces pour celle que vous me venez de faire. Je la puis bien appeler ainsi, puisqu'elle me fait encore respirer, nonobstant l'arrêt que vous me prononçâtes l'autre jour, et que parmi de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vrai que celle que je traîne est si malheureuse, que je ne vois pas que ce soit un présent que je dusse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous : et ayant encore à passer quinze jours sans vous voir, je ne sais si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Je le veux

[1] *Mss de Conrart*, p. 523.

bien pourtant, puisque vous me le commandez, et que vous m'aimez encore...

45. — A MADEMOISELLE DE M***[1].

Mademoiselle, à moins que de vous envoyer des fleurs de lis, il n'y point de fleurs au monde qui méritent de vous être présentées, et je vous envoie celles-ci seulement pour être jetées sous vos pieds. Encore je vous assure que je leur envie bien cette place, et je tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles étoient sur la tête des reines. Vous vous étonnerez qu'un homme qui vous connoît si bien ait osé prendre la liberté de vous écrire, et par-là vous devez juger si ma passion est violente, puisqu'à mon âge, et avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la déclarer, et qu'un si grand hasard comme est celui de vous déplaire ne m'en a pu retenir. Je sais bien, mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, et que je suis destiné à ne mourir pas par d'autres mains que par les vôtres. Mais je me laisse emporter à mon destin, et, quelque mal qui m'en arrive, il est impossible que je m'empêche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez ceci, vous rougissez de dépit et vous grincez les dents. Vous ne sauriez cependant me faire repentir de rien : car je suis maintenant à l'épreuve de tous les plus grands accidents, et au péril de ma vie j'ai résolu d'être toujours, mademoiselle, votre, etc.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 524.

ment, c'est une horrible méchanceté à vous, d'avoir réveillé en moi tous les sentiments que j'avois endormis avec tant de peine, et je m'en plaindrai aux Carmes déchaussés, si ce n'est que vous me traitiez si bien que je n'aie pas sujet de m'en plaindre.

44. — A MADAME ***[1].

Madame, je n'espérois pas qu'il me resteroit encore un bon jour en toute ma vie, et peut-être en fût-il ainsi arrivé, si l'on ne me l'eût donné ce matin de votre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquérir sur moi, vous avez achevé de tout gagner par cette dernière faveur, et je vous avertis que si désormais vous m'en faites quelques autres, je n'aurai plus rien de quoi les reconnoître. Je vous le dis de tout mon cœur, et s'il n'y a pas ici de danger de parler haut, puisque je ne suis écouté de personne, jamais rien ne me toucha si sensiblement, et je ne saurois vous rendre assez de grâces pour celle que vous me venez de faire. Je la puis bien appeler ainsi, puisqu'elle me fait encore respirer, nonobstant l'arrêt que vous me prononçâtes l'autre jour, et que parmi de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vrai que celle que je traîne est si malheureuse, que je ne vois pas que ce soit un présent que je dusse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous : et ayant encore à passer quinze jours sans vous voir, je ne sais si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Je le veux

[1] *Mss de Conrart*, p. 523.

bien pourtant, puisque vous me le commandez, et que vous m'aimez encore...

45. — A MADEMOISELLE DE M***[1].

Mademoiselle, à moins que de vous envoyer des fleurs de lis, il n'y point de fleurs au monde qui méritent de vous être présentées, et je vous envoie celles-ci seulement pour être jetées sous vos pieds. Encore je vous assure que je leur envie bien cette place, et je tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles étoient sur la tête des reines. Vous vous étonnerez qu'un homme qui vous connoît si bien ait osé prendre la liberté de vous écrire, et par-là vous devez juger si ma passion est violente, puisqu'à mon âge, et avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la déclarer, et qu'un si grand hasard comme est celui de vous déplaire ne m'en a pu retenir. Je sais bien, mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, et que je suis destiné à ne mourir pas par d'autres mains que par les vôtres. Mais je me laisse emporter à mon destin, et, quelque mal qui m'en arrive, il est impossible que je m'empêche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez ceci, vous rougissez de dépit et vous grincez les dents. Vous ne sauriez cependant me faire repentir de rien : car je suis maintenant à l'épreuve de tous les plus grands accidents, et au péril de ma vie j'ai résolu d'être toujours, mademoiselle, votre, etc.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 524.

46. — A MADAME *** [1].

Madame, je n'oserois vous dire l'état où je suis, et après vous avoir tant vanté ce cœur que je vous ai donné, j'ai honte de vous faire voir sa foiblesse. J'avois cru que l'assurance que j'ai de votre affection me défendroit contre toute sorte de déplaisir, et qu'il étoit impossible que je fusse aimé de vous et malheureux tout ensemble. Cependant je me trouve en un aussi grand désordre que si j'avois perdu toutes choses en vous perdant de vue, et je me tourmente comme s'il n'y avoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde, que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait juger que nos deux âmes ne sont encore guère bien mêlées, et je connois bien que vous ne m'avez donné qu'une fort petite part de la vôtre, puisque je manque de courage à souffrir une affliction. Il est vrai, à le bien considérer, que celle que j'ai n'est pas de cette sorte de malheur que la constance apprend à supporter doucement. La raison la plus sévère ne sauroit désapprouver un aussi juste déplaisir que le mien ; et si elle ne me permet pas de regretter la plus agréable, la plus charmante et la plus belle personne du monde, elle ne sauroit au moins trouver mauvais que je regrette la plus habile, la plus généreuse et la plus sage. Quand je ne devrois pas être affligé de ne vous plus voir, je le devrois toujours être de ne vous plus ouïr, et ressentir extrêmement d'avoir perdu une conversation qui m'éclairoit l'âme de même qu'elle me l'embrasoit, et de laquelle je ne

[1] *Mss. de Conrart*, p. 535.

sortois jamais que plus honnête homme, aussi bien que plus amoureux. Que si parmi tant de causes d'ennuis je puis recevoir quelque consolation, il faut qu'elle m'arrive sans que je l'espère, et il sera bien plus séant que vous me la donniez, que si je la trouvois de moi-même. Vous donc, madame, qui voyez plus clair que moi en toutes choses, et particulièrement dans mon cœur et dans ma fortune, apprenez-moi s'il n'est pas raisonnable que je m'afflige infiniment de ne vous pas voir, ou, si vous ne me pouvez montrer que cela ne doit pas être, dites-moi du moins que vous ne le voulez pas, et que vous m'ordonnez de me conserver jusqu'à ce que je vous revoie.

47. — A MADAME ***.

A Paris, le 6 de la lune[1].

Madame, j'avois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'aviez point fait de réponse. Mais un bruit qui court ici que vous y devez arriver bientôt m'a remis en meilleure humeur, et a fait que ce dépit n'a pas duré plus longtemps que les autres que j'ai tâché d'avoir autrefois contre vous. A la vérité, moi qui fais profession de me ressouvenir de toutes les excellentes qualités que vous avez, aussi bien que si je les voyois encore, j'aurois bien oublié votre douceur et votre civilité, si je croyois que vous en pussiez avoir manqué pour moi en cette occasion, et que vous eussiez refusé cette consolation à un homme que vous deviez penser en avoir tant de besoin. Sans mentir, je ne crois pas qu'il

[1] Première édition, p. 724.

y ait jamais eu de déplaisirs pareils aux miens ; et quoique je crusse assurément, devant que de vous laisser, que je mourrois de votre absence, je ne croyois pas qu'elle me dût faire la moitié tant de mal qu'elle m'en a fait. Bibille, Gambille et Fanfan n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir, et Biquet n'en a pas été si affligé que moi, quoique vous ne m'ayez pas traité de roses. Tout de bon, madame, je me trouve dans Paris de la même sorte que vous vous êtes autrefois trouvée à la Basme, hormis que je n'ai pas le plaisir d'y acheter des moutons ; et, selon que je connois votre humeur, je jurerois que votre solitude de dix ans ne vous a pas semblé si longue que me l'a été celle où je suis depuis trois semaines. Je vois bien quelquefois des dames assez aimables ; mais croyez-vous que ces personnes-là me pourroient faire parler? Toutes les femmes me le sont, à cette heure, comme vous l'étoit cet homme que vous savez ; et quand elles auroient les Ris et les Grâces près d'elles, elles ne pourroient pas arrêter mon esprit un moment. Je fais à cette heure la petite souris dans les compagnies, et, après avoir légèrement tout considéré, je me retire en moi-même, et je me mets à part pour un autre temps. Faites, s'il vous plaît, madame, que celui que j'espère arrive bientôt, et qu'après tant de peine je me retrouve auprès de vous, comme vous me l'avez prédit autrefois.

48. — A MADAME ***[1].

Le canon d'Arras n'a pas fait tant d'effets que les pa-

[1] *Mss. de Conrart*, p. 477, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 37.

roles que vous m'avez écrites, puisqu'en un moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient et qui étoient près de m'ôter la vie. Hier, au sortir de chez vous, je fus attrapé par une troupe de soupçons, de craintes, d'ennuis et de jalousies, et votre lettre a défait tout cela. Ils me poursuivirent jusque dans mon logis, et ne m'ont pas laissé cette nuit un moment de repos. Sans mentir, vous punissez ceux qui vous fâchent bien mieux que ne feroit Mme la marquise [de Sablé], et en me mettant dans la tête tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de joie et de déplaisirs au monde est, à cette heure, ensemble dans la mienne, toutes sortes de satisfactions et de mécontentements, et la plus grande amour qui fût jamais avec la plus extrême défiance. Débrouillez, s'il vous plaît, tout cela, madame, et puisque je n'ai plus que trois jours à vivre, faites du moins que je les passe en repos.

49. — [A LA MÊME[1].]

Voyez, je vous supplie, quelle est la force de vos enchantements, puisqu'en l'état où je suis, ils font que je ne sens pas mon mal, et qu'étant sur le point de recevoir le plus grand déplaisir qui me puisse arriver, je ne laisse pas d'être le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a sous le ciel de beauté, de grâces, d'esprit et de gentillesse me doit laisser dans

[1] *Mss. de Conrart*, p. 472, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 32.

trois jours, et même tout ce qu'il y a de bonté, de douceur et de générosité. Je sais que tout mon bien et toute ma joie, mon cœur et mon âme, s'en doivent aller en même temps, et parmi cela, je ne laisse pas d'avoir de bonnes heures; et si je n'ai bien dormi cette nuit, je puis dire au moins que je l'ai bien passée. A dire le vrai, il suffit d'avoir un moment en sa vie comme j'eus hier toute une après-dînée. Le seul ressouvenir de la félicité où je me suis vu me doit consoler de toutes choses, et quand je ne l'aurois que songée, ce seroit assez pour me rendre toujours heureux. Voilà la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure, et qui la défend de tant de sortes de déplaisirs qui la menacent. Puisque tout ce qui me reste de bonheur n'est fondé que sur la créance que vous m'aimez un peu, faites, je vous conjure, qu'elle me dure quelque temps, et n'enviez pas ce contentement à une personne qui doit bientôt avoir tant de maux.

50. — A MADAME ***[1].

Vous verrez par la lettre que je vous avois écrite dès ce matin, que je m'accommode à tout ce que vous voulez, et je vous donne, dès cette heure, la plus grande marque que je vous puis jamais rendre de mon obéissance, en vous renvoyant ce que vous m'aviez envoyé. Je les trouve toutes deux si belles, que je ne me puis résoudre au choix, et je m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaît bien autant

[1] *Mss. de Conrart*, p. 467, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 27.

que l'autre, et en ce qu'elle est plus éveillée et plus affétée, elle vous ressemble davantage. Que je meure, si je ne les aime déjà l'une et l'autre plus que ma vie, mais pas encore tant que vous. Voyez si vous êtes méchante. Pour avoir quelque jour une excuse d'aimer deux personnes, vous trouvez moyen de m'en faire aimer trois. Il n'est plus besoin pourtant de ces inventions, et dans l'innocence où je suis depuis aujourd'hui, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant, après la lettre que je viens de recevoir de vous, que vous ne soyez pas la plus jolie, la plus aimable et la plus galante personne du monde.

51. — A MADAME ***[1].

J'ai eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les vîtes. Mais aussitôt que je songe aux vôtres, les miens se remettent et ne sauroient être troublés. Je ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans une personne qui est si pleine de lumière, ni croire que le ciel ait fait une si belle chose, seulement pour tromper les hommes. Cette peinture, que je remportai hier de chez vous, me guérit de tous mes maux, et dès que je porte la vue dessus, mes mauvaises humeurs s'en vont, toutes mes défiances s'évanouissent, et mon esprit est rempli de contentement et de gloire. C'est en cet état que je vous écris et que je vous assure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ni si amoureux que je suis.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 474.

52. — A MADAME ***[1].

M. de Castelnau se porte bien, M. de Mercœur a été légèrement blessé, et le marquis de Fors[2] l'est extrêmement.

Je vous loue de la bonté que vous avez d'avoir soin des morts et des blessés, et je vous en remercie pour la part que j'y puis avoir. Je le fus de nouveau la dernière fois que je vous ai vue; mais en un point que je vois bien que je n'en pourrai jamais guérir, et qu'à moins de ne bouger plus de votre ruelle et d'être toujours à deux pas de vous, je ne crois pas que je puisse vivre. Sans mentir, madame, c'est une grande imprudence à vous de vous faire connoître aussi aimable que vous êtes à ceux à qui vous ne voulez pas de mal. Lorsque je ne voyois que la moitié de vos charmes et de votre esprit, vous en aviez déjà plus que je n'en pouvois supporter. Imaginez-vous en quel état je dois être à cette heure. Je n'ai pas eu, je vous jure, un moment de repos depuis que je vous ai laissée. Mais avec cela j'ai tant de satisfaction et tant de joie, que, quand j'en devrois mourir dans une heure, je ne voudrois pas me plaindre de vous. Aussi bien, puisque vous devez vous en aller bientôt et que ma vie est menacée d'être si malheureuse, je ne dois pas craindre de la perdre, et je serai bien aise que vous me l'ôtiez devant que de partir d'ici.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 468, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 161, t. II, p. 28.

[2] Frère de Mlle du Vigean.

53. — A MADAME ***[1].

Il vous sied fort bien de rire.
Vous êtes en belle humeur,
Mais quoi que vous puissiez dire,
Voiture a bien du bonheur,
Qu'il ne sait pas
Tous vos ébats :
Guillemette, oh ! la, la, la !
Qu'il en auroit de malheur!

Sans mentir, vous faites des merveilles, et en vers et en prose personne ne vous égale. Pour moi, j'en suis dans un étonnement le plus grand du monde, et quand je songe quelle innocente vous étiez cet hiver, que vous n'osiez dire les choses les plus communes et que vous pensiez que sophiste fût une injure, je ne puis comprendre comment vous pouvez faire tout ce que vous faites à cette heure, et qu'une personne qui n'a jamais lu qu'une comédie puisse être devenue si savante. C'est un miracle que je n'entends point, et quand j'ai ouï les religieuses de Loudun parler latin et grec, je n'ai pas été si étonné que je le suis de vous voir écrire. Je vous supplie au moins, madame, de ne vous pas servir à me tromper de cet esprit qui vous est venu : car je vois bien que si vous l'entreprenez, je ne l'empêcherai pas. Je vous remets donc sur votre foi, et vous demande seulement que vous me soyez fidèle jusqu'à ce que vous en trouviez un autre qui vous aime, qui vous estime, qui vous admire autant que je fais.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 470, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 30.

54. — A MADAME ***[1].

Après avoir bien songé à tout ce qui se passa hier, je vous promets davantage que vous ne désiriez de moi : car je vous assure que je ne vous demanderai jamais rien, et même que je ne vous verrai jamais. J'en viens de faire des serments et des résolutions si étranges, que si j'y manque jamais après cela, je ne vous pourrai plus donner qu'un cœur lâche et une âme la plus parjure du monde. A la vérité, il faudra qu'il y ait une extrême foiblesse en l'un et en l'autre, s'ils retombent entre vos mains. Après tant de mauvais traitements qu'ils y ont reçus, je mériterai bien tous les maux que vous me sauriez faire, si le souvenir de ceux que vous m'avez faits ne me délivre pas de vous. Un rayon de lumière qui m'est comme venu des cieux m'a éclairé dans mon aveuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, et connoître que ce que je tenois hier la plus désirable personne de la terre, est celle qui est la plus à craindre et la plus à fuir. Trouvez donc bon que je cherche du repos ailleurs, voyant que je n'en puis avoir auprès de vous; et puisqu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait souffrir, et qu'il ne vous reste plus de nouveaux tourments à exercer sur moi, n'ayez pas de regret que je vous échappe. Aussi bien n'est-il plus en votre pouvoir de l'empêcher, et à l'heure que vous lisez ceci je suis parti de Paris, avec résolution de n'y rentrer jamais, que vous n'en soyez sortie.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 465.

55. — A MADAME ***[1].

Il faut bien que vous soyez destinée à troubler ma vie, puisque le bien et le mal que vous me faites m'ôte également le repos. La lettre que vous m'écrivîtes hier, l'affection que vous me fîtes paroître et le soin que vous eûtes de parler de moi, m'ont empêché de dormir cette nuit. Je l'ai passée tout entière à me ressouvenir combien vous eûtes de grâce, d'esprit et de gentillesse en tout ce que vous disiez, et à considérer que ce qu'il y a de plus agréable, de plus beau, et de plus charmant dans le monde, n'égale pas les moindres choses que vous dites ou que vous faites. Je ne sais pas ce qui arrivera de moi; mais je crains, sans mentir, que je ne puisse éviter de tomber dans cet accident, dont je disois hier que vous seriez ravie. Quand je pense que vous m'aimez, je ne dors pas; quand je crois que vous en aimez un autre, je me désespère; quand je suis éloigné de vous, je ne sais ce que je fais; et quand je vous vois, toutes vos actions, toutes vos façons et toutes vos paroles m'empoisonnent. Voyez, s'il vous plaît, quelle vie doit être la mienne, et ce que j'en dois attendre. Il n'y en eut jamais en vérité une si traversée, et toute l'espérance que j'ai, c'est que votre absence la va finir bientôt, et me va délivrer de tous mes maux.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 475, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 34.

56. — A MADAME ***[1].

Vous avez bien raison de vous moquer de moi, et je vous avoue que je suis bien honteux qu'après avoir fait tant le brave, il faille que je montre tant de foiblesse. A ce que je vois, madame, quelque part que j'aille, je ne suis jamais loin de vous. Je vous porte toujours dans le cœur, et vous me tenez aussi bien quand je suis dans mon logis, que quand je suis dans votre carrosse. Mais, à le considérer, vous n'en devez pas avoir de gloire ni moi de honte, et puisque tout cela se fait par charmes et par sorcelleries, il n'y a rien dont vous deviez vous vanter, ni que vous me puissiez reprocher avec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi : car s'il n'y avoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriver que, connoissant si bien vos artifices, je m'en défendisse si mal, et que la plus méchante personne qui fut jamais me parût toujours la plus aimable du monde. Contentez-vous, je vous supplie, madame, des maux que vous m'avez faits. Rompez le sort que vous avez jeté sur moi; ou, si vous ne voulez pas que je guérisse, faites au moins, puisque rien ne vous est impossible, que je croie que vous m'aimez, et je souffrirai gaiement tous les maux que vous me voudrez faire.

57. — A MADAME ***.

Je ne puis me résoudre à laisser partir votre laquais sans un poulet, et il me semble que c'est de la sorte

[1] *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 25.

qu'il faut payer une gantière comme vous. J'aurois de quoi vous en faire un le plus amoureux du monde, si je voulois vous écrire la moindre partie de ce que j'ai pour vous dans le cœur. Mais sachant combien vous êtes avantageuse, je n'oserois vous faire savoir de quelle sorte vous y êtes, ni montrer tant de facilité que pour une paire de gants on me fasse dire comme cela ce que je pense. Je vous assurerai seulement que j'ai reçu les vôtres, comme je recevrois un royaume. Il n'y en eut jamais de si beaux. Je les ai baisés plus de cent fois, et je vous assurerois que ç'a été de meilleur cœur, que je ne baiserois les plus belles mains du monde, n'étoit que ce sont les vôtres qui le sont.

58. — A MADEMOISELLE ***[1].

Mademoiselle, il ne tient qu'à moi que je ne vous écrive de mon sang ce que je veux vous dire : car je vois de mon lit quatre palettes qui en sont pleines ; et peut-être que si vous le voyiez brûlé comme il est, vous vous repentiriez de vos froideurs qui l'ont échauffé de la sorte. Mais j'ai tort de vous croire si bonne, vous qui savez bien que vous m'avez blessé à mort, et qui, avec cela, ne voulez pas seulement que je soupire en votre présence. Je ne saurois deviner pourquoi. Ce n'est pas que vous appréhendiez que ces vents-là tuent le feu que vos beaux yeux ont allumé dans mon âme : ils

[1] Cette lettre et la suivante, insérées dans la première édition, p. 702, etc., ont été retranchées dans la deuxième édition et les éditions subséquentes. Elles sont transcrites dans le recueil de Conrart, p. 657 et 659.

réussiront plutôt à l'entretenir et à l'enflammer davantage. Encore n'est-ce point, qu'ayant réduit mon cœur en servitude, il vous fâche qu'il se mette par là en quelque sorte de liberté et se soulage un peu des maux qui le pressent? Si vous êtes de cette humeur, j'en tirerai occasion de vous faire une prière qui est le principal objet de ce billet : c'est, mademoiselle, d'avoir agréable, si ma captivité vous plaît, que j'en porte partout les marques, et que, de tant de beaux cheveux qui se perdent inutilement et que votre peigne dérobe tous les matins, vous trouviez bon que j'en aie ce qu'il en faut pour en faire un bracelet. La vue de cette précieuse chaîne me consolera de la perte de ma liberté, et tant que j'aurai cet objet devant les yeux, je ne croirai pas être tout à fait absent de vous. Je n'userai d'aucune persuasion pour vous convier à me faire cette grâce : car si vous êtes obligée de me l'accorder, ce n'est pas parce que j'ai raison, mais plutôt parce que je n'en ai plus, et que vous me l'avez tellement ravie qu'il ne m'en reste plus que pour connoître le sujet que j'ai de vous adorer tant que je vivrai. Après cela, que pouvez-vous me refuser avec justice, pourvu que je demeure dans les bornes que votre vertu et mon devoir me prescrivent?

59. — A LA MÊME [1].

Mademoiselle, je vous ai dit autrefois que vous vous méconnoissiez, mais que c'étoit par trop de modestie, comme les autres font ordinairement par vanité. J'a-

[1] Première édition, p. 711. — *Mss. de Conrart*, p. 659.

joute que le soleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, ne sent point sa chaleur, et que c'est ainsi que vous ignorez la force de vos charmes, quoiqu'ils fassent de si fortes impressions sur tous les cœurs. Dès le moment que je vous vis, je laissai ma liberté entre vos belles mains, mais ce fut celle des actions : je me suis réservé celle de parler. Trouvez bon que j'en use pour votre service, et que je vous représente que vous courez fortune de passer pour ingrate envers le ciel, si vous continuez à n'avouer pas les grâces qu'il vous a faites, et pour la plus présomptueuse personne qui vive, si vous vous opiniâtrez à vous croire plus toute seule, que le rapport de tout le monde ensemble, qui publie de la beauté de ma chère sœur les mêmes choses que j'en dis. Après tout, ou il n'y a point de miroirs qui ne soient faux, ou je ne vous ai rien écrit que vous n'éprouviez véritable quand il vous plaira. Mais plutôt que de l'apprendre dans une glace, vous le verrez à la lueur du feu que vos beaux yeux ont allumé dans mon âme. Ne dites point, que si la chaleur de ma fièvre n'est point plus violente que celle de mon amour, je ne suis point en hasard de ma vie. Mon mal passera ; mais comme votre mérite est infini, ma passion n'aura point de bornes : aussi ne veux-je point qu'elle en ait. Je ne veux point guérir d'une si belle blessure ; elle est de la nature de certaines plaies qui ne se ferment jamais que l'on n'en meure. Croyez-moi donc, chère sœur, cela ne vous engage point, car voici mon humeur en peu de mots : je désire tout, mais j'espère peu, et ne demande rien du tout. Je vous expliquerai ce sentiment à la première vue ; mais je ne sais quand ce sera,

parce que je ne puis vous voir que je ne sois guéri, et je ne puis guérir sans vous.

60. — A MADAME ***[1].

(Inédite.)

J'avois promis de ne plus vous écrire; mais un homme qui ne se peut garder soi-même, ni son âme, ni son cœur, ni sa raison, est-il obligé de garder sa promesse? Et en l'état où je suis dois-je être responsable de quelque chose? En quatre jours, j'ai souffert tout ce que l'on souffriroit en quatre mille ans, et après m'être déchiré le cœur pour vous en ôter et avoir enduré des gênes insupportables pour ne vous point voir, tout ce que j'ai avancé par-là, c'est que je vous aime beaucoup davantage; et puisque toutes les violences que je me fais, et les contraintes que je me donne pour m'éloigner de vous, ne produisent point d'autres effets, sinon qu'elles augmentent mon amour, ne suis-je pas obligé, en conscience, de ne me plus contraindre, de vous voir le plus que je pourrai, et de ne me plus servir d'un remède qui a augmenté mon mal et qui me tueroit bientôt? Sans mentir, madame, il n'y a point de peines au monde pareilles à celles que j'ai endurées depuis quelques jours; mais s'il vous plaît que je vous voie aujourd'hui, je tiendrai tous mes maux bien employés, et vous me ferez plus de bien en un quart d'heure que je n'ai eu de mal en toute ma vie.

[1] *Mss. de Conrart*, p. 461. — Voyez aussi; *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 21.

61. — A MADAME ***.

(Inédite[1].)

Après avoir bien rêvé toute la nuit, je suis résolu ce matin de me fier toujours en vous. Regardez si cet accident que nous avions prévu ne m'est pas arrivé, et s'il ne faut pas que je sois devenu fou. Mais qui est-ce qui s'en seroit garanti en ma place, et quelle raison y a-t-il que tant de passion et tant de soupçons n'eussent pas renversée ? Il me déplaît seulement d'une chose : je voudrois que votre beauté toute seule ou mon amour eussent causé cet effet-là, et que la défiance que j'ai eue de vous n'y eût rien contribué. Il eût été ainsi plus à votre gloire, et il fût sans doute arrivé de la sorte, si vous m'eussiez donné un peu plus de patience, et si vous n'eussiez pas eu tant de hâte de me voir en cet état-là. Tant y a que vous devez être contente, et que je suis au point où vous m'avez désiré tant de fois. Je crois que s'il y a quelque fidélité sur la terre, elle est toute en vous; je suis persuadé que vous êtes aussi constante que vous êtes belle; je pense que vous seriez au désespoir, si vous veniez à vous apercevoir d'avoir fait naître quelque autre passion que la mienne; et je jurerois que ces yeux, qui semblent avoir été faits pour éclairer tout le monde, ne luiront jamais que pour moi, et qu'ils n'en regarderont point d'autre. Enfin, il n'y eut jamais d'esprit si perdu et

[1] *Mss. de Conrart*, p. 462, et *Belles-Lettres françaises*, Mss. 151, t. II, p. 23. — C'est, dit M. de Monmerqué, un des plus jolis billets de Voiture. L'épigramme y fait disparaître la fadeur.

si renversé que le mien; mais ce qui est le meilleur, j'aime de tout mon cœur la place Royale; je m'imagine que vous n'y allez qu'avec les mêmes intentions que vous allez aux Carmes, et que si quelquefois vous y courez à minuit avec quelque autre dessein, c'est seulement pour y parler d'affaires.

LETTRES EN VIEUX LANGAGE

1. — LETTRE DE MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN, ESTANT PRISONNIER, A MONSIEUR LE COMTE DE GUICHE.

[1640.]

Au très-hault, très-preux, et très-renommé chevalier de Guicheus, Guilan le Pensif, seigneur de l'Isle Invisible, desire honneur, liesse, et mande humbles saluts[1].

Très-cher sire, or suis en prison fermée, et ja pour nulles riens n'en pourroye issir, se ne fust par art de faërie, et de negromance. Or s'en vont à randon soulas et déduit, et perverse fortune m'a moult laidement atourné. En telle achoison, il n'est gentillesse de cœur, ne fermeté d'engin, qui patiemment portast telle mesaventure, et si plours et lamentations n'estoient plus duisantes à dame qu'à guerroyeur, moult grand plaint et butin feroye. Car, par mon chef, moult

[1] « M. le comte de Saint-Aignan, dit l'abbé Arnauld, dans ses *Mémoires*, à la date de 1639, qui avoit toujours eu l'esprit galant, étoit passionné pour le vieux gaulois et pour les rébus, qui étoient à la mode en ce temps-là. Ce n'étoit tous les jours que billets en langage d'Amadis et qu'énigmes de cette sorte, et les laquais avoient assez d'affaires d'aller de chez lui au logis du Roi où nous tâchions de lui répondre. » — L'*Ile invisible*, par allusion au roman de Gomberville, *la Jeune Alcidiane* : c'est ici la Bastille où M. de Saint-Aignan fut enfermé pour n'avoir pas mené assez tôt son régiment à l'armée de M. de Feuquières, qui fut défait à Thionville, avant qu'il y arrivât : et peut-être, ajoute Tallemant, ce régiment qui était bon n'eût pas lâché le pied comme le reste de la cavalerie.

deconforté suis et mis en desarroy. Hélas ! cher sire, où sont maintenant allez jeux, mommeries, danses et chansons? où sont mussez loin de moy jongleurs, menestriers, farceurs, harpeurs, et apointeurs de vielles? Que sont devenus tournois, behours, et tels autres esbanoyemens, où l'on voyoit pieça heaumes enfondrer, haubers démailler, glaives froisser, destriers affoler, chevaliers gesir, et escus desrompre? Où sont festins, bombances, ris et banquets, cointes pucelles, frisques damoisels, gorgias escuyers? Tout est mis à néant, et à moy dolent et chetif, rien n'en est demouré, fors douloureuse remembrance, qui d'autant plus me fiert et navre durement. En tel party je n'écriroye mie, sans l'espoir qui, par vision ou songe, au cœur m'est revenu. Iceluy vint isnellement ma grand'douleur combattre; et si cuidois pour vray, que ce fust de ma liberté la vraye signifiance, comme j'en ay par droit la suspicion, au lieu que je suis attéré et gisant en détresse, tant leger et à délivre me sentiroye, que sur le palefroy pourroye bien saillir, sans toucher le pommel. Or en avienne ce qu'eschoir en pourra, toujours, cher sire, vous veüil conter mon songe. Dormant par nuit, il me sembloit voir fermement (et ainsi à certes le cuydoye,) un felon géant outrageux, glouton et fier pautonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance, les yeux avoit rouges et flambans comme feurre allumé, nez tors, grosses balievres, et barbe fleurie, et de tout point hideux et plein de barat et de maltalent. Si tenoit en son poing branc d'acier luisant, dont au chief durement me navroit ; puis faisoit signe à deux truhans et ribaux qui en hideuse chartre

me portoient, et me laissoient illec au greigneur tourment que jamais sentisse. Et adonc s'apparoissoit à moy un grand preud'homme, qui d'un moult noble vestement estoit affublé, et autour de luy estoient maints chevaliers, qui de me voir à délivrance avoient moult grand voulenté. Et vous, beau sire, y estiez des premiers. Prés de vous estoient pareillement le bon chevalier Arnaldus et le gentil chevalier Voiturio, et maints autres renommez. Or me faisoit signe de la main iceluy noble preud'homme, et à soy m'appellant, hors de la noire chartre me faisoit issir. Et lors il me montroit en moult belle escriture un tel dicton en manière de prophetie :

Quand aigles et lyons assemblez à foison,
Feront par grands hazards des coqs déconfiture,
Plusieurs bons chevaliers par mortelle achoison,
Ferus de fer tranchans iront en sépulture.
Paresseux, d'autre part absens de l'aventure,
Pour un temps detenus seront, non sans raison ;
Mais ils seront enfin boutez hors de prison,
Par cil qui porte escu de vermeille teinture[1].

Adonc par grand'liesse me sentis éveillé, et quand apertement connus, que ce n'étoit que fable et mensonge, si cuyday entrer en desespoir. Ce neantmoins, mon cœur s'évertua, et en soy pourpensa que tel songe pourroit venir à effet, et en cette espace je n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous escrire tout ce qui m'étoit advenu. Or puissiez-vous, cher sire, loin de meschief et d'encombrier, toujours noblement et frisquement vous contenir, ainsi qu'à tel homme affiert, vous et toute votre noble mes-

[1] Le cardinal de Richelieu (T).

gnie. Et à tant me tiens, à Dieu vous command', et me clame vostre immuable servant à toujours mais,

Dom Guilan le Pensif, sire de l'Isle Invisible.

2. — LETTRE DE VOITURE SUR LE SUJET DE LA PRÉCÉDENTE[1].

Au très-gentil, très-preux et très-noble chevalier de l'Isle Invisible, le chevalier Inconnu mande saluts sans nombre et amours sans fin.

Sire chevalier, pas n'eusse cuidé que de si obscur manoir comme cil où vous estes, peussent issir dits si illuminez, ne de si dure prison paroles si gracieuses. Je me suis embattu à voir la lettre qu'escrite avez au très-gentil et très-renommé comte Guicheus, vous debourdant avec luy, et vous jure que oncques-mais ne vis escrit qui tant me plust, ne qui plus me parust de preud'homme. Et en ce apert vostre grand hardement, et le hault cœur qui vous en repaire, quand de cette vostre mécheance en nulles riens ne vous esbahissez, et ne laissez pour ce de dire gabs et joyeusetez. Or est-il vrai, que pieça je haïssois sur toutes riens le geant Picolofuron[2], pour estre de trop orguëilleuse nature et trop bonbancier en ses faits. Mais ores d'autant plus je le maudis, et l'heure que oncques de mere fust nay : car par luy, et pour son pourchas, trop sont de maux avenus, et si combat par tel art, que

[1] Voiture fit une réponse en vers à cette lettre, au nom du comte de Guiche. Voyez plus bas, aux *Poésies*. Ensuite il adressa à Saint-Aignan pour son propre compte, et par échange de courtoisie, la lettre suivante en même style. Voyez *Mss. de Conrart*, in-4, t. X, p. 915.

[2] Piccolomini.

ceux qui encontre luy osent se presenter, sont par luy laidement navrez, affolez, ou occis, et ceux qui ne s'y trouvent, sont en noires chartres détenus. Ce m'aid'Dieux, beau sire, cettuy est le plus fier enchantement dont j'ouïs oncques parler, et qui plus fait à douter. Planté de preud'hommes y a qui moult ont grand talent de vous aider en cette vostre besogne. Et pour moy, il n'y a chose au siècle que tant désirasse : car plus cher aurois [1] à délivrer un si fait chevalier, que de conquester le royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous déportons, pour sçavoir que nous n'y pouvons comme riens, et que cette entreprinse est reservée à un puissant chevalier qui porte vermeilles connoissances [2]. De cettuy est ores grand bruit par le monde, et dit-on qu'il fait d'armes comme à sa voulenté, et que depuis le temps du noble roy Artus, il ne s'est trouvé si rude jousteur, comme iceluy est. Car nul ne s'est encontre luy esprouvé, qu'il n'ait jetté jus des arçons, et souventefois renversé chevalier et cheval tout en un mont. Cettuy mainte haute avanture a finée, et cette autre encore finera. Si que devez esperer, qu'à chef de piece, et en brief, vous tirera du chastel enchanté : car pas n'avez deservy d'y estre trop longuement, et se en riens par le passé avez méfait, ce n'est en chose qui vous doive ahontir, et petite penitence y affiert. Ce neantmoins, si par meschief, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu que ne cuidons, de ce en rien ne vous esmayez : car

[1] Les Bas-Bretons se servent encore de cette façon de parler pour dire : *J'aimerois mieux* (*Note manuscrite de Huet*).

[2] Le cardinal de Richelieu.

il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souvenir que le gentil roy Amadis, le noble empereur Esplandian, et maints autres, aprés avoir été detenus plusieurs siecles és prisons de l'isle d'Argenes, en sortirent sains et haitiez, aussi jeunes, et les viaires aussifrais, qu'entrez estoient : car le bon Alquif, qui moult sçavoit d'experimens, fit par ses conjurations que le temps, qui tant est isnel pour toutes créatures, n'avoit comme point eu de cours en leur endroit, et en riens ne les avoit endommagiez. Or il ne peut estre, qu'estant noble et chevalureux comme vous estes, bien parlant et loyal en bien aimer, bien avenant, coint et faitis chevalier, il vous manquast quelque bon enchanteur en cette achoison, qui le mesme secours vous donnast; et en auriez un ou deux sans faille, en maniere que, quand ne pourriez issir du chastel que d'huy en cinquante ans, vous en istriez jouvencel, comme l'estes maintenant, et sans aucun seul poil de barbe, non plus qu'ores en avez, qui seroit chose moult rare et plaisante à voir. Endementiers, tout le temps que demourerez illec, loisible vous sera, les unes fois de joüer aux tables, les autres de harper et chanter lais plaintifs, et une fois le jour de parler tout haut à par vous, vous doulourant et lamentant de dame Fortune, qui de tous hommes temporels se joüe, et en cet oncombrier vous a jetté, vous éloignant de votre amie : car c'est ainsi, si bien m'en souvient, qu'en souloient user tous les preud'hommes, qui en tel cas se sont trouvez. A tant, beau sire, à Dieu vous command', et suis, le tout vostre,

Le chevalier INCONNU.

3. — RÉPONSE DE MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN A LA LETTRE PRÉCÉDENTE [1].

Au très-courtois, très-excellent et très-renommé chevalier Voiturio, qui du nom d'Inconnu se clame, Guilan le Pensif desire honneur et joye, et mande humble mercis.

Dea, chevalier Inconnu! avois-je pieça vers vous rien comparé, qui de tant de gorgiase faveur fust digne? Certes, pas n'eusse cuidé, qu'en tel encombrier si doux confort me fust avenu, par lequel est ma grevance moult amendée. Or apert-il bien maintenant, que pas n'estes apprentif de bonnes œuvres faire, quand à si dolent chevalier, par devis proufitables et duisans, reboutez le cœur en la foüelle. Pour certain, tres-cher sire, moult estes à priser, et greigneur homme devez estre que pas ne voulez apparoir, quand vostre nom mussez aprés courtoisie tant especiale. En cette maniere ouvra jadis le Damoisel de la mer, fleur de toute chevalerie, quand aprés avoir tué jus le plus fier ribaud de la contrée, et sa mesgnie déconfite, il se retrahit vers son tref moult viste, tenant la chiere basse, et le vis sur costé ne voulant pour riens à nulli se manifester. Ce m'aid'Dieux, sire, je ne me deporteray d'acertener à tous, qu'encore surpassé l'avez, et de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort un outrageux paillard; et vous avez redonné la vie à jouvencel afflict et mat, comme n'agueres effroyé. Or, bon chevalier, puisque tout de mon fait voulez connoistre, ja n'en serez desdit, et moult volontiers de mon estat vous deviseray, et vous diray, qu'un jour sur le vespre, ayant harpé et chanté

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 918.

un lay moult douloureux et plaintif, comme pouvoit estre cil du pauvre Tristan le Leonnois, voguant en sa barque, aprés la playe envenimée par luy reçuē par le Morhoult d'Irlande, je m'endormis moult fort, et cheus à bouchons sur le pavement, où longue espace on me laissa gesir. Si cuidoye estre en un vergier, entre cointes pucelles et gentils varlets, ayant les aucuns surcots de tiretaines, et les autres robes de sandal. Si estions seans sur poisles à or battu, en soulas et esbatemens, devisants et bruyants moult fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier un grand vilain mal-façonné et rebarbatif, qui en son poing tenoit baston noüeux à guise de massue, et bien sembloit estre mal pautonnier et felon. Si se cria sur moy le glouton, comme forcené, disant: « Et cuides-tu, paillard, issir ainsi sans moy de la chartre où tu es detenu? » Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageusement, qu'agenoüiller me fit, et rechignant moult laidement s'en alla, disant: « Or suis-je par mon droit nom le Temps appellé : n'espère sans mon aide issir du chastel. » Et ainsi que me guermentoye, je vis prés de moy un noble preud'homme, luisant comme un escarboucle. Moult beau clerc estoit iceluy, et de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis, et villes, chastels, tours, chevaliers, armes, bannières, et escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds, et un vermeil sandal faisoit son couvrechef et sa robe. Iceluy me cria tout soüefvement : « Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit; mais qu'il s'accorde à ta faillie, moult tost te delivreray. » A tant, mon somme fina, et trouvay prés de moy vostre

missive, et de l'autre part un livret moult ancien, ou estoit icelle prophetie :

Quand jeune chevalier de suave nature,
Prendra du hardement en l'obscure maison,
Assez pour envoyer missive au grand Voiture,
Cil qui porte vermeil en armes et vesture,
Et dont partout le los bruit sans comparaison,
Connaissant qu'il est ja de pardonner saison,
Avec trois doigts fera de cet huis ouverture.

Adonc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir, quand par deux fois pieça avoye en dormant quasi le mesme songe : car encore moult bien du premier me remembroit, dont au preux comte Guicheus avois narré toute la vraye histoire. Donc ay-je noté, sire chevalier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy guerroyeur qui porte vermeilles connoissances, et qui tant d'apertises d'armes a faites, estoit ma délivrance reservée : et par vostre esprit tout remply de doctrine et clarté d'engin y suis derechef confirmé. Dieu ait part à icelle emprinse, et veuille labeurer avec lui, afin qu'en brief ensemblement allions visiter en son hebergement le bon comte Guicheus, que j'honore moult et prise! Je suis, à foy de chevalier, très-cher sire, le tout vostre,

Dom Guilan le Pensif, sire de l'Isle Invisible.

4. — LETTRE DE VOITURE AUX COMTES DE GUICHE ET DE SAINT-AIGNAN ET A ARNAULD DE CORBEVILLE.

[Mai 1641.]

Aux très-excellens, belliqueux, invictissimes et insupérables chevaliers, le comte Guicheus, le chevalier de l'Ile-Invisible et dom Arnaldus,
Salut, honneur, victoire et triomphe[1].

Ce m'aid' Dieux, beaux seigneurs, moult estes gra-

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 893. — C'est la lettre à laquelle

cieux et courtois, quand estant dans de si grosses besognes, comme ores vous trouvez, de cettuy vostre chevalier avez daigné vous ressouvenir, et me donner preuves si notoires de vostre benignité et bon vouloir, que oncques ne sera en ma puissance de le pouvoir deservir. Or jaçoit que de moult grand temps vous aye toujours honorez et servis, moult outrageux seroye, si je, par cette seule vostre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé, et grand' niceté seroit à moy, si je cuydoye vous en pouvoir rendre remerciments condignes. Or voudrois-je, beaux sires, qu'il m'eust cousté le meilleur chastel que oncques je conquis, et que loisible me fust de moy bouger de cettuy lieu, pour vous aller dire moy-même mon pensement sur ce, et le ressentiment que j'ay de l'honneur que, à moy vostre homme-lige, avez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit, que je ne prisse huy les galops, et irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fust heure de none, aurois cheminé plus de cinquante lieues anglesches, et me rendrois avant le jour dans vostre tref. Aussi-bien, quand je me ramentois comme estes sur le point de ferir sur ennemis, et de vous parmi eux mesler, si qu'à toute heure il m'est avis que d'icy j'oy la noise de la bataille, le hennir des chevaux, le froissis des lances, le chapelis des armes, et le martelis des espées, je me hontoye moult durement à par

Sarrazin fait allusion dans sa *Pompe funèbre*, au chapitre VIII de la *Grand'chronique du noble Vetturius* :

« Comme Cazalia fut délivrée des mains du géant Gérion par Herculin d'Austrasie, et de la noble chronique que Vetturius en compila. »

moy, et me tiens à honny et mécréant chevalier, quand je ne puis en celle achoison estre près de vous, et là, en voyant vos actes chevalureux et vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, et moy rendre digne de l'acointance de tels preud'hommes. Ores que le joly mois de may renouvelle toute chose créée, et que tout noble cœur se sent espoindre du desir d'armes et prouesses faire, vous cheminez par monts et par vaux, gorgiasement armés jusqu'aux dents, tenant vos glaives és poings, et ores les pannoyant entour vos chiefs, ores vous polissant en vos armes, ores vous affichant és estrieus, ne songez qu'à lances briser, percer escus et desmailler haubers, cheminez par nieules et par bruines, à l'ardeur du soleil et au ray de la lune, mangez moult petitement, et mauvaisement dormez, vous levant souventefois, ains qu'il soit bien adjourné, pour mettre vos corps à peine et à travail, à danger d'estre detranchez à mains de gloutons, et d'estre feloneusement occis : là où je, las ! chetif, en cette cité par enchantement mauvaisement détenu, passe les jours entiers à moy sollacier et déduire avec gentes pucelles, plus blanches que le fin albastre mis à point de fin vermeil, ores nous ombroyant sous vertes feuillées, ores en plaisants vergers nous esbattant, et tantost nous esbanoyant en riches festins, où touttes guises de mets nous sont servis, et toutes sortes d'espiceries. Et les unes fois, quand de tels bobans suis recreu, et qu'abondance de soulas me fait desirant de solitude, je me retrais à l'orière d'un bois, ou sur le clair rieu d'une fontaine, et là, assis sur l'herbe tendre et menue, je me délecte à voir en joyeuses chroniques

les faits et gestes des anciens chevaliers, les hautes aventures qu'ils ont mises à chief, et les périlleuses questes qu'ils ont emprises pour los et amours de leurs amies acquerre. En cette manière je vis sans mesaise, destourbier, ne distraite de quelconque chose, me couchant alors que meilleur me semble, et me levant à l'heure que plus me plaist, sans estre oncques éveillé de bruit de buccines, trompettes et cors sarazinois. Or, seigneurs chevaliers, combien cet estat de vie est angoisseux, je ne doute mie que bien ne le jugiez : car trop mieux que moi savez que riens tant ne pese à gentil cœur comme oisiveté, et moins grève travail que musardie. Et de ce adviendra sans faillie, qu'aprés que de ce siècle seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera faite, non plus que je fusse esté un chevalier de Cornouaille : et de vous, au rebours, quand de cette vie terrienne issirez, en trouverez une autre imperissable és registres et mémoires des hommes. Livres infinis en toutes langues or sonneront vos hauts faits et prouesses, et aurez nom à jamais perpétuel, laquelle chose, et de ce ne doutez, est de prix infiny et tel que trop chèrement ne la pouvez-vous acheter, quand mesme, pour ce, de bras et de jambes seriez mehaigniez, et qu'en auriez les testes fendues jusques aux yeux. Partant, beaux seigneurs, je vous alloue, que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis, que tout haut bruit et exaltation pouvez acquerre, et pourtant ne me tourniez à blasme, si en cettuy lieu plus longtemps je demoure, où force d'enchantement et nécessité de destin me retient.

Pour nouvelles, je vous mande que messagiers sont

icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont, que depuis peu, és marches d'Italie, s'est fait le plus beau fait d'armes qui oncques arriva depuis que chevaliers ceignent espées. Or devez-vous sçavoir, beaux seigneurs, que en icelle terre, du long du fleuve que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult est roide et profond, estoit descendu un geant dépiteux et felon [1]. Cettuy, accompagné d'un geant moult noir, et de couleur de suye, mais aspre, fier et outrageux, pilloit, dégastoit et desertoit le pays, si que c'estoit une hideur : et après maints outrages avoit juré qu'il prendroit à force une damoiselle, qui Cazalie est nommée [2], moult prisée et cherie de ceux du païs, et de maints grands seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire et bien addressée de tous ses membres, avenante et de si plaisant regard, que c'est un déduit à regarder. Or l'avoit le felon promise à son seigneur le soudan des Iberiens, qui pieça de longtemps la convoitoit pour la mettre en servage, et lui tollir son honneur, ainsi comme il a fait de mainte autre que le geant a mise en sa baillie, dont il a pris les unes à vive force, et plusieurs autres par barrat et mal engin : car de telles damoiselles convoiteux est le soudan à demesure, si que l'en dit que toutes les desire, et oncques n'en pourroit estre assouvy. Or l'avoit le geant à tout son ost en telle guise assiegée, que pas ne sembloit qu'il fust au pouvoir humain de luy en quelque manière porter aide. Moult tendrement pleuroit la pucelle, moult fort se démenoit

[1] Le prince Thomas de Savoie.

[2] Cazal.

et se guermentoit durement[1]. Mais de ce riens ne luy valloit, et de nulli n'estoit secourue : car les seigneurs du pays pas n'avoient la force ne le hardement de durer contre le geant. Tant qu'à chief de pièce, le chevalier faé aux vermeilles connoissances, qui tout oit, tout sçait et tout peut, a ouy de loin les piteux cris de la chetive, dont fut fort dolent et courcé en son cœur. Car il aime la pucelle par bonne amour, et sans vilenie, seulement pour la franchise d'elle garder, et d'autrefois de tels meschiefs l'a delivrée. Iceluy en donna tantost avis à l'invincible chevalier qui porte d'azur à trois fleurs d'or[2], qui de longtemps a pris la damoiselle en sa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour estre cettuy point embesognez en une grosse guerre, qu'ils menoient dans le païs, qui autrefois appelé estoit la Sylve Carbonniere, et maintenant communément est dit le païs de Flandres : si qu'ils aviserent entre eux par bon conseil de mander à ce secours un preux et belliqueux chevalier, qui de tel hardement est, que oncques chose, tant dangereuse pust estre, ne luy sembla difficile à mener à fin. Cettuy de tous est nommé Harcuriel des Isles périlleuses[3], et a esté ainsi appellé pour un moult grand fait d'armes qu'il fit en un païs de mer, si périlleux et si estrange, qu'à toujours mais en sera faite men-

[1] *Var.* Se demenoit, se detordant et guermentant durement, comme celle qu'à grand meschief estoit.

[2] Le roi de France.

[3] Le comte d'Harcourt, qui avait repris, à la tête de l'armée navale, les îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, en Provence.

tion. Iceluy, à toute la cavalerie que pour lors put trouver, alla donner sur l'ost du géant, qui mie ne s'en doutoit. Là y eut moult caveuse et cruelle bataille: si que l'on dit, que depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac et Tantalon, au couronnement du roy Gadiffer, onc on ne vit de si hautes proüesses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lance ferir. Au desfiniment, la desconfiture tourna sur les gloutons, et contrarieté advint au geant, qui combattit à tel meschief, que toute sa mesgnie fut mise à occision, et luy tellement atourné, que les maistres qui l'ont veu dient que d'huy en un an ne sera en estat d'armes porter, et que de moult grand temps n'aura talent de damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux seigneurs, à Dieu vous command', qui vous doint pareille fortune, et suis le tout vostre,

VOITURIO.

PIÈCES DIVERSES

I. — MÉTAMORPHOSE DE LUCINE EN ROSE.

(Pour madame la marquise de Rambouillet[1].)

Dans l'enclos des sept montagnes qui ont si longtemps fait trembler toute la terre, naquit une Nymphe dont le soleil fut amoureux, et que les dieux et les hommes aimèrent également. Elle eut un corps foible, mais parfaitement beau, une sagesse divine et une conduite merveilleuse. Vénus, qui lui voulut mal à cause de sa beauté, et pour ce qu'elle se jugeoit être moins honorée d'elle que les autres déesses, entreprit sur sa vie. Mais Phébus la sauva, la changeant en une fleur, qui est encore aujourd'hui, comme elle, la plus belle et la plus délicate de toutes les choses créées. Le ciel et la terre se réjouissent de la voir. Elle est le soleil des fleurs, comme elle l'étoit autrefois des beautés. Elle porte la livrée de la pudeur et de la chasteté, et s'est réservé cette propriété, qu'encore aujourd'hui elle met en bonne odeur toutes celles qu'elle accompagne. Non plus qu'autrefois, elle ne désire pas qu'on l'approche. Elle s'arme d'épines pour s'en défendre, et il est aisé à juger qu'elle n'aime pas qu'on la touche.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 603.

Elle se tient enfermée les trois parts de l'année. L'extrême chaud et l'extrême froid la blessent[1]; et l'on ne la voit paroître qu'au printemps.

2. — MÉTAMORPHOSE DE JULIE EN DIAMANT.

(Pour madame la marquise de Montausier[2].)

En la partie du monde où le soleil se lève, et où le ciel engendre les pierres précieuses, naquit, par un miracle, une Naïade la plus accomplie que les dieux eussent jamais faite : et la mer n'avoit jamais rien vu de si beau, non pas même le jour qu'elle fit naître Vénus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la jalousie à Thétis et à toutes les nymphes de l'Océan. Mais lassé de ses mépris, il la changea en une pierre que les Grecs appellent unique, ou diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un esprit divin, insensible, opiniâtre et impérieuse, cette pierre a une beauté qui efface toutes les autres, un feu qui semble venu du ciel; elle ne se peut rompre par nulle force; elle résiste au fer et au feu, et elle monte jusque sur la tête des rois. Comme elle fut aimée de tous ceux qui la connurent, les grands et les petits l'aiment encore, et elle est désirée de tout le monde. Enfin, le ciel et la

[1] L'antipathie de la marquise de Rambouillet pour le feu ne lui vint que plus tard. Il est fort probable que la belle Arthénice voulut lutter par le froid contre la disposition de son teint à se couperoser. Or ce teint avait été merveilleux de fraîcheur ; mais peu à peu il s'était enluminé, au point qu'on appelait M$_{me}$ de Rambouillet le *lion* de la cour, parce qu'elle était toujours rouge. Tallemant, dans les *Historiettes*, soulève le voile (Comte de Laborde, *le Palais Mazarin*).

[2] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 604.

terre ne font rien de si parfait, et les hommes ne connoissent aucune chose de si grand prix.

3. — MÉTAMORPHOSE DE LÉONIDE EN PERLE.

(Pour mademoiselle Paulet[1].)

En la forêt d'Érimanthe fut jadis une Oréade, qui, dès son enfance, fut exposée aux bêtes sauvages, et allaitée et nourrie par elles. Elle eut un visage humain, un esprit divin, et une âme très-farouche. L'amour ne servit jamais personne si bien qu'elle, et jamais il n'eut une plus grande ennemie. Elle tuoit tout ce qu'elle regardoit, et en peu de temps elle fit plus de meurtres que les ourses et les lionnes qui l'avoient nourrie. Mais les dieux offensés de ses cruautés voulurent sauver les hommes qu'elle alloit détruire, et la changèrent en perle, qui garde encore la netteté de son teint et la blancheur dont elle obscurcissoit toutes choses. Toutes les autres pierres de prix se marient avec l'or. Celle-ci seule se passe de lui, et ne s'allie qu'avec ses compagnes. C'est l'ouvrage le plus poli et le plus agréable que le ciel fasse. Mais elle retient toujours quelque chose de sa première férocité : car nous voyons qu'encore les perles se jettent à la gorge des personnes qui se veulent servir d'elles, et ne se peuvent résoudre que dans le vinaigre, pour la sympathie qu'elle eut autrefois avec lui.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 605. On trouve à la suite une pièce de Chapelain, intitulée *Métamorphose d'Angélique en lionne*, C'est cette pièce à laquelle il est fait allusion dans la lettre 147 de Voiture. Voyez t. I, p. 384.

4. — ÉLOGE DU COMTE-DUC D'OLIVARÈS, MINISTRE D'ESPAGNE[1].

...En cette occasion il témoigna que toutes les raisons d'État ne pouvoient pas tant sur son esprit que celles de la religion, et qu'il aimoit mieux être mauvais politique que de n'être pas bon chrétien. Son intégrité est reconnue même de ses ennemis. Il a toujours été libéral de son bien et ménager de celui du roi; et, ce qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'hui endetté de cinq cent mille écus. Son train, sa dépense et sa maison sont comme d'une personne privée, aussi bien que son affabilité et grande facilité qu'il y a de lui parler. Les autres, qui tiennent une place pareille à la sienne, fuient également les amis et les ennemis, et n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuvent faire du mal. Pour lui, il ne craint point les uns et il écoute les autres; et ne pouvant tout accorder, il croit au moins qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, être mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffit de dire qu'il s'étend aux deux bouts du monde, qu'il gouverne en Orient et en Occident, et conduit seul en même temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ai pu connoître, il est merveilleusement prompt, actif, pénétrant, subtil, charmant et agréable, plein de feu et de lumière. Il parle sa langue : c'est assez pour cela de dire qu'il s'appelle Guzman, et qu'il est de cette

[1] Le commencement défaut à ce fragment, aussi bien que la fin (*Note de Martin Pinchêne*).

illustre souche qui étoit célèbre en Espagne, devant qu'il y eût des rois en Castille, et qui a laissé à cette nation les plus anciens et les plus rares exemples qu'elle ait de vertu et de fidélité. Son père, don Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou point de pareils en esprit ou en mérite, et cette louange étoit alors de plus grand poids qu'elle ne seroit à présent. Il fut ambassadeur auprès du pape, et ensuite vice-roi de Sicile, et puis de Naples, et étant de retour à Madrid, il fut mis dans le conseil d'État, qui est en cette cour le plus haut degré d'honneur et de dignité.

Étant à Rome, son fils *** de Guzman lui naquit, lequel, pour être le puîné, fut destiné à l'église, et les premières années de sa jeunesse employées aux études. Mais quelque temps après, il demeura l'aîné par la mort de son frère, et, par celle de son père, héritier de soixante mille ducats de rente. Étant jeune, il fut extrêmement bien fait de sa personne, grand, agréable, et de belle taille, le meilleur homme de cheval de toute l'Espagne, vaillant, adroit, libéral et magnifique, et fut sans doute le plus galant de la cour, jusqu'à ce qu'il en fut le plus puissant. Il entra dans les affaires en un temps où il sembloit que le génie de l'Espagne commençoit à se lasser, et que cette monarchie qui avoit été mise au dernier point de sa grandeur par Charles-Quint, et subsisté à peine sous Philippe second, sembloit vouloir décliner sous les autres rois.

Ceux qui ne peuvent jamais être contents des choses présentes, et qui cherchent toujours des sujets de plaintes dans la prévoyance de l'avenir ou dans la comparaison du passé, regrettent la grandeur et la

richesse de la cour, tellé qu'elle étoit sous Philippe troisième, et trouvant partout, à cette heure, moins de lustre et de bonheur, y concluent aussi moins de conduite. Mais il faut considérer que ceux qui ont tenu cette place devant lui ont toujours gouverné durant le calme, en un temps où il ne falloit que tendre les voiles, que les choses alloient d'elles-mêmes et que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui se souvenoit encore de la bataille de l'Elbe, et d'avoir vu l'aigle de l'Empire avec la foudre de Charles-Quint, ne pouvoit au plus avoir que de mauvais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur que de jouir de la trêve. L'Angleterre étoit gouvernée par un roi vieux et philosophe, la France par un mineur. Toute l'Europe dormoit en repos et en silence, et les ministres d'alors n'étoient occupés qu'à distribuer les trésors du Pérou, et à donner ou refuser des grâces.

Celui-ci, au rebours, a toujours cheminé avec un vent contraire. Parmi les ténèbres, et lorsque le ciel étoit couvert de toutes parts, il a tenu sa route au milieu des bancs et des écueils, et durant la tempête et l'orage il a eu à conduire ce grand vaisseau dont la proue est dans l'océan Atlantique et la poupe dans la mer des Indes. Il a eu à s'opposer, en France, aux desseins d'un grand ministre, haïssant particulièrement les Espagnols, habile, hardi, et tout-puissant sur l'esprit d'un roi jeune, guerrier et heureux en même temps. Du côté du Nord, la fortune a suscité à la maison d'Autriche le plus dangereux ennemi qu'elle ait jamais eu : un conquérant, en qui la moindre qualité étoit celle

d'un roi sage et vaillant, prudent et aventureux, de grande expérience et de grands desseins, et qui, ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit pas un de ses vices que son ambition. Ainsi cette monarchie, par elle ou par ses alliés, a eu tout à la fois pour ennemis les François et le duc de Savoie, les Anglois, les Hollandois, les protestants d'Allemagne et le roi de Suède, et cela en un siècle très-stérile de grands hommes pour l'Espagne, et où la fortune lui étoit plus ennemie que tout le reste. Celui-ci alloit tous les jours de l'Escurial à Madrid, avec deux secrétaires dans son carrosse, et cette personne, qui fait mouvoir tant d'armées et agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suite. Il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude. La meilleure preuve de n'avoir point failli est de ne point craindre.

Pour sa conscience, nous sommes obligés particulièrement de la reconnoître, après la facilité qu'il nous a donnée à la ruine des huguenots et à la destruction de la Rochelle. Que si les vents ont porté briser contre la côte de Guyenne les carraques qui se devoient décharger dans Lisbonne; si les généraux des flottes les ont laissé prendre tout entières, et si la mer en a englouti d'autres; si le marquis de Spinola est mort devant que de prendre Cazal; si les Allemands, étant les plus forts, se sont laissés battre à Veillane; si les chefs des armées ayant de grands avantages ont subi des conditions désavantageuses, et si la bonne fortune ou la bonne conduite du roi de Suède a gagné la bataille de Leipsig: ce sont des accidents que le comte d'Olivarès n'a pu empècher, et qu'il a fallu qu'il ait répa-

rés. Un des malheurs de ceux qui gouvernent, c'est que des choses bien faites, et qui ont un bon succès, chaque particulier tâche d'en tirer à soi la gloire, et que celles qui réussissent mal se rejettent toutes sur un seul. Sa conduite a donné remède à toutes les choses qui en pouvoient recevoir, et si elle n'a pu tout relever, c'est beaucoup qu'elle ait empêché que tout ne tombât.

Quand la fortune ne s'est point opposée à ses conseils, et qu'elle a laissé faire sa prudence, les bons succès lui sont venus en foule de tous côtés. En une même année il conquit Bréda, non-seulement sur les Hollandois, mais sur tous les potentats de l'Europe; il sauva Gênes qui étoit à demi françoise, et avoit vingt mille François à ses portes. Il fit abandonner Cadix aux Anglois avec tant de diligence qu'il sembla que l'on ne les eût laissé entrer en Espagne que pour avoir le plaisir de les en chasser; et en même temps, à l'autre bout du monde, avec douze mille hommes, il conquit le Brésil. Ainsi à la fois il triompha de toute la terre, et eut des victoires qui pouvoient rendre toute sa vie heureuse et illustre, si elles eussent été départies en divers temps. Le malheur a pu quelquefois renverser ses desseins, mais jamais sa constance. Je lui ai vu recevoir d'un même visage la nouvelle de la prise de Maëstricht et de la mort du roi de Suède; et le jour que la fortune, en lui ôtant sa fille, lui ravit ses plus chères espérances, il eut la force de donner audience et de vaquer aux affaires. Les sentiments de père cédèrent aux devoirs de ministre; il crut qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'État, et qu'un esprit

qui avoit à sa charge la moitié du monde, ne devoit pas être troublé du malheur d'une famille. Son gouvernement avoit particulièrement le bonheur de n'avoir point été taché de sang, et d'avoir été exempt de proscriptions. Ses soupçons et ses craintes n'ont pas dépeuplé la cour pour remplir les prisons; le crime de lèze-majesté n'a pas servi de prétexte à ses vengeances, et quoi que l'on ait fait ou dit contre lui, il n'a jamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'État.

Mais, pour ce que cet homme seul fait une grande partie de cette cour, que son nom est connu de toute l'Europe, sa personne de peu de gens, et que chacun en a de différentes impressions selon l'affection, la haine ou l'envie de ceux qui lui en ont fait le rapport, il ne sera pas mal à propos d'interrompre la suite de ce discours, pour dire quelque chose plus particulièrement de lui.

La fortune a de tout temps accoutumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut, et pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses créatures. Elle n'a pas gardé cette règle au choix qu'elle a fait du comte-duc d'Olivarès, qu'elle trouva déjà si haut qu'à peine l'a-t-elle su élever, et que toute sa faveur ne lui a pu donner de titre, qui ne se trouvât déjà dans sa maison. Les maîtres des généalogies, qui ont l'art de faire descendre des rois ceux qui en sont aimés, d'adopter chacun comme il leur plaît en telle race qu'il veuille choisir, n'ont eu que faire de travailler pour montrer la grandeur de la sienne.....

POÉSIES

DE VOITURE

ÉLÉGIES.

I.

Bélise, je sais bien que le ciel favorable
A joint à vos beautés un esprit adorable,
Qui ne sauroit loger au monde dignement,
Que dans un si beau corps, ou dans le firmament.
Je sais que la nature, et les dieux avec elle,
Ne font plus rien de beau, que sur votre modèle :
Et qu'ils se prisent moins d'avoir bâti les cieux,
Que d'avoir achevé l'ouvrage de vos yeux.
Car enfin je l'avoue, et dedans ma colère,
Malgré moi je le dis, sans dessein de vous plaire :
Le soleil qui voit tout, dessus et dessous l'air,
Ne voit point de beauté, qui vous puisse égaler,
Et n'en verra jamais, quoiqu'il tourne le monde,
Et que souvent soi-même il se mire dans l'onde.
L'amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous.
Vos charmes dompteroient l'âme la plus farouche :
Les grâces et les ris parlent par votre bouche,
Et quoi que vous fassiez, les jeux et les appas,
Marchent à votre suite, et naissent sous vos pas.
Toutes vos actions méritent qu'on vous aime :
Et mille fois le jour, sans y penser vous-même,
Vos gestes, vos regards, vos ris et vos discours,
Font mourir mille amants, et naître mille amours.
Mais dans ce bel amas de grâces sans pareilles,
Ce tableau raccourci de toutes les merveilles,

Je vois beaucoup de manque et d'inégalités,
Et d'aussi grands défauts, que de grandes beautés.
La nature amoureuse, en vous mettant au monde,
S'efforça de vous faire ici-bas sans seconde,
Et prodigue employa ses plus riches trésors
A vous former les traits de l'esprit et du corps.
Mais lasse sur la fin d'un si pénible ouvrage,
Elle vous a mal fait l'humeur et le courage.
Ces deux manquent en vous, et ternissent le teint
Des plus vives couleurs dont elle vous a peint.
Ils en ôtent l'éclat, et laissent une tare
Au plus riche ornement dont la terre se pare:
Car avec un défaut si digne de mépris,
Votre beauté s'efface et ravale de prix.
Vos yeux, ni vos attraits n'ont plus rien d'estimable,
Et parmi tant d'amour, vous n'êtes point aimable.
Pardonnez-moi, Bélise, et souffrez doucement,
Que libre désormais je parle franchement.
Cette unique beauté, dont vous êtes ornée,
N'aura jamais pouvoir sur une âme bien née;
Votre empire est trop rude et ne sauroit durer:
Ou, s'il s'en trouve encor qui puisse l'endurer,
Avec tant de mépris et tant d'ingratitude,
Ce sont les cœurs mal faits, nés à la servitude,
Ou de mauvais esprits, qui des cieux en courroux
Ont eu pour châtiment d'être amoureux de vous.
De louange et d'honneur vainement affamée,
Vous ne pouvez aimer, et voulez être aimée;
Et votre cœur altier croit mettre entre les dieux
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
Que si quelqu'un, poussé de son mauvais génie,
Tombe dessous le joug de votre tyrannie,
Il faut qu'il se haïsse, et que dès ce moment
Il devienne ennemi de son contentement.
Car vous ne croirez pas, quelque feu qui l'éprenne,
Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.

Vous voulez qu'il soit pâle, et que plein de langueur
Il s'afflige sans cesse et se ronge le cœur;
Que l'ombre d'un soupçon lui donne cent alarmes;
Que vos moindres dépits le fassent fondre en larmes;
Qu'il soit hors de propos, défiant et jaloux,
Jamais content de lui, jamais content de vous;
Qu'il soupire toujours, et vous nomme cruelle:
Lors vous êtes contente, et croyez être belle;
Et votre cruauté parmi tant de tourments,
Se baigne dans les pleurs que versent vos amants.
Que si parfois d'amour votre âme est allumée,
C'est un feu passager qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui brûlent une nuit,
Errants à la faveur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre, et si l'on ne s'en garde,
Conduisent à la mort quiconque les regarde.
Vous brûlez de la sorte : et sans savoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment.
Vous ne savez que c'est d'une flamme constante;
Toute chose vous plaît et rien ne vous contente;
Et votre esprit flottant entre cent passions,
A beaucoup de desseins, et peu d'affections.
Plus léger que le vent qui porte les tempêtes,
Il change tous les jours de nouvelles conquêtes;
Et n'estimant jamais ce qu'il peut posséder,
Il gagne toute chose et ne peut rien garder:
Car votre vaine humeur, après une victoire,
En méprise le fruit et n'en veut que la gloire,
Et de tant d'amitiés faites diversement,
N'en aime que la fin et le commencement.
D'un amant qui vous vient, vous aimez les approches;
D'un autre qui s'en va, les cris et les reproches.
La nouveauté vous plaît, et ne se passe jour,
Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque amour.
Vous êtes sans arrêt, foible, vaine et légère,
Inconstante, bizarre, ingrate et mensongère.

Pleine de trahisons, sans âme et sans pitié,
Capable de tout faire, hormis une amitié.
Celle que vous m'aviez par tant de fois jurée,
Qui devoit surpasser les siècles en durée
Et ne se démentir qu'avec le firmament,
Si belle et si parfaite en son commencement,
Et dont la belle flamme, ici-bas sans seconde,
Devoit durer encore après celle du monde,
A la fin s'est éteinte ; et, contre votre foi,
Vous en favorisez un moins digne que moi.
Regardez-vous, Bélise, et parmi tant de grâces,
Ne souffrez plus en vous des qualités si basses,
Et sur tant de vertus et de perfections,
Relevez votre cœur et vos affections.
Ne laissez rien en vous capable de déplaire :
Faites-vous toute belle, et tâchez de parfaire
L'ouvrage que les dieux ont si fort avancé,
Et vous seule achevez ce qu'ils ont commencé.

II.

Belle Philis, adorable merveille,
Puisque mon cœur malgré moi me conseille
De me remettre encor dans les tourments
Dont vos rigueurs affligent vos amants,
Je le veux croire, et suivre le génie
Qui me rengage en votre tyrannie,
Et m'embarquer dessus la même mer,
Où j'ai pensé tant de fois abîmer.
Le même jour, que votre cœur de roche
Blessa le mien d'un injuste reproche,
Et qu'un soupçon, par vous vainement pris,
Me fit connoître à plein votre mépris,
Je fis dessein d'étouffer en mon âme
Tous les pensers qui nourrissoient ma flamme,

Et d'arracher au fort de mon courroux
Ce que j'avois de passion pour vous,
Et, si je puis le redire sans crime,
Avec l'amour ôter encor l'estime.
Vous n'eûtes plus pour moi, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'alloient enflammant;
De vos beaux yeux les rayons s'éclipsèrent,
Et tout à coup vos grâces vous laissèrent :
Je ne vis plus votre extrême beauté,
Et ne vis rien que votre cruauté.
J'eus honte alors de votre ingratitude,
De ma foiblesse et de ma servitude,
Et des ennuis indignement soufferts,
Depuis qu'amour me tenoit dans vos fers.
Dans cet instant, je vis dans ma pensée
Tous les mépris que mon âme offensée,
Humble, captive et sans ressentiment,
Avoit reçus de vous trop lâchement.
Il me souvint de toutes vos rudesses,
De tous mes maux, de toutes mes tristesses,
De tant de pleurs vainement épandus,
Tant de soupirs de vous mal entendus,
Tant de dépits et de mortelles craintes,
Tant de regrets et d'amoureuses plaintes,
De désespoirs, de langueurs et d'ennuis,
De tristes jours et de fâcheuses nuits,
Sans que jamais j'eusse pu dans votre âme
Voir seulement un rayon de ma flamme,
Ni vous réduire à montrer par pitié
Un trait d'amour, ni même d'amitié.
Lors ma raison promptement rappelée
(Qui loin de moi se tenoit exilée
Depuis qu'Amour m'avoit mis sous sa loi),
Osa paroître et se montrer à moi.
En arrivant, elle éteignit la flamme
D'ire et d'amour qui brûloit dans mon âme,

Rendit la vue à mon entendement,
Et lui permit de juger sainement.
En la voyant, tous mes désirs s'enfuirent,
Mes sentiments à ses lois obéirent,
Et dès longtemps mon courage irrité
S'arma pour elle, et cria liberté.
Tout fut réduit en son obéissance;
Et mon amour redoutant sa puissance
Et perdant lors le titre de vainqueur,
Se retira dans le fond de mon cœur.
Plein d'une joie et d'un repos extrême,
Il me sembla n'être plus qu'à moi-même;
Maître absolu de mes affections,
Je crus avoir dompté mes passions,
Et fus un temps (vaine et foible victoire!)
Sans vous aimer, ou du moins sans le croire.
N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,
J'avois réglé ma crainte et mes désirs;
Je n'avois plus de fâcheuses pensées,
Je me riois de mes erreurs passées,
Et, m'étonnant de mon aveuglement,
Ne pensois plus qu'à vivre heureusement.
Ainsi, Philis, mon âme révoltée
Crut pour jamais être désenchantée,
Et mon courage avecque ma raison
Rompit ma chaîne et força ma prison.
Mais je fis pis, et commis une offense,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,
Et qu'à jamais un triste souvenir
Me la reproche et m'en sache punir.
M'étant sauvé du plus rude servage
Que tint jamais un généreux courage,
Je m'estimois le premier des humains,
D'avoir remis ma franchise en mes mains,
Quand la frayeur de retomber aux vôtres
Me fit résoudre à me jeter dans d'autres,

Et me ranger sous l'empire plus doux
D'une qui sût me garder contre vous.
Mon âme étant dans le choix balancée,
La belle Iris me vint en la pensée,
La belle Iris, dont la grâce et les yeux
Ont su charmer les hommes et les dieux,
Iris, l'amour de la terre et de l'onde,
Si vos beautés ne luisoient point au monde,
Et qui sembloit m'assurer doucement
Par ses regards d'un meilleur traitement.
Je me fis donc esclave volontaire,
Et pris dès lors plus de soin de lui plaire.
Je soupirai, je priai, je pressai,
Je me feignis languissant et blessé,
Je lui jurai que je mourois pour elle,
Et que jamais un amant plus fidèle,
Plus emflammé ni plus constant que moi,
Ne se verroit soupirer sous sa loi.
Puis je louois en elle toutes choses,
Son teint de lis et sa bouche de roses,
Son cœur de reine ét sa grande bonté ;
Mais dessus tout je louois sa beauté,
Et la faisois si brillante et si belle,
Qu'elle effaçoit toute chose auprès d'elle :
Les diamants, les perles et les fleurs,
Les plus beaux jours, les plus vives couleurs,
Le teint du ciel au lever de l'aurore,
L'aurore même et le soleil encore,
Lorsque plus clair il paroît dans les cieux ;
Mais je me tus de vous et de vos yeux,
Et retenu par un respect extrême,
Ma bouche au moins ne fit point de blasphème:
Enfin je fus écouté doucement,
Et sans dispute avoué pour amant.
Quittant pour moi sa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle :

Elle approuva mes désirs et mes feux,
Elle reçut mon amour et mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les amants forment leurs espérances.
J'avoue aussi qu'un si doux traitement
Fait naître en moi quelque ressentiment:
Non pas d'amour, car mon âme parjure
Ne put jamais vous faire cette injure;
Mais d'amitié si sensible, qu'un jour
Je pensois bien la changer en amour.
Je m'efforçois de découvrir en elle
Les mêmes traits qui vous rendent si belle,
Cette douceur et ces divins appas
Dont vous donnez la vie et le trépas;
De vos beautés la grâce incomparable,
De votre esprit la grandeur admirable,
Cet entretien si charmant et si doux:
Mais tout cela ne se trouve qu'en vous.
Je voyois bien qu'elle étoit animée
D'une beauté capable d'être aimée;
Je remarquois en elle cent attraits:
Mais nullement ces flammes et ces traits,
Ces traits mortels et ces divines flammes
Dont vos beaux yeux frappent toutes les âmes.
Combien de fois, admirant vos beautés,
Ou votre grâce, ou les vives clartés
De votre esprit, ai-je dit en moi-même:
Ah! que Philis est digne que l'on l'aime!
Et que le sort me traite durement
De m'empêcher de mourir en l'aimant!
Mais cependant je sentois en mon âme
L'effet caché d'une secrète flamme
Qui se glissoit jusque dedans mes os,
Troubloit ma vie et m'ôtoit le repos.
J'étois partout rêveur et solitaire,
Et quoi qu'Iris pitoyable pût faire

Pour adoucir ma peine et mon tourment,
Je n'en sentois aucun soulagement.
Je n'étois plus si content auprès d'elle,
Je commençois à la trouver moins belle,
Et soupirant sans connoître pourquoi,
N'étois content ni d'elle ni de moi,
Souffrois toujours, et mon âme inquiète
Ne trouvoit rien pour être satisfaite.
Mais à la fin ma douleur s'augmentant,
Je vis le mal qui m'alloit tourmentant;
Je reconnus, après beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brûloit en mes veines.
L'amour caché dès longtemps en mon cœur,
Avoit repris sa première vigueur.
Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
Sur votre bouche il prit de nouveaux charmes,
Sur votre bouche où se trouvent toujours
Les ris, les jeux, les grâces, les amours;
Et se formant des traits à son usage
De tous les traits de votre beau visage,
Armé d'éclairs et de foudres puissants,
Il rengagea premièrement mes sens,
Et poursuivant plus outre sa victoire,
Avec mes sens il me prit ma mémoire,
Et, surmontant ma foible volonté,
Vit mon esprit entièrement dompté.
Lors tout à coup je revis en moi-même
Le repentir et la peur au teint blême,
Les prompts souhaits, les violents désirs,
La fausse joie et les vains déplaisirs,
Les tristes soins et les inquiétudes,
Les longs regrets, amis des solitudes,
Les doux espoirs, les bizarres pensers,
Les courts dépits et les soupirs légers,
Les désespoirs, les vaines défiances,
Et les langueurs, et les impatiences,

Et tous les biens et les maux que l'amour
Tient d'ordinaire attachés à sa cour.
Ainsi, Philis, mon âme fut reprise!
Ainsi deux fois je perdis ma franchise!
Et par malheur tous les soins que j'ai pris
Pour me soumettre à l'empire d'Iris
Et l'assurer de mon amour fidèle,
N'ont rien servi qu'à me faire aimer d'elle,
Et je me vis, par un sort rigoureux,
En même temps ingrat et malheureux!
Ayant à part mes douleurs et mes peines,
Il faut encor que je sente les siennes,
Et que mon cœur, sensible à la pitié,
Ait tous les maux d'amour et d'amitié.
Mais vous, pour qui je suis en ces alarmes,
Vous qui pouvez tout faire par vos charmes,
Après m'avoir causé tant de malheurs
Et fait verser tant d'inutiles pleurs,
Rendez enfin mes plaintes terminées,
Belle Philis, changez mes destinées,
Et permettez qu'après tant de tourment
Je puisse vivre heureux en vous aimant.
Que si pourtant il vous plaît que je meure
Sans jamais voir ma fortune meilleure,
Je vous l'accorde, et ne demande pas
Que vos bontés diffèrent mon trépas;
Mais seulement qu'une mort plus humaine
Tranche mes jours et finisse ma peine:
Que ce ne soient vos injustes mépris,
Ni le regret d'avoir trop entrepris,
Ni le dépit de vous avoir servie,
Ni vos rigueurs qui m'arrachent la vie;
Mais qu'en repos j'abandonne le jour,
Réduit en cendre et consumé d'amour.



STANCES.

III.

(Écrites sur des tablettes.)

Voici mon amour sur la touche :
Jugez s'il marque nettement,
Et si sa pointe se rebouche
Dans la peine et dans le tourment.
Mais en l'état où je me treuve,
Qu'est-il besoin de cette preuve,
Pour vous montrer que ma langueur
Et que ma constance est extrême?
Ne le savez-vous pas vous-même,
Si vous m'avez touché le cœur?

Je croirois avoir trop d'amour,
Et de vous être trop fidèle,
Si vous n'étiez qu'un peu plus belle,
Que l'astre qui donne le jour.
Mais puisque le reste du monde
N'a rien de beau qui vous seconde,
Et que tout cède au Dieu vainqueur
Que votre bel œil emprisonne,
Il ne faut pas que je m'étonne
Si vous m'avez touché le cœur.

Vous ne sauriez douter de moi,
Ni de la peine que j'endure,
Pour servir une âme trop dure :
Car la touche vous en fait foi.
Sans être donc plus recherchée,
Souffrez aussi d'être touchée,
Et dépouillez cette rigueur
Qui rend votre beauté farouche.

Je vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'avez touché le cœur.

IV.

(Écrites de la main gauche, sur un feuillet des mêmes tablettes, qui regardoient un miroir mis au dedans de la couverture.)

Quand je me plaindrois nuit et jour
De la cruauté de mes peines,
Et quand du pur sang de mes veines
Je vous écrirois mon amour;

Si vous ne voyez à l'instant
Le bel objet qui l'a fait naître,
Vous ne le pourrez reconnoître,
Ni croire que je souffre tant.

En vos yeux, mieux qu'en mes écrits,
Vous verrez l'ardeur de mon âme,
Et les rayons de cette flamme
Dont pour vous je me trouve épris.

Vos beautés vous le feront voir,
Bien mieux que je ne le puis dire;
Et vous ne le sauriez bien lire
Que dans la glace d'un miroir.

V.

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix,
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais :

Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer!
Je ne verrai jamais rien qui soit tant aimable,
Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'amour en vos beautés recèle,
Étoient plus que jamais puissants et dangereux.
O dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle!
Et que vos yeux aussi me virent amoureux!

La rose ne luit point d'une grâce pareille,
Lorsque pleine d'amour elle rit au soleil;
Et l'orient n'a pas, quand l'aube se réveille,
La face si brillante et le teint si vermeil.

Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche,
Jetant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche;
Mais, las! ce fut plutôt le baiser qui me prit!

Car il brûle en mes os, et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui me va consumant.
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon âme sur ma lèvre étoit lors tout entière,
Pour savourer le miel, qui sur la vôtre étoit;
Mais en me retirant, elle resta derrière :
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtoit.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce nectar qui charmoit ma raison:
Et sans doute elle prit une porte pour l'autre,
Et ne se souvint plus quelle étoit sa maison.

Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle,
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux;
Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
Et sans moi-même aussi, lorsque je suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable,
Ce beau temple où l'amour est de nous adoré,
Pour entrer derechef en l'enfer misérable,
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses désirs unique et belle reine,
Où cette âme se plaît comme en son paradis,
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre;
Et triste, et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puisque ce Dieu, dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

VI.

(Sur le même sujet.)

Lorsqu'avecque deux mots, que vous daignâtes dire,
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix :

Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur;
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent en mon cœur.

Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux! ah! que ce soir mes yeux vous virent belle!
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Le pasteur qui jugea les trois déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,

De divines beautés, de grâces inconnues,
Que j'en vis éclater en vos moindres attraits.

Je crois qu'en ce moment la reine de Cythère
Sans pas un de ses fils se trouva dans les cieux;
Et que tous les amours abandonnant leur mère,
Étoient dedans mon âme, ou bien dedans vos yeux.

Ils brilloient dans vos yeux, et brûloient dans mon âme,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour.
Que je vivois heureux, au milieu de la flamme!
Et que j'avois de joie, aussi bien que d'amour!

Depuis, ils ont toujours gardé la même place,
Admirant vos beautés et mon extrême foi;
Et quoi que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les vois tous en vous, et je les sens en moi.

Eux qui faisoient brûler le ciel, la terre et l'onde,
Avecque tous leurs feux embrasent mon désir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement;
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets, que par moi seulement.

Écho ne languit plus d'une flamme inutile;
Daphné ne brûle plus le bel astre du jour;
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume, et non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable;
Neptune n'aime plus les nymphes de la mer;
Et comme en l'univers vous êtes seule aimable,
Je suis le seul aussi qui sache bien aimer.

VII.

Sur sa maitresse rencontrée en habit de garçon, un soir de Carnaval[1].)

Je sens au profond de mon âme
Brûler une nouvelle flamme,
Et laissant les autres amours
Qui tenoient mon âme en altère,
J'aime un garçon depuis trois jours,
Plus beau que celui de Cythère.

Si le but de cette pensée
A ma conscience offensée,
J'en ai déjà le châtiment :
Car le feu qui brûla Gomorrhe
Ne fut jamais si véhément
Que celui-là qui me dévore.

Mais je ne crois pas que l'on blâme
L'amoureuse ardeur dont m'enflamme
Le bel œil de ce jouvenceau ;
Ni qu'aimer d'une amour extrême
Ce que Nature a fait de beau
Soit un péché contre elle-même.

Un soir que j'attendois la belle
Qui depuis deux ans m'ensorcelle,
Je vis comme tombé des cieux
Ce Narcisse, objet de ma flamme ;
Et dès qu'il fut devant mes yeux,
Je le sentis dedans mon âme.

Sa face riante et naïve
Jetoit une flamme si vive,
Et tant de rayons alentour,

[1] Antérieure à 1633. Voyez t. I, p. 115.

Qu'à l'éclat de cette lumière
Je doutai que ce fût l'Amour
Avecque les yeux de sa mère.

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets et les roses
Couvroient la neige de son teint.
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont je fus atteint
Avoit ses embûches dressées.

Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Étoient mignardement voûtés;
D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds mes libertés,
Triomphe sur toute la terre.

Ses yeux, le paradis des âmes,
Pleins de ris, d'attraits et de flammes,
Faisoient de la nuit un beau jour :
Astres de divines puissances,
De qui l'empire de l'amour
Prend ses meilleures influences.

Surtout il avoit une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, et qu'on ne peut dire.

Parmi tant d'ennemis rendue,
Ma liberté mal défendue
Fut sous le joug d'un étranger;
Mon cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger
Ma raison se mit à la fuite.

Sans le connoître davantage,
Ma raison lui fit hommage
De tout ce qu'elle avoit en main ;
Mais du méchant l'âme inconstante
Me trompa dès le lendemain,
Et me frustra de mon attente.

Plein de dépit et de colère,
Soudain je m'en devois défaire,
Apprenant par cette leçon
Qu'il n'avoit point d'arrêt en l'âme,
Et que, sous l'habit d'un garçon,
Il portoit le cœur d'une femme.

Toutefois, malgré cette injure,
J'en pris un plus heureux augure ;
Et je n'eusse pu croire alors
Que le ciel dont il fut l'ouvrage,
Sous le voile d'un si beau corps,
Eût mis un si mauvais courage.

Mais sa malice découverte
S'est reconnue avec ma perte,
Car depuis on ne l'a pu voir :
Le perfide a gagné la fuite,
Tenant mon cœur en son pouvoir,
Avec ma liberté séduite.

Gagné d'une sorcière flamme,
J'avois mis les clefs de mon âme
En la garde de ce voleur ;
Mais d'une malice funeste,
M'en ayant ravi le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.

Mais je l'aime, et quoi qu'il fasse,
Je voudrois revoir cette face,
Ce chef-d'œuvre tant estimé,

Où le ciel tout son mieux assemble;
Et depuis j'ai toujours aimé
Une fille qui lui ressemble.

Avec les traits de son visage
Elle a sa taille et son corsage,
Sa voix, son port et sa façon,
Son doux ris, son adresse extrême;
Enfin, sous l'habit d'un garçon,
Je l'aurois prise pour lui-même.

Ses yeux savent les mêmes charmes;
Elle use de pareilles armes
Avec tous les mêmes attraits;
Et crois, tant elle lui ressemble,
Qu'elle lui touche de bien près,
Et qu'ils sont alliés ensemble.

Elle connoît bien, la méchante,
La cause du mal qui m'enchante
Et qui me retient en langueur;
Et sans doute elle pourroit dire
Quelque nouvelle de mon cœur,
Et de celui qui le retire.

Car, sans avoir d'autre apparence,
Je jurerois en assurance,
A voir son visage assassin
Et son œillade cauteleuse,
Qu'elle a sa part en ce larcin,
Et qu'elle en est la receleuse.

Amour, petit dieu qui disposes
Du règlement de toutes choses,
Et qui fais entendre tes lois
Par toute la machine ronde,
Fais-moi justice à cette fois,
Toi qui fais droit à tout le monde.

Fais-moi raison de l'inhumaine
Qui retient mon cœur à la gêne,
Sans espérance d'avoir mieux ;
Mais surtout ne vois pas la belle :
Car si tu regardes ses yeux,
Je sais que tu seras pour elle.

La mauvaise me tient ravie
Mon âme, mon cœur et ma vie :
Car chez elle se vint sauver
Le voleur de cette dépouille ;
Mais j'espère tout retrouver,
Si tu permets que je la fouille.

VIII.

(Pour Minerve en un ballet[1].)

Vous qui chassiez de votre cour
Toutes les mollesses d'amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez-vous les yeux de Vénus?

Les Grâces qui suivent toujours
La douce mère des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle ;
Même ce dieu qui sait voler,
S'il vous voyoit mise auprès d'elle,
Ne sauroit à laquelle aller.

Si vous eussiez eu ces appas,
Lorsque vous vîntes ici-bas
Vous faire voir aux yeux d'un homme,
Sans quitter le séjour des cieux,

[1] Mlle de Saintot (T.).

Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les dieux.

Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe ;
Ils sont bien plus forts et plus doux,
Et je ne sache en cette troupe
D'autre enchanteresse que vous.

Cette Circé, dont les démons
Aplanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la terre d'alarmes
Et renverse l'ordre des cieux,
A dans ses livres moins de charmes
Que vous n'en avez dans vos yeux.

Elle peut le monde troubler,
Elle fait les astres trembler,
Et bride le cours de la lune ;
Mais vous, d'un pouvoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir un soleil.

Mille rayons ensorcelés
Sortent de vos yeux étoilés,
Qui percent sans faire ouverture ;
Et redoutée en toutes parts,
Vous faites branler la nature,
Par le moyen de vos regards.

Aussi faudra-t-il désormais
Qu'elle vous cède pour jamais :
Car, plus docte magicienne,
Vous méritez le manîment
D'une autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.

IX.

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie !
Mais dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés, par qui je suis la proie
De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
Ma tristesse me rend content,
Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
Le feu divin qui me rend bien heureux ;
Que je vive ou meure pour eux,
J'aime à brûler d'une si belle flamme.

Que si dans cet état quelque doute m'agite,
C'est de penser que dans tous mes tourments
J'ai de si grands contentements,
Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles,
Ne doivent pas être bien amoureux.
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me brûle et me dévore,
J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et je vois au fort de mon mal
Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore.

Une divinité de mille attraits pourvue
Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers ;
Mais tous les maux que j'ai soufferts,
N'égalent point le bien de l'avoir vue.

X.

(Pour Mme d'Aiguillon.)

[1635[1].]

« La terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs
D'aujourd'hui seulement connues.
L'astre du jour, en souriant,
Jette sur la face des nues
L'or et l'azur dont il peint l'orient.

« Le ciel est couvert de saphirs,
Les doux et gracieux zéphirs
Soupirent mieux que de coutume ;
L'aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celui du soleil.

« Les oiseaux aux charmantes voix,
Mieux que jamais dedans ces bois,
Se font une amoureuse guerre.
Sans doute, la troupe des dieux
A quitté le ciel pour la terre,
Ou la divine Oronte est en ces lieux :

« Oronte, dont les yeux vainqueurs
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage ;
Qui naissant a reçu des cieux
Toutes les grâces en partage,
Et les faveurs des hommes et des dieux.

« Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts,
Ressentent l'amoureuse flamme :

[1] Voyez t. I, p. 249.

Mais vous, de ses désirs unique et belle reine,
Où cette âme se plaît comme en son paradis,
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre;
Et triste, et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puisque ce Dieu, dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

VI.

(Sur le même sujet.)

Lorsqu'avecque deux mots, que vous daignâtes dire,
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix :

Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur;
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent en mon cœur.

Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux! ah! que ce soir mes yeux vous virent belle!
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Le pasteur qui jugea les trois déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,

De divines beautés, de grâces inconnues,
Que j'en vis éclater en vos moindres attraits.

Je crois qu'en ce moment la reine de Cythère
Sans pas un de ses fils se trouva dans les cieux;
Et que tous les amours abandonnant leur mère,
Étoient dedans mon âme, ou bien dedans vos yeux.

Ils brilloient dans vos yeux, et brûloient dans mon âme,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour.
Que je vivois heureux, au milieu de la flamme!
Et que j'avois de joie, aussi bien que d'amour!

Depuis, ils ont toujours gardé la même place,
Admirant vos beautés et mon extrême foi;
Et quoi que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les vois tous en vous, et je les sens en moi.

Eux qui faisoient brûler le ciel, la terre et l'onde,
Avecque tous leurs feux embrasent mon désir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement;
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets, que par moi seulement.

Écho ne languit plus d'une flamme inutile;
Daphné ne brûle plus le bel astre du jour;
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume, et non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable;
Neptune n'aime plus les nymphes de la mer;
Et comme en l'univers vous êtes seule aimable,
Je suis le seul aussi qui sache bien aimer.

VII.

Sur sa maitresse rencontrée en habit de garçon, un soir de Carnaval[1].)

Je sens au profond de mon âme
Brûler une nouvelle flamme,
Et laissant les autres amours
Qui tenoient mon âme en altère,
J'aime un garçon depuis trois jours,
Plus beau que celui de Cythère.

Si le but de cette pensée
A ma conscience offensée,
J'en ai déjà le châtiment :
Car le feu qui brûla Gomorrhe
Ne fut jamais si véhément
Que celui-là qui me dévore.

Mais je ne crois pas que l'on blâme
L'amoureuse ardeur dont m'enflamme
Le bel œil de ce jouvenceau ;
Ni qu'aimer d'une amour extrême
Ce que Nature a fait de beau
Soit un péché contre elle-même.

Un soir que j'attendois la belle
Qui depuis deux ans m'ensorcelle,
Je vis comme tombé des cieux
Ce Narcisse, objet de ma flamme ;
Et dès qu'il fut devant mes yeux,
Je le sentis dedans mon âme.

Sa face riante et naïve
Jetoit une flamme si vive,
Et tant de rayons alentour,

[1] Antérieure à 1633. Voyez t. I, p. 115.

Qu'à l'éclat de cette lumière
Je doutai que ce fût l'Amour
Avecque les yeux de sa mère.

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets et les roses
Couvroient la neige de son teint.
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont je fus atteint
Avoit ses embûches dressées.

Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Étoient mignardement voûtés;
D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds mes libertés,
Triomphe sur toute la terre.

Ses yeux, le paradis des âmes,
Pleins de ris, d'attraits et de flammes,
Faisoient de la nuit un beau jour :
Astres de divines puissances,
De qui l'empire de l'amour
Prend ses meilleures influences.

Surtout il avoit une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, et qu'on ne peut dire.

Parmi tant d'ennemis rendue,
Ma liberté mal défendue
Fut sous le joug d'un étranger;
Mon cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger
Ma raison se mit à la fuite.

Sans le connoître davantage,
Ma volonté lui fit hommage
De tout ce qu'elle avoit en main;
Mais du méchant l'âme inconstante
Me trompa dès le lendemain,
Et me frustra de mon attente.

Plein de dépit et de colère,
Soudain je m'en devois défaire,
Apprenant par cette leçon
Qu'il n'avoit point d'arrêt en l'âme,
Et que, sous l'habit d'un garçon,
Il portoit le cœur d'une femme.

Toutefois, malgré cette injure,
J'en pris un plus heureux augure;
Et je n'eusse pu croire alors
Que le ciel dont il fut l'ouvrage,
Sous le voile d'un si beau corps,
Eût mis un si mauvais courage.

Mais sa malice découverte
S'est reconnue avec ma perte,
Car depuis on ne l'a pu voir :
Le perfide a gagné la fuite,
Tenant mon cœur en son pouvoir,
Avec ma liberté séduite.

Gagné d'une sorcière flamme,
J'avois mis les clefs de mon âme
En la garde de ce voleur;
Mais d'une malice funeste,
M'en ayant ravi le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.

Mais je l'aime, et quoi qu'il fasse,
Je voudrois revoir cette face,
Ce chef-d'œuvre tant estimé,

Où le ciel tout son mieux assemble;
Et depuis j'ai toujours aimé
Une fille qui lui ressemble.

Avec les traits de son visage
Elle a sa taille et son corsage,
Sa voix, son port et sa façon,
Son doux ris, son adresse extrême;
Enfin, sous l'habit d'un garçon,
Je l'aurois prise pour lui-même.

Ses yeux savent les mêmes charmes;
Elle use de pareilles armes
Avec tous les mêmes attraits;
Et crois, tant elle lui ressemble,
Qu'elle lui touche de bien près,
Et qu'ils sont alliés ensemble.

Elle connoît bien, la méchante,
La cause du mal qui m'enchante
Et qui me retient en langueur;
Et sans doute elle pourroit dire
Quelque nouvelle de mon cœur,
Et de celui qui le retire.

Car, sans avoir d'autre apparence,
Je jurerois en assurance,
A voir son visage assassin
Et son œillade cauteleuse,
Qu'elle a sa part en ce larcin,
Et qu'elle en est la receleuse.

Amour, petit dieu qui disposes
Du règlement de toutes choses,
Et qui fais entendre tes lois
Par toute la machine ronde,
Fais-moi justice à cette fois,
Toi qui fais droit à tout le monde.

Fais-moi raison de l'inhumaine
Qui retient mon cœur à la gêne,
Sans espérance d'avoir mieux;
Mais surtout ne vois pas la belle :
Car si tu regardes ses yeux,
Je sais que tu seras pour elle.

La mauvaise me tient ravie
Mon âme, mon cœur et ma vie :
Car chez elle se vint sauver
Le voleur de cette dépouille;
Mais j'espère tout retrouver,
Si tu permets que je la fouille.

VIII.

(Pour Minerve en un ballet[1].)

Vous qui chassiez de votre cour
Toutes les mollesses d'amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez-vous les yeux de Vénus?

Les Grâces qui suivent toujours
La douce mère des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle;
Même ce dieu qui sait voler,
S'il vous voyoit mise auprès d'elle,
Ne sauroit à laquelle aller.

Si vous eussiez eu ces appas,
Lorsque vous vîntes ici-bas
Vous faire voir aux yeux d'un homm
Sans quitter le séjour des cieux,

[1] Mlle de Saintot (T.).

Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les dieux.

Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe ;
Ils sont bien plus forts et plus doux,
Et je ne sache en cette troupe
D'autre enchanteresse que vous.

Cette Circé, dont les démons
Aplanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la terre d'alarmes
Et renverse l'ordre des cieux,
A dans ses livres moins de charmes
Que vous n'en avez dans vos yeux.

Elle peut le monde troubler,
Elle fait les astres trembler,
Et bride le cours de la lune ;
Mais vous, d'un pouvoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir un soleil.

Mille rayons ensorcelés
Sortent de vos yeux étoilés,
Qui percent sans faire ouverture ;
Et redoutée en toutes parts,
Vous faites branler la nature,
Par le moyen de vos regards.

Aussi faudra-t-il désormais
Qu'elle vous cède pour jamais :
Car, plus docte magicienne,
Vous méritez le manîment
D'une autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.

IX.

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie!
Mais dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés, par qui je suis la proie
De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
Ma tristesse me rend content,
Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
Le feu divin qui me rend bien heureux;
Que je vive ou meure pour eux,
J'aime à brûler d'une si belle flamme.

Que si dans cet état quelque doute m'agite,
C'est de penser que dans tous mes tourments
J'ai de si grands contentements,
Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles,
Ne doivent pas être bien amoureux.
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me brûle et me dévore,
J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et je vois au fort de mon mal
Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore.

Une divinité de mille attraits pourvue
Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers;
Mais tous les maux que j'ai soufferts,
N'égalent point le bien de l'avoir vue.

X.

(Pour Mme d'Aiguillon.)

[1635[1].]

« La terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs
D'aujourd'hui seulement connues.
L'astre du jour, en souriant,
Jette sur la face des nues
L'or et l'azur dont il peint l'orient.

« Le ciel est couvert de saphirs,
Les doux et gracieux zéphirs
Soupirent mieux que de coutume ;
L'aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celui du soleil.

« Les oiseaux aux charmantes voix,
Mieux que jamais dedans ces bois,
Se font une amoureuse guerre.
Sans doute, la troupe des dieux
A quitté le ciel pour la terre,
Ou la divine Oronte est en ces lieux :

« Oronte, dont les yeux vainqueurs
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage ;
Qui naissant a reçu des cieux
Toutes les grâces en partage,
Et les faveurs des hommes et des dieux.

« Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts,
Ressentent l'amoureuse flamme :

[1] Voyez t. I, p. 249.

Tout cède à des charmes si chers,
Et ses yeux qui nous ôtent l'âme,
D'un seul regard la donnent aux rochers. »

Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'aventure,
Suivant l'humeur qui l'emportoit,
L'insensible et le froid Voiture,
Parloit d'amour, comme s'il en sentoit.

Les nymphes des eaux et des bois,
Écoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empêcher de rire;
Mais un Faune qui l'entendit,
Aux dryades se prit à dire :
« Possible est-il plus vrai qu'il ne le dit. »

XI.

(Pour Mlle de Bourbon ?)

Belle déesse que j'adore,
Ne pleurez pas si longuement;
Si les perles se font des larmes de l'aurore,
Vous perdrez un trésor bien inutilement.

Ces larmes me rendroient trop heureux et trop riche
Si vous les répandiez pour moi :
Vous perdrez pour une babiche,
Des pleurs qui suffiroient pour racheter un roi.

Celle qui vous ressemble, hormis qu'elle est moins belle,
Et qui dedans le ciel s'appelle
Du nom qui vous convient si bien,
Jette quelques soupirs de sa divine bouche,
Et pleure les matins en sortant de sa couche;
Mais c'est pour un amant, et non pas pour un chien.

Si vous voulez pleurer comme elle,
Il faut devenir moins cruelle :
Employez mieux votre amitié,
Et pleurez sur tant que nous sommes;
Mais d'une bizarre pitié
pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes!

XII.

(A la louange d'un soulier d'une dame[1].)

Moi, qui fut pris ce carême
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau soulier jaune et noir,
Que j'aimois plus que moi-même,
Je suis maintenant en feu
Pour un soulier noir et bleu.

Comme un criminel qu'on mène
Où son destin l'a réduit,
A la Bastille conduit
Sortant du bois de Vincenne :
Ainsi mon cœur prisonnier
Va de soulier en soulier.

Le pied, qui cause ma peine
Et qui me tient sous sa loi,
Ce n'est pas un pied de roi,
Mais plutôt un pied de reine :
Car je vois dans l'avenir
Qu'il le pourra devenir[2].

Sur ce beau pied la nature,
Admirable en ses effets,

[1] Mme d'Aiguillon (T.). — *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1075.
[2] Allusion au projet qu'avait formé Richelieu de marier sa
ce à Monsieur, après avoir fait rompre son mariage avec la
ncesse de Lorraine.

A su bâtir un palais
De divine architecture,
Où se trouvent tous les dieux
Mieux logés que dans les cieux.

C'est un grand temple d'ivoire
Plein de grâce et de beauté,
En quelque lieu marqueté
D'une ébène douce et noire,
Qui sert en ce lieu si beau
Comme d'ombre en un tableau.

Deux flambeaux incomparables,
Plus brillants que le soleil,
Par un éclat sans pareil
Et des rayons favorables,
Rendent les lieux d'alentour
Pleins de lumière et d'amour.

La nef de cet édifice
Est pleine d'un jour très-pur,
Mais le chœur en est obscur
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçants
Ne pénètrent point dedans.

Tout ce que la terre et l'onde
Produisent de précieux,
Tout ce qu'on voit dans les cieux
Et qui paroît dans le monde,
Est fait imparfaitement
Au prix de ce bâtiment.

Mais un personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus,
Que ce temple magnifique,

Pour être plus exhaussé,
Sera bientôt renversé.

XIII.

ıne demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales[1].)

Vous, qui tenez incessamment
Cent amants dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez bien avec raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galants en prison,
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur, qui vous est si dévot,
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée?

XIV.

Sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne[2].)

Philis, je suis dessous vos lois,
Et sans remède à cette fois

Un jour que Voiture étoit à table à l'hôtel de Rambouillet, ıt ces vers pour une demoiselle du logis qui étoit vis-à-vis lui (T.).

Mlle de Marolles, qui épousa depuis le fils aîné du duc de

Mon âme est votre prisonnière,
Mais sans justice et sans raison
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison?

Je m'étois gardé de vos yeux;
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie;
Et le méchant, en cet état,
S'étoit caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris;
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit votre cu sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil, confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien;
Mais, ayant vu votre derrière,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découvrant tant de beautés,
Les Sylvains furent enchantés;

Duras. C'est le bossu et l'aîné des Brancas (T.). Voyez aussi *Historiettes*, t. VIII, p. 222.

Et Zéphire, voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Même en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous savez.

La rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs;
De crainte l'œillet devint blême,
Et Narcisse, alors convaincu,
Oublia l'amour de soi-même
Pour se mirer en votre cu.

Aussi rien n'est si précieux :
Et la clarté de vos beaux yeux,
Votre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas
Ne méritent point de louange,
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux :
Car il est farouche à merveilles;
Il est dur comme un diamant;
Il est sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, et veux que mes vers
Par tous les coins de l'univers
En fassent vivre la mémoire,
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut jamais.

Philis, cachez bien ses appas :
Les mortels ne dureroient pas
Si ces beautés étaient sans voiles.
Les dieux qui règnent dessus nous,

Assis là-haut sur les étoiles,
Ont un moins beau siége que vous.

XIV [1].

(Pour Mme du Vigean.)

La plus adorable personne
Qui se trouve dans l'univers,
Et pour qui le fils de Latone
Ne feroit pas d'assez beaux vers,
Aminte, la gloire du monde,
L'amour de la terre et de l'onde,
De cet agréable séjour
Occupe la place première,
Et le remplit d'une lumière
Plus belle que celle du jour.

Les Amours sont à ses côtés,
Sages, retenus et modestes,
Avecque les désirs célestes
Qui méprisent les voluptés :
Devant cette beauté sévère,
Que le vice même révère,
Ils n'oseroient paroître nus,
Et, n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la servent comme Vénus.

XVI.

(A la reine Anne d'Autriche [2].)

Je pensois que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,

[1] Ce n'est qu'un fragment ; le reste a été per
[2] Cette pièce a été publiée pour la premièr

Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs;
Mais que vous étiez plus heureuse,
Lorsqu'on vous voyoit autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse;
La rime le veut toutefois.

Je pensois que ce pauvre amour
Qui vous prêta jadis ses armes,
Est banni loin de votre cour,
Lui, son arc, ses traits et ses charmes;
Et ce que je puis profiter
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si mal traiter[1]
Un qui vous a si bien servie.

par M. de Monmerqué (*France littéraire*, octobre 1833), d'après un manuscrit qu'il dit avoir appartenu à la marquise d'Huxelles. On n'en connaissait jusque-là que trois stances, imprimées dans les *Mémoires* de Mme de Motteville, et les additions de Beuchot, insérées dans son édition de Voltaire (t. XIX, p. 221). Mme de Motteville raconte ainsi à quelle occasion elle fut composée : « Pendant le séjour de la reine à Ruel, un jour qu'elle se promenoit dans les jardins en calèche, elle remarqua que Voiture rêvoit en se promenant... La reine lui demanda à quoi il pensoit. Alors Voiture, sans beaucoup y songer, fit des vers *burlesques* à la reine, qui étoient plaisants et hardis. Elle ne s'offensa pas de cette raillerie ; elle les a trouvés si jolis, qu'elle les a tenus longtemps dans son cabinet » (*Mémoires*, t. I, p. 181). M. de Monmerqué ajoute : « Mme de Motteville, qui tenait cette pièce de la reine, aura cru devoir retrancher ce qui portait une teinte de galanterie un peu trop prononcée. Tallemant, l'homme aux anecdotes, nous apprend qu'au moment où Pinchêne présenta les œuvres de son oncle à la reine, cette princesse les parcourut rapidement, paraissant craindre d'y rencontrer ces vers. Une publication indiscrète aurait peut-être fait supprimer l'édition. » Depuis, et tout récemment, M. Eug. Dauriac en a publié une nouvelle version, d'après une copie écrite de la main de Huet, et placée en tête de son exemplaire de Voiture (*Revue française*, du 20 mars 1855).

[1] *Var.* Si vous avez pu maltraiter.

Je pensois, — nous autres poëtes,
Nous pensons extravagamment —
Ce que dans l'état où vous êtes
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Bukinghan,
Et lequel seroit en disgrâce,
De lui, ou du Père Vincent[1].

Je pensois si le cardinal,
Je dis celui de la Valette,
Pouvoit voir l'éclat sans égal
Dans lequel maintenant vous ête,
J'entends celui de la beauté —
Car, auprès, je n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout celui de la Majesté —
Que tant de charmes et d'appas
Qui naissent partout sous vos pas,
Et vous accompagnent sans cesse[2],
Le feroient pour vous soupirer,
Et que madame la Princesse[3]
Auroit beau se désespérer[4].

Je pensois à la plus aimable
Qui fut jamais dessous les cieux[5],
A l'âme la plus admirable[6]
Que formèrent jamais les dieux;

[1] Vincent de Paul, confesseur de la reine.

[2] Ce vers manque dans le texte de M. de Monmerqué, qui avait signalé l'absence de la rime correspondante avec le vers:

Et que madame la Princesse.

[3] Madame la Princesse, mère du grand Condé; nous avons vu que le cardinal de la Valette passait pour être son amant.

[4] *Var.* Auroit beau s'en désespérer.

[5] *Var.* Qu'on puisse trouver sous les cieux.

[6] *Var.* Adorable.

A la ravissante merveille
D'une bouche ici sans pareille,
La plus belle qu'on vit jamais;
A deux pieds gentils et bien faits
Où le temple d'Amour se fonde;
A deux incomparables mains
A qui le ciel et les destins
Ont promis le sceptre du monde;
A cent appas, à cent attraits,
A cent mille charmes secrets,
A deux beaux yeux remplis de flamme
Qui rangent tout dessous leurs lois.
Devinez sur cela, madame,
Et dites à quoi je pensois.

SONNETS.

XVII.

Sous un habit de fleurs, la Nymphe que j'adore
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de son teint et celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante aurore.

La terre en la voyant fit mille fleurs éclore,
L'air fut partout rempli de chants mélodieux,
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux,
Et crurent que le jour recommençoit encore.

Le soleil qui tomboit dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller après elle,

Et l'empire des flots ne l'eût su retenir;
Mais la regardant mieux, et la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde et n'osa revenir.

XVIII.

[Vers 1620[1].]

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie :
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

[1] Voyez la Dissertation de Balzac sur ce sujet (in-folio, t. II, p. 580). C'est le fameux sonnet d'Uranie qui donna lieu plus tard à la dispute des Uranistes et des Jobelins, après la publication du sonnet de Job, par Benserade (1647). Voici ce sonnet :

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla :

Il souffrit des maux incroyables ;
Il s'en plaignit ; il en parla :
J'en connois de plus misérables.

Les sonnets de Voiture et de Benserade partagèrent la cour et la ville, les salons et l'Académie, jusqu'à ce que la faveur décidée de Mme de Longueville fît pencher la balance du côté des Uranistes (Voyez Cousin, *Madame de Longueville*, p. 328). Cela donna lieu à un grand nombre de madrigaux : en voici un que je crois inédit :

Permettez, princesse adorable,
Que pour Job je sois aujourd'hui :
Car chacun aime son semblable,
Et je suis, loin de vous, malheureux comme lui.

(*Belles-Lettres françaises*, à la Bibliothèque de l'Arsenal, mss, 151, t. I, p. 711).

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie;
Mais pensant aux beautés, pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

XIX.

Belles fleurs, dont je vois ces jardins embellis,
Chastes nymphes, l'amour, et le soin de l'aurore,
Innocentes beautés que le soleil adore,
Dont l'éclat rend la terre et les cieux anoblis:

Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis;
Nommez-la votre reine, et confessez encore
Qu'elle est plus éclatante et plus belle que Flore,
Lorsqu'elle a plus d'œillets, de roses et de lis.

Quittez donc sans regret ces lieux et vos racines,
Pour voir une beauté dont les grâces divines
Blessent les cœurs des dieux d'inévitables coups;

Et ne vous fâchez point, si vous mourez pour elle:
Aussi bien la cruelle
Fera bientôt mourir tout le monde après vous.

XX.

L'autre jour, au palais des cieux,
En une fête solennelle,
Où la triomphante Cybèle,
Traitoit ensemble tous les dieux:

Après maints discours sérieux,
Sur la régence universelle,
Tout en rond la troupe immortelle
Prit du nectar délicieux.

Lors on proposa par la table,
Laquelle étoit plus souhaitable
Ou d'Angélique [1] ou de Cypris :

Les dieux furent pour la pucelle,
Et Vénus, la mère des ris,
N'eut que Mome et Vulcain pour elle.

XXI [2].

Des portes du matin l'amante de Céphale,
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,

[1] Mlle Paulet (T.).

[2] C'est le fameux sonnet de la *Belle Matineuse*, imité d'Annibal Caro (Voyez plus haut, p. 227). Il y en eut beaucoup de composés à cette époque sur le même sujet. Malleville en fit trois à lui seul ; voici celui qui remporta le prix, et que les connaisseurs estiment à l'égal du sonnet de Voiture :

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein, et l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphyr affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil ;
Enfin ce dieu venoit en plus plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand le jeune Philis, au visage riant,
Partant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Et jetoit sous les cieux nouvellement ouverts,
Ces traits d'or et d'azur, qu'en naissant elle étale.

Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumoient à l'entour;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis étoit l'astre du jour.

XXII.

(**Au cardinal Mazarin, sur la comédie des machines**[1].)

[1647.]

Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide
Fait paroître à nos yeux ces miracles divers?
Et depuis quand les corps, par le vague des airs,
Savent-ils s'élever d'un mouvement rapide?

Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre et des ombrages verts.
Des globes étoilés les palais sont ouverts,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.

[1] Voyez Tallemant, *Historiettes*, t. VII, p. 5, et *OEuvres de Saint-Évremond*, t. I, p. 155. — Il y eut aussi un sonnet de Maynard sur le même sujet. Mazarin eut, comme on le sait, le mérite d'avoir introduit l'opéra en France. La gazette de Renaudot (année 1647, p. 201) parle d'une pièce intitulée *la Festa teatrale della finta pazza*, qu'il fit représenter en 1645 au Petit-Bourbon ; puis d'un autre opéra en vers italiens, *Orphée et Eurydice*, qui fut joué en 1647, par des acteurs qu'il avait fait venir de delà les monts. C'est là-dessus que Voiture et Maynard firent leurs sonnets.

Mon âme est votre prisonnière,
Mais sans justice et sans raison
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison?

Je m'étois gardé de vos yeux;
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie;
Et le méchant, en cet état,
S'étoit caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris;
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit votre cu sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil, confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien;
Mais, ayant vu votre derrière,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découvrant tant de beautés,
Les Sylvains furent enchantés;

Duras. C'est le bossu et l'aîné des Brancas (T.). Voyez aussi *Historiettes*, t. VIII, p. 222.

Quoi! treize vers, huit en eau, cinq en ème!
Je lui ferois aussitôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau,
Faisons en huit, en invoquant Brodeau[1],
Et puis mettons par quelque stratagème :
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
Mais cependant je suis dedans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau :
Ma foi, c'est fait!

XXIV.

Ma foi, que d'un fin diamant
Pris au trésor du firmament,
Ce dieu, qui tant de mal me dresse,
Fit d'une main pleine d'adresse,
Pour durer éternellement,

Par vos rigueurs se va limant:
Car vous passez infiniment,
En dureté, je le confesse,
Ma foi.

Je suis las de tant de tourment,
Et veux bien être votre amant,
Si vous m'êtes bonne maîtresse;
Mais si voulez que je vous laisse
Je le ferai fort librement,
Ma foi.

XXV.

D'un buveur d'eau, comme avez débattu,

[1] Il y avoit Godeau; mais il le changea : ce que je tiens de M. Nublé (*Note manuscrite de Huet*).

Fais-moi raison de l'inhumaine
Qui retient mon cœur à la gêne,
Sans espérance d'avoir mieux;
Mais surtout ne vois pas la belle :
Car si tu regardes ses yeux,
Je sais que tu seras pour elle.

La mauvaise me tient ravie
Mon âme, mon cœur et ma vie :
Car chez elle se vint sauver
Le voleur de cette dépouille;
Mais j'espère tout retrouver,
Si tu permets que je la fouille.

VIII.

(Pour Minerve en un ballet[1].)

Vous qui chassiez de votre cour
Toutes les mollesses d'amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez-vous les yeux de Vénus?

Les Grâces qui suivent toujours
La douce mère des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle;
Même ce dieu qui sait voler,
S'il vous voyoit mise auprès d'elle,
Ne sauroit à laquelle aller.

Si vous eussiez eu ces appas,
Lorsque vous vîntes ici-bas
Vous faire voir aux yeux d'un homme,
Sans quitter le séjour des cieux,

[1] Mlle de Saintot (T.).

Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les dieux.

Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe;
Ils sont bien plus forts et plus doux,
Et je ne sache en cette troupe
D'autre enchanteresse que vous.

Cette Circé, dont les démons
Aplanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la terre d'alarmes
Et renverse l'ordre des cieux,
A dans ses livres moins de charmes
Que vous n'en avez dans vos yeux.

Elle peut le monde troubler,
Elle fait les astres trembler,
Et bride le cours de la lune;
Mais vous, d'un pouvoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir un soleil.

Mille rayons ensorcelés
Sortent de vos yeux étoilés,
Qui percent sans faire ouverture;
Et redoutée en toutes parts,
Vous faites branler la nature,
Par le moyen de vos regards.

Aussi faudra-t-il désormais
Qu'elle vous cède pour jamais :
Car, plus docte magicienne,
Vous méritez le manîment
D'une autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.

IX.

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie !
Mais dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés, par qui je suis la proie
De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
Ma tristesse me rend content,
Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
Le feu divin qui me rend bien heureux;
Que je vive ou meure pour eux,
J'aime à brûler d'une si belle flamme.

Que si dans cet état quelque doute m'agite,
C'est de penser que dans tous mes tourments
J'ai de si grands contentements,
Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles,
Ne doivent pas être bien amoureux.
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me brûle et me dévore,
J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et je vois au fort de mon mal
Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore.

Une divinité de mille attraits pourvue
Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers;
Mais tous les maux que j'ai soufferts,
N'égalent point le bien de l'avoir vue.

X.

(Pour Mme d'Aiguillon.)

[1635[1].]

« La terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs
D'aujourd'hui seulement connues.
L'astre du jour, en souriant,
Jette sur la face des nues
L'or et l'azur dont il peint l'orient.

« Le ciel est couvert de saphirs,
Les doux et gracieux zéphirs
Soupirent mieux que de coutume ;
L'aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celui du soleil.

« Les oiseaux aux charmantes voix,
Mieux que jamais dedans ces bois,
Se font une amoureuse guerre.
Sans doute, la troupe des dieux
A quitté le ciel pour la terre,
Ou la divine Oronte est en ces lieux :

« Oronte, dont les yeux vainqueurs
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage ;
Qui naissant a reçu des cieux
Toutes les grâces en partage,
Et les faveurs des hommes et des dieux.

« Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts,
Ressentent l'amoureuse flamme :

[1] Voyez t. I, p. 249.

Mais cependant je pleure et je soupire,
Et ne reçois aucun soulagement.

Pour votre amour j'ai quitté franchement
Ce que j'avois acquis bien sûrement :
Car on m'aimoit, et j'avois quelque empire
Où vous savez.

Je n'attends pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'un amant,
Et qui pourroit me tirer de martyre :
A si grand bien mon courage n'aspire;
Mais laissez-moi vous toucher seulement
Où vous savez.

XXXIII.

Le soleil ne voit ici-bas
Rien qui se compare aux appas,
Dont Philis nos sens ensorcelle ;
Son air n'est pas d'une mortelle,
Sa bouche, ses mains, ni ses bras.

Ses beaux yeux causent cent trépas ;
Ils éclairent tous ces climats,
Et portent en chaque prunelle
Le soleil.

Tout son corps est fait par compas;
La grâce accompagne ses pas;
Enfin Vénus n'est pas si belle,
Et n'a pas si bien faites qu'elle
Les beautés qui ne voyent pas
Le soleil.

XXXIV.

Tout beau corps, toute belle image,

Sont grossiers auprès du visage
Que Philis a reçu des cieux :
Sa bouche, son ris et ses yeux,
Mettent tous les cœurs au pillage.

Sa gorge est un divin ouvrage ;
Rien n'est si droit que son corsage ;
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.

Parmi tout ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage,
Qui vermeil et délicieux...
Mais ce secret est pour les dieux ;
Ma plume, changeons de langage,
Tout beau.

XXXV [1].

Cinq ou six fois cette nuit en dormant,
Je vous ai vue en un accoutrement,
Au prix duquel rien ne me sauroit plaire ;
La jupe étoit d'une opale très-claire,
Et votre robe étoit un diamant.

Rien n'est si beau dessous le firmament ;
L'astre du jour brille moins clairement,
Et vous passiez sa lumière ordinaire
Cinq ou six fois.

Que le sommeil nous trompe vainement !
Par aventure, en ce même moment,
Vous vous trouviez en état bien contraire ;
Mais à propos, comment va cette affaire ?
Avez-vous bien été tout doucement,
Cinq ou six fois ?

[1] Pour Mlle de Bourbon, qui avoit pris médecine (T.).

XXXVI.

Si haut je veux louer Sylvie,
Que toute autre en meure d'envie :
Sa personne est pleines d'appas,
Les amours naissent sur ses pas,
Et c'est par eux qu'elle est servie.

De cent vertus elle est suivie,
Son cœur tient mon âme ravie,
Et les conquérants ne l'ont pas
Si haut.

Quoique mon amour m'y convie,
Ma langue au secret asservie
N'ose parler d'un certain cas;
Je dirai seulement tout bas,
Que je n'en vis un de ma vie
Si haut.

XXXVII.

Pour le moins votre compliment
M'a soulagé dans ce moment;
Et dès qu'on me l'est venu faire,
J'ai chassé mon apothicaire,
Et renvoyé mon lavement.

Vous m'avez guéri promptement:
Vos mots coulent si doucement,
Que chacun d'eux vaut un clystère,
Pour le moins.

Vous me deviez ce traitement :
Car je vous aime uniquement;
Et même depuis cette affaire,

C'est un peu plus qu'à l'ordinaire :
Cela veut dire infiniment,
Pour le moins.

XXXVIII.

On me l'a dit, mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez.
Pensez-vous pour votre beau nez,
Mettre sur nous une gabelle?

Vous êtes fort bonne et fort belle,
Et crois que vous êtes pucelle,
On me l'a dit.

Mais il faut être moins moins rebelle,
Et ne point faire de querelle
Aux amants que vous surprenez :
Vous en tenez d'emprisonnez,
Et vous leur êtes trop cruelle,
On me l'a dit.

XXXIX.

En cas d'amour, il ne faut jamais être
Foible ni lent; mais faut toujours paroître
Prompt, vigoureux, soumis entièrement,
Pleurer, gémir, servir fidèlement,
Donner beaucoup, et de peu se repaître.

Quant est de moi, si je me sais connoître,
N'étant avare, audacieux, ni traître,
Je devrois bien réussir aisément,
En cas d'amour.

J'ai quelque esprit, et l'on me tient grand maître
En ces poulets que les amants font naître;
Je fais des vers assez passablement,

Et quelquefois je parle galamment;
Mais après tout, je suis un pauvre prêtre,
En cas d'amour.

XL.

Si vous vouliez qu'on vous parlât d'amour,
Je vous ferois cent rondeaux chaque jour :
Car je vous aime, et mon âme dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante,
Et l'on l'entend en chaque carrefour.

Vous pouvez tout sur monsieur de Tricour,
Et l'on m'a dit que monsieur de Beaujour,
Pour votre amour auroit l'âme brûlante,
Si vous vouliez.

Les deux beautés qui règnent au faubourg,
Et celle-là du Petit-Luxembourg,
N'échauffent point mon humeur froide et lente;
Mais de vos yeux l'ardeur étincelante
M'embraseroit, cela s'entend toujours,
Si vous vouliez.

XLI[1].

Je ne saurois faire cas d'un amant
Qu'autre que moi gouverne absolument :

[1] Réponse à un rondeau de M. de Montausier, qui commençoit :

Je ne saurois, etc.

Ces quatre vers étoient au bas :

Ne prenez pas le mot d'amant,
Belle Rambouillet, à la lettre :
Il ne veut dire que galant,
C'est la rime qui l'a fait mettre. (T.)

Voiture, suivant son usage, répondit pour Mlle de Rambouillet.

Car chacun sait que j'aime trop l'empire.
Ce n'est ainsi qu'il me falloit écrire ;
Vous n'y savez que le haut allemand.

Je veux qu'on soit à moi parfaitement,
Et, quand je fais quelque commandement,
Je n'entends pas que l'on me vienne dire :
Je ne saurois.

Je vous rendrai le même compliment ;
Et quelque jour quand voudrez longuement
Veiller ici, je vous dirai sans rire :
Ma mère entend que chacun se retire ;
Ne pensez pas m'arrêter un moment ;
Je ne saurois.

XLII.

L'amour, qui de tous sens me prive,
Fit ma raison votre captive :
Quand un soupçon pris par malheur
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive.

Une humeur jalouse et craintive
Se mit dans mon âme plaintive,
Et pensa chasser de mon cœur
L'amour.

Mais si jamais cela m'arrive,
Je consens que l'on me poursuive
Par toute sorte de rigueur.
Je ne veux plus vivre en langueur :
Meure la jalousie, et vive
L'amour.

XLIII.

Penser que, pour ne vous déplaire,
Je me veuille jamais distraire
D'un dessein où j'ai tant de droit,
C'est être injuste en mon endroit,
Et de plus un peu téméraire.

Philis depuis deux ans m'éclaire;
Elle est mon ange tutélaire;
Je l'aime plus qu'on ne sauroit
Penser.

Je vous demande en cette affaire,
Pardon de vous être contraire.
Un autre s'en contenteroit :
Cependant, vous faites le froid.
Ma foi, c'est trop : allez vous faire
Penser.

XLIV.

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'amour n'a point de peine et de tourment,
De feu cuisant ni de cruel martyre
Que de bon cœur je ne voulusse élire,
Et qu'on ne doive endurer doucement.

Tout l'univers n'a rien de si charmant;
Et s'il étoit sous mon commandement,
Je quitterois volontiers son empire
Pour vos beaux yeux.

Toute la cour vous sert également;
Mais quant à moi, si je vais vous aimant,

Ne croyez pas, que par là je désire
Cette faveur où tout le monde aspire :
Car je vous aime, et vous sers seulement
Pour vos beaux yeux.

XLV.

Pour vous servir, j'ai pu me dégager
D'une autre amour, et désirer changer
Un logement qui pourroit me suffire ;
Et sans prévoir si mon sort seroit pire,
Je n'ai point eu regret de déloger.

En quatre jours j'ai su déménager ;
Dessous vos lois j'ai voulu me ranger,
Et quitterois derechef un empire,
Pour vous servir.

Mais si cela ne vous peut obliger,
Je changerai sans beaucoup m'affliger :
Car j'ai le cœur tout fait comme de cire,
Doux et traitable, et, s'il faut vous le dire,
Je suis volage, inconstant et léger,
Pour vous servir.

XLVI [1].

Six rois prièrent l'autre jour
Tyrcis de leur faire la cour ;
Mais il souffloit un vent de bise

[1] C'est pour le gros François Coquet, qui avoit dit : *Je n'irois pas pour six rois* (T.). M. de Monmerqué dit ne pas savoir qui est ce Coquet. On trouve dans le manuscrit de Conrart (in-4, t. X, p. 311), des vers composés pour le ballet de ce même personnage.

Qui perçoit jusqu'à la chemise :
Cela le fit demeurer court.

Il a le ventre d'un tambour,
Ce qui le rend tant soit peu lourd,
Et fait que parfois il méprise
Six rois.

Il ne fait point cas de l'amour;
Quand on l'appelle il fait le sourd;
Mais pour prêter son entremise
En quelque fâcheuse entreprise,
Il ne le feroit jamais pour
Six rois.

XLVII.

A vous ouïr Chapelain chapeler,
J'ai bien jugé que vouliez quereller,
Et que de plus vous êtes téméraire,
Quand vous osez un si grand adversaire
Sans plus de force au combat appeler.

Lorsque sa plume au ciel le fait voler,
Qu'avec les dieux il ose se mêler,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire
A vous ouïr?

Ne prétendez ainsi vous signaler,
Vous ne sauriez ses efforts égaler;
Croyez-moi donc, laissez-le dire et faire,
Et quand il parle, apprenez à vous taire...
Car par justice à lui convient parler,
A vous, ouïr.

XLVIII.

(A monseigneur le maréchal de Bassompierre.)

Un petit mot qu'on m'a porté
De votre part m'a conforté,
Et m'a fait reprendre la lime
Pour faire encore quelque rime,
En étant par vous exhorté.

Je ne comprends votre bonté,
Et crois avec difficulté
Qu'un si grand esprit en estime
Un petit.

Je vous le dis sans vanité :
Le mien est bien fort limité ;
Mais le cœur est net et sans crime,
Et possible assez magnanime.
Aimez-moi donc par charité
Un petit.

XLIX.

(Au même.)

ns la prison qui vous va renfermant,
›tre grande âme agit incessamment,
ce divin esprit que rien n'enserre
›le partout, sans erreur toujours erre,
ìtend, s'élève et va plus aisément.

›us parcourez l'un et l'autre élément,
›us pénétrez jusques au firmament,
visitez le ciel, l'onde et la terre
Dans la prison.

Vous ne gênez votre cœur vainement ;
Vous connoissez et voyez sainement
Tout ce qui brille et qui n'est que de verre ;
Vous possédez la paix durant la guerre :
C'est être heureux et libre entièrement
Dans la prison.

L.

(*Réponse à un défi* [1].)

[A M. Godeau.]

Comme un galant et brave chevalier,
Vous m'appelez en combat singulier
D'amour, de vers et de prose polie ;
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie :
Je ne vous tiens que pour un écolier.

Et fussiez-vous brave, docte et guerrier,
En cas d'amour n'aspirez au laurier :
Rien ne déplaît à la belle Julie
Comme un galant.

Quittez l'amour, ce n'est votre métier ;
Faites des vers, traduisez le Psautier :
Votre façon d'écrire est fort jolie.
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je saurai, ma foi, vous châtier
Comme un galant.

LI.

(Au même.)

Vous parlez comme un Scipion [2],
Et si vous n'êtes qu'un pion,

[1] Voyez t. I, p. 194.
[2] L'abbé Arnauld, que l'on surnomma ainsi à l'hôtel de

D'un mot je vous pourrois défaire;
Mais une palme si vulgaire
N'est pas pour un tel champion.

Je vous le dis sans passion,
N'ayez point de présomption,
Et songez de quelle manière
Vous parlez.

Eussiez-vous le corps d'Orion,
Avecque la voix d'Arion,
Devant moi vous vous devez taire;
Ne craignez-vous point ma colère?
Qu'est-ce là, petit embrion?
Vous parlez!

LII.

En bon François politique et dévot
Vous discourez, plus grave qu'un magot;
Votre chagrin de tout se formalise,
Et l'on diroit que la France et l'Église
Tournent sur vous, comme sur leur pivot.

A tous propos vous faites le bigot,
Pleurant nos maux avecque maint sanglot;
Et votre cœur espagnol se déguise
En bon François.

Laissez l'État et n'en dites plus mot;
Il est pourvu d'un très-bon matelot;

ambouillet, depuis qu'il avait fait le personnage de Scipion ins la *Sophonisbe* de Mairet, qui fut représentée à Rambouillet. a belle Julie et son amie Mlle de Clermont s'étaient partagé rôle de Sophonisbe; tous les autres furent de même remplis deux. Voyez les *Mémoires de l'abbé Arnauld*, p. 190, dans la ollection Michaud et Poujoulat.

Car, s'il vous faut parler avec franchise,
Quoique sur tout votre esprit subtilise,
On vous connoît, et vous n'êtes qu'un sot
En bon françois.

CHANSONS.

LI.

(Sur une belle voix.)

Lorsque Bélise veut chanter,
Et que le bruit, pour l'écouter,
Est d'accord avec le silence,
L'esprit, plein de contentement,
S'abandonne au ravissement,
Et suit de ce transport la douce violence.

L'âme qui se veut émouvoir
Cède à l'agréable pouvoir
De sa voix pleine de merveilles,
Et pour mieux ouïr ses accents,
Elle quitte les autres sens
Et se vient toute rendre à celui des oreilles.

Chère peine des matelots,
Écueil agréable des flots,
Mort ensemble douce et cruelle,
Sirènes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix,
Car celle de Bélise est plus douce et plus belle.

Votre chant autrefois perdoit
Le nocher qui vous entendoit;
Son plaisir étoit son naufrage :
Mais la voix de cette beauté,

Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins périlleuse et plaît bien davantage.

Elle peut charmer les douleurs,
Et des plus sensibles malheurs
Oter la funeste pensée;
Elle donne un plaisir parfait,
Et n'en être point satisfait
Est manquer de raison, ou bien l'avoir blessée.

Le plaisant murmure des eaux,
L'agréable chant des oiseaux,
Les luths d'Amphion et d'Orphée,
Un rossignol et ses appas,
Un cygne proche du trépas
Dressent à cette voix un superbe trophée.

La belle musique des cieux,
Et ce qu'à la table des dieux
Apollon chante sur sa lyre,
Les divins concerts des neuf sœurs
Cèdent à ses moindres douceurs;
Et ma muse se tait ne pouvant bien les dire.

LII[1].

Mes yeux, quel crime ai-je commis
Qui vous rende mes ennemis,
Et qui vous oblige à me nuire?
Pourquoi cherchez-vous en tous lieux,
Vous par qui je me dois conduire,
L'objet qui seul me peut détruire?
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux?

Vous savez bien que vos plaisirs
M'ont coûté cent mille désirs,

[1] Imité de l'espagnol, de Cristoval (T.).

Et qu'ils sont auteurs de ma peine :
Et contre moi séditieux,
Charmés de l'éclat qui vous mène,
Vous ne voulez voir que Climène :
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ?

Loin d'elle vous mourez d'ennui,
Et moi je ne meurs aujourd'hui
Qu'à cause que vous l'avez vue ;
Les fers vous semblent glorieux
Sous qui mon âme est abattue ;
Vous aimez celle qui me tue :
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ?

Vous m'apprenez que ses beautés
Passent les célestes clartés,
Que des nuits la blanche courrière
Luit d'un éclat moins radieux,
Et qu'au milieu de sa carrière
Le soleil a moins de lumière :
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ?

C'est vous qui donnez le poison
Qui chasse ma faible raison,
Qu'en vain maintenant je réclame,
Et vous qui trop audacieux
Jetez le désordre en mon âme,
La perdez, la mettez en flamme :
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ?

LIII[1].

L'Amour sous sa loi
N'a jamais eu d'amant plus heureux que moi ;
Béni soit son flambeau,

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1057.

Son carquois, son bandeau !
Je suis amoureux,
Et le ciel ne voit point d'amant plus heureux.

Mes jours et mes nuits
Ont bien peu de repos et beaucoup d'ennuis;
Je me meurs de langueur,
J'ai le feu dans le cœur,
Je suis, etc.

Mortels déplaisirs,
Qui venez traverser mes justes désirs,
Je ne crains point vos coups:
Car enfin malgré vous
Je suis, etc.

A tous ses martyrs
L'Amour donne en leurs maux de secrets plaisirs :
Je chéris ma douleur,
Et dedans mon malheur,
Je suis, etc.

Les yeux qui m'ont pris
Payeroient tous mes maux avec un souris;
Tous leurs traits me sont doux,
Même dans leur courroux :
Je suis, etc.

Cloris eut des cieux,
En naissant, la faveur et l'amour des dieux :
Je la veux adorer
Et sans rien espérer,
Je suis, etc.

Souvent le dépit
Peut bien pour quelque temps changer mon esprit,

Je maudis sa rigueur,
Mais au fond de mon cœur
Je suis, etc.

Étant dans les fers
De la belle Cloris, je chantai ces vers;
Maintenant d'un sujet
Mille fois plus parfait,
Je suis, etc.

La seule beauté
Qui soit digne d'amour tient ma liberté,
Et je puis désormais
Dire mieux que jamais:
Je suis, etc.

LIV.

Je me tais et me sens brûler :
Car l'objet qu'adore mon ame
Est si parfait que je n'en puis parler,
Sans faire voir à tous le sujet de ma flamme.
Si je dis que dans l'univers
Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,
Qu'elle est de tous les yeux l'amour et la merveille,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Si je dis que dans ses beaux yeux,
Cet archer qui m'y fait la guerre
Forge des traits qu'il garde pour les dieux,
Méprisant désormais tous les cœurs de la terre;
Et que, dans le fort des hivers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choses,
Son teint paraît toujours plein de lis et de roses,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Que si je parle dignement
De son esprit incomparable,
Dont la grandeur partage également
Avecque sa beauté le titre d'adorable;
Si je puis dépeindre en mes vers
Combien son âme est grande, et généreuse, et belle,
Et tant de qualités qu'on ne trouve qu'en elle,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Mais, sans parler de sa beauté,
De son esprit ni de ses charmes,
Si je décris comme sa cruauté
Méprise désormais les soupirs et les larmes;
Et que ceux qui sont dans ses fers
N'en reçurent jamais un regard favorable,
Que le ciel n'en voit point de plus inexorable,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

LV.

Les trois plus grandes déesses,
Dont Pâris sut les débats,
Ont disputé des appas
Contre une de nos princesses [1];
Mais, en voyant sa beauté,
Vénus même l'a quitté.

Les Grâces ont eu querelle
Sur qui tient le premier rang,
Et qui vient de meilleur sang,
D'elles ou Mademoiselle [1].
Tout le ciel sollicita;
Mais la belle l'emporta.

[1] Mme la Princesse.
[2] Mlle de Montpensier, fille unique de Gaston d'Orléans, qui habitait le Petit-Luxembourg.

Les plus savants en la sphère
Doutent depuis quelques ans
Où l'astre qui fait les temps
Tient sa demeure ordinaire,
Si le ciel est son séjour,
Ou le Petit-Luxembourg.

Au cours du bois de Vincennes,
Le soleil a disputé
De lumière et de beauté
Avec la belle d'Angennes :
Mais le soleil le perdit,
Aux rayons qu'elle épandit.

Au milieu de sa carrière,
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des cieux
Fit redoubler sa lumière :
Car avec tous ses feux
Qu'eût-il fait seul contre deux?

Dans le fond d'un bois antique
Un rossignol disputa
Sur ut, ré, mi, fa, sol, la,
Avec la belle Angélique[1] :
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.

Sur le chemin de Charonne,
Amour tout chargé de traits,
A disputé des attraits
Avec la belle baronne[2] :

[1] Mlle Paulet.
[2] Mme du Vigean.

Mais le pauvre enfant perdit,
Aux charmes qu'elle épandit.

LVI [1].

(Savants [2].)

Notre Aurore [3] vermeille
Sommeille;
Qu'on se taise à l'entour,
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour.

Votre beauté divine
Assassine
Nos cœurs par ses beaux yeux :
C'est la belle Lucine,
Le chef-d'œuvre des cieux.

En vous, belle Julie [4],
S'allie
La grâce et la bonté,
Et la vertu remplie
D'attraits et de beauté.

Vous êtes accomplie,
Julie,
Plus belle que le jour,
Et chacun vous publie
L'ornement de la cour.

La beauté d'Angélique
Est unique,

Mss. de Conrart, t. X, p. 1071.
[2] Vaudevilles : voyez t. I, p. 50.
[3] Mlle de Bourbon : voyez le *Recueil de Maurepas*, où l'on uve, vis-à-vis ce premier couplet, cette note : *Pour Mlle de urbon endormie*. Voyez, de plus, t. I, p. 117.
[4] Mlle de Rambouillet.

Et ses yeux nos vainqueurs
Ont un secret magique,
Pour gagner tous les cœurs.

LVII [1].

Ce n'est pas sans raison
Qu'on dit que je vous admire,
Et pour moi je n'en puis dédire
Monsieur de [Saint-Brisson] [2].
Coralte, vos beaux yeux forcent toutes les âmes
A brûler, à brûler de leurs flammes.

Tout ce qui part de vous,
A des grâces si charmantes,
Que les âmes les moins aimantes
En ressentent les coups.
Coralte, etc.

[Vos yeux seroient vainqueurs
De l'esprit le plus farouche,
Et dès que vous ouvrez la bouche
Vous ouvrez mille cœurs.
Coralte, etc.]

Votre teint en tous lieux
A toujours des fleurs écloses,
Et l'Amour couché dans ses roses
Y fait la guerre aux dieux.
Coralte, etc.

Puisque si puissamment
Vos attraits que rien n'efface

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1053.
[2] Un des soupirants de Mlle Paulet. Voyez t. I, p. 112.

Ont touché mon âme de glace,
On peut dire hardiment :
Coralte, etc.

[Il ne se passe jour
De ceux qu'on vous voit paroître,
Que vos attraits ne fassent naître
Quelque nouvel amour.
Coralte, etc.

Vous tenez aux tourments
Toujours des cœurs plus de mille;
Et dans la cour et dans là ville
Vous avez des amants.
Coralte, etc.

Les enfants au berceau,
Rient à vous comme aux anges;
Les vieillards chantent vos louanges
Jusque dans le tombeau.
Coralte, etc.

Il ne reste sinon
Qu'ici l'on vous dresse un temple :
Déjà des prêtres je contemple
Qui chantent votre nom.
Coralte, etc.

Pour moi je ne crois pas,
Quoi que vous me puissiez dire,
Que rien m'ôte de votre empire,
Si ce n'est le trépas.
Coralte, etc.

Quand vous m'auriez chassé,
Dans l'amour qui me transporte,
J'irois chanter à votre porte
D'un ton triste et cassé:
Coralte, etc.

LVIII.

J'avois de l'amour pour vous,
Charmante Sylvie!
Mais vos injustes courroux
Ont refroidi mon envie,
Je sais aimer constamment;
Mais si l'on n'aime également,
Ma foi, je m'en ennuie.

Votre bouche et vos beaux yeux,
Les rois de ma vie,
Et votre ris gracieux
Avoient mon âme asservie.
Vous m'aviez gagnez le cœur;
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foi, je m'en ennuie.

J'approuve un feu bien heureux
Qui deux âmes lie,
Et tient deux amoureux
Sans peine et mélancolie;
J'aime les douces amours;
Mais pour soupirer tous les jours,
Ma foi, je m'en ennuie.

L'amour sur un autre amour
Volontiers s'appuie;
J'aime sans aucun détour;
Mais si je vois qu'on me fuie,
Et qu'on se plaise à m'ouïr
Pleurer, tourmenter et gémir,
Ma foi, je m'en ennuie.

J'approuve un cœur enflammé
Qui se glorifie

D'aimer sans qu'il soit aimé,
Et son plaisir sacrifie :
Je le fais bien quelquefois;
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foi, je m'en ennuie.

Vous exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie;
Je ne vis plus qu'en langueur ;
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aimant,
Et pour vous parler franchement,
Ma foi, je m'en ennuie.

Si vous pensez honorer
Une âme transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moi je vous remercie ;
Je ne veux point tant d'honneur,
Gardez-le à quelque grand seigneur :
Ma foi, je m'en ennuie.

Faire des vers en bateau,
Ce seroit folie,
Car par la fraîcheur de l'eau
Je sens ma tête assaillie.
Vous n'aurez donc que ceci,
Il fait mauvais écrire ici :
Ma foi, je m'en ennuie.

LIX.

(Sur l'air *du branle de Metz.*)

Belles, l'honneur de notre âge,
Et le but de nos souhaits,
Sur l'air du branle de Mets,

Apprenez notre voyage :
Mais pleurez en le chantant,
Car nous en faisons autant.

Nous n'étions qu'au Bourg-la-Reine,
Et je crus être à Goa,
Ou cent milles par delà,
Tant mon cœur étoit en peine,
S'éloignant de la beauté,
Qui retient sa liberté.

Nous vîmes dedans la nue
La tour de Mont-le-Heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de grue,
Et, pour y voir vos beaux yeux,
S'élevoit jusques aux cieux.

Quand nous fûmes dans Étampe,
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe :
Etampe et crampe vraiment,
Riment admirablement [1].

Dans le milieu d'Angerville,
Monsieur notre chancelier [2],
En me parlant d'un soulier,
Me fit devenir débile,
Me souvenant de celui
Qui m'a causé tant d'ennui [3].

Une heure étoit bien passée,
Quand nous vimmes à Toury;

[1] Voyez plus haut, p. 148.
[2] Chaudebonne, chancelier du duc d'Orléans.
[3] Voyez plus haut, p. 30.

Alors monsieur Griboury
Me revint en la pensée,
Un certain noir et frisé,
Fort bien fait et composé.

Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange et vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyoit broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Nous vîmes deux demoiselles,
Lorsque nous fûmes dedans,
Qui paroissoient à leurs dents
D'assez gentilles femelles :
Frère Claude [1] qui les vit
De fort bon cœur leur sourit.

Dans Orléans cent harangues
Se firent au chancelier,
Et l'on le vint supplier,
En dix-huit sortes de langues ;
Les Trois-Mores furent pleins
De maires et d'échevins.

Voyant cela je m'écoule,
Et désirant être à part,
Je me sus mettre à l'écart
Dans un coin, hors de la foule,
Où rêvant jusqu'à la nuit,
J'écrivis ce qui s'ensuit.

« Notre aurore de la Barre [2]
Est maintenant un soleil :

[1] Chaudebonne.
[2] Mlle du Vigean la cadette. Voyez Cousin, *Mme de Longueville*, p. 199.

Le ciel n'a rien de pareil,
La terre rien de si rare.
Mais en cas de Merlembeau,
Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souveraine
A rallumé mes vieux ans;
Ses attraits sont si charmants,
Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Je n'attends que le cercueil.

Quel éclat et quelles flammes!
Quels rayons vois-je dans l'air!
A voir tant de feux briller,
C'est la princesse des âmes,
La reine des volontés,
La déesse des beautés.

Cachez vos beautés, mortelles :
Je vois paroître Cloris[1];
Tous vos attraits sont péris;
Voici la belle des belles;
Son soulier a plus d'attraits
Que vos yeux et tous vos traits.

Ce que le ciel a de flamme
Il l'a mis dedans son âme;
Ce qu'il eut de précieux,
Il le mit dedans ses yeux.
Rien du tout ne lui défaut,
Que d'avoir le sang plus chaud.

La belle baronne darde[2]
De ses yeux mille trépas;

[1] La duchesse d'Aiguillon.
[2] La baronne du Vigeau.

Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine un peu bien gaillarde?
Je pense que sa vertu
A bien souvent combattu.

Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas?
Est-ce Diane ou Pallas,
Ou la reine de Cythère?
Car en elle j'aperçois
Quelque air de toutes les trois.

A voir sa grâce embellie
Avec tant de majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Julie,
Dont mon cœur seroit épris,
S'il n'étoit pas à Cloris.

Il seroit temps de me taire,
Et ma plume n'en peut plus;
Mais que diront les vertus,
Si je me tais de sa mère,
Qui joint à taut de beautés
Tant de rares qualités[1]?

Arthénice, où je contemple
Tant de miracles divers,
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut un temple :
Il sera fait dans un an,
Et j'en ai déjà le plan.

Frère Claude l'héroïque
En sera le sacristain,
Chapelain le chapelain,

[1] Mme de Rambouillet.

Et l'angélique Angélique[1],
Nuit et jour y chantera
Les hymnes qu'il vous fera.

LX.

(A Mme la Princesse. — Sur l'air *des Landriri*.)

[1641.]

Madame, vous trouverez bon (*bis*)
Qu'on vous écrive sur le ton
De Landrirette,
Qui court maintenant à Paris,
Landriri.

Votre absence[2] nous abat tous,
Quelques-uns en sont demi-fous,
Landrirette,
Les autres n'en sont qu'étourdis,
Landriri.

Du point de votre éloignement,
L'hiver s'approche à tout moment,
Landrirette,
Et les beaux jours sont accourcis,
Landriri.

[1] Mlle Paulet.

[2] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1049. — Mme la Princesse et sa société passaient ordinairement la belle saison à Chantilly, ou dans une des nombreuses terres que la maison de Condé possédait dans les environs de Paris, Merlou, Méru, l'Isle-Adam, etc. « Ces dames, dit M. Cousin, s'attardaient-elles un peu trop à la campagne, quand Voiture n'y était pas avec elles, il les rappelait à Paris dans des complaintes burlesquement sentimentales. »

Pour nouvelles chacun dit fort,
Que le duc Charles est d'accord [1]
Landrirette,
La neutralité fait grand bruit,
Landriri.

L'on tient ici pour arrêté
Que Madame [2] a fait le traité,
Landrirette,
Le roi, son frère, en est marri,
Landriri.

L'Espagnol rend ce qu'il tenoit,
Elle aura tout ce qu'elle avoit,
Landrirette,
Particulièrement [Coni],
Landriri.

J'ai reçu deux coups de ciseau,
En un lieu bien loin du museau,
Landrirette,
Je m'en porte mieux, Dieu merci
Landriri.

L'on est ici fort tristement,
Tout notre divertissement,
Landrirette,
Est de chanter ce qui s'ensuit,
Landriri :

« En grâce, en beautés, en attraits,
« Nulle n'égalera jamais,
« Landrirette,
« La divine Montmorency [3],
« Landriri.

Charles IV, duc de Lorraine.
Madame, duchesse de Savoie.
Mme la Princesse.

« L'on jugeroit par la blancheur
« De Bourbon et par sa fraîcheur,
« Landrirette,
« Qu'elle a pris naissance des lis,
« Landriri.

« Julie a l'esprit et les yeux
« Plus brillants et plus radieux,
« Landrirette,
« Que l'astre du jour à midi,
« Landriri.

« Pour faire son âme et son corps,
« Le ciel épuisa ses trésors,
« Landrirette,
« [Tout y doit être bien fourni],
« Landriri.

« Elle a tout en perfection,
« Hors qu'elle a trop d'aversion,
« Landrirette,
Pour les amants et les souris,
« Landriri.

« Mesdemoiselles de Clermont
« Ont plus de charmes qu'Aigremont,
« Landrirette,
« Par Aigremont j'entends Maugis,
« Landriri.

« Mesdemoiselles du Vigean
« Ont le cœur noble et le corps gent,
« Landrirette,
« Tout homme qui les voit est frit,
« Landriri.

« Lorsque Vénus aimoit Adon,
« Elle avoit les yeux, ce dit-on,
« Landrirette,

« Comme mademoiselle Aubri,
« Landriri. »

D'où vient que depuis quelques jours
On voit la troupe des amours,
Landrirette,
Dessus la route de Poissi,
Landriri ?

C'est que la reine des beautés,
Des âmes et des libertés,
Landrirette,
Fait sa demeure dans Vigni,
Landriri.

Votre ballet, comme j'entends,
Passe les plus beaux de ce temps,
Landrirette,
Monsieur de Gauffecourt [1] le dit,
Landriri.

Un seul violon de Meulan
Fait bien plus de bruit maintenant,
Landrirette,
Que les vingt et quatre d'ici,
Landriri.

Un certain faiseur d'almanach,
M'a dit que monsieur de Meymac [2],
Landrirette,
Dans ce mois devoit être pris,
Landriri.

[1] Valet de chambre, depuis secrétaire de Mlle de Longueville (T.).
[2] On faisoit la guerre à Mlle de Rambouillet qu'elle donnoit l'amour à ces Ventadour (T.).

Mais si vous ne me croyez pas,
Considérez et lisez bas,
Landrirette,
La centurie que voici,
Landriri :

« Trois mois après celui de mai,
« L'on prendra monsieur de Macmey[1],
Landrirette,
« Et monsieur de Noichane [2] aussi,
« Landriri. »

Je sais pour certain que l'amour
En veut à ceux de Ventadour,
Landrirette,
Dieu garde monsieur de Lévy [3],
Landriri.

J'en mettrois encor plus de six,
Mais je ne puis plus être assis,
Landrirette,
Je m'en vais trouver monsieur Juif[4],
Landriri.

LXI[5].

« L'un meurt, qu'à sa fantaisie
Il ne s'avance à la cour ;
L'autre meurt de jalousie ;
Et moi je me meurs d'amour.

[1] Pour Meymac.

[2] Le chanoine de Ventadour (T.).

[3] Le jésuite (T.).

[4] Voyez t. I, p. 377. — Ce couplet est expliqué par le septième, commençant par ce vers :

J'ai reçu deux coups de ciseau, etc.

[5] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1060.

« Prométhée est à la chaîne,
Et becqueté d'un vautour,
Il ne meurt de cette peine;
Et moi je me meurs d'amour. »

D'une plainte désolée,
Ainsi Tircis, l'autre jour,
Disoit dans cette vallée :
« Et moi je me meurs d'amour. »

Il fendoit le cœur des marbres,
Et l'écho même à son tour
Faisoit redire à ses arbres :
« Et moi je me meurs d'amour. »

LXII [1].

[1639 [2].]

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants;
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.

Nous avons vu les ans passés
Que les galants étoient glacés;
Mais maintenant tant en foisonne,
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor
Qu'ils se vendoient au poids de l'or,
Et pour le présent on les donne,
L'année est bonne.

Le soleil de nous rapproché
Rend le monde plus échauffé ;

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1063.
[2] Voyez t. I, p. 337.

L'amour règne, le sang bouillonne,
L'année est bonne.

La belle princesse[1] n'est pas
Du rang des beautés d'ici-bas,
Car une fraîcheur immortelle
Se voit en elle.

Dans son visage et dans ses traits
Brillent quelques divins attraits,
Et dans sa mine et dans son geste
Un air céleste.

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange.

Que de cœurs l'amour blesseroit,
Que de maux au monde il feroit,
Si cette belle moins contraire,
Le laissoit faire !

La duchesse[2] a pris à l'Amour
Ses traits, et ce dieu tout le jour,
Pour les ravoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

Elle les montre en ses appas,
Mais elle ne les lance pas,
Et craint trop d'en blesser personne;
Tant elle est bonne.

Mais ses coups seroient bien heureux,
Et n'est point de cœur généreux,

[1] La princesse de Condé.
[2] La duchesse d'Aiguillon.

Qui ne voulût mourir pour elle,
Tant elle est belle.

Le soleil cède à ses beaux yeux,
Et ne voit du plus haut des cieux
Que lui-même dedans le monde
Qui les seconde.

Baronne [1], pleine de douceur,
Êtes-vous mère, êtes-vous sœur
De ces deux belles si gentilles,
Qu'on dit vos filles?

Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux et paisible mouton;
Mais votre peau blanche et très-fine
Est d'une hermine.

[Heureux celui qui seroit sien,
Monsieur du Vigean l'entend bien,
Et fort souvent il la préfère
A Lesdiguière.]

Que vois-je si plein de clarté,
D'attraits, de grâce et de beauté,
Si ce n'est Diane, ou l'Aurore [2],
Ou Flore, ou Fore [2]?

Les oiseaux vont en toutes parts,
Suivant sa voix ou ses regards;
Zéphire la suit et l'adore,
C'est Flore, ou Fore.

Sur son visage et sous ses pas
Naissent des fleurs et des appas,

[1] La baronne du Vigean.
[2] La fille aînée de Mme du Vigean, Anne Fors du Vigéan, mariée plus tard à M. de Pons, et en secondes noces au duc de Richelieu, neveu de Mme d'Aiguillon.

Le ciel n'a rien de pareil,
La terre rien de si rare.
Mais en cas de Merlembeau,
Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souveraine
A rallumé mes vieux ans;
Ses attraits sont si charmants,
Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Je n'attends que le cercueil.

Quel éclat et quelles flammes!
Quels rayons vois-je dans l'air!
A voir tant de feux briller,
C'est la princesse des âmes,
La reine des volontés,
La déesse des beautés.

Cachez vos beautés, mortelles :
Je vois paroître Cloris [1];
Tous vos attraits sont péris;
Voici la belle des belles;
Son soulier a plus d'attraits
Que vos yeux et tous vos traits.

Ce que le ciel a de flamme
Il l'a mis dedans son âme;
Ce qu'il eut de précieux,
Il le mit dedans ses yeux.
Rien du tout ne lui défaut,
Que d'avoir le sang plus chaud.

La belle baronne darde [2]
De ses yeux mille trépas;

[1] La duchesse d'Aiguillon.
[2] La baronne du Vigean.

Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine un peu bien gaillarde?
Je pense que sa vertu
A bien souvent combattu.

Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas?
Est-ce Diane ou Pallas,
Ou la reine de Cythère?
Car en elle j'aperçois
Quelque air de toutes les trois.

A voir sa grâce embellie
Avec tant de majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Julie,
Dont mon cœur seroit épris,
S'il n'étoit pas à Cloris.

Il seroit temps de me taire,
Et ma plume n'en peut plus;
Mais que diront les vertus,
Si je me tais de sa mère,
Qui joint à tant de beautés
Tant de rares qualités[1]?

Arthénice, où je contemple
Tant de miracles divers,
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut un temple :
Il sera fait dans un an,
Et j'en ai déjà le plan.

Frère Claude l'héroïque
En sera le sacristain,
Chapelain le chapelain,

[1] Mme de Rambouillet.

Jamais l'œil du soleil
Ne vit rien de pareil
Ni si plein de délices,
Rien si digne d'amour,
Si ce ne fut le jour
Que naquit Arthénice.

Quand les dieux eurent fait
Le chef-d'œuvre parfait,
Que Julie on appelle,
Minerve qui la vit
En pleura de dépit,
Et se trouva moins belle.

L'Amour armé de traits,
Avec tous ses attraits,
N'en a point qui me pique,
Et je crains plus cent fois
Les charmes et la voix
De la belle Angélique.

LXIV[1].

(Sur l'air *des Lanturlu.*)

Le roi notre sire,
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons,
Nous a fait défense

Montausier, qui pourrait bien être de Voiture, et qui paraît avoir été écrite à cette époque, une description de l'Ile-Pure commençant ainsi :

. . . . Un miraculeux séjour
Qui porte pour nom l'*Ile-Pure*, etc.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1072.

De plus chanter lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

La reine sa mère
Reviendra bientôt,
Et monsieur son frère,
Ne dira plus mot.
Il sera paisible,
Pourvu qu'on ne chante plus
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

De la Grand'Bretagne
Les ambassadeurs,
Ceux du roi d'Espagne,
Et des électeurs,
Se sont venus plaindre
D'avoir partout entendu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment,
Et parlé sans crainte
Du gouvernement :
Pour les satisfaire,
Le roi leur a répondu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Dans cette querelle
Le bon Cardinal,
Dont l'âme fidèle
Ne pense à nul mal,
A promis merveilles,
Et puis a dit à [Bautru [1]] :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu [1].

[1] *Var.* Oyant ces nouvelles,
Le bon cardinal,

Dessus cette affaire
Le nonce parla,
Et notre [Saint-Père]
Entendant cela,
Au milieu de Rome,
S'écria comme un perdu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Pour bannir de France
Ces troubles nouveaux,
Avec grand'prudence,
Le garde des sceaux
A scellé des lettres,
Dont voici le contenu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LXV.

(Couplet sur l'air *des Lerelanlère*.)

(INÉDIT[1].)

Le jour où naquit Châtillon

Dont l'âme fidèle
Ne songe à nul mal,
Promit des merveilles,
Puis s'en va dire à Bautru,
Lanturlu, etc.

Dessus cette affaire,
Le nonce parla,
Dit que le Saint-Père,
N'entend point cela,
Qu'un François dans Rome
Ait crié comme un perdu,
Lanturlu, etc.

[1] Tiré des notes manuscrites de Huet, sur l'exemplaire in-4 (2e édition) de la Bibliothèque du Roi.

L'on sonna double carillon
Dans tous les clochers de Cythère,
Lereli, lerelanlère.

LXVI.

(Curé de Môle[1].)

(INÉDIT[2].)

Qu'on ne s'épouvante,
Qu'on ne s'épouvante,
De la voix qui chante,
De la voix qui chante :
Je suis l'âme du serin
Dont l'amour causa la fin,
Par une flamme cuisante
Qu'il alluma dans mon sein.

Une âme très-belle,
Une âme très-belle,
Constante et fidèle,
Constante et fidèle,
Dans le corps le plus parfait
Que le ciel ait jamais fait,
C'est ce qu'au monde on appelle
Madame de Rambouillet.

[1] Les *curés de Môle* étaient des variétés de couplets comme les *savants*, les *bonsoirs*, les *ponts-bretons*, etc. Voyez plus bas, p. 364.

[2] Nous donnons ces couplets comme étant de Voiture, sans pourtant être en mesure de l'affirmer. Ils sont tirés de la copie de Conrart (in-4, t. X, p. 1070), où ils se trouvent avec un grand nombre d'autres pièces de notre auteur.

ÉPITRES ET LETTRES EN VERS.

LXVII[1].

(Lettre à Mme la Princesse.)

[Antérieure à 1631[2].]

Dieu gard' en joie et en liesse
La plus estimable princesse,
Qui jamais au monde ait été!
Dieu gard' la plus grande bonté,
La vertu la plus agréable,
Et l'âme la plus adorable,
Le cœur le plus ferme et loyal,
L'esprit le plus grand et royal,
Et la beauté la plus parfaite,
Que jamais la nature ait faite.
Dieu gard' enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-d'œuvre des cieux,
La grâce et la gloire du monde,
Celle qui n'a point de seconde,
Que les jeux, les ris, les amours,
Les vertus qui plaisent toujours,
Et les grâces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.
A lire ce commencement,
Vous pourrez juger aisément,
Quand ma lettre iroit sans adresse,
O grande et divine princesse!
Que ce discours n'est point parti
Pour la princesse de Conti;

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1070.

[2] A cause de la mention qui y est faite de la princesse d Conti, laquelle mourut à Eu, en 1631. Tallemant a donné so historiette, t. I, p. 120.

Mais qu'à vous seule on peut l'écrire,
Car tout ce que je viens de dire,
Selon le jugement de tous,
Ne se peut dire que de vous.
 Aussi depuis la triste absence,
Dont tous nos maux ont pris naissance,
Au milieu de notre tourment,
Nous vous louons incessamment ;
Et c'est en ce malheur funeste,
Le seul entretien qui nous reste.
Car en toute autre occasion,
Notre âme est en confusion ;
Toute notre joie est perdue,
Et notre raison confondue ;
Toutes choses vont de travers,
Et nous paroissent à l'envers,
[Le sort, qui changea les visages
De nos laquais et de nos pages,
Est partout, et le plus souvent
Les moulins vont contre le vent.]
L'air est partout rempli d'orages ;
Le ciel n'est jamais sans nuages ;
Tous les astres sont obscurcis,
Les jours de moitié raccourcis,
Et, ce qui plus d'ennui me donne,
L'hiver arrive avant l'automne.
Le mauvais temps dure toujours ;
L'on ne trouve plus dans le Cours
Pas une personne agréable,
Pas un visage raisonnable ;
[Point de tourte par le chemin
Quand on devroit mourir de faim ;
Tous les carrosses sont sans franges,
Remplis de figures étranges] ;
Enfin l'on ne voit plus ici
Qu'objets de crainte et de souci.

La ville depuis votre perte,
Est mélancolique et déserte;
Paris est à moitié péri,
Et tout le monde est en Berri.
Au milieu de tant de traverses,
Et tant d'infortunes diverses,
Nos courages sont accablés,
Et nos contentements troublés;
Nous avons perdu la parole,
Même pour les curés de Mole;
Nous n'aimons plus les ponts-bretons;
Et si quelquefois nous chantons,
Nos voix dolentes et cassées
Chantent, *Que n'êtes-vous lassées?*
Mais d'un accord tant inégal,
Qu'on diroit que nous chantons mal.
L'autre jour venant de Surêne,
Nous dîmes sur le bord de Seine,
Tant que le beau chemin dura,
Pues quiso mi suerte dura[1],
Et n'eûmes jamais le courage,
Seulement d'y faire un passage.
Nos guitares et notre voix
Ne charment plus comme autrefois;
Nous n'aimons plus les promenades,
Les musiques, les sérénades,
Et avons passé ce gros d'eau,
Sans chanter un seul air nouveau.
Enfin, madame, en votre absence,
Tout nous déplaît et nous offense;
Et votre seul éloignement
Nous a changés entièrement.
Déjà monsieur de Chaudebonne
N'a plus l'âme belle ni bonne,

[1] Voyez t. I, p. 47.

Et dedans ses afflictions
Il méprise ses compagnons;
Il n'aime plus d'être bien aise,
Et ne dit rien qui ne déplaise.
[Sa femme, l'aimable Paulet,
A le cœur d'un rossignolet,
Avec la voix d'une lionne,
Et ne sauroit plaire à personne.]
Madame Aubry, tout à la fois,
A perdu l'esprit et la voix;
Elle est toujours tremblante et pâle,
Ne parle que du linge sale,
Aime les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq et six.
La grande fée, en qui rayonne
L'honneur de Savelle et Vivonne,
N'a plus guère de majesté,
De jugement, ni de beauté;
Et la ravissante Lucine[1]
N'est belle, ni de bonne mine,
N'a plus tous les cœurs de la cour,
Ni tous les attraits de l'amour.
Enfin, la fille ni la mère
N'ont plus cet éclat ordinaire,
Qui les alloit environnant,
Et sont toutes deux maintenant,
Tant cet ennui les rend moins belles,
Comme deux personnes mortelles.
[Mais je connois un cardinal
Qui s'en trouve encore plus mal;
Il est devenu tant sauvage,
Il n'entend plus notre langage,
Et parle un jargon si confus,
Que moi-même ne l'entends plus:

[1] Mlle de Rambouillet; elle se nommait Julie-Lucine d'Angennes.

Il hait les femmes et les filles,
Il ne sait plus jouer aux quilles,
Il aime qu'on lui porte honneur,
Et qu'on l'appelle monseigneur,
Et l'âme pesante et tardive
Ne connoît plus homme qui vive,
Prend le Louvre pour le Palais,
Les dames pour de grands laquais,
Et l'on jureroit, quoi qu'il fasse,
Qu'il vient de boire de la glace.]
Bref, toutes choses en ces lieux,
Depuis le jour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumière,
Ont perdu leur forme première.
[Fors que monsieur de Guémené
Porte encor le plus plaisant nez
Qui soit dessus notre horizon,
Et que, sans cause et sans raison,
Toujours encore on me tourmente,
Comme quand vous êtes présente.]
Mais si la parfaite bonté,
Qui suit toujours votre beauté,
Et si la justice, madame,
Est encore en votre belle âme,
Venez dissiper nos malheurs;
Chassez les mortelles douleurs
Dont nos âmes furent blessées,
Dès que vous les eûtes laissées;
Et par un bienheureux retour
Rendez la splendeur à la cour,
L'ornant de ses beautés extrêmes,
Et venez nous rendre à nous-mêmes;
Soyez sensible à l'amitié,
Et, s'il vous plaît, ayez pitié
De notre funeste aventure,
Et du pitoyable VOITURE.

LXVIII[1].

(A M. le marquis de Montausier, pour Mlle de Rambouillet[2].)

[1637.]

Pour un chevalier allemand,
Ma foi, vous parlez galamment,
Et dans le milieu de l'Alsace
Vous avez porté le Parnasse.
Quoique vous soyez grand et fort,
Ce n'est pas un petit effort :
Car, comme j'ai vu dans la carte,
Parnasse est plus grand que Montmartre.
Mais ce que j'y vois de plus beau,
C'est qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puissiez avec constance
Porter le faix de mon absence :
De là je tire un argument,
Que mon absence assurément,
Suivant l'art de monsieur Descarte,
Est plus pesante que Montmartre.
Je vous plains d'être si chargé,
Et voudrois vous voir soulagé :
Car je vous aime avec tendresse,
Et de bon cœur je m'intéresse

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1087.

[2] Le marquis de Montausier, étant gouverneur de la Haute-Alsace, avait écrit une lettre en vers à Mlles de Rambouillet, de Clermont, de Mezières et Paulet, avec cette suscription :

Aux quatre filles dont les yeux,
Plus clairs que les flambeaux des cieux,
Dans mes pleurs et sur mon visage
Virent, lorsque je les quittai,
La foiblesse de mon courage,
Et la force de leur beauté.

Chapelain répondit collectivement au nom des quatre demoiselles. Arnauld le carabin fit une réponse en particulier pour Mlles de Clermont et de Mezières, et Voiture une autre pour Mlle de Rambouillet.

Dans tous vos maux et tous vos biens,
Ainsi que si c'étoient les miens,
Et désire plus que personne
Que votre fortune soit bonne.
Vous croirez bien cela de moi,
Car vous ne manquez pas de foi,
Vous qui transportez les montagnes.
Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau parc, où Jean de Wert
Est pour quelque temps à couvert,
Ou que sur le bord de la Seine
Notre brigade se promène,
Ou que nous demeurions chez nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos, la grande Arthénice
Vous assure de son service;
Vos déplaisirs lui font pitié,
Et d'un cœur rempli d'amitié,
A vous elle se recommande.
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour fuyant de ces lieux
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zèle;
Mais il ne loge point chez elle.
Il faut qu'il soit en autre endroit;
Mais, pour vous dire ce qu'on croit,
Selon que votre âme est galante,
Votre humeur gentille et brillante,
Et votre esprit en bon état,
L'on tient qu'il est à Schelestadt.
Adieu, monsieur : et pour nouvelles,
Les Tuileries sont fort belles;
Monsieur prend le chemin de Tours;
Nous aurons tantôt les courts jours;
Jamais on ne vit tant d'avemes;
De foin les granges seront pleines:

Les pois verts sont bientôt passés,
Les artichauts fort avancés;
Le mauvais temps nous importune;
Demain sera nouvelle lune;
L'on prendra bientôt Saint-Omer;
L'on met trente vaisseaux en mer;
Nos canes ont fait sept canettes,
Dieu les préserve des belettes!
Weymar demande du rénfort;
Le corbeau de Voiture est mort;
Monsieur votre oncle est tout en flammes,
Il ne bouge d'avec les dames,
On ne voit que lui dans le Cours,
Il y cajole tous les jours
Les plus belles et les meilleures,
Il ne soupe plus qu'à sept heures;
Le comte de Fiesque est dévot,
Et Saint-Cyran est huguenot.

LXIX.

(Réponse à une lettre de M. Arnauld [1].)

[1642.]

Certes, c'est un grand cas, Icas[2],
Que toujours tracas ou fracas
Vous faites d'une ou d'autre sorte :
C'est le diable qui vous emporte,
Et vous fait faire incessamment
Votre métier de négromant.
Croyez-moi, laissez la magie,
Suivez plutôt l'astrologie :
C'est mal fait que d'être sorcier,
Et cela n'est pas cavalier.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1091.

[2] On se rappelle qu'Arnauld avait été ainsi surnommé à cause d'un ballet où il figurait en magicien. Voyez t. I, p. 285.

J'étois en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
S'il faut dire la vérité;
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'espérances et de craintes,
Avoit de moins rudes atteintes,
Que quand je voyois les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifférence, ou la haine,
Ou le fier courroux de Climène,
Au prix duquel est calme et doux
De la mer l'horrible courroux,
Et que je redoute en mon âme
Plus que le fer, ni que la flamme,
Plus que mes brûlantes ardeurs,
Plus que les tourments dont je meurs,
Plus que toute autre violence,
Et même plus que son absence.
Ainsi loin de ces déplaisirs,
Si je jetois quelques soupirs,
C'étoit d'être loin de la belle,
Et non pas pour me plaindre d'elle;
Et si je vivois tristement,
Au moins je vivois doucement.
Mais votre malheureuse lettre,
Que vous m'avez écrite en mètre [1],
Et certes si disertement
Et si malicieusement
Qu'on voit bien, tant elle est complète,
Que c'est le diable qui l'a faite,
Est venue avec ses propos
Troubler ici tout mon repos,
M'a fait connoître en sa peinture
Ma triste et funeste aventure,

[1] *Var.* En maître : le mot est mis à dessein pour faire équivoque.

Et, dans cet enfer où je suis,
Me faisant voir le paradis,
A fait que, depuis, ma misère
M'a paru cent fois plus amère.
J'ai mieux ressenti mes tourments
En voyant vos contentements :
Si bien que vos vers et vos charmes
M'ont déjà coûté maintes larmes.
J'avoue ici que de dépit
Bien cent fois je vous ai maudit;
Mais écoutez, j'entends maudire
Pas autrement, sinon de dire :
« La peste étouffe le rimeur!
Le diable emporte l'enchanteur
Et jamais ne nous le rapporte! »
Et menus propos de la sorte
Qui du ciel ne furent ouïs,
Et, ma foi, je m'en réjouis.
Mais gens heureux et raisonnables
Laissent dire les misérables :
Et certes, si vous y pensez,
J'avois alors du mal assez,
Vous, assez de bonne aventure,
Pour excuser quelque murmure.
Tandis qu'en un temps de plaisir
Vous considériez à loisir
Tout ce que la terre a d'aimable,
De beau, de rare et d'estimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante sévérité,
Le cinabre, l'or et l'ivoire,
L'éclat, le triomphe et la gloire
De l'incomparable Bourbon,
Je voyois les Juifs d'Avignon.
Or, bien qu'eux et leurs Juives eussent
Quelques agréments qui me plussent,

ÉPITRES ET LETTRES EN VERS.

LXVII[1].

(Lettre à Mme la Princesse.)

[Antérieure à 1631[2].]

Dieu gard' en joie et en liesse
La plus estimable princesse,
Qui jamais au monde ait été!
Dieu gard' la plus grande bonté,
La vertu la plus agréable,
Et l'âme la plus adorable,
Le cœur le plus ferme et loyal,
L'esprit le plus grand et royal,
Et la beauté la plus parfaite,
Que jamais la nature ait faite.
Dieu gard' enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-d'œuvre des cieux,
La grâce et la gloire du monde,
Celle qui n'a point de seconde,
Que les jeux, les ris, les amours,
Les vertus qui plaisent toujours,
Et les grâces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.
A lire ce commencement,
Vous pourrez juger aisément,
Quand ma lettre iroit sans adresse,
O grande et divine princesse!
Que ce discours n'est point parti
Pour la princesse de Conti;

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1070.

[2] A cause de la mention qui y est faite de la princesse Conti, laquelle mourut à Eu, en 1631. Tallemant a donné historiette, t. I, p. 120.

Mais qu'à vous seule on peut l'écrire,
Car tout ce que je viens de dire,
Selon le jugement de tous,
Ne se peut dire que de vous.
Aussi depuis la triste absence,
Dont tous nos maux ont pris naissance,
Au milieu de notre tourment,
Nous vous louons incessamment;
Et c'est en ce malheur funeste,
Le seul entretien qui nous reste.
Car en toute autre occasion,
Notre âme est en confusion;
Toute notre joie est perdue,
Et notre raison confondue;
Toutes choses vont de travers,
Et nous paroissent à l'envers,
[Le sort, qui changea les visages
De nos laquais et de nos pages,
Est partout, et le plus souvent
Les moulins vont contre le vent.]
L'air est partout rempli d'orages;
Le ciel n'est jamais sans nuages;
Tous les astres sont obscurcis,
Les jours de moitié raccourcis,
Et, ce qui plus d'ennui me donne,
L'hiver arrive avant l'automne.
Le mauvais temps dure toujours;
L'on ne trouve plus dans le Cours
Pas une personne agréable,
Pas un visage raisonnable;
[Point de tourte par le chemin
Quand on devroit mourir de faim;
Tous les carrosses sont sans franges,
Remplis de figures étranges];
Enfin l'on ne voit plus ici
Qu'objets de crainte et de souci.

La ville depuis votre perte,
Est mélancolique et déserte;
Paris est à moitié péri,
Et tout le monde est en Berri.
Au milieu de tant de traverses,
Et tant d'infortunes diverses,
Nos courages sont accablés,
Et nos contentements troublés;
Nous avons perdu la parole,
Même pour les curés de Mole;
Nous n'aimons plus les ponts-bretons;
Et si quelquefois nous chantons,
Nos voix dolentes et cassées
Chantent, *Que n'êtes-vous lassées?*
Mais d'un accord tant inégal,
Qu'on diroit que nous chantons mal.
L'autre jour venant de Surêne,
Nous dîmes sur le bord de Seine,
Tant que le beau chemin dura,
Pues quiso mi suerte dura[1],
Et n'eûmes jamais le courage,
Seulement d'y faire un passage.
Nos guitares et notre voix
Ne charment plus comme autrefois;
Nous n'aimons plus les promenades,
Les musiques, les sérénades,
[Et avons passé ce gros d'eau,
Sans chanter un seul air nouveau.
Enfin, madame, en votre absence,
Tout nous déplaît et nous offense;]
Et votre seul éloignement
Nous a changés entièrement.
Déjà monsieur de Chaudebonne
N'a plus l'âme belle ni bonne,

[1] Voyez t. I, p. 47.

Et dedans ses afflictions
Il méprise ses compagnons;
Il n'aime plus d'être bien aise,
Et ne dit rien qui ne déplaise.
[Sa femme, l'aimable Paulet,
A le cœur d'un rossignolet,
Avec la voix d'une lionne,
Et ne sauroit plaire à personne.]
Madame Aubry, tout à la fois,
A perdu l'esprit et la voix;
Elle est toujours tremblante et pâle,
Ne parle que du linge sale,
Aime les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq et six.
La grande fée, en qui rayonne
L'honneur de Savelle et Vivonne,
N'a plus guère de majesté,
De jugement, ni de beauté;
Et la ravissante Lucine[1]
N'est belle, ni de bonne mine,
N'a plus tous les cœurs de la cour,
Ni tous les attraits de l'amour.
Enfin, la fille ni la mère
N'ont plus cet éclat ordinaire,
Qui les alloit environnant,
Et sont toutes deux maintenant,
Tant cet ennui les rend moins belles,
Comme deux personnes mortelles.
[Mais je connois un cardinal
Qui s'en trouve encore plus mal;
Il est devenu tant sauvage,
Il n'entend plus notre langage,
Et parle un jargon si confus,
Que moi-même ne l'entends plus;

[1] Mlle de Rambouillet; elle se nommait Julie-Lucine d'Angennes.

Il hait les femmes et les filles,
Il ne sait plus jouer aux quilles,
Il aime qu'on lui porte honneur,
Et qu'on l'appelle monseigneur,
Et l'âme pesante et tardive
Ne connoît plus homme qui vive,
Prend le Louvre pour le Palais,
Les dames pour de grands laquais,
Et l'on jureroit, quoi qu'il fasse,
Qu'il vient de boire de la glace.]
Bref, toutes choses en ces lieux,
Depuis le jour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumière,
Ont perdu leur forme première.
[Fors que monsieur de Guémené
Porte encor le plus plaisant nez
Qui soit dessus notre horizon,
Et que, sans cause et sans raison,
Toujours encore on me tourmente,
Comme quand vous êtes présente.]
Mais si la parfaite bonté,
Qui suit toujours votre beauté,
Et si la justice, madame,
Est encore en votre belle âme,
Venez dissiper nos malheurs;
Chassez les mortelles douleurs
Dont nos âmes furent blessées,
Dès que vous les eûtes laissées;
Et par un bienheureux retour
Rendez la splendeur à la cour,
L'ornant de ses beautés extrêmes,
Et venez nous rendre à nous-mêmes;
Soyez sensible à l'amitié,
Et, s'il vous plaît, ayez pitié
De notre funeste aventure,
Et du pitoyable VOITURE.

LXVIII[1].

A M. le marquis de Montausier, pour Mlle de Rambouillet[2].)

[1637.]

Pour un chevalier allemand,
Ma foi, vous parlez galamment,
Et dans le milieu de l'Alsace
Vous avez porté le Parnasse.
Quoique vous soyez grand et fort,
Ce n'est pas un petit effort :
Car, comme j'ai vu dans la carte,
Parnasse est plus grand que Montmartre.
Mais ce que j'y vois de plus beau,
C'est qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puissiez avec constance
Porter le faix de mon absence :
De là je tire un argument,
Que mon absence assurément,
Suivant l'art de monsieur Descarte,
Est plus pesante que Montmartre.
Je vous plains d'être si chargé,
Et voudrois vous voir soulagé :
Car je vous aime avec tendresse,
Et de bon cœur je m'intéresse

Mss. de Conrart, t. X, p. 1087.
Le marquis de Montausier, étant gouverneur de la Haute-ce, avait écrit une lettre en vers à Mlles de Rambouillet, lermont, de Mezières et Paulet, avec cette suscription :

Aux quatre filles dont les yeux,
Plus clairs que les flambeaux des cieux,
Dans mes pleurs et sur mon visage
Virent, lorsque je les quittai,
La foiblesse de mon courage,
Et la force de leur beauté.

pelain répondit collectivement au nom des quatre demoi-s. Arnauld le carabin fit une réponse en particulier pour de Clermont et de Mezières, et Voiture une autre pour Mlle de ibouillet.

Dans tous vos maux et tous vos biens,
Ainsi que si c'étoient les miens,
Et désire plus que personne
Que votre fortune soit bonne.
Vous croirez bien cela de moi,
Car vous ne manquez pas de foi,
Vous qui transportez les montagnes.
Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau parc, où Jean de Wert
Est pour quelque temps à couvert,
Ou que sur le bord de la Seine
Notre brigade se promène,
Ou que nous demeurions chez nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos, la grande Arthénice
Vous assure de son service;
Vos déplaisirs lui font pitié,
Et d'un cœur rempli d'amitié,
A vous elle se recommande.
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour fuyant de ces lieux
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zèle;
Mais il ne loge point chez elle.
Il faut qu'il soit en autre endroit;
Mais, pour vous dire ce qu'on croit,
Selon que votre âme est galante,
Votre humeur gentille et brillante,
Et votre esprit en bon état,
L'on tient qu'il est à Schelestadt.
Adieu, monsieur : et pour nouvelles,
Les Tuileries sont fort belles;
Monsieur prend le chemin de Tours;
Nous aurons tantôt les courts jours;
Jamais on ne vit tant d'aveines;
De foin les granges seront pleines:

Les pois verts sont bientôt passés,
Les artichauts fort avancés;
Le mauvais temps nous importune;
Demain sera nouvelle lune;
L'on prendra bientôt Saint-Omer;
L'on met trente vaisseaux en mer;
Nos canes ont fait sept canettes,
Dieu les préserve des belettes!
Weymar demande du rénfort;
Le corbeau de Voiture est mort;
Monsieur votre oncle est tout en flammes,
Il ne bouge d'avec les dames,
On ne voit que lui dans le Cours,
Il y cajole tous les jours
Les plus belles et les meilleures,
Il ne soupe plus qu'à sept heures;
Le comte de Fiesque est dévot,
Et Saint-Cyran est huguenot.

LXIX.

(Réponse à une lettre de M. Arnauld [1].)

[1642.]

Certes, c'est un grand cas, Icas[2],
Que toujours tracas ou fracas
Vous faites d'une ou d'autre sorte :
C'est le diable qui vous emporte,
Et vous fait faire incessamment
Votre métier de négromant.
Croyez-moi, laissez la magie,
Suivez plutôt l'astrologie :
C'est mal fait que d'être sorcier,
Et cela n'est pas cavalier.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1091.

[2] On se rappelle qu'Arnauld avait été ainsi surnommé à cause d'un ballet où il figurait en magicien. Voyez t. I, p. 285.

J'étois en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
S'il faut dire la vérité;
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'espérances et de craintes,
Avoit de moins rudes atteintes,
Que quand je voyois les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifférence, ou la haine,
Ou le fier courroux de Climène,
Au prix duquel est calme et doux
De la mer l'horrible courroux,
Et que je redoute en mon âme
Plus que le fer, ni que la flamme,
Plus que mes brûlantes ardeurs,
Plus que les tourments dont je meurs,
Plus que toute autre violence,
Et même plus que son absence.
Ainsi loin de ces déplaisirs,
Si je jetois quelques soupirs,
C'étoit d'être loin de la belle,
Et non pas pour me plaindre d'elle;
Et si je vivois tristement,
Au moins je vivois doucement.
Mais votre malheureuse lettre,
Que vous m'avez écrite en mètre [1],
Et certes si disertement
Et si malicieusement
Qu'on voit bien, tant elle est complète,
Que c'est le diable qui l'a faite,
Est venue avec ses propos
Troubler ici tout mon repos,
M'a fait connoître en sa peinture
Ma triste et funeste aventure,

[1] *Var.* En maître : le mot est mis à dessein pour faire équivoque.

Et, dans cet enfer où je suis,
Me faisant voir le paradis,
A fait que, depuis, ma misère
M'a paru cent fois plus amère.
J'ai mieux ressenti mes tourments
En voyant vos contentements :
Si bien que vos vers et vos charmes
M'ont déjà coûté maintes larmes.
J'avoue ici que de dépit
Bien cent fois je vous ai maudit ;
Mais écoutez, j'entends maudire
Pas autrement, sinon de dire :
« La peste étouffe le rimeur !
Le diable emporte l'enchanteur
Et jamais ne nous le rapporte ! »
Et menus propos de la sorte
Qui du ciel ne furent ouïs,
Et, ma foi, je m'en réjouis.
Mais gens heureux et raisonnables
Laissent dire les misérables :
Et certes, si vous y pensez,
J'avois alors du mal assez,
Vous, assez de bonne aventure,
Pour excuser quelque murmure.
Tandis qu'en un temps de plaisir
Vous considériez à loisir
Tout ce que la terre a d'aimable,
De beau, de rare et d'estimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante sévérité,
Le cinabre, l'or et l'ivoire,
L'éclat, le triomphe et la gloire
De l'incomparable Bourbon,
Je voyois les Juifs d'Avignon.
Or, bien qu'eux et leurs Juives eussent
Quelques agréments qui me plussent,

Pour vous le faire au vrai savoir,
La chrétienne est plus belle à voir.
Son teint, sans mentir, et sa grâce,
Sa brillante fraîcheur efface
Toutes les Juives de deçà
Et même celles de delà,
Car, de quelque sens qu'on la prenne,
C'est une fort belle chrétienne,
Et l'on ne voit rien sous les cieux
De plus rare ou plus précieux.
Mais, pour venir à notre affaire,
Ce qui me mit plus en colère,
Et me plut moins en ce pays,
C'est que je perdis cent louis.
J'en sortis donc de bon courage,
Chantant, *Adieu, sarrazinage.*
De là, passant force rochers
Et des champs couverts d'oliviers,
Ayant traversé la Durance,
Nous arrivâmes en Provence,
Où nous vîmes dans son palais
Le généreux comte d'Alais.
Mais bien qu'il soit vaillant et sage,
Et qu'il ait, ma foi, bon visage,
Pourtant, quoi qu'il puisse valoir,
La chrétienne est plus belle à voir :
Et plus belle, en ma conscience,
Que tout ce qu'on voit en Provence,
Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers, beaux à merveille,
Même que le port de Marseille,
Que toutes les fleurs de jasmin,
Que le commandeur de Forbin,
Plus que madame [d'Aiguebonne].
Plus que la belle Maguelonne,

Et que madame Laure aussi,
Quand toutes deux seroient ici.
J'entends, là : car passant le Rhône
Qu'Arles voit plus doux que la Saône,
Laissant derrière nous maint roc,
Nous passâmes en Languedoc,
Où, pour suivre nos destinées,
Nous fîmes tant par nos journées
Que, laissant Lunel, Montpellier,
Agde, Pézénas et Bézier,
Nous arrivâmes à Narbonne,
Laquelle, Dieu me le pardonne,
Après l'enfer, est un des lieux
Hors duquel je m'aimerois mieux :
Car le limbe et le purgatoire
Près d'elle sont des lieux de gloire.
Monsieur, on est dans ce séjour
Justement comme dans un four,
Si bien que moi qui sens la flamme
Et de Narbonne et de Madame[1],
Et qui, des deux feux investi,
M'accommode tout de rôti,
Me voyant comme une allumette
Et le corps fait comme un squelette,
Ne sais si je suis cuit d'amour,
Ou bien si je suis cuit au four.
De chaudes vapeurs consumée
Toute la terre est allumée ;
Zéphire même l'est aussi ;
Et l'air que je respire ici
Est chaud, par manière de dire,
Comme celui que j'y soupire,
Quoique je porte dans le sein
Des brasiers qui n'ont point de fin,

[1] Le sens doit plutôt être, *de ma dame*.

L'amour, et Climène, et ses flammes,
Dont les moindres brûlent tant d'âmes.
Cependant, malgré mon malheur,
Je me trouve en quelque faveur :
Deux ou trois fois Son Éminence
M'a fait jouir de sa présence;
Je parle à monsieur de Noyers;
Je suis fort connu des huissiers,
Et mêmement depuis naguères
J'ai vu le roi dans ses affaires :
Mais, pour ne vous pas décevoir,
La chrétienne est plus belle à voir.
Enfin, quoi que l'on puisse faire,
Ce pays ne me sauroit plaire,
Et rien ne me peut divertir
Que l'espérance d'en sortir.
Quelquefois, pour tromper ma peine,
Je m'en vais rêver dans la plaine :
Là, me promenant le matin
Sur la marjolaine et le thym,
Je vois l'aurore avec ses perles
Qui réveille le chant des merles
(J'aurois nommé le *ruisegnor* [1],
Mais il ne rimoit pas, *señor*),
Et vois les changeantes opales,
Les jacynthes orientales
Que le jour sème à son réveil
Sur la carrière du soleil,
Qui fait en ces lieux son entrée
Plus belle qu'en nulle contrée.
Mais quoiqu'il y dore les cieux
De son or le plus précieux,
Qu'il y paroisse sans nuage
Et qu'il y brille davantage,
Quelques rayons qu'il puisse avoir,

1 Le rossignol (T.).

La chrétienne est plus belle à voir :
Plus belle et de couleurs plus vives
Que lui, ni que Juifs, ni que Juives;
Plus que le bon comte d'Alais,
Comme on le voit dans son palais;
Plus que ni roi, ni roc, ni reine,
Et plus que tout, hormis Climène.
Au reste, ne soyez en peine,
Cherchant qui j'entends par Climène :
Car vous n'y perdrez que vos pas,
Et le diable ne le sait pas.

LXX.

(Réponse pour Mme de Rambouillet[1].)
(INÉDITE[2].)

[1643.]

La nature a mis de grands charmes
En la vertu de quelques carmes,
Non pas de Carmes déchaussés,
Mais de carmes doux et lissés
Tels que l'on voit toujours les vôtres.
Quelque paresseux que je sois,
Les ayant lus deux ou trois fois,

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 1113.

[2] L'on était à Chantilly, et l'on s'écrivait, comme de coutume, force lettres en vers. Mme de Longueville, et toute cette jeune et ingénieuse société dont elle était l'âme, en firent une à Mme de Rambouillet, que je suis obligé de citer en entier, pour l'intelligence de la réponse :

« Par ma foi, quoi qu'on puisse dire,
Ici nous ne faisons que rire,
Et d'aujourd'hui jusqu'à huit jours,
On croit qu'on y rira toujours.
Ici, pas un ne porte envie
Aux plus doux plaisirs de la vie
Que vous passez dedans Paris;
Nous ne songeons plus aux Cloris;
Nous nous moquons des diadèmes;
Nous méprisons les anathèmes,
Et pour un fromage moisi,
Nous abandonnons la Choisy,

Il m'a pris tout soudain envie
De vous écrire, qu'en ma vie
Je n'en vis de si bien tournés,
Si galamment imaginés,
Écrits d'une si belle sorte
Ni d'une manière aussi forte :
Je vous dis mon vrai sentiment,

Ses jeux, ses festins et sa danse,
Et toute sa magnificence ;
Son bal n'est pour nous qu'un sabbat,
Et ses Guisars, qu'un Bélesbat ;
Tous ses jeux qui brûlent la ville
Sont moins pour nous que croix et pile ;
Et malgré ses beaux entremets,
Vivent nos moutons de Beauvais !
Vive Meymac, hors de cadence,
Et Brion, quand il porte lance !
Vive le duc de Chantilly,
Qui vaut bien celui de Milly !
Vive Arnauld, qui, sans dire gare,
A laissé pour dix jours la Barre !
Vive Metz, avec Préau,
Et du Fay, avec son ormeau !
Vive notre grande Princesse,
En une éternelle jeunesse,
Et qu'un jour son petit parent,
L'aime comme son père grand !
Vivent Julie et Boutteville,
Et par charité, Longueville !
Mais à propos de la grandeur,
Nous souhaitons, pour son honneur,
Que, sans querelle, ni sans brigue,
Vous dansiez au bal quelque gigue.

« Les soins que nous prenons de vous faire part de nos divertissements, et les beaux souhaits que nous faisons pour vous et pour votre belle troupe, vous obligeront sans doute à nous rendre compte de tout ce qui s'est fait à Paris depuis notre absence : et je vous assure que, quoique la rime nous ait emportés au-dessus de la raison, nous en conservons toujours assez pour savoir que l'on vous doit aimer au-dessus de toutes choses, et préférer l'honneur de vous voir à tous les autres plaisirs. »

Je ne saurais préciser exactement la date de cette lettre ; on voit cependant par la mention de Mme de Longueville et de Mlle de Boutteville, qu'elle a dû être écrite entre le mariage de la première (1642) et l'enlèvement de la seconde (1644).

Mais le diable emporte qui ment !
Cette vérité qui me touche,
Est en mon cœur, comme en ma bouche,
Qui pour rien ne vous mentiroit,
Car le diable m'emporteroit.
Vos vers et votre poésie
M'ont donné de la jalousie,
Et l'on ne verroit rien de mieux,
S'ils étoient moins injurieux.
Mais votre verve poétique
Est tant soit peu trop satirique.
Passe pour mépriser Paris,
Et vous moquer de nos Cloris
(Quoique quelqu'une des plus douces
Vous en fera mordre vos pouces).
Encor n'est-ce pas un grand mal
De vous railler de notre bal.
Mais vous moquer des diadèmes,
Et mépriser les anathèmes,
Qu'en diront le pape et le roi?
Vous étiez folles, sur ma foi,
Et peut-être même enragées.
Puis, aller avec la Choisy [1]
Rimer un fromage moisi,
Est parler d'étrange manière
Et fort mal d'une chancelière,
Chancelière dont les festins
Sont de plus de deux cents bassins.
Encor, pour faire moins d'outrage,
Si vous eussiez dit un fromage
De Milan ou de Roquefort
(Car, pour moi, je les aime fort),
Ou quelque fromage d'Auvergne,

[1] Femme de Choisy, chancelier du duc d'Orléans, et mère de l'abbé de Choisy, l'auteur des *Mémoires*. Tallemant a donné son historiette, t. VII, p. 162.

Comme nous en donne La Vergne,
Ou bien même un fromage mou,
Le discours eût été plus dou :
Pardonnez-moi si j'ôte l'esse,
La rime est fâcheuse et diablesse,
Et puis je n'ai pas le loisir
D'être longtemps à choisir.
Mais vous, ce qui fait votre crime,
Vous ne pouviez manquer de rime :
Car vous pouviez avec Choisy
Rimer joliment Cramoisy [1],
Noisy, Croisy, qui pouvoient faire
Un meilleur sens, et moins déplaire.
On doit traiter avec honneur
La chancelière de Monsieur :
Car, outre que c'est un beau titre,
Cette dame a voix au chapitre,
Mais savez-vous bien quelle voix,
Qui se fait ouïr mieux que trois ?
Et que vous avait fait son frère [2],
Si bon, si doux, si débonnaire,
Qu'on le prendroit pour un mouton,
N'étoit qu'il a barbe au menton,
Barbe noire, barbe à coquille ?
Pourquoi faut-il que l'on le pille ?
Tout cela m'a fort déplu ; mais
J'aime vos moutons de Beauvais,
Et vos Meymac [3] hors de cadence,
Et vos Brion [4] qui porte lance,

[1] Célèbre imprimeur, qui fut le premier directeur de l'imprimerie du Louvre fondée par le cardinal de Richelieu (*Note de M. Halphen*).

[2] Henri Hurault de L'Hôpital, seigneur de Belesbat, frère de Mme de Choisy, conseiller, puis maître des requêtes au parlement. Voyez *Historiettes*, t. VII, p. 146.

[3] Voyez plus haut, p. 351.

[4] François-Christophe de Lévi, de la maison de Ventadour.

Et Julie au cœur endurci,
Et j'aime Boutteville[1] aussi,
Et ne suis pas seul, si je l'aime,
Maintes gens d'honneur font de même.
J'aime aussi ce qu'on dit d'Arnauld,
Le pirouetteur sans défaut,
Et l'infante, sa douce amie[2],
En ce lieu m'a semblé jolie.
Je trouve à dire seulement,
Que dans un si grand bâtiment,
Où l'on voit tant de chambres vides,
Vous mettiez par ces temps humides
Fay la belle, avec Préau,
En décembre sous un ormeau:
Les voilà chaudement logées
Et fort à propos ombragées !
Si nous les tenions en ces lieux,
Ma foi, nous les logerions mieux,
Et l'ormeau qui couvre ces belles
Seroit mis dans le feu pour elles.
De plus, n'avez-vous pas failli
D'appeler duc de Chantilly
Un duc qu'on pouvoit, pour mieux dire,
Nommer la terreur de l'Empire,
Le vaillant héros de Fribourg,
Le conquéreur de Philipsbourg,
Le renverseur de cent murailles,
Et le grand gagneur de batailles?
Une autre fois, parlez-en mieux,
Et respectez nos demi-dieux.
Vous parlez avec plus d'adresse
De sa mère, notre maîtresse,

comte de Brion, plus tard duc d'Amville; il était neveu de Mme la Princesse.

[1] Mlle de Montmorency-Boutteville. Voyez p. 380, note 2.

[2] La présidente de la Barre : ce fut, dit Tallemant, sa dernière galanterie. Voyez *Historiettes*, t. IV, p. 57.

En qui la nature et les cieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux.
Que Dieu la conserve et lui donne...
Mais quoi? Tout est en sa personne,
L'esprit, le cœur et la bonté,
Les grâces, avec la beauté.
Qu'il ne fasse donc rien pour elle,
Que de la garder toujours telle
Qu'elle est; plus ne lui souhaitons.
Mais revenons à nos moutons :
Au lieu d'employer tant de cire,
Tant de plumes à nous écrire,
Et tant d'encre, et tant de papier,
Envoyez-nous en un quartier,
Pour traiter la troupe troublée
De n'être pas de l'assemblée.
Saint-Simon [1] n'y fera nul pas;
Pons, ni Vigean n'en seront pas,
Ni Longueville non plus qu'elles :
Car on n'y priera que les belles.

LXXI.

(Épitre à M. de Coligny [2].)

[1644.]

Dans les plaisirs qui vous entourent,
Et qui de tous côtés accourent
Pour vous rendre ici-bas heureux,
O chevalier aventureux!
Trouvez bon que l'on vous écrive,

[1] Mme de Saint-Simon, mère de l'auteur des *Mémoires*.

[2] Dandelot, comte de Coligny, puis duc de Châtillon, à la mort de son frère aîné, l'un des *petits-maîtres* du duc d'Enghien, mort en 1649, au combat de la porte Saint-Antoine. Épris d'une vive passion pour Mlle de Montmorency-Boutteville, il l'enleva, de son consentement et avec l'appui du duc d'Enghien et de sa sœur, dont elle était une des intimes. Cet enlèvement fit grand bruit. Voyez les *Mémiores de Mme de Mot-*

Et ne vous fâchez, s'il arrive
Que je trouble votre repos
Maintenant par quelque propos.
Tous les biens et toute la joie
Que donne amour, quand il octroie
Sa grâce aux cœurs qu'il a grevés,
Ores, seigneur, vous les avez.
Votre fortune est sans seconde,
Et vous êtes l'homme du monde
Qui prenez le mieux vos ébats,
Si ce n'est que vous soyez las :
Mais si vous êtes las, beau sire,
Au moins ce n'est pas de trop lire.
Or, je pense que dans Stenay,
Si je l'ai bien imaginé,
Comme c'est lieu de peu d'affaire,
Souvent vous ne pouvez rien faire :
Ainsi je crois que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De votre dernière aventure
Une assez passable peinture,
Et sur ce sujet les avis
De quelques-uns de vos amis.
  Que cette nuit fut claire et belle,
Quand la triomphante pucelle[1]
En qui la nature et les dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux,
Fut par votre adresse arrêtée
Et par vos armes conquêtée !

teville, t. I, p. 224-30, et l'histoire de M. et de Mme de Châtillon dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, par Bussi-Rabutin. Sarrazin, qui composa une ballade pour célébrer la méthode des enlèvements par amour (*Œuvres*, 1658, *Poésies*, p. 58) fait allusion à l'épître de Voiture dans sa *Pompe funèbre : Comment Vetturius apprenoit aux nouveaux mariés ce qui s'étoit passé entre eux le jour de leurs noces.*

[1] Mlle de Boutteville (T.).

L'Olympe son front dévoila,
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nues,
D'étoiles au monde inconnues,
Parut serein, tranquille et pur,
Et se couvrit d'or et d'azur,
De cet azur dont il se pare
Quand un beau jour il nous prépare.
Le ciel vous vit de tous ses yeux
Et vous servit de tous ses dieux.
Jupiter, et Mars, et Mercure
Prirent part à votre aventure;
Jupiter, et Mercure et Mars
En craignirent tous les hasards,
Et vous éclairant de leurs sphères
Ils furent tous trois vos Tercères[1] :
Surtout Mercure volontiers,
Car c'est un de ses cent métiers.
Mars, envieux de la Tolère[2],
Ce qu'il y fit eut voulu faire;
Et Jupiter qui s'échauffoit,
Tout ce que vous fîtes eût fait.
Il s'échauffoit devant la belle,
Et vous aida pour l'amour d'elle;
Saturne aussi : même l'on dit
Que ce soir-là Saturne rit,
Lui que jamais on n'a vu rire
Depuis qu'il perdit son empire :
Car, comme vous savez très-bien,
Saturne est fort saturnien.
Il sentit pourtant quelque joie,
Vous voyant vous et votre proie,
Et l'ordre et l'accompagnement

[1] *Tercera*, en espagnol, est une entremetteuse ou porteuse de poulets (T.).
[2] Le nom de celui qui enlevoit (T.).

Du mémorable enlèvement,
Lorsque, non contre son envie,
La ravissante fut ravie.
Les Grâces, qui suivent toujours
Le dieu qui préside aux amours,
Les jeunes Ris et l'Amour même
Et tout ce qui fait que l'on aime,
Les douze Appas ensorceleurs,
Les Attraits qui gagnent les cœurs,
Les Plaisirs, les douces Tendresses
Et les amoureuses Caresses,
Portés sur les ailes du vent,
Chantant Hymen, alloient devant,
Semant mainte rose nouvelle
Sur tout le chemin de la belle,
Et mille œillets qui pâlissoient
Dès que ses beautés paroissoient.
Le jeune Hymen marchoit ensuite,
Qui servoit comme de conduite
A votre char qu'il éclairoit,
Et qui derrière lui couroit.
L'or de sa blonde chevelure,
Son port céleste et sa parure
Assez entre tous le marquoit ;
Je l'ai su d'un archer du guet
Qui cette nuit, non sans alarmes,
Vit vous et tous vos gens en armes,
Et me le contoit aujourd'hui ;
Mais peut-être il vous prit pour lui[1].
S'il vous prit pour lui, je vous jure,
Seigneur, qu'il vous a fait injure :
Car il valoit mieux en ce lieu

1 Toutefois les nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le dieu.
(Malherbe, *Ode au duc de Bellegarde.*)

L'Olympe son front dévoila,
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nues,
D'étoiles au monde inconnues
Parut serein, tranquille et
Et se couvrit d'or et d'azu
De cet azur dont il se p
Quand un beau jour il
Le ciel vous vit de t
Et vous servit de to
Jupiter, et Mars,
Prirent part à v
Jupiter, et M
En craignire
Et vous écl
Ils furent
Surtout
Car c'
Mars
Ce   is
Et   aint-Denis) ;
T   issons et haies,
jusque vers Claies,
eut-être, ou delà,
ne sais pas bien cela.
is ce dieu, comme il est fort tendre,
Fut las et contraint de se rendre
Dans le carrosse, et cela fit
Que le carrosse se rompit :
Car, monsieur, tous ces dieux des fables
Sont pesants comme tous les diables :
Ainsi, traversant l'Achéron
Hercule fit peur à Caron,
Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,

... l'épouse et l'époux.
... d'un subtil nuage
... taille et son visage,
...ne le connut point :
... si bien à point
... mainte plaine
... à l'abri
...u-Thierri.
...énée,
...,

...e,

...e la Sardagne,
...antité d'Espagne ;
...a mer il en vint
...ros escadrons plus de vingt ;
...es brûlants déserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amérique,
Du Japon, du Manicongo,
Quoiqu'ils y vivent à gogo,
Des solitudes de Libye ;
Même il en vint d'Éthiopie,
Noirs comme petits ramoneurs,
Et ces noirs-là sont les meilleurs ;
Il en arriva trois volées
Des marches les plus reculées
Du Cap-Vert : ceux-là sont petits,
Gaillards, éveillés et gentils ;
Ils ont partout même ramage
Et cent couleurs en leur plumage
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui font les coquets.

Être l'époux qu'être le dieu.
Mais il n'importe qu'il se trompe.
Hymen assistoit à la pompe,
Et monta ce soir à cheval
(Car je le sais d'original) :
Il animoit toute la troupe,
Et portoit cette nuit en croupe
Les vrais et solides plaisirs
Qui naissent des justes désirs,
Au lieu qu'il porte d'ordinaire
Le repentir et la misère,
La jalousie et les ennuis
Des longues et fâcheuses nuits.
Sa torche nocière ondoyante,
Dans les ténèbres flamboyante,
Lançoit mille divins éclairs
Dessus la terre et dans les airs.
Marchant devant vous de la sorte,
Il vous conduisit à la porte
D'où vous sortîtes de Paris
(Ce fut, je crois, de Saint-Denis);
De là, passant buissons et haies,
Il vous mena jusque vers Claies,
En deçà peut-être, ou delà,
Car je ne sais pas bien cela.
Mais ce dieu, comme il est fort tendre,
Fut las et contraint de se rendre
Dans le carrosse, et cela fit
Que le carrosse se rompit :
Car, monsieur, tous ces dieux des fables
Sont pesants comme tous les diables :
Ainsi, traversant l'Achéron
Hercule fit peur à Caron,
Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,

Admirant l'épouse et l'époux.
Le voile d'un subtil nuage
Couvroit sa taille et son visage,
Et fit qu'on ne le connut point :
Bref, tout se fit si bien à point
Qu'ayant traversé mainte plaine
Il vous mit tous deux à l'abri
Dans les murs de Château-Thierri.
Au bruit du célèbre hyménée,
Pour être à la grande journée,
Là se rendent à grand concours
Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la terre,
D'Irlande, d'Écosse, Angleterre,
Du pays des Italiens,
De celui des Siciliens,
De Corsègue et de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne;
De delà la mer il en vint
De gros escadrons plus de vingt;
Des brûlants déserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amérique,
Du Japon, du Manicongo,
Quoiqu'ils y vivent à gogo,
Des solitudes de Libye;
Même il en vint d'Éthiopie,
Noirs comme petits ramoneurs,
Et ces noirs-là sont les meilleurs;
Il en arriva trois volées
Des marches les plus reculées
Du Cap-Vert : ceux-là sont petits,
Gaillards, éveillés et gentils;
Ils ont partout même ramage
Et cent couleurs en leur plumage
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui font les coquets.

Jadis n'en étoit remembrance;
Cent ans a qu'il en vint en France :
Maintenant en est grand rapport,
Car ces oiseaux provignent fort.
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus vite qu'hirondelles.
D'autres meilleurs vinrent encor
De vers les terres du Mogor,
Des monts Ryphéans et des Scythes,
Et des farouches Moscovites.
Bref, de tous côtés accourants,
Les plus petits et les plus grands
Se venoient percher sur la ville
Où pour lors étoit Boutteville.
Il en vint du plus haut des airs;
Il en vint du plus creux des mers :
Car de ce que le ciel enserre,
Sous l'onde, dans l'air, sous la terre,
Dans ce grand et vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour,
Rien qui par amour ne subsiste,
Et rien, vivant, qui lui résiste.
On les voyoit comme moineaux,
Ou comme troupes d'étourneaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couvrir toute la Champagne.
L'air, par tant d'amours allumé,
Fut de telle sorte enflammé,
Qu'on en dit choses admirables
Et dans l'avenir mémorables.
Aussitôt que l'on respiroit
L'amour dans les cœurs soupiroit.
La vierge la plus modérée,
La veuve la plus retirée,
Le plus saint et le plus dévot,
Le plus habile et le plus sot,

Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus détestables,
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouvoient durer dans leur peau.
Les plus chastes et les plus prudes,
Les plus sauvages, les plus rudes,
Le plus dur cœur fut attendri :
Tout aima dans Château-Thierri.
Même dans les prochains villages
Il se fit d'étranges ménages :
Les bergères et les bergers,
Dans les prés et dans les vergers,
Les vachers avec les vachères,
Dans les bois et dans les fougères,
Les plus farouches paysans,
Pour ce jour n'en furent exempts.
Chacun rencontra sa chacune;
Nul ne fut sans bonne fortune;
Tout le monde mouroit de chaud,
Et l'on se baisa comme il faut :
Personne d'aimer n'avoit honte.
  Mais pour revenir à mon conte,
L'heure vint et l'heureux moment,
L'heure que l'un et l'autre amant
Devoient voir par leur hyménée
Toute leur peine terminée,
Et cueillir les fruits amoureux
Que le ciel avoit faits pour eux.
Ils arrivent tous deux au temple :
Chacun les admire et contemple,
Et pour leurs célestes beautés
Les cœurs brûlent de tous côtés.
Ainsi vit-on, au temps antique,
Médor joint avec Angélique,
Ou, pour en parler comme il faut,
Angélique avecque Renaut.

Après le bruit on fait silence :
L'époux et l'épouse s'avance;
Les mots solennels furent dits;
Les deux amants furent bénits;
Et la troupe assistante envoie
Vers le ciel mille cris de joie,
Bénissant leurs chastes amours,
Et priant qu'ils durent toujours.
La ville est pleine d'allégresse ;
Le peuple les voit et les presse,
Toujours les entoure et les suit,
Et sur le milieu de la nuit
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Vénus le rideau tira,
Et le monde se retira:
Car l'Amour tout seul et sa mère
Virent le reste du mystère.
 En ce lieu l'histoire finit :
Car de dire ce qui se fit,
On n'en sait aucune nouvelle,
Ni ce que devint la pucelle
Qui disparut depuis ce soir,
Et nul depuis ne l'a pu voir.
Du bout de l'Inde orientale
La belle amante de Céphale,
En son habit incarnadin,
Se leva matin ce matin,
Pour voir la divine pucelle
Que les hommes vantoient plus qu'elle;
Mais ses soins furent superflus,
L'Aurore ne la trouva plus :
Il n'en restoit aucune trace,
Et le monde vit en sa place
Une dame de Coligny
Qui dans un éclat infini

Parut, je ne dis pas plus qu'elle,
Mais à tout le moins aussi belle.
Elle avoit le même agrément,
Le même visage charmant,
Cet œil qui toutes âmes touche,
Ce teint et cette belle bouche,
Cette bouche qui n'eut jamais
Sa pareille en divins attraits,
Sa taille et son port adorable,
Et, par un rapport admirable,
Tous les dons que l'autre avoit eus,
Hors qu'elle avoit les yeux battus
Et qu'elle sembloit abattue,
Pour (cette rime ici me tue
Et vient s'offrir mal à propos),
Pour avoir perdu le repos.
Que ce soit elle ou soit une autre,
Enfin, chevalier, elle est vôtre,
Et devez en être content :
Car celle-ci vaut bien autant.
Jouissez-en longues années!
Que toujours vos belles journées,
Et que vos plus heureuses nuits
Se puissent passer sans ennuis!
Mais comme il n'est nul bien sans peine
Et nul amour sans quelque haine,
Sachez qu'il se trouve en ces lieux
Des jaloux et des envieux.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Préparez donc toutes vos armes,
Et vous servez de tous vos charmes
Pour vous rendre tant d'ennemis,
Par force ou par amour, soumis.

Surtout, quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de prouesse,
Ores que le temps n'en est pas,
Et gardez-vous bien d'être las.
Mais si vous êtes las, beau sire,
Ce pourroit être de trop lire,
Et je le suis d'écrire aussi :
C'est pourquoi je finis ici.

LXXII.

(Épître à monseigneur le Prince sur son retour d'Allemagne[1].)

1645.

Soyez, seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qu'enfin le ciel, pour son secours,
Étoit prêt de borner vos jours
Et cette valeur accomplie,
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous supplie :
La mort qui, dans le champ de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
Le bruit et la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois
A cheval et sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine,

[1] Voyez plus haut, p. 25. Voiture récita cette pièce à Chantilly, où M. le Prince et sa cour couraient la bague, comme l'on voit par ce passage de la *Pompe funèbre* de Sarrazin : *Comment Vetturius composa maints lais, et au dernier le lai de la fièvre, qu'il harpa au tournoi des neuf preux, en présence de Germanicus*; *et comme, après avoir ramenté les hauts faits de Germanicus, les neuf preux l'assirent au dixième siége, surnommé par Merlin le siége d'accomplissement de la chevalerie.*

Lorsqu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante et froide,
Prendre un homme dedans son lit?
  Lorsque l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tue,
Et que l'on se sent défaillir
Les forces, l'esprit et la vue;
Quand on voit que les médecins
Se trompent bien dans leurs desseins,
Et qu'avec un visage blême,
On oit quelqu'un qui dit tout bas :
« Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?
Ira-t-il jusqu'au quatorzième? »
Monseigneur, en ce triste état,
Confessez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous sommes,
Et que vous autres demi-dieux,
Quand la mort ferme aussi vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.
Tout cet appareil des mourants,
Un confesseur qui vous exhorte,
Un ami qui se déconforte,
Des valets tristes et pleurants,
Nous font voir la mort plus horrible;
Et crois qu'elle étoit moins terrible,
Et marchoit avec moins d'effroi,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg, et dans les campagnes
Ou de Nordlingue, ou de Rocroi.
  Vous sembloit-il pas bien injuste
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent votre front auguste
Sur celui de tant de guerriers,
Sous cette feuille verdoyante

Que l'ire du ciel foudroyante
Respecte et n'oseroit toucher,
La fièvre chagrine et peureuse,
Triste, défaite et langoureuse,
Eût le cœur de vous approcher,
Qu'elle arrêtât votre courage,
Qu'elle changeât votre visage,
Qu'elle fît trembler vos genoux?
Ce que Bellone détruisante,
Dans le fer, les feux et les coups,
Ni Mars, au fort de son courroux,
Ni la mort, tant de fois présente,
N'avoit jamais pu dessus vous.
 Voyant qu'un trépas ennuyeux
Vous alloit mener en ces lieux
Que nous appelons l'onde noire,
Autrement manoir Stygieux,
Vous consoliez-vous sur la gloire
De vivre longtemps dans l'histoire,
Ou sur cette immortalité
Que nous avons, malgré les âges,
La Sussie [1] et moi projeté
De vous donner dans nos ouvrages?
De vos faits il eût fait un livre
Bien plus durable que le cuivre;
Et moi, si j'ose m'en vanter,
Je mérite assez de le suivre.
Mais nous eussions eu beau chanter
Avant que vous faire revivre:
Les neuf filles de Jupiter,
Qui savent tant d'autres merveilles,
Avecque leurs voix nonpareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter.
La mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles.

[1] D'Assoucy.

Dès les vieux temps qu'Orphée harpa
Si doucement, qu'il l'attrapa
Et qu'il lui fit rendre Eurydice,
Le noir Pluton les lui coupa
Et les conduits en étoupa
(Ce fut une grande injustice).
Depuis on a beau la prier[1],
Beau se plaindre, hurler et crier,
Blâmer la rigueur de ses armes,
Tout ce bruit n'est point entendu;
Pour nos plaintes et pour nos larmes,
Pour nos cris et pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.
Nous autres, faiseurs de chansons,
De Phébus sacrés nourrissons,
Peu prisés au siècle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.
Nous eussions appris votre gloire
A toute la postérité,
Et consacré votre mémoire
Au temple de l'éternité.
Mais de nos œuvres magnifiques,
De nos airs et de nos cantiques,
Seigneur, vous n'eussiez rien ouï:
L'air et le ciel, la terre et l'onde,
Et tout ce qui se fait au monde
Étoit pour vous évanoui.
Commencez doncques à songer
Qu'il importe d'être et de vivre;
Pensez mieux à vous ménager:

[1] On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.
(Malherbe, *Stances à Du Perrier*.)

Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
De votre ardeur précipitée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos siècles, où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang;
Que d'une force sans seconde,
La mort sait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne, y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre
Ne se doit jamais hasarder :
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins :
Dès qu'elle vous sera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit roi, soit prince ou conquérant,
On déchet bien fort en mourant.
Ce respect, cette déférence,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort;

Et, seigneur, c'est fort peu de chose,
Qu'un demi-dieu quand il est mort.
Du moment que la fière Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire et la renommée
Ne sont que songe et que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang :
L'ombre d'Achille ou de Thersite,
La plus grande et la plus petite,
Vont toutes en un même rang.
Ces deux syllabes précieuses,
Qui font ensemble votre nom,
Seront de tout votre renom
Les héritières glorieuses :
Ces trois faits d'armes triomphants,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes et les plus belles
Qu'on trouve en la suite des ans,
Tant d'exploits et tant de combats,
Tant de murs renversés à bas
Dont parlera toute la terre,
Seront pour elle seulement
Et pour les figures de pierre
Qui feront votre monument.
Ce prince, que dans le cercueil
Fait vivre encore Cerisoles,
Où son bras abattit l'orgueil
De tant de troupes espagnoles
Qu'il combla de honte et de deuil ;
Qui, poussé d'une belle envie
De relever le nom françois,
Mit ses ennemis aux abois,

Et fit une fois en sa vie
Ce que vous avez fait trois fois ;
Ce héros, de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous avez,
Et que maintenant vous savez
Orner d'une gloire nouvelle.
Mais vous, qui vivez aujourd'hui,
Quand vous verrez par les années,
Étant fait ombre comme lui,
Vos aventures terminées,
Que votre nom se chantera,
Que votre los se portera
Dans les terres les plus étranges :
Qui de vous deux en jouira,
Et quel ressort attachera
A vous plus qu'à lui ces louanges ?

Quoi que la gloire nous promette
Avec ses titres éternels
Qu'on gagne en servant ses autels,
La Renommée et sa trompette
N'ont que des sons vains et mortels.
L'aveugle Fortune dispose
De ces noms pour qui l'on s'expose.
Les plus grands, les plus estimés,
Quand son caprice lui propose,
Vieillissent, comme toute chose,
Ou dans l'oubli sont abîmés.

En vain l'Olympe favorable,
Honneur de Navarre et de Foix !
T'avoit promis que tes exploits
Auroient un bruit toujours durable :
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux
Qui parmi tous nos demi-dieux
Te donnent un rang honorable,
Gaston de France obscurcira

Celui de Foix, et ternira
Ce renom dont la terre est pleine,
Et Graveline étouffera
Toute la gloire de Ravenne.
La Flandre, qui, tous les printemps,
Le voit avec le même foudre
Dont son père sut mettre en poudre
Les monts qui couvroient nos Titans,
Sur les exploits de tous les temps
Rend ses conquêtes élevées.
Mais tant de succès éclatants,
Tant de provinces captivées,
Tant d'aventures achevées,
Que lui feront-ils dans cent ans?
Quelque jour, ce nom redouté
Sous qui la fière Espagne plie,
Ce bruit dont la terre est remplie,
Par tant de travaux acheté,
Sera par le temps arrêté,
Et sa gloire, en tous lieux ouïe,
Dans les siècles évanouie,
Perdra sa plus grande clarté.
Un jour, cette valeur extrême
Par qui refleurissent nos lis,
Ne sera plus qu'une ombre blême;
Et les restes ensevelis
Des murs par Gaston démolis
Seront longtemps après lui-même.
L'âge, qui toutes choses efface,
Confond les titres et les noms,
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons,
Pour qui si fort nous nous pressons.
Les Achilles et les Thésées,
Là-bas, sous les tristes lauriers
Qui parent les champs Élysées,

Ne sont ni plus grands, ni plus fiers,
Ni leurs ombres plus courtisées
Par toutes ces odes prisées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.
 Ce gagneur de tant de batailles,
Ce dompteur de tant d'ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les peuples soumis;
Ce grand Jules, dont les exploits
Et la fortune sans seconde
Surent dompter la terre et l'onde,
Et qui mit Rome sous ses lois,
Qui fit plus que vaincre le monde;
Ce prince, par ses faits divers
Crut qu'il laissoit, malgré les Parques,
Son nom gravé dans l'univers,
Avecque d'immortelles marques.
Mais un autre Jule [1], en ces lieux
Venu par le secours des cieux,
Obscurcit cette gloire ancienne,
En la mêlant avec la sienne;
Et le monde, sous son appui,
Voit de si grandes aventures,
Que le nom qu'il porte aujourd'hui
Sera, dans les races futures,
Douteux entre César et lui.
Quand le grand Jule on nommera,
Et que, pour l'exemple des hommes
Qui suivront le siècle où nous sommes,
Ce nom partout résonnera,
La postérité doutera,
Pesant de ces deux les merveilles
Et pareilles et non pareilles,
Qui des héros on vantera:

[1] Mazarin.

Ou le Jules, qui sa vaillance
Par tant d'exploits sut témoigner;
Ou le Jules, dont la prudence
Tant de palmes nous sut gagner:
Celui qui sut vaincre la France,
Ou celui qui la fit régner.
  Mais je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avois pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ai commencé.
Mon chant s'est bien fort avancé:
Prince, que l'univers admire,
Il est temps que je me retire;
Des sons si hauts et si hardis
Sont mal accordants à ma lyre.
Je m'arrête donc, et vous dis:
  Aimez, seigneur, aimez à vivre,
Et faites que de vos beaux jours
Le long et le fortuné cours
De toutes craintes nous délivre.
Conservez-vous pour l'univers;
Parmi tant de périls divers,
De vos faits allongez l'histoire;
Et voyant qu'un destin puissant
Doit à votre bras agissant
Tous les étés une victoire,
Pour la France et pour votre gloire,
Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

LXXIII [1].

(Réponse pour Mme la marquise de Montausier[2].)

[1647.]

Seigneurs chevaliers catalans,

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 937.
[2] Le prince de Condé, Arnauld et La Moussaye, étant à l'ar-

Vous êtes courtois et galants,
Et montrez bien par votre lettre,
Que nous avez écrite en mètre,
Que trois pères peuvent souvent
Faire ensemble un fort bel enfant.
Le vôtre, en arrivant au monde,
D'une éloquence sans seconde
Parle, raisonne, raille et rit,
Et de ses pères a l'esprit,
L'esprit de chacun de ses pères,
Tous trois de diverses manières.
Le nôtre encore ne dit mot :
C'est un fort dépiteux marmot ;
Tout du long de la nuit il crie,
Et tout le jour est en furie,
Fier, opiniâtre et mutin,
Aussi farouche qu'un lutin.
S'il se fâche, onc il ne s'apaise ;
On lui déplaît quand on le baise ;
Il pince, il égratigne, il mord,
Et gronde, même quand il dort :
Du reste, belle créature,
Et d'une très-bonne nature ;
Et qui le voit bien en effet,
Dit que c'est le père tout fait.
Sa belle et son aimable mère
Me donne charge de vous faire

mée, avaient écrit une lettre en vers au marquis et à la marquise de Montausier sur la naissance du marquis de Pisani, leur fils : cette lettre, transcrite sur la copie de Conrart, à la page 932 du même tome, renferme 65 vers ; on la trouve également au t. X, p. 250, des *Historiettes* de Tallemant. Sarrazin fait allusion à cet incident dans un passage de la *Pompe funèbre* : *D'une lettre que l'incomparable Germanicus, et deux siens chevaliers, écrivirent à l'illustre Julie, et comme le généreux Osiermont (Montosier) d'Alsace se reposa de la réponse sur la clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en acquitta.*

Mille et mille remercîments,
Cent et cent mille compliments :
Ce sont en tout deux cent deux mille;
Mais c'est que la dame est civile,
Très-sensible à tous vos bienfaits,
Et vos vers lui semblent bien faits.
Votre lettre l'a réjouie,
Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe ;
Et lisant Louis de Bourbon,
Elle tressaillit tout de bon :
Ce nom tout seul la rendit gaie.
Mais quand elle lut La Moussaye[1],
Elle tomba tout de son haut
Et ne revint que pour Arnauld.
Arthénice, la bonne et la belle,
Ou de Vivonne[2] ou de Savelle,
(Vous pouvez choisir de ces noms,
Car l'un et l'autre sont très-bons),
Vous rend, seigneur, bien humble grâce
De votre souvenir, qui passe

[1] Le cardinal de Richelieu avoit dit à feu M. le Prince qu'il étoit à propos de chasser La Moussaye d'auprès de M. d'Enghien ; mais Mlle de Rambouillet fit tant auprès de Mme d'Aiguillon, qu'elle obtint qu'il demeureroit. Ce service étoit assez considérable : cependant La Moussaye en quelque occasion montra de l'ingratitude ; elle lui pardonna. Depuis il lui fit encore quelque méchant tour, et comme elle le lui reprochoit : « Il faudroit, lui dit-il, que je fusse le plus lâche des hommes du monde. — Vous êtes donc, reprit-elle, le plus lâche : car vous avez fait ce que je vous dis. » On ne sait ce que c'est (T.). Le même Tallemant est plus explicite dans ses *Historiettes* (t. III, p. 248). — François de La Moussaye, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur de Stenay et de Clermont pour le prince de Condé. Il était un des *petits-maîtres* de la cabale du duc d'Enghien, et mourut en 1650.

[2] Mme de Rambouillet était, on se le rappelle, Vivonne par son père, et Savelli par sa mère. Le seul défaut que lui trouvât Tallemant, c'était d'être trop persuadée que la maison des Savelli était la première maison du monde.

Les honneurs qu'eurent ses aïeux
Triomphants et victorieux,
Quand le Tibre dessus ses rives
Voyoit les dépouilles captives,
Qu'après cent belles actions
Ils remportoient des nations.
Il reste à vous parler du père,
Qui ne vaut pas moins que la mère:
Le fier et brave Montausier,
Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouve votre poésie
Tout à fait à sa fantaisie,
Partout pleine d'art et d'esprit,
Et je crois, selon qu'il le dit,
Qu'il faut que la pièce soit bonne:
Car onc il ne flatta personne,
Et pour le pape il ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit.
Nous n'avons sur votre écriture
Pu tirer un mot de Voiture,
Car il est en méchante humeur;
Et devenu mauvais rimeur.
Il ne se mêle plus d'écrire,
Ou s'il écrit, c'est pour médire;
Il est de fâcheux entretien;
Saturne est moins saturnien [1],
Et selon qu'il est en malaise,
Le meilleur sera qu'il se taise :
Car maîtres d'hôtel sans quartier,
Sont pires que bombe ou mortier.
Rien n'est égal à leur manie,
Ce sont vrais tigres d'Hyrcanie,
Et jettent dessus toutes gens
Des grenades avec les dents,

[1] Voyez l'épître précédente.

Comme ces animaux sauvages,
Qu'Arnauld décrit en ses ouvrages[1].
On a beau leur crier holà :
Deçà grenades, et delà,
Grenades dessus La Moussaye,
Dont il est force qu'il s'effraie,
Grenades sur le pauvre Arnauld :
Il en vient d'en bas et d'en haut.
Prenez garde qu'on ne vous blesse,
Ils n'épargnent pas Son Altesse,
Son Altesse que le dieu Mars
Épargne dans tant de hasards,
Et que Pallas, sa sûre guide,
Couvre partout de son égide.
Mais, pour dire la verité,
Il est justement irrité,
Et j'ose vous dire, sans craindre,
Qu'il a quelque droit de se plaindre.
Le mot est bien vrai, messeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs,
Comme on dit en cette province.
Du temps que monseigneur le Prince
Ne tenoit pas un si haut rang,
Qu'il n'étoit que prince du sang,
Que vainqueur de trois cents murailles,
Et que gagneur de trois batailles,
Voiture étoit aimé de lui,
Comme d'autres sont aujourd'hui.
Mais du jour qu'il fut fait grand-maître,
Il fit sa faveur disparoître,

[1] M. Arnauld décrivoit dans certaine lettre à M. de Châtillon les parties les plus secrètes de Marion de Lorme, et il disoit qu'elles jetoient des bombes et des grenades (T.). Qu'on ne s'étonne donc plus, observe à ce propos M. de Monmerqué, de la liberté de Tallemant : ces sortes d'impertinences étaient alors à l'usage de la plupart des gentilshommes.

Et laissa dedans un déchet
Feu son compère le Brochet[1],
Le Brochet, jadis son compère,
Et qui quelquefois lui sut plaire.
Tous les étangs de ces pays,
Tous fleuves en sont ébahis;
La tanche partout en caquette,
La carpe n'en est pas muette,
Et de mille étranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est goujon qui ne murmure,
Considérant cette aventure,
Et qui ne dise entre ses dents :
« Les princes sont d'étranges gens ;
Heureux qui ne les connoît guère,
Plus heureux qui n'en a que faire! »
Ces goujons sont hardis pourtant :
Je n'en voudrois pas dire autant;
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or, laissons ce fâcheux discours,
Reprenons notre premier cours,
S'il vous plaît de me le permettre.
J'admire dedans votre lettre
Celui qui dit, que son dada
Demeura court à Lérida[2];
Et dis de plus en assurance,
Que je ne sais qu'un homme en France
Qui de la sorte osât rimer,
Et l'osant, osât se nommer.
Quiconque trouva cette rime

[1] Depuis que Voiture eut écrit la lettre qui commence : « Eh! bonjour, mon compère le Brochet, » M. le Prince l'appela toujours, *mon compère le Brochet* (T.).

[2] Le duc d'Enghien fut obligé de lever le siége de Lérida, le 17 juin 1646.

Doit avoir le cœur magnanime,
Et montre que les accidents
Ne le troublent point au dedans.
Il reconnoît bien que la gloire
Est quelquefois sans la victoire,
Et qu'en celle-ci le hasard
Souvent a la meilleure part.
Mais il n'est cheval si superbe
Qui ne bronche, dit le proverbe,
Ou parfois ne demeure court,
Mêmement quand bien fort il court.
Tous ceux qui sont dans les annales,
Les Cyllares, les Bucéphales,
Passebrun, cheval de Morgant,
Brided'or, celui de Roland,
Bronchèrent tous, et parfois churent :
Toutefois bons chevaux ils furent.
Un jour Pégase aussi broncha,
Et peu s'en fallut trébucha,
Quoiqu'il fût dans une carrière
Où pierre n'y avoit ni poussière :
Pourtant, comme Ovide le met,
Pégase fut un bon bidet.
Même le grand cheval de Troie
(L'histoire veut que l'on le croie)
Pensa demeurer en chemin,
Quoique l'on le menât en main,
Et qu'il eût les jambes si fortes,
Que seul il portoit dix cohortes.
Son Altesse donc feroit mal,
S'il en prisoit moins son cheval,
Qui l'a servi par tant d'années,
Et dans tant de grandes journées,
Sans jamais faire un mauvais pas,
Et ce seul coup s'est trouvé las.
Mais si jamais il y remonte

(Comme je sais qu'il fait son compte),
Il refera trembler de peur
Le roi d'Espagne et l'empereur.
Dieu veuille qu'ici l'on le voie
Bientôt, plein d'amour et de joie!
Mais, sans aller à Saint-Dizier,
Comme il écrit, pour Montausier,
Elle désire qu'il reprenne
Le droit chemin du Bourg-la-Reine.
A Paris, nous le souhaitons,
Et tous les jours le regrettons,
Car nous l'aimons d'amour extrême.
Je ne sais s'il en fait de même,
Mais pour moi je penserois bien,
Que ces grands hommes n'aiment rien.
Pour le seigneur de [La Moussaye],
La chose est bien sûre [et bien vraie]
Que, qui ne verroit que ses vers
Et ne sauroit point ses revers,
On l'aimeroit d'amour trop forte.
Il écrit d'une belle sorte,
Il a fort bon entendement,
Parle de tout capablement,
Juge très-bien de toutes choses;
Mais s'il est bon, sont lettres closes,
Et le croire seroit abus :
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit pas grand dommage[1].
Je n'en dirai pas davantage.
Adieu vous dis, monsieur Arnauld;
Le ciel vous préserve du chaud !
Car le séjour de Catalogne,
Vous peut donner de la besogne.
Sur tous sujets faire des vers,

[1] Voyez plus bas, p. 419.

Écrire en cent endroits divers,
Passer les nuits à la campagne
Et les jours au soleil d'Espagne,
Ne dormir qu'à bâtons rompus,
Songer à faire des rébus,
Suivre toujours quelque pensée,
Avoir eu la tête cassée,
C'en est plus qu'il ne vous en faut :
Adieu vous dis, monsieur Arnauld.

POÉSIES BURLESQUES.

LXXIV.

(Ballade en faveur des Œuvres de Neufgermain[1].)

Par tous les coins de l'univers
Le cygne mantouan résonne ;
L'aveugle Thébain de ses vers

[1] Neufgermain est un pauvre diable qui incommodoit tout le monde de ses vers. M. de Rambouillet, pour en être moins importuné, lui proposa de faire des vers qui rimassent sur chaque syllabe du nom de ceux pour qui il les feroit, comme pour Bullion il rimoit à *bu* et à *lion*. Cela réussit, et on en rioit souvent. Ce misérable fut si fou que de se marier à une jeune fille, lui qui étoit tout blanc, et qui a la plus grande barbe du royaume. Il me souvient qu'on me contoit, dans la maison où cette jeune fille servoit alors, qu'en se regardant dans le miroir, elle disoit : « Faut-il qu'un vieillard manie ces tétons-là? » C'est la plus méchante tête du monde : cependant il auroit eu quelque chose, car ceux pour qui il fait des vers, ou à qui il présente un exemplaire de son livre, lui donnent fort honnêtement ; mais sa femme, qui bat tous les jours quelqu'un, le ruine en procès criminels. Il est fort repentant de s'être marié si poétiquement, et tâche de la faire aller en Canada, et selon que cela va bien ou mal, il est gai ou mélancolique (T.). Cette note de Tallemant n'est qu'une variante de l'historiette de Neufgermain (*Historiettes*, t. IV, p. 113). Elle prouverait à elle seule, si quelque doute pouvait encore exister à cet égard, que les annotations sur Voiture sont bien de Tallemant. —

Encor toute la terre étonne :
Mais je n'accorde la couronne
Pour le Grec ni pour le Romain,
Et, l'employant mieux, je la donne
Au beau monsieur de Neufgermain.

L'autre jour, le grand Apollon,
Père du jour et de la gloire,
Tenoit au ciel un violon
Marqueté d'ébène et d'ivoire,
Et dit aux filles de Mémoire :
Je le veux mettre en bonne main,
Car je le garde pour la foire
Au beau monsieur de Neufgermain.

Mercure lui dit : C'est un fou,
Que de trop bon œil tu regardes :
Il fit des vers sur Tribardou [1],
Avec des paroles lombardes ;
Mais ses rimes sont trop hagardes :
Et Mars jura par saint Firmin,
Qu'il vouloit donner des nazardes
Au beau monsieur de Neufgermain.

Les Muses lors firent un cri
Qui passa la dixième sphère,
Et défendant leur favori,
Pleines d'une juste colère,
Jurèrent à Jupin leur père,

Quant aux œuvres de Neufgermain, elles ont été publiées sous ce titre : *Les Poésies et rencontres du sieur de Neufgermain, poëte hétéroclite de Monsieur*, Paris, in-4, 1630-37. Nous en donnons plus bas un échantillon.

[1] C'est un passage de la Marne, entre Paris et le Pont aux Dames. Mme de Rambouillet avoit alors ses filles dans cette abbaye, et comme elle avoit trouvé en y allant le paysage de Tribardou fort agréable, elle fut deux ou trois jours à ne parler d'autre chose. Neufgermain s'avisa de faire des vers sur ce voyage (T.).

Ou le Jules, qui sa vaillance
Par tant d'exploits sut témoigner;
Ou le Jules, dont la prudence
Tant de palmes nous sut gagner :
Celui qui sut vaincre la France,
Ou celui qui la fit régner.
  Mais je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avois pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ai commencé.
Mon chant s'est bien fort avancé :
Prince, que l'univers admire,
Il est temps que je me retire;
Des sons si hauts et si hardis
Sont mal accordants à ma lyre.
Je m'arrête donc, et vous dis :
  Aimez, seigneur, aimez à vivre,
Et faites que de vos beaux jours
Le long et le fortuné cours
De toutes craintes nous délivre.
Conservez-vous pour l'univers;
Parmi tant de périls divers,
De vos faits allongez l'histoire;
Et voyant qu'un destin puissant
Doit à votre bras agissant
Tous les étés une victoire,
Pour la France et pour votre gloire,
Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

LXXIII [1].

(Réponse pour Mme la marquise de Montausier[2].)

[1647.]

Seigneurs chevaliers catalans,

Mss. de Conrart, t. X, p. 937.
Le prince de Condé, Arnauld et La Moussaye, étant à l'ar-

Quand nous fîmes pour Neufgermain
Ce beau nom que nous inventâmes.

Par une divine prudence,
Dans ce grand mot, dont la cadence
Frappe si doucement les sens,
Nous mîmes toutes les voyelles.
Mais aujourd'hui, comme j'entends,
Les consonnes font les rebelles.

B, C, S armés avec L,
Et P, T joints à leur querelle,
Espérant se mettre en crédit,
Dans ce beau nom veulent paroître,
Et n'est pas même, à ce qu'on dit,
Jusques au Q qui n'en veuille être.

B, qui fait tous les biens du monde,
Sans qui sur la terre et sur l'onde
Rien ne seroit ni bon ni beau,
Et C, qui le ciel sut produire,
Se veut cacher dans le tombeau,
Si nous pensons les éconduire.

L, par qui Vénus est belle,
Qui rend notre essence immortelle,
Glorieuse veut éclater
Dans le nom de cet homme habile,
Et ne se veut pas contenter
D'être dans celui de Virgile.

Même en ce moment j'entends S,
Qui fait là-bas de la diablesse,
Et dans un dépit nonpareil
Menace, pleine de colère,
De mettre en pièces le soleil
Et les essieux de notre sphère.

Mais le P, qui marche en satrape,
Et qui fait la moitié d'un pape,
Se veut tirer de piété,
Et s'est mis dans la fantaisie
De n'être plus qu'en pauvreté,
En paresse et paralysie.

Lui qui fait les pauvres en terre,
Et T, qui forme mon tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter :
Et quoi que les destins ordonnent,
Je ne puis être Jupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.

Mais vous en avez tous affaire :
B pour Bacchus est nécessaire,
Et sans C Cérès est à bas ;
Si L, S, et P se rebelle,
Que fera la pauvre Pallas,
Qui n'aura plus qu'A A pour elle ?

Il faut donc les rendre contentes :
Mais je ne vois à leurs attentes
Aucun remède assez puissant,
Si ce n'est que cet homme rare
Ait nom Bdelneufgermicopsant ;
Mais ce mot est un peu bizarre.

Pourtant pour le mieux il me semble
Qu'ainsi nous les mettions ensemble
Jointes d'un éternel amour,
Et renvoyons à Palamède,
Qui le premier les mit au jour,
Le Q avec X, Y, Z.

LXXVI.

(Requête à M. de Puylaurens, au nom de Neufgermain.)

Ce que dans vos vers j'entends lire

Des neuf preux et du bon Roger
Me semble digne qu'on l'admire,
Et le grand Gomain m'y fait rire
Quand il en devroit enrager.
Mais lorsque pour rimer en euf
Vous me parlez d'un habit neuf,
De plaisir mon âme est bercée;
Et certes je vais avouant
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut avoir en me louant.
Tout ce que vous avez écrit
De ma muse et de mon adresse,
De ma force et de ma prouesse,
Me semble de fort bon esprit.
Mais les vers de l'habillement
Sont, ma foi, d'une grâce extrême,
Et je crois qu'Apollon lui-même
Vous les met dans l'entendement.
Du siècle les plus beaux esprits,
Brion, Chaudebonne, Patris,
Et celui dont l'architecture
A su bâtir le pont d'Esture [1],
Ont à l'envi chanté mon prix.
Vous-même avez fait douze vers
Qui seront dans tout l'univers
Plus estimés que cent harangues;
Et dans la gloire où je me voi
Rien ne me manque, que je croi,
Sinon que Beaury et Barangues [1]
Fassent quelque chose pour moi.

[1] Cela fut dit pour rimer en *ture*, dans le portrait de Voiture (T.).

[2] Tailleurs de M. d'Orléans. Ce Barangues étoit Béarnois, et disoit qu'il n'y avoit jamais eu que deux hommes (en Béarn) qui eussent fait fortune, Henri IV et lui (T.).

LXXVII.

(Vers à la mode de Neufgermain, à M. d'Avaux, *les lettres du nom finissant les vers*[1].)

L'autre jour, Jupiter manda
Par Mercure et par ses prévôts
Tous les dieux, et leur commanda
Qu'on fît honneur au grand d'Avaux.

En deux parts le ciel se banda,
Avec noises et grands travaux,
Et maint dieu jaloux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Avaux.

Entre autres un grand halbreda[2],
Nommé Mars, Mavors, ou Mavos,
Les dents grinça, jura, gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.

« Un jour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre chevaux,
Et la Pologne accommoda
Avec Suède, ce d'Avaux.

[1] En voici un échantillon du modèle lui-même. C'est en l'honneur de Mme de Rambouillet :

Entre les dieux doit tenir *ran*,
Proche Jupin, au plus haut *ban*,
Plus belle que rose et l'*œillet*,
La divine de *Rambouillet*,

Ses vertus, son mérite *gran*,
S'étend jusqu'au Topinam*ban*,
Dont l'un tient registre et fe*uillet*
Pour la divine *Rambouillet*.

[2] *Halbreda*, ou plutôt *hallebreda*, se dit par mépris d'une grande femme mal bâtie, d'une espèce de harengère (*Note de M. de Monmerqué*). Voiture et Tallemant (t. X, p. 136) l'emploient au masculin. Voyez aussi le *Roman bourgeois*, p. 163.

« En vain l'ire en moi présida,
Si bientôt je ne lui revaux.
En cent lieux il me dégrada,
Ce pacificateur d'Avaux.

« La paix dessus lui s'accouda
Comme sur l'un de ses pivots;
Son temple à ma barbe il fonda
Et le veut achever, d'Avaux. »

Alors Jupiter se rida
Comme un vieux moine de Clairvaux,
Et dit en courroux : « *Mananda!*
Quelqu'un veut-il fâcher d'Avaux?

« Mon astre en naissant regarda
Ejus avos et proavos,
Et toujours ma faveur garda
Et gardera le grand d'Avaux. »

Minerve dit : « Oui-dà, oui-dà,
Je l'estime *sicut et vos;*
De Paris jusqu'à Canada
Rien n'est égal au grand d'Avaux.

« Les peuples d'au-delà Bréda
Il rendit contrits et dévots:
Et l'empereur appréhenda
Toujours l'esprit du grand d'Avaux.

« En Danemark il décida
Qu'il ne souffroit point de rivaux :
Car l'Espagnol il nazarda,
Tant il est fier ce grand d'Avaux!

« Le comte-duc mourir cuida,
L'oyant nommer dans Caravos,
Et dit tremblant : *Por mi vida,*
Es un diablo aquel d'Avaux!

« Par son langage il ressouda,
Plus doux que n'est jus de pavots,
Saint Pierre et saint Marc, et vida
Leurs différends, ce grand d'Avaux.

« Le pape alors se panada,
Le collocant *inter Divos*,
Et le doge le seconda,
Tous deux contents du grand d'Avaux.

« Le délivreur d'Andromèda
Vit moins de mers, de monts, de vaux,
Monté sur son ailé dada,
Que n'en courut ce grand d'Avaux. »

En ces mots Minerve plaida :
On l'entendit dans Roncevaux ;
A ses dits le ciel s'accorda,
Et chacun dit : Vive d'Avaux !

VERS EN VIEUX LANGAGE.

LXXVIII[1].

(Réponse à M. le comte de Saint-Aignan, sous le nom du chevalier de l'Isle Invisible[2].)

[1640.]

Sire compains, en vostre escrit
Moult clair se fait voir vostre esprit,
Plus joyeux et plus prompt à rire
Qu'onc ne fut celuy de Zephire[3],

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 925.

[2] Voyez plus haut, p. 251. — Il est fait allusion à cette pièce dans la *Pompe funèbre : Comme le comte Guicheus, le chevalier la Mouche* (Saint-Aignan) *et le gentil Arnaldus, gabans entr'eux trois, envoyèrent par un ménestrel joyeusetées rimées à Vetterius : et sa réponse.*

[3] Dans Perceforêt (T.).

Qui diable fut, comme sçavez:
Mais doux et des moins depravez,
Des moins noirs et melancholiques[1],
Amy des chevaliers antiques,
Et, selon que chacun le croit,
Dommage fut que diable estoit.
Or, en voyant vostre écriture,
L'on vous croiroit de sa nature,
Et pour dire mon pensement,
Je croy qu'en estes droitement :
Car pour écrire un tel langage,
Il faut estre de leur lignage,
Encor faut-il estre des vieux
Et de ceux qui parlent le mieux.
Onc ne vis eloquence craindre;
Nul vivant n'y sçauroit atteindre;
Et depuis que Merlin mourut,
Si sage clerc que vous ne fut,
Si doux faiseur de chansonnettes,
Ni si beau diseur de sornettes,
Si coint, gracieux et courtois,
Et quand diable seriez cent fois,
Et que griffes je vous verroye,
Par mon chef, je vous aimeroye.
Allez, beau sire, et nul dangier
Onc ne vous puisse laidangier!
Que fortune la semilleuse,
A tout sa roüe perilleuse,
Toujours au point de batailler,
Vous garde de trop periller;
Vous sauve de toute affoleure,
Tout mesaise et toute laideure,
D'encombriers petits et grans
Où tombent chevaliers errans,

[1] *Var.* Remède des mélancholiques.

D'emprinses qui n'ont point d'issues,
De fines amours mal-receues,
De faux chevaliers enchanteurs,
De lisongers et baratteurs,
De venin de langue envieuse,
Et de garde en nuit pluvieuse ;
D'aller armé long-temps au trot,
Des damoiselles suivant l'ost,
De plomb volant (c'est chose dure
Et qui se fait contre nature),
Et quand dormirez volontiers,
De tous enleveurs de quartiers;
Mais sur tout loin de vous exile
Les guerroyeurs de Thionville [1],
Que le diantre fait approcher
Parfois pour le pot espancher!
Dieu vous en garde, et qu'au contraire,
Tant que de chevaux pourrez traire,
Alliez fondre sur ennemis,
Si que par vous soyent à mort mis,
Ou mis à mort, si mieux vous semble!
Que la fiere mort, qui tout emble,
Toujours accompagne vos coups,
Sans oncques se tourner à vous;
Qu'ayez l'heur, comme la proüesse,
D'Amadis de Gaule ou de Grece,
De Lancelot, de Perceval,
Ou des secoureurs de Cazal [2];
Que toute chose à gré vous vienne,
Que vostre renom se maintienne,
Que dans combats et dans estours,
Dans les tournois et les behours

[1] Après la défaite de Thionville (T.).

[2] M. le comte d'Harcourt venoit de faire lever le siége de Casal (T.).

Qui se font devant les pucelles,
Vous ayez le cœur des plus belles,
Et soyez clamé des herauts
Pour des plus preux et plus loyaux;
Que l'on vante vostre largesse,
Vostre cointise et gentillesse,
Pardessus les plus renommez;
Et se par amour vous aymez,
Vostre amie à vous adonnée,
Vous aime sur toutes bien née,
Toujours vous parle doucement,
Et vous accueille baudement;
Si quelque rival en approche,
Qu'elle ait pour luy le cœur de roche,
Et que chacun ait à part soy,
Lui l'éconduit, et vous l'octroy!
En peu de mots, voilà, beau sire,
Ce qu'en mon cœur je vous desire:
Ce sont moult de biens amassez;
Mais pour vous ce n'est pas assez.

LXXIX[1].

(Réponse au comte Guicheus sur son quatrain[2].)

Vray parangon de vaillans et courtois,
Qui m'envoyez delectable écriture,
Je vous salue et les deux francs Gaulois:
Que plust à Dieu que fusse avec vous trois!
Point ne voudrois de greigneur aventure.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 921.
[2] Voici ce quatrain:

Point ne voudrois de greigneur aventure,
Que de servir le beau sire Voiture:
Force et engin en ce cas employrois
Plus qu'onc ne fit Perceval le Gallois.

En vous voyant, beau comte, en maints endroits
De faux gloutons faire déconfiture,
Je croy forment, que je m'y meslerois,
Et bien que sois de petite stature,
Force et engin en ce cas employrois.

Que puissiez-vous, achevant vos exploits,
De murs flamans faire mainte ouverture,
Et quand jouerez au piquet quelquesfois,
Avoir toujours quatre as, ou quatre rois :
Point ne voudrois de greigneur aventure.

En mon endroit, loin d'estours et tournois,
Je sers dépite et folle créature ;
Pour l'adoucir, j'employe écrits et vers :
Voulsit Amour qu'elle me fût moins dure !
Force et engin en ce cas employrois.

LXXX [1].

(Réponse au quatrain d'Arnaldus [2].)

De bon cœur je vous fais hommage,
Ensemble au comte Guicheus :
Mais je hay fort en mon courage
Ce failli glouton d'Arnaldus.

Je croy qu'il a les sens perdus,
Ny bien, ny sang il ne mesnage :
Et luy, qui sçait tant de rebus,
Est moult eschars de son langage.

[1] *Mss. de Conrart*, t. X, p. 923.
[2] Voici ce quatrain :

Ce failli glouton d'Arnaldus
Est moult eschars de son langage :
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit jà grand dommage.

Le glout pourtant parfois fait rage :
Et pour en parler sans abus,
Nous n'aurions pas grand avantage,
Quand tels ribauds seroient pendus.

Mais je voudrois que, vous, sans plus,
Ayant d'écrire le partage,
Tout autre écrivain fût perclus :
Ce ne seroit ja grand dommage.

POÉSIES DIVERSES.

LXXXI.

(Étrennes de quatre animaux envoyés par une dame[1] à M. Esprit.)

POUR LE GRILLON.

Je demeurois dans un four chaud,
Où je passois fort bien ma vie,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Sylvie,
Je pensai tomber de mon haut.
Si votre salut vous est cher,
Éloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cet avis pour une bonne étrenne.
Moi qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago[2]

[1] Mlle de Vertus. Elle envoya à M. Esprit, pour étrennes, un grillon, un hibou, une tortue et une taupe. Voiture fit les vers (T.).

[2] Une fois à Pampelune, un prédicateur castillan prêchant de ces trois enfants, fit cette exclamation, qui fut suivie de l'applaudissement de tous ceux qui l'écoutoient : « O bienheureux grillons ! ô grillons intelligents et raisonnables ! au milieu des flammes vous ne faites résonner que des cantiques de joie, au lieu de cris de douleurs que les bourreaux en attendoient, etc. » (*Défense des œuvres de Voiture*, p. 111).

(La rime en sera difficile),
Chantois dans la fournaise, et vivois à gogo
Dans les lieux les plus chauds, dont j'ai fait mon asile,
Je meurs et languis dès le jour
Que je m'approchai de la belle.
Comment diable! à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans un four!
Depuis que je la vis, ma langue est sèche et noire;
Je souffre des douleurs que vous ne sauriez croire;
Il ne fut jamais rien de tel.
Que si je n'en meurs pas, je mérite en l'histoire
Et le nom et la gloire
De Grillon l'immortel[1].

POUR LE HIBOU.

Les hommes, tous tant que vous êtes,
Jugez bien mal des pauvres bêtes,
Particulièrement de nous autres hiboux,
Que l'on chasse de toutes fêtes
Et qu'on traite partout comme des loups-garous.
Ne prenez à mauvais augure
De voir aujourd'hui ma figure.
Bonjour, bon an, monsieur Esprit.
Quoi! vous vous refrognez, voyant cette aventure,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si je donnois de mauvaises étrennes?
Vos fièvres quartaines[2]!

POUR LA TORTUE.

Pour vous venir baiser la main,
Je partis, au mois de septembre,
Du bout du faubourg Saint-Germain;

[1] Il joue sur feu M. de Grillon (T.).
[2] Vieille formule d'imprécations. Voyez le *Dictionnaire de Trévoux*.

Et nuit et jour faisant chemin,
J'arrivai hier céans à la fin de décembre.
Quelquefois Salladin[1] va plus diligemment ;
Mais il n'est rien de tel que d'aller sûrement.
Voulant doncque vous étrenner,
Pour vous faire heureusement vivre,
Je n'ai rien de meilleur que je puisse donner
Si ce n'est mon exemple à suivre.
Vous autres beaux esprits battez trop de pays :
Croyez-moi, suivez mon avis.
Soit que vous poursuiviez évêché, femme ou fille,
Faites tout comme moi, hâtez-vous lentement ;
Ne formez qu'un dessein, suivez-le constamment :
Mais c'est trop discourir, je rentre en ma coquille.

POUR LA TAUPE.

Bonjour, monsieur, et bonne année !
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-ci tranquille et fortunée,
Écoutez ces cinq vers qu'on m'a dits ce matin :
« Quand le sort guidera vos pas
« Dans la chambre où les jeux, les ris et les appas
« Enferment toutes leurs merveilles,
« Soyez comme une taupe, et fermez-y les yeux ;
« Ouvrez seulement vos oreilles. »
C'est ce qu'on m'a chargée aujourd'hui de vous dire.
Mais moi, je vous conseille mieux,
Si vous voulez sauver votre âme de martyre,
De fermer votre oreille aussi bien que vos yeux :
Car une nymphe redoutable
Y tend un piége inévitable,
Et ceux que de ses yeux la foudre ne frappa,
Le feu de son esprit leur fait rendre les armes :
Par moi vous en voyez *exemplum, ut talpa*,

[1] Courrier du cardinal de Richelieu (T.).

Qui, pour être sans yeux, n'évite pas ses charmes.
Si vous voulez savoir comment,
Et d'où me vient cette aventure,
Je vous le dirai promptement,
Sans feintise et sans couverture.
Vous saurez donc, monsieur, pourvu
Que vous vouliez prêter une oreille attentive
A la narration naïve
D'un petit animal qui n'a jamais rien vu,
Qu'étant en l'hôtel de Soissons,
Comme j'allois ronger l'oignon d'une anémone,
J'ouïs les accents et les sons
De l'agréable voix de certaine personne[1],
Qui discouroit dessus Platon,
Parlant à madame Marie[2],
Qui l'entendoit, sans flatterie,
Comme j'entends le bas-breton.
Moi, bien aise d'ouïr toutes ces belles choses,
Perçai vite la terre, à dessein d'arriver
A ses pieds qui partout faisoient naître des roses,
Malgré la rigueur de l'hiver.
Me voyant, sans trop s'ébahir :
« Vous êtes taupe ? me dit-elle.
— Oui, lui dis-je, mademoiselle,
Je suis taupe pour vous servir.
— D'où venez-vous présentement ?
Commença-t-elle de s'enquerre.
— J'arrive de cent pieds sous terre,
Pour vous ouïr tant seulement.
— Je cherchois une taupe ici,
Me répond-elle avec une bouche riante,
Et si vous êtes ma servante,

[1] Mlle de Vertus étoit une savante fille ; elle étoit alors avec Mme la comtesse de Soissons (T.).

[2] Femme de chambre de Mlle de Vertus, dont Voiture étoit amoureux (T.).

Je suis bien votre amie aussi.
Vous êtes taupe d'esprit doux,
Et fort belle sans être blonde :
J'ai bien vu des taupes au monde,
Mais jamais une comme vous. »
Je sentis que la terre et l'air
S'embellirent à sa parole,
Et que tous les enfants d'Éole
Se turent pour l'ouïr parler.
Dieux ! que me trouvant auprès d'elle,
J'eus de regret d'être sans yeux !
Et que je l'imaginai belle,
A son parler si gracieux !
« Je voudrois bien vous supplier,
Continua-t-elle sur l'heure,
D'aller soudain et sans demeure,
Au logis où se tient monsieur le chancelier ;
Là, demander monsieur Esprit[1] :
C'est un de ces messieurs qui dans l'Académie
Foudroyent tous les jours l'ignorance ennemie,
Et qui jugent de tout écrit.
N'entrez pas dans sa chambre, attendez-le à la cour :
Allez-y sans être attifée,
Car il est fort coquet et plus charmant qu'Orphée,
Et s'il vous avoit vu coiffée,
Il ne manqueroit pas de vous parler d'amour.
Le voyant, inclinez la tête,
Comme une taupe bien honnête,
Et sans lui faire compliment,
Dites-lui ces mots seulement :
« Bonjour, monsieur, et bonne année !
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-ci tranquille et fortunée,
Écoutez ces cinq vers qu'on m'a dits ce matin

[1] Il étoit alors au chancelier Séguier. (T.)

« Quand le sort guidera vos pas
« Dans la chambre où les ris, les jeux et les appas
« Enferment toutes leurs merveilles,
« Soyez comme une taupe, et fermez-y les yeux ;
« Ouvrez seulement vos oreilles. »

LXXXII.

(Placet à une dame [1].)

Plaise à la duchesse très-bonne,
Aux yeux très-clairs, aux bruns cheveux,
Reine des flots de la Garonne,
Dame du Lot et de tous ceux
Qui virent sa belle personne :
De laisser entrer franchement,
Sans peine et sans empêchement,
Un homme au lieu de sa demeure,
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans une heure.
On a pour lui trop de rigueur
Chez vous, et tout haut il proteste,
Que, par un larcin manifeste,
On retient son âme et son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.
L'un est dedans, l'autre est dehors,
Et l'un et l'autre est tout en flamme :
Il est raisonnable, madame,
Ou que l'on reçoive son corps,
Ou que l'on lui rende son âme.
Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre un étrange supplice ;
Mais le pauvret est sans malice :
Ne refusez pas son placet,
Car sans doute il est de justice.

[1] Mme d'Aiguillon (T.).

Il a trop souffert de moitié :
Au nom de sa ferme amitié,
Consolez son âme abattue,
Ou dites au moins par pitié
A votre Suisse qu'on le tue.

LXXXIII.

(Placet à monseigneur le cardinal de Richelieu [1].)

[1642.]

Plaise, seigneur, plaise à Votre Éminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher :
Le trop hardi meneur ne savoit pas
De Phaéton l'histoire et piteux cas,
Il ne lisoit Métamorphose aucune ;
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César et sa fortune.

LXXXIV.

(Autre sur le même sujet.)

Prélat passant tous les prélats passés
(Car les présents seroit un peu trop dire),
Pour Dieu, rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous sut mal conduire.
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Votre renom le rendit téméraire ;
Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire,
Car chacun dit que, quoi que vous fassiez,

[1] Au voyage de Perpignan (T.). — Dans les éditions de Voiture, ce placet est adressé au cardinal Mazarin ; j'ai déjà eu occasion (t. I ; p. 341) de signaler une substitution de ce genre.

En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

LXXXV.

(Placet à monseigneur le cardinal Mazarin, pour entrer chez lui.)

Prélat passant tous les prélats passés,
Et les présents (car ce n'est plus trop dire),
Pour Dieu, rendez les souhaits exaucés
D'un cœur dolent, qui de vous voir désire.
Mais [Maylager], de tous huissiers le pire,
Expert pourtant, et qui discerne bien
Les gens d'esprit, ceux qu'il faut introduire,
Et ceux aussi qui ne sont bons à rien,
Après m'avoir tenu longtemps à l'huis,
Enfin demande où je vais, qui je suis,
Pourquoi je viens en ce lieu me morfondre
Et me montrer, sans qu'on m'en soit tenu?
A tout cela je ne sais que répondre;
Et m'en revais comme j'étois venu.

LXXXVI.

(Ballade.)

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causâtes l'orage
Qui souffla premier en mon cœur
Les feux de l'amoureuse rage;
Dans l'ardent brasier qui m'outrage,
Vous ne sauriez plus me garder,
Si vous ne me donnez pour gage
Ce que je n'ose demander?

Je ne souhaite le bonheur
D'avoir un empire en partage,
Ni les pompes de cet honneur,

A qui le monde fait hommage;
Toutes les richesses du Tage
Je ne prétends pas posséder ;
Et j'estimerois davantage
Ce que je n'ose demander.

Comment puis-je voir la douceur
Qu'amour a peinte en ce visage,
Les feux de cet œil ravisseur,
La grâce de ce beau corsage,
Cette belle et divine image
A qui toute autre doit céder,
Sans désirer en mon courage
Ce que je n'ose demander?

Mon respect et votre rigueur
Retiennent ma langue trop sage.
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage.
Ils vont pour mon cœur en message :
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage
Ce que je n'ose demander.

LXXXVII.

(Ballade à monseigneur le cardinal Mazarin, sur la prise de la Bassée.)

1647.

Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds,
Longtemps y a que je l'ai dit en rime :
Et quoi, seigneur, que disiez ou fassiez,
Vous faites voir votre esprit magnanime,
Digne toujours de louange et d'estime.
L'archiduc fier, et plus grave qu'un roc,
Nous pensoit bien donner un rude choc ;
Mais sa fierté par vous est repoussée.

Cet Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Les Espagnols et Flamands ralliés,
Sous ce grand chef qui leur courage anime,
Pensoient déjà nous voir humiliés,
Et du bonheur se croyoient à la cime,
Quand leur avez fait voir un tour d'escrime,
Qui dans le cœur leur donne un coup d'estoc.
Ores voudroient voir tous mousquets au croc,
Tant vous rendez leur audace abaissée,
Et disent tous que c'est un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Puissant esprit, qui nous fortifiez,
Et dont le soin nos ennemis réprime,
Que vos succès partout soient publiés,
Que votre los en tous endroits s'imprime,
Et que le chant dont mon âme s'imprime
Se fasse ouïr de Paris à Maroc.
Quand je vivrois aussi longtemps qu'Énoc,
Toujours dirai du fond de ma pensée :
Seigneurs flamands, ce fut un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Et vous, mutins, qui si mal auguriez,
Et que l'envie à grand tort envenime,
Force vous est, qu'ores vous admiriez
Du grand prélat le jugement sublime.
Repentez-vous, connoissez votre crime :
Car le lion s'enfuit devant le coq ;
Et Léopold se va coiffer d'un froc,
Voyant sitôt sa victoire effacée,
Et juge bien qu'il fit un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

LXXXVIII.

(INÉDITE.)

[Composé vers 1637.]

Une contestation, rapporte Pélisson[1], *était née à l'hôtel de Rambouillet, s'il fallait dire* muscardins *ou* muscadins, *et avait partagé toute la cour, comme il arriva quelques années après pour les sonnets de Job et d'Uranie. L'Académie jugea en faveur de muscadins, et Voiture fit à ce sujet cette bouffonnerie qui n'a pas été imprimée.*

Au siècle des vieux palardins,
Soit courtisans, soit citardins,
Femmes de cour, ou citardines,
Prononçoient toujours muscardins,
Et balardins et balardines.
Même l'on dit, qu'en ce temps-là
Chacun disoit rose muscarde;
J'en dirois bien plus que cela:
Mais, par ma foi, je suis malarde,
Et même, en ce moment, voilà
Que l'on m'apporte une panarde[2].

LXXXIX.

(Romance espagnole[3].)

Fuera! fuera! a parta! a parta!

[1] Voyez Pélisson, *Histoire de l'Académie*, t. I, p. 170.

[2] Les lettres de Balzac fixent à peu près l'époque où fut composée cette boutade. Balzac tenait pour *muscardins*, qui avait pour lui l'usage, quoique l'oreille fût pour *muscadins*. « L'usage, dit-il, doit tout régler, et de plus, l'origine du mot étant italienne, quel droit avons-nous d'ôter une lettre d'un mot qui n'est pas de notre juridiction? Quoique cette lettre soit rude, elle ne laisse pas de tenir toujours son rang dans l'alphabet; elle murmure, elle gronde, elle mord impunément depuis tant de siècles, elle entre dans plusieurs mots où elle n'est pas moins rude, ni moins raboteuse que dans *muscardins*, sans que personne s'en plaigne » (*Lettre de Balzac à Chapelain*, du 17 novembre 1637).

[3] Voyez t. I, p. 250. — Je joins ici une traduction de la ro-

Que Amor entra por la plaça,
Quadrillero de galanes :
Doze lleva en su quadrilla
De diferentes libreas.

Los unos de argenteria,
Y de oro fino los otros,
Que pudieran en el cielo
Competir con las estellas.

Varias y lustrosas sedas
Los demas va adornando
Pardas, azules, muradas,
Pajiças y carmesies.

Con nacaradas marlotas
Y con verdes albornozes,
Van desfiando rubies,
Y luzientes esmeraldas.

mance par M. Romey, le judicieux historien de l'Espagne, qui a bien voulu en même temps prendre la peine de rétablir le texte espagnol, affreusement mutilé.

Gare ! gare ! éloignez-vous ! éloignez-vous !
L'Amour entre dans la place,
A la tête d'une troupe de galants ;
Il en conduit douze dans sa troupe
De livrées différentes.

Les uns portent de brocart d'argent,
Et les autres d'or fin,
Qui pourroient dans le ciel
Rivaliser avec les étoiles.

Des étoffes de soie, variées et éclatantes,
Servent aux autres de parure,
Grises, azurées, couleur de muraille,
Jaunes et cramoisies.

Avec leurs capes nacarat,
Et leurs burnous verts,

Los unos de amor y zelos
Llevan la color quebrada,
Los otros en vivo fuego
Van muriendo por su dama.

Pasan con mucho donaire
Con orden y bizarria,
Cada qual por si vistoso,
Monstrando gran gallardia;

Passan los doze galanes,
No las calles de Granada,
Vivarambla o Zocatin,
Mas por la sala de Julia.

Viene ella con tales brios
Con tale aire e gentilezza,
Que á quien tiene alma y ojos
Lleva los ojos y el alma.

Ils le disputent aux rubis
Et aux émeraudes chatoyantes.

Les uns de l'amour et de la jalousie
Portent les couleurs tranchantes;
Les autres, dans leur vive ardeur,
Vont mourant pour leur dame.

Ils s'avancent avec grâce,
Avec ordre et noblesse,
Chacun remarquable de soi,
Et faisant montre de bonne mine.

Ils s'avancent les douze galants,
Non par les rues de Grenade,
Vivarambla ou le Zocatin,
Mais par le salon de Julie.

Elle y paraît avec un tel éclat,
D'un si bel air et si gracieux,
Qu'à celui qui possède une âme et des yeux,
Elle ravit les yeux et l'âme.

Moins belle paraît l'aurore,
Quand du sein des nuages dorés,

Tan bien no parece el Alva,
Quando entre doradas nubes
Vertiendo flores y perlas,
Viene a despertar el dia.

Poca grana y mucha nieve
Van compitiendo en su cara,
Y entre lirios y jazmines,
Assomanse algunas rosas.

Buelan mil tiernos Amores
Alumbrando su belleza :
Sus ojos, graves y bellos,
Unos matan y otros crian.

Matan los mas atrevidos,
Y los niños van criando,
Hasta que sepan hablar,
Y puedan llamarla madre.

Répandant les fleurs et les perles,
Elle vient éveiller le jour.

Peu de pourpre et beaucoup de neige
Combattent sur son visage,
Et entre les lis et les jasmins
Se montrent quelques roses.

Mille petits amours volent,
Éclairant sa beauté ;
Ses beaux grands yeux donnent
La mort aux uns, et la pâture aux autres.

Ils donnent la mort aux grands,
Et la pâture aux petits,
Jusqu'à ce qu'ils sachent parler
Et appeler leur mère.

Environnée de lumière et de rayons,
Elle se rencontre avec la troupe,
Et les galants aimables
Se trouvent en sa présence.

Leurs couleurs s'effacent
Auprès de celles de son visage,

Cercada de luz y rayos
Se encuentra con la quadrilla,
Y los discretos galanes
Han llegado á su presencia.

Pierden ellos sus colores,
En viendo las de su cara,
Y admirando se quedaron
Sin vozes, almas y lenguas.

Atentos la estan mirando
Sin poder dezir palabra,
Que delante de tal dama
No ay galan que no enmudesca.

En ora buena lleguays
(Dixó la hermosa Christiana)

Et, saisis d'admiration, ils demeurent
Sans voix, sans esprit et sans langues.

Attentifs, ils la regardent
Sans pouvoir proférer une parole :
Car en présence d'une telle dame,
Il n'est galant qui ne devienne muet.

« Soyez les bienvenus, »
Leur dit la belle chrétienne ;
Car des galants si discrets
Pourraient l'être de Diane.

Ils se posent sur elle :
Les uns dans ses cheveux,
Les autres à l'entour de son sein,
Qui fait honte à la blancheur des lis.

Ils semblent recevoir d'elle la vie,
Ceux qui ont l'heur de la toucher :
Et aussi bien elle peut donner la vie,
Celle qui possède tant d'âmes.

O Julie, spirituelle et belle
Entre toutes celles qui sont nées ;
Le jour où tu vins au monde
Fut marqué de signes heureux.

Que galanes tan callados
Lo pueden ser de Diana.

Toman su asiento con ella,
Los unos en los cabellos,
Los otros cerca del pecho
Que afrenta las azuçenas.

Parece que toman vida
Los que aciertan á tocarla:
Que muy bien puede dar vidas,
Quien tantas almas possede.

O Julia, discreta y bella
Entre quantas han nascido,
El dia que tu nasciste
Grandes señales avía.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES (*suite*).

CORRESPONDANCE AVEC COSTAR.

PIÈCES DIVERSES.

POÉSIES.

ÉLÉGIES.

STANCES.

SONNETS.

RONDEAUX.

CHANSONS.

ÉPITRES.

POÉSIES BURLESQUES.

VERS EN VIEUX LANGAGE.

POÉSIES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

ERRATA DU TOME Ier.

Page 25, lettre 3e au cardinal de la Valette : cette lettre doit être placée la 6e de l'édition, et à la date de l'année 1628 (novembre) au lieu de 1625.

37, ligne 3 de la note : 1625, corrigez 1645.

268, ligne 18 : *à* l'Oise, corrigez *et* l'Oise.

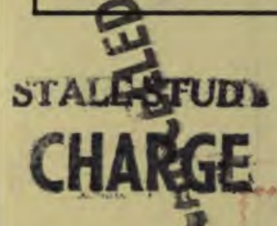
269, ligne dernière : 7597, corrigez 1597.

349, ligne 25 : à Mme la *marquise* de Savoie, corrigez à Mme la *duchesse*.

432, ligne 10 : *Cottar*, corrigez *Costar*.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.


3 2044 010 108 975


STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED


BOOK DUE
CANCELLED
AUG 1 1 1989
BOOK DUE
FEB 1 0 1990

